

# **BRISER LE CYCLE DE LA VIOLENCE**

## **QUAND D'ANCIENS ENFANTS MALTRAITES DEVIENNENT DES PARENTS NON-MALTRAITANTS**

**Jacques Lecomte**

**Thèse de doctorat en psychologie**

**Sous la direction de Mr Etienne Mullet**

Ecole Pratique des Hautes Etudes  
Section des Sciences de la vie et de la terre  
Laboratoire Cognition et Décision  
Toulouse

Octobre 2002

## Où la souffrance mène-t-elle l'homme ? A la pureté ou à la bestialité ?

Elie Wiesel, *L'Aube*, Le Seuil, 1995.

Le test le plus important à long terme de la résilience vis-à-vis de ce qu'on a pu vivre étant enfant est de devenir parent. Or la majorité des enfants maltraités deviennent des parents acceptables, malgré l'augmentation du risque, et non l'inverse.

Antoine Guédeney, Les déterminants précoces de la résilience  
in B. Cyrulnik (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Hommes et perspectives, 1998.

Quand vous interrompez les schémas familiaux et que vous brisez le cycle, vous faites à vos enfants un cadeau inestimable, ainsi qu'à leurs enfants et aux enfants qui viendront encore après eux. Vous remodelez le futur.

Susan Forward, *Parents toxiques, comment échapper à leur emprise*,  
Stock, 1999.

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier très chaleureusement Mr Etienne Mullet. Pour que je puisse mener à bien l'étude d'un thème difficile à aborder, votre disponibilité, votre grande compétence et votre rigueur m'ont été d'un secours inestimable.

Je remercie également les membres de mon jury :

Mr Serban Ionescu, président du jury. Il y a une dizaine d'années, à une époque où les médias nous affirmaient que les orphelins roumains constituaient une génération perdue, vous m'avez parlé d'actions positives qui démontraient le contraire. Depuis ce jour jusqu'à aujourd'hui, votre humanisme généreux et la diversité de vos centres d'intérêt a été pour moi une riche source d'inspiration.

Mr Michel Corbillon. Vos recherches ont joué un rôle important dans la connaissance de la cessation intergénérationnelle du placement familial et sont ainsi un des socles fondateurs du présent travail. J'ai été par ailleurs très sensible à l'accueil que vous m'avez réservé au sein des séminaires de votre équipe de recherche.

Mme Marie-Frédérique Bacqué. Vous vous êtes penchée avec sensibilité et finesse d'esprit sur la résilience de l'enfant endeuillé.

Par ailleurs, cette thèse, bien que travail personnel, est également le résultat de multiples soutiens que j'ai reçus de diverses personnes et organismes.

Je souhaite donc remercier également :

- Mes collègues du comité scientifique sur la résilience, au sein de la Fondation pour l'enfance, tout particulièrement Michel Manciaux, Boris Cyrulnik, Stefan Vanistendael, Dolf Schweitzer et Amandine Theis. Les discussions que j'ai eues avec vous ces dernières années m'ont énormément stimulé dans ma réflexion personnelle et dans les orientations de ma recherche. J'ai évidemment tiré également profit de la grande gentillesse des uns et des autres. Parmi ces personnes, je tiens à remercier particulièrement Boris Cyrulnik. En invitant tes lecteurs à participer à ma recherche, tu m'as permis de rassembler une partie importante de la

population que j'ai étudiée. Sans cette mise en contact, cette recherche n'aurait peut-être pu aboutir.

Mes remerciements vont également au personnel de la Fondation pour l'enfance, en particulier Patrice Tran, Gaëlle Fourré et Monique Blachère, pour votre discrète, mais efficace présence.

- L'équipe « Education familiale » de l'Université Paris 10. Je tiens en particulier à remercier ses responsables, Mrs Michel Corbillon et Paul Durning de m'accueillir dans le séminaire mensuel, ainsi que Nathalie Crouzet, Arnaud Chatenoud et Dominique Fablet pour les échanges enrichissants que nous avons eus.

- Philippe Bonnet et Sylvain Delouée. Je vous suis très reconnaissant de votre disponibilité et compétence face à mes multiples interrogations statistiques estivales.

Ce travail n'aurait pu le voir le jour sans le soutien qui m'a été fourni par les services de protection de l'enfance des conseils généraux de l'Essonne et de la Seine et Marne. Mes remerciements vont tout particulièrement à leurs responsables respectifs, Mme Olivia Guérault, et Mmes Marie-Noëlle Villedieu et Marie-Françoise Vialatton. En me donnant l'occasion de présenter cette recherche devant diverses équipes de professionnels de l'enfance, vous avez vous aussi permis que se constitue une partie de la population que j'ai étudiée.

Je remercie tout particulièrement Jean-Michel Tavan, directeur du service de prévention de l'ADSEA de Seine et Marne ainsi que l'équipe de prévention de Provins, en particulier Béatrice Piris-Baumann, pour votre aide et vos conseils avisés.

Cette thèse n'aurait très probablement pas pu être effectuée sans le soutien matériel des organismes suivants :

- les Assedic (par le biais de l'Allocation Formation-Reclassement)
- la Fondation Mustela
- l'Afreca (Association Française de Recherche en Ethologie Clinique et Anthropologique),  
Toulon

Je tiens évidemment à remercier les nombreuses personnes qui ont répondu à mon questionnaire. Parmi elles, beaucoup ont désiré témoigner. Je m'excuse de n'avoir pu toutes les rencontrer et tiens à remercier celles qui m'ont ouvert leur porte et leur cœur : Angéline, Annick, Antonella, Catherine, Jean-Christophe, Marianne, Malika, Marie-Geneviève, Michel, Mustapha, Pierre et Yvette. Vos propos m'ont profondément touché, ému et fait réfléchir. Ces rencontres m'ont aidé à vous comprendre, mais plus encore probablement à me comprendre. Ce fut pour moi une expérience humaine très riche.

J'ai gardé pour la fin les personnes dont l'amitié m'accompagne, parfois depuis plusieurs dizaines d'années. Je sais tout l'intérêt que vous portez à ma recherche et je tiens à vous dire que cela m'a vraiment soutenu.

- Marc et Marlen Guerra. L'amitié qui nous lie depuis de longues années constitue pour moi un cadeau très précieux.
- Philippe, Michel et Denise Augendre. Depuis longtemps déjà, nos chemins se croisent et se recroisent. Merci pour tout ce que vous m'avez fait comprendre sur l'être humain et ses richesses. Je ne me serais probablement pas dirigé vers la psychologie si je ne vous avais pas rencontré.
- Christine, Rémi et Virginie Huerre. Vous avez été présent discrètement, mais efficacement durant ces années de labeur.
- Paul, Marlyse et Sylvie Bleeckx, pour la gentillesse dont vous témoignez à mon égard et pour nos agréables moments d'échange.

Sans oublier évidemment Alain Bonnami ; Philippe Carré ; Anne Crignon ; Doris Gorgé ; Fabrice et Martine Doriac ; Lidwine Kervella ; Pierre et Geneviève Laurent ; Eric Marchandet ; Thierry Musiol et Sandrine Petit ; Valérie Petit.

Enfin, *last but not least*, mes remerciements vont tout particulièrement à mes filles Aurélie et Audrey qui ont accepté la moindre disponibilité de leur papa au cours des dernières années, et qui ont poussé la gentillesse jusqu'à m'aider spontanément dans la saisie de données statistiques et dans le dessin d'une figure.

# SOMMAIRE

EXERGUE.....	2
REMERCIEMENTS.....	3
SOMMAIRE.....	6
AVIS AU LECTEUR.....	13
DE L'EXPERIENCE PERSONNELLE A L'EXIGENCE EPISTEMOLOGIQUE.....	14
RESUME.....	16

## PREMIERE PARTIE

### SYNTHESE DES CONNAISSANCES SUR LA CESSATION INTERGENERATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE

A) MALTRAITANCE ET RESILIENCE.....	17
A.1 L'IMPACT DE LA MALTRAITANCE PHYSIQUE.....	19
• <u>A.1.1 Revue des revues récentes de la littérature.....</u>	19
A.2 LA MALTRAITANCE PSYCHOLOGIQUE.....	23
• <u>A.2.1 Un terme difficile à définir.....</u>	24
• <u>A.2.2 Un chevauchement partiel des maltraitements physique et psychologique... ..</u>	25
• <u>A.2.3 L'impact de la maltraitance psychologique.....</u>	26
A.2.3.1 <i>Une représentation sociale négative.....</i>	26
A.2.3.2 <i>Impact sur l'enfant.....</i>	27
A.2.3.2.1 La recherche de Egeland, Sroufe & Erickson (1983) .....	27
A.2.3.2.2 La recherche de Vissing, Straus, Gelles et Harrop (1991) .....	28
A.2.3.3 <i>Impact sur le jeune adulte.....</i>	28
A.2.3.3.1 La recherche de Gross et Keller (1992).....	28
A.2.3.4 <i>L'impact de la violence entre parents.....</i>	28
A.2.3.4.1 La recherche de Kalmuss (1984).....	28
A.2.3.4.2 La recherche de Jaffe et ses collaborateurs (1986) et la synthèse de Somer et Braunstein (1999).....	29
A.2.3.5 <i>Un facteur de risque de la maltraitance physique.....</i>	30
A.2.3.5.1 D'hier à aujourd'hui, de multiples résultats convergents	30
A.2.3.5.2 L'étude de Ney (1986, 1987, 1989) .....	31
• <u>A.2.4 Conclusion : Les blessures de l'âme sont malheureusement</u>	
• <u>moins visibles que celles du corps. ....</u>	33
A.3 QU'EST-CE QUE LA RESILIENCE ? .....	33
• <u>A.3.1 Quels critères permettent de caractériser une situation ou un événement</u> <u>comme traumatisant ? .....</u>	34
• <u>A.3.2 La résilience est-elle un trait, un résultat, un processus ?</u> <u>Ou tout cela à la fois ? .....</u>	37

• <u>A.3.3 Quels critères de résilience prendre en compte ?</u> .....	39
• <u>A.3.4 Combien de critères de résilience retenir ?</u> .....	43
• <u>A.3.5 Qui va évaluer la résilience ?</u> .....	44
• <u>A.3.6 Confusion entre augmentation du risque et transmission intergénérationnelle</u> .....	45
• <u>A.3.7 Conclusion : les résiliences plutôt que la résilience</u> .....	47

#### **A.4 TRANSMISSION *VERSUS* CESSATION INTERGENERATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE** .....

• <u>A.4.1 Démarche prospective ou rétrospective : le problème de l'inversion des probabilités</u> .....	48
• <u>A.4.2 Synthèse des recherches sur le taux de transmission intergénérationnelle de la maltraitance</u> .....	51
• <u>A.4.3 Utilité et limites respectives de différentes approches (prospective, rétrospective, transversale, à populations contrastées)</u> .....	56
• <u>A.4.4 Quelques études sur la transmission/cessation intergénérationnelle de la maltraitance</u> .....	63
<u>A.4.4.1 La recherche de Hunter et Kilstrom (1978, 1979)</u> .....	63
<u>A.4.4.2 La recherche d'Altemeier et de ses collaborateurs (1984, 1986)</u>	65
<u>A.4.4.3 La série de recherches d'Egeland</u> .....	
<u>et de ses collaborateurs (1988, 1993)</u> .....	65
<u>A.4.4.4 La recherche de Litty, Kowalski et Minor (1996)</u> .....	67
• <u>A.4.5 Quelques études sur la transmission/cessation intergénérationnelle du placement</u> .....	67
<u>A.4.5.1 Les recherches de Rutter, Quinton et de leurs collaborateurs</u> ...	67
<u>A.4.5.1.1 Etude rétrospective (1983)</u> .....	67
<u>A.4.5.1.2 Etude prospective (1983, 1984, 1989)</u> .....	68
<u>A.4.5.2 La recherche de Corbillon et de ses collaborateurs (1988, 1989)</u>	70
<u>A.4.5.3 La recherche de Dumaret et Coppel-Batsch (1996, 1997)</u> .....	71
• <u>A.4.6 Les effets d'interaction dans la cessation intergénérationnelle</u> .....	73
<u>A.4.6.1 La distinction entre effets directs, compensatoires, préventifs et modérateurs (ou d'interaction)</u> .....	73
<u>A.4.6.2 Les tournants de l'existence</u> .....	77
<u>A.4.6.2.1 Définition et caractéristiques</u> .....	77
<u>A.4.6.2.2 Le tournant de l'adolescence</u> .....	78
<u>A.4.6.2.3 Les tournants à l'âge adulte</u> .....	78
<u>A.4.6.2.3.1 La recherche de Clausen (1995)</u> .....	78
<u>A.4.6.2.3.2 La notion de deuxième chance chez Werner (1977, 1989, 1996)</u> .....	79
<u>A.4.6.2.3.3 Le rôle du conjoint chez Rutter et ses collaborateurs (1983, 1984, 1989)</u> .....	80
<u>A.4.6.2.3.4 Le rôle du lien social chez Lackey et Williams (1995)</u> .....	82
<u>A.4.6.2.3.5 Le rôle du service militaire chez Elder (1986)</u>	83
<u>A.4.6.2.4 La distinction entre transition et tournant de l'existence</u>	83
• <u>A.4.7 Conclusion : un nécessaire changement de regard, de la stigmatisation vers l'optimisme réaliste</u> .....	84

<b>B) THEORIES EXPLICATIVES</b> .....	87
<b>B.1 LA THEORIE DE L'ATTACHEMENT</b> .....	90
• <u>B.1.1 Aux origines : une approche éthologique et sociocognitive</u> .....	90
• <u>B.1.2 Une opérationnalisation majeure : la Situation étrange</u> .....	91
• <u>B.1.3 La catégorie d'attachement : une caractéristique relationnelle modifiable, non un trait personnel stable</u> .....	93
• <u>B.1.4 L'Interview d'attachement adulte : « un changement de cap historique »</u>	94
• <u>B.1.5 La continuité/discontinuité intra-individuelle</u>	
<u>de la catégorie d'attachement au fil des ans</u> .....	96
<u>B.1.5.1 Etudes longitudinales à court et moyen terme (du bébé à l'enfant)</u>	96
<u>B.1.5.1.1 Diverses interprétations possibles de la continuité</u> .....	96
<u>B.1.5.1.2 La série de recherches d'Egeland et de ses collaborateurs (1988, 1993)</u>	97
<u>B.1.5.2 Etudes longitudinales à long terme (du bébé à l'adolescence et au jeune adulte)</u>	98
<u>B.1.5.2.1 Synthèse des résultats de quatre études (2000)</u>	100
<u>B.1.5.2.2 Interaction entre catégorie initiale d'attachement et événements de vie négatifs</u> .....	102
<u>B.1.5.2.3 La résilience : un fait ignoré</u> .....	104
• <u>B.1.6 La continuité/discontinuité intergénérationnelle</u>	
<u>de la catégorie d'attachement</u> .....	107
<u>B.1.6.1 Correspondance entre la catégorie du parent et celle du bébé</u> ....	107
<u>B.1.6.2 Plus grande continuité de l'attachement sécuritaire que de l'attachement insécure</u> .....	111
<u>B.1.6.3 Inflation illusoire de la continuité intergénérationnelle ?</u>	112
• <u>B.1.7 Attachement et transmission intergénérationnelle de la maltraitance</u> .....	112
• <u>B.1.8 Attachement et cessation intergénérationnelle de la maltraitance</u> .....	114
<u>B.1.8.1 La recherche de Main et Goldwyn (1984)</u>	114
<u>B.1.8.2 L'importance de la réflexion sur soi et sur autrui</u>	116
<u>B.1.8.2.1 Le fonctionnement auto-réflexif selon Fonagy et ses collaborateurs (1991, 1993, 1994)</u>	116
<u>B.1.8.2.2 La capacité d'élaboration selon Dumaret et Coppel-Batsch (1996, 1997)</u>	122
<u>B.1.8.2.3 L'élaboration de soi et des autres selon Gara et ses collaborateurs (1996)</u>	124
<u>B.1.8.3 L'importance de l'attachement adulte</u> .....	125
<u>B.1.8.3.1 La recherche de Hazan et Shaver (1987)</u>	126
<u>B.1.8.3.2 La recherche de Bartholomew et Horowitz (1991)</u> .....	126
• <u>B.1.9 Conclusion : du déterminisme à la liberté</u> .....	128
<b>B.2 LA PSYCHANALYSE</b> .....	129
• <u>B.2.1 Freud face à la notion de transmission intergénérationnelle</u> .....	129
• <u>B.2.3 Les facteurs à l'origine de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance</u> .....	130
<u>B.2.3.1 L'identification à l'agresseur</u> .....	130
<u>B.2.3.1.1 Définition et caractéristiques</u>	130
<u>B.2.3.1.2 Des affirmations, mais pas de véritable démonstration</u>	131
<u>B.2.3.1.3 Les études de cas de Green (1985)</u>	133

<b>B.2.3.1.4</b> Les effets bénéfiques de deux thérapies décrits par Fraiberg (1975/1983) .....	134
<b>B.2.3.1.4.1</b> Mrs March et Mary.....	135
<b>B.2.3.2.4.2</b> Annie et Greg.....	136
<b>B.2.3.1.5</b> Le deuil comme alternative à l'identification à l'agresseur, selon Shabad (1993) .....	137
<b>B.2.3.2</b> <i>La dissociation</i> .....	138
<b>B.2.3.2.1</b> Définition et caractéristiques .....	138
<b>B.2.2.2.2</b> La série de recherches d'Egeland et de ses collaborateurs (1988, 1993, 1996) .....	139
<b>B.2.3.2.3</b> La recherche de Narang et Contreras (2000) .....	140
<b>B.2.3.3</b> <i>L'idéalisation</i> .....	141
<b>B.2.3.3.1</b> Définition et caractéristiques .....	141
<b>B.2.3.3.2</b> La recherche de Main et Goldwyn (1984) .....	141
<b>B.2.3.3.3</b> La recherche d'Oliver (1985, 1993) .....	145
<b>B.2.3.3.4</b> Les effets bénéfiques d'une thérapie décrits par Leifer et Smith (1990) .....	145
<b>B.2.3.4</b> <i>Le déni</i> .....	146
• <u>B.2.4 Conclusion : passer des mécanismes inconscients     à la prise de conscience pour briser le cycle</u> .....	147
<b>B.3 LA THEORIE DE L'APPRENTISSAGE SOCIAL</b> .....	147
• <u>B.3.1 La théorie d'Albert Bandura</u> .....	148
• <u>B.3.2 L'apprentissage social de l'agression</u> .....	150
<b>B.3.2.1</b> <i>L'apprentissage de comportements agressifs</i> .....	150
<b>B.3.2.2</b> <i>L'apprentissage de normes justificatrices de l'agression</i> .....	151
• <u>B.3.3 Analyse critique de l'explication de la transmission     intergénérationnelle de la maltraitance par l'apprentissage social</u> .....	152
<b>B.3.3.1</b> <i>Réduction de l'apprentissage social à l'imitation comportementale</i> .....	153
<b>B.3.3.2</b> <i>Non-prise en compte de la spécificité de la maltraitance         parmi les différentes formes d'agression</i> .....	154
<b>B.3.3.3</b> <i>Non prise en compte du taux de transmission</i> .....	156
<b>B.3.3.4</b> <i>Utilisation d'une méthodologie rétrospective plutôt que prospective</i> .....	157
<b>B.3.3.5</b> <i>Résultats contraires à la théorie de l'apprentissage social</i> .....	157
• <u>B.3.4 Conclusion : de nouvelles orientations offertes     par la théorie de l'apprentissage social</u> .....	158
<b>B.4 LE CONTRE-MODELAGE</b> .....	159
• <u>B.4.1 Une expérience humaine assez fréquente,     une thématique scientifique peu explorée</u> .....	159
• <u>B.4.2 La cessation intergénérationnelle de la maltraitance,     une décision non stratégique, mais morale</u> .....	163
• <u>B.4.3 L'espoir d'un futur différent du présent</u> .....	165
• <u>B.4.4 Le savoir sur le contre-modelage : un puzzle à constituer</u> .....	167
<b>B.4.4.1</b> <i>Les études de cas de Rocklin et Lavett (1987), de Kotre et         Kotre (1998) et de Herrenkohl et ses collaborateurs (1994)</i> .....	167
<b>B.4.4.2</b> <i>La contre-identification selon Menaker (1978)         et selon Bretherton (1985)</i> .....	170
<b>B.4.4.2</b> <i>La désidentification selon Gara et ses collaborateurs         (1992, 1996, 2000)</i> .....	171

•	<u>B.4.5 Les deux conditions nécessaires du contre-modélage .....</u>	175
	<b>B.4.5.1</b> <i>Un souvenir suffisamment précis des actes subis .....</i>	175
	<b>B.4.5.2</b> <i>La perception de ces actes comme étant injustes.....</i>	175
	<b>B.4.5.2.1</b> Perception par des enfants et des adolescents.....	176
	<b>B.4.5.2.1.1</b> La recherche de Herzberger et ses collaborateurs (1981) .....	176
	<b>B.4.5.2.1.2</b> La recherche de Barahal et ses collaborateurs (1981) .....	176
	<b>B.4.5.2.1.3</b> La recherche de Zimrin (1986) .....	177
	<b>B.4.5.2.1.4</b> Les recherches de Smetana et Kelly (1989) ...	178
	<b>B.4.5.2.1.5</b> La recherche de Rohner et ses collaborateurs (1991) .....	180
	<b>B.4.5.2.2</b> Perception par des adultes non parents.....	180
	<b>B.4.5.2.2.1</b> La recherche de Herzberger et Tennen (1985)	181
	<b>B.4.5.2.2.2</b> La recherche de Bower et Knutson (1996).....	181
	<b>B.4.5.2.2.3</b> Les recherches de Varia et collaborateurs.....	182
	<b>B.4.5.2.3</b> Perception par des parents.....	184
	<b>B.4.5.2.3.1</b> La recherche de Trickett et Susman (1989).....	184
	<b>B.4.5.2.3.2</b> La recherche de Simons et ses collaborateurs (1991) .....	185
	<b>B.4.5.2.3.3</b> La recherche de Buntain-Ricklees (1994) .....	187
•	<u>B.4.6 Les limites et les effets pervers du contre-modélage .....</u>	187
	<b>B.4.6.1</b> <i>Les limites du contre-modélage .....</i>	187
	<b>B.4.6.1.1</b> La peur de maltraiter.....	187
	<b>B.4.6.1.2</b> La reproduction de la maltraitance, malgré le souhait contraire.....	188
	<b>B.4.6.2</b> <i>Les effets pervers du contre-modélage .....</i>	190
	<b>B.4.6.2.1</b> La surprotection.....	190
	<b>B.4.6.2.2</b> L' « empêchement du droit à la tristesse » de l'enfant...	191
	<b>B.4.6.2.3</b> La permissivité.....	192
•	<u>B.4.7 Conclusion : Une nouvelle voie de recherche ? .....</u>	193
<b>B.5</b>	<b>LE SENTIMENT D'EFFICACITE PERSONNELLE.....</b>	<b>194</b>
•	<u>B.5.1 Définition et caractéristiques.....</u>	194
•	<u>B.5.2 Le sentiment d'efficacité parentale.....</u>	196
•	<u>B.5.3 Sentiment d'efficacité personnelle et résilience.....</u>	199
	<b>B.5.3.1</b> <i>L'approche de Bandura (1997/2002) .....</i>	199
	<b>B.5.3.2</b> <i>L'approche de Rutter (1987) .....</i>	199
	<b>B.5.3.3</b> <i>La recherche de Lösel et Bliesener(1994) .....</i>	200
<b>B.6</b>	<b>VARIABLES MEDIATRICES DE LA CESSATION/TRANSMISSION</b>	
	<b>INTERGENERATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE.....</b>	<b>202</b>
•	<u>B.6.1 Variables relatives à la cessation intergénérationnelle.....</u>	202
	<b>B.6.1.1</b> <i>Variables personnelles.....</i>	202
	<b>B.6.1.2</b> <i>Variables relationnelles, liées à l'environnement humain.....</i>	203
•	<u>B.6.2 Variables relatives à la transmission intergénérationnelle.....</u>	203
	<b>B.6.2.1</b> <i>Variables personnelles.....</i>	203
	<b>CONCLUSION.....</b>	<b>205</b>

## DEUXIEME PARTIE

### ANALYSE DES ATTITUDES D'UNE POPULATION DE PARENTS, EN FONCTION DU NIVEAU DE MALTRAITANCE SUBIE

<b>C) METHODE</b> .....	208
<b>C.1 PARTICIPANTS</b> .....	208
<b>C.2 MATERIEL</b> .....	212
<b>C.3 PROCEDURE</b> .....	214
• <u>C.3.1 Recueil des questionnaires</u> .....	214
• <u>C.3.2 Catégorisation des comportements parentaux</u> .....	216
<b>D) PREMIERE THEMATIQUE</b>	
<b>STRUCTURE DU COMPORTEMENT PARENTAL</b>	
<b>DES PARENTS DES PARTICIPANTS</b> .....	219
<b>E) DEUXIEME THEMATIQUE</b>	
<b>COMPARAISON DES DIFFERENTES APPROCHES THEORIQUES FACE</b>	
<b>A LA CESSATION INTERGENERATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE</b> .....	221
<b>E.1 PRESENTATION ET HYPOTHESES</b> .....	221
• <u>E.1.1 Logique quasi-prospective : Prédicativité des diverses approches théoriques</u>	222
• <u>E.1.2 Logique rétrospective : Expérience des participants non-maltraitants</u> .....	223
<b>E. 2. RESULTATS</b> .....	226
• <u>E.2.1 Logique quasi-prospective : Prédicativité des diverses approches théoriques</u>	226
<b>E.2.1.1 Prédicativité du comportement physique et psychologique</b>	
<i>du participant en fonction du comportement</i>	
<i>de ses parents</i> .....	226
• <u>E.2.2 Logique rétrospective : Expérience des participants non-maltraitants</u> .....	232
<b>E.2.2.1 Synthèse de la manifestation de diverses attitudes en</b>	
<i>fonction de la catégorie de maltraitance subie</i> .....	232
<b>E.2.2.2 Examen détaillé de la manifestation de diverses attitudes</b>	
<i>en fonction de la catégorie de maltraitance subie</i> .....	234
<b>E.2.2.2.1 Le statut spécifique du contre-modélage</b> .....	235
<b>E.2.2.2.2 L'apprentissage social de la parentalité</b>	
<i>et la présence de « deuxièmes parents »</i> .....	236
<b>E.2.2.2.3 Absence de corrélation entre contre-modélage,</b>	
<i>apprentissage social de la parentalité</i>	
<i>et présence de « deuxièmes parents »</i> .....	237
<b>E.2.2.2.4 Le sentiment d'efficacité parentale,</b>	
<i>la dissociation et l'attachement</i> .....	238

<b>E.3 DISCUSSION</b> .....	239
<b>F) TROISIEME THEMATIQUE</b>	
<b>POLARISATION DES ATTITUDES CHEZ LES EX-MALTRAITES</b> .....	241
<b>F.1 PRESENTATION</b> .....	241
<b>F.2 RESULTATS</b> .....	242
• <u>F.2.1 Synthèse des moyennes et écarts-types</u> .....	242
• <u>F.2.2 Polarisations et dispersions communes aux participants fortement maltraités psychologiquement et aux participants doublement maltraités</u> .....	247
• <u>F.2.3 Polarisations spécifiques aux participants doublement maltraités</u>	
• <u>F.2.4 Polarisations spécifiques aux participants fortement maltraités psychologiquement</u>	249
• <u>F.2.5 Résultats particulièrement originaux</u> .....	252
<b>F.3 DISCUSSION</b> .....	254
<b>G) QUATRIEME THEMATIQUE</b>	
<b>IMPORTANCE DE LA MALTRAITANCE PSYCHOLOGIQUE</b> .....	258
<b>G.1 RESULTATS PRECEDEMMENT OBTENUS</b> .....	258
<b>G.2 HYPOTHESES</b> .....	259
<b>G.3 RESULTATS</b> .....	260
• <u>G.3.1 Prédicativité de la maltraitance psychologique vis-à-vis du contre-modélage</u>	
• <u>G.3.2 Recours à une psychothérapie en fonction du type de maltraitance</u> .....	261
<b>G.4 DISCUSSION</b> .....	262
<b>H) TROIS ETUDES DE CAS</b> .....	265
<b>H1) Corinne, 47 ans :</b> .....	265
<b>H2) Nicole, 41 ans :</b> .....	273
<b>H3) Gérard, 39 ans</b>	
<b>I) DISCUSSION GENERALE</b> .....	274
<b>J) BIBLIOGRAPHIE</b> .....	289
<b>K) ANNEXE</b> .....	304

## AVIS AU LECTEUR

Concilier rigueur scientifique et lisibilité maximale est un souci constant de ma part depuis de longues années, quel que soit le lectorat auquel je m'adresse. J'espère y être parvenu dans le cadre de ce travail.

J'aimerais cependant fournir des précisions sur deux choix de présentation.

De nombreuses études citées dans cette thèse présentent de multiples résultats, les uns étant plus susceptibles d'être intégrés dans telle partie, les autres dans telle autre. Pour éviter toute redondance inutile, j'ai généralement procédé de la manière suivante :

- j'ai décrit l'essentiel de l'étude dans la partie où sa place me semblait la plus pertinente
- j'ai décrit tel autre aspect spécifique dans la partie concernée, tout en renvoyant à la partie où l'étude est mieux développée.

Lorsque je présente successivement plusieurs études sur le même thème, j'ai systématiquement opté pour une présentation chronologique, sauf dans les cas où un découpage thématique s'imposait. Dans ces cas, il y a généralement un sous-découpage chronologique.

## DE L'EXPERIENCE PERSONNELLE

### A

## L'EXIGENCE EPISTEMOLOGIQUE

Un chercheur peut-il, doit-il, mener une étude sur un thème qui le concerne directement ? Il s'agit là d'une question récurrente en sciences humaines. En fait, la réponse ne peut être dogmatique : tout dépend de la façon dont ce chercheur aborde le problème. En d'autres termes, ce double statut de juge et partie peut être tout aussi bien un avantage qu'un obstacle.

Les avantages sont au moins de deux ordres :

- une plus forte motivation et implication dans le domaine de recherche considéré : les éventuelles périodes de difficultés et de découragement seront bien plus aisément surmontées si l'on accorde une réelle importance au sujet étudié.
- une meilleure connaissance du problème : le vécu personnel peut, le cas échéant, être source d'hypothèses fécondes, de pistes de réflexion qui n'auraient pas été imaginées sans cela.

L'inconvénient majeur est la contrepartie des avantages : une forte implication et des conceptions *a priori* bien affirmées risquent fort de réduire le champ de vision, de conduire le chercheur à tenter, parfois inconsciemment, de démontrer ce qu'il croit.

Il s'agit d'une erreur de perspective. Car un chercheur n'a pas à prouver ses convictions personnelles, mais à tester des hypothèses. Dans un premier temps donc, il va essayer de bien comprendre son objet d'étude, d'envisager quelles facettes peu ou pas explorées il peut aborder afin de faire avancer le savoir, quelles hypothèses il peut élaborer à ce sujet, et quels

outils opérationnels il va utiliser. A ce stade, le fait d'être personnellement concerné par son objet d'étude peut certes constituer un « plus ».

Pour ma part, certains aspects de mon expérience personnelle ont de toute évidence joué un rôle important dans mes hypothèses. C'est en particulier le cas d'un élément essentiel du présent travail : l'hypothèse du contre-modelage qui constitue un apport original à la théorie de l'apprentissage social. Selon cette approche, un élément important qui va permettre au jeune maltraité de devenir un parent non-maltraitant est sa décision d'agir de manière inverse de celle du ou des parents maltraitants.

Mais vient ensuite le deuxième temps, celui de la mise à l'épreuve des hypothèses. A ce moment, l'expérience existentielle de la personne s'efface au profit de l'objectivité distancée du chercheur. Que les résultats correspondent ou non à ses attentes ne devrait alors pas entrer en ligne de compte. Lorsque les faits sont têtus, la raison doit l'emporter sur la croyance.

Je me suis efforcé dans ce travail d'être fidèle à une épistémologie résolument poppérienne. Rappelons que pour Popper (1959/1973, 1963/1985), une théorie n'est scientifique que si elle offre prise à la possibilité de la réfuter. Selon lui, le progrès scientifique ne consiste « pas en une accumulation d'observations, mais en un rejet des théories moins satisfaisantes et leur remplacement par des meilleures, en particulier par des théories plus riches de contenu. » (1974/1981, p. 115). Pour cet auteur, « les théories sont des filets destinés à capturer ce que nous appelons 'le monde' ; à le rendre rationnel, l'expliquer et le maîtriser. Nous nous efforçons de resserrer de plus en plus les mailles. » (1959/1973, p. 57).

Une hypothèse centrale de la partie empirique de cette thèse est celle du contre-modelage. Les résultats obtenus semblent mettre en évidence son rôle dans la cessation intergénérationnelle de la maltraitance. Mais ils ne constituent qu'un point de départ. Fidèle à cette épistémologie poppérienne, je ne prétends aucunement que le modèle proposé soit vrai, au sens fort et généralisé du terme ; ils n'est que vraisemblable et susceptible d'être soumis à toute tentative ultérieure de réfutation. Une voie s'ouvre qui, je l'espère, pourra être empruntée par d'autres chercheurs.

## RESUME

Cette recherche a pour but de mieux comprendre les processus qui permettent à des personnes ayant été maltraitées dans leur enfance de devenir des parents non-maltraitants. Plusieurs approches théoriques ont été parallèlement testées.

Parmi celles-ci, il faut souligner le rôle majeur joué par le contre-modelage, c'est-à-dire la décision d'agir différemment de ses parents avec ses propres enfants. De façon logique, ce facteur agit de manière interactive : en d'autres termes, les personnes ayant été fortement maltraitées dans leur enfance et qui font preuve de contre-modelage ont moins de probabilités d'agir violemment avec leurs enfants.

Un autre facteur a également son importance : le sentiment d'efficacité parentale. Il a un effet direct sur la non-maltraitance, c'est-à-dire qu'il constitue un prédicteur négatif de la maltraitance chez tous les sujets, qu'ils aient été maltraités ou non ; il n'y a pas d'effet d'interaction entre maltraitance subie et sentiment d'efficacité parentale sur la maltraitance agie. Par contre, le fait d'avoir bénéficié de la présence de personnes ayant servi de modèles parentaux (autres que les parents) ou ayant servi de parents de substitution ne constituent pas des prédicteurs de non maltraitance pour les sujets anciennement maltraités.

Un résultat non attendu de ce travail est la polarisation des attitudes des personnes qui ont été fortement maltraitées dans leur enfance (que ce soit « seulement » psychologiquement ou à la fois physiquement et psychologiquement). Cette polarisation s'exprime parfois sous forme d'unipolarisation, parfois sous forme de bipolarisation. D'autres fois encore, il s'agit simplement d'une dispersion plus importante des réponses, sans qu'il y ait pour autant polarisation. Il se pourrait que ce fonctionnement constitue une réaction au manque de structures, de repères, que ces personnes ont éprouvé dans leur famille d'origine. Ils se sont ainsi forgés des convictions nettes, des principes clairs, pour conduire leur existence.

Un dernier constat est l'importance de l'impact de la maltraitance psychologique. De façon surprenante au premier abord, certains résultats s'avèrent même moins favorables aux personnes qui n'ont subi « que » de la maltraitance psychologique forte, par rapport à celles qui ont subi à la fois une forte maltraitance physique et une forte maltraitance psychologique.

Trois études de cas viennent illustrer divers résultats obtenus dans cette recherche.

Enfin, diverses pistes de recherche sont proposées, permettant de fournir une meilleure compréhension de certains processus mis à jour au cours de ce travail.

## ***PREMIERE PARTIE***

### **SYNTHESE DES CONNAISSANCES SUR LA CESSATION INTERGENERATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE**

#### **A) MALTRAITANCE ET RESILIENCE**

Il est des univers où le vent de la révolution sociocognitive semble avoir encore très peu soufflé. Beaucoup de professionnels et de chercheurs raisonnent toujours de manière mécaniste et comportementaliste lorsqu'ils évoquent la maltraitance. Des proverbes et slogans prêts à servir sont immédiatement disponibles : « Les chiens ne font pas des chats », « Tout se joue avant six ans », « On reproduit toujours le comportement de ses parents », « On ne peut pas donner plus d'amour que ce qu'on a reçu », etc., etc.

Cette conception déterministe et stigmatisante a longtemps prévalu et perdure encore. Parée d'atours scientifiques, elle a le plus souvent pour nom « transmission intergénérationnelle de la maltraitance », mais parfois aussi « continuité intergénérationnelle » « cycle intergénérationnel », « répétition transgénérationnelle » ou encore « cycle de la violence » et « cycle de la maltraitance ». Elle constitue la principale hypothèse développementale dans le domaine de la maltraitance et de la négligence. Or, les connaissances acquises depuis quelques décennies invitent à radicalement remettre en question cette approche. Car la plupart des ex-maltraités deviennent des parents affectueux. La cessation intergénérationnelle de la maltraitance est donc bien plus fréquente que sa transmission. Des millions de femmes et d'hommes dans le monde vivent quotidiennement cette expérience, parfois tout surpris eux-mêmes de cette transmutation du vil métal en or. Beaucoup s'interrogent sur leur itinéraire :

« Je me demande bien comment j'ai pu faire pour m'en sortir » est une phrase très souvent entendue dans le cabinet du thérapeute... ou devant le micro du chercheur.

Comment un changement aussi radical d'une génération à l'autre a-t-il pu se produire ? Cette interrogation, c'est aussi de nos jours la question centrale des spécialistes de la résilience. Car si l'on connaît assez bien le point de départ (la maltraitance) et l'arrivée (une parentalité adéquate), on connaît encore mal les ponts qui relient ces deux univers à première vue irréconciliables.

Un autre grand chantier est également ouvert devant nous, celui de la théorisation. Car les bonnes fées qui se sont penchées sur le berceau de la résilience n'étaient pas théoriciennes, mais empiristes. Cette tradition perdue, puisqu'un grand nombre de recherches sur la résilience ne font pas référence à un substrat théorique explicatif. Or, maintenant qu'un vaste corpus de connaissances existe dans ce domaine, il s'avère grandement nécessaire de tenter de rassembler ces pièces pour les assembler dans un puzzle cohérent. Il est très probable qu'aucune approche théorique ne pourra revendiquer à elle seule un pouvoir explicatif global de la résilience. Chacune aura probablement sa part de richesse à apporter... et à tirer des autres. L'avenir réside probablement dans une théorisation intégrative ouverte.

Masten (1999) appelle de ses vœux une seconde génération de recherches sur la résilience. La première a permis de mettre en évidence une liste de facteurs protecteurs qui émergent de façon constante comme corrélats d'un bon développement psychosocial chez les enfants à risque, en particulier la qualité de l'éducation parentale, des capacités intellectuelles et une bonne estime de soi. Mais il est aujourd'hui nécessaire de porter les regards dans deux directions nécessaires et complémentaires : la théorisation et la compréhension des processus. Le présent travail vise à apporter une modeste contribution dans ces deux directions.

En ce qui concerne la théorisation, j'ai surtout voulu savoir quelles étaient les théories qui permettaient le mieux d'expliquer ce passage de la maltraitance subie à la non-maltraitance agie. J'ai donc confronté 6 approches théoriques. Trois d'entre elles ont traditionnellement été utilisées pour expliquer la transmission intergénérationnelle de la maltraitance, mais peuvent aussi, *a contrario*, nous apporter des lumières sur la cessation de la maltraitance :

- la théorie de l'attachement
- la psychanalyse
- la théorie de l'apprentissage social

J'ai par ailleurs rajouté à cette liste deux autres approches qui, sans avoir eu de lien jusqu'à présent avec la cessation de la maltraitance, m'ont semblé pouvoir éventuellement apporter aussi leur contribution :

- le contre-modélage
- l'efficacité personnelle

En ce qui concerne les processus, le lecteur pourra constater, en lisant les pages qui suivent, qu'en présentant les recherches effectuées dans tel ou tel cadre théorique, sont inévitablement abordés des processus de résilience. En particulier, l'étude de variables médiatrices, qu'elles soient personnelles (capacité de réfléchir sur son existence, souvenir de la maltraitance subie, décision de ne pas reproduire le comportement parental) ou sociales (présence d'un conjoint soutenant, soutien social élargi, psychothérapie).

## **A.1 L'IMPACT DE LA MALTRAITANCE PHYSIQUE**

- A.1.1 Revue des revues récentes de la littérature

Cette thèse devait initialement porter uniquement sur la maltraitance physique. Puis la lecture de la littérature m'a alerté sur l'importance de la maltraitance psychologique, ce qui s'est avéré confirmé par l'étude empirique que j'ai menée. Les abus sexuels constituent une catégorie bien spécifique de maltraitance et ne rentrent pas dans le cadre de ce travail, hormis certaines incursions limitées, dans la partie théorique du présent document.

La lecture de revues de la littérature constitue généralement un bon moyen pour commencer à aborder une problématique. Précisément un numéro spécial récent de la revue *Aggression and violent behavior* (6, 2001) semble un bon guide, à première vue. Quatre articles sont successivement consacrés aux facteurs de risque de maltraitance physique, de maltraitance psychologique, d'abus sexuels envers l'enfant, de négligence envers l'enfant. Or, comme nous allons le voir, la quantité d'informations retirée de cette lecture s'avère bien faible.

Pour effectuer chacune de ces synthèses, les auteurs ont compulsé des bases de données (Psyclit, ERIC et Sociofile) puis ont appliqué quatre critères de sélection (avec parfois quelques variantes) : publication dans une revue ou un livre psychologique, médical ou

sociologique ; présence d'une information statistique suffisante ; utilisation d'un groupe contrôle ; définition claire du type de maltraitance. Voici les résultats obtenus.

#### Facteurs de risque de maltraitance physique

Black, Heyman et Smith Slep (2001 a) retiennent vingt articles et quatre livres (sur 6004 références)<sup>1</sup>. Ils recensent un grand nombre de facteurs de risque (d'ajustement, émotionnels, comportementaux, cognitifs, démographiques, d'histoire personnelle, de traits de personnalité, de soutien social). Pour les facteurs d'histoire personnelle, cinq études portent sur la maltraitance subie dans l'enfance ou sur l'observation de la violence entre parents.

La conclusion des auteurs est que les résultats provenant de l'échantillon national représentatif soutiennent la transmission intergénérationnelle de la maltraitance physique. Les parents qui ont été physiquement victimisés à l'adolescence présentent un risque substantiellement plus important d'infliger une maltraitance mineure et grave sur leurs propres enfants. Les résultats provenant des études cliniques de contrôle sont mitigés, mais indiquent globalement que la victimisation enfantine (particulièrement par les mères) augmente le risque des mères de maltraiter.

Par ailleurs, deux études ont constaté que les parents qui ont gravement maltraité leurs enfants, comparés à des parents non-maltraitants, avaient plus de probabilité d'avoir assisté à de la violence entre leurs parents. Ces résultats sont modérés par une interaction du sexe de l'enfant et du sexe du parent frappé.

#### Facteurs de risque de maltraitance psychologique

Black, Smith Slep et Heyman (2001) citent deux études. Dans l'une, les mères psychologiquement maltraitantes font état de relations moins affectueuses avec leur père et avec leur mère que les mères non maltraitantes. Dans l'autre, les participants sur qui les parents ont crié quotidiennement avaient plus de probabilité de crier après leurs enfants que ceux à qui ceci était arrivé moins souvent.

#### Facteurs de risque et abus sexuel envers l'enfant

Black, Heyman et Smith Slep (2001 b) citent une seule étude, qui met en évidence que les enfants dont le parent a été victime d'abus sexuel ont un risque accru de victimisation sexuelle.

---

<sup>1</sup> A côté des autres critères, cette synthèse n'a retenu que les études faisant appel à l'une ou l'autre de trois échelles de maltraitance, alors que d'autres existent, ce qui a limité le nombre d'études.

### Facteurs de risque de négligence envers l'enfant

Schumacher, Smith Slep et Heyman (2001) ont retenu 10 articles satisfaisant aux critères sur 619 articles, mais n'en citent aucun portant sur le thème de la transmission intergénérationnelle.

Comme on peut le voir, les résultats sont plutôt minces. Il est donc utile de se tourner vers d'autres revues de la littérature ou méta-analyses, publiées au cours de la dernière décennie.

### Transmission intergénérationnelle de la maltraitance

Oliver (1993) recense 60 études récentes et constate qu'on peut répartir le comportement parental d'ex-enfants maltraités en trois catégories. 1/3 reproduisent le comportement maltraitant, négligent ou inadapté de leurs parents ; 1/3 ne le fait pas ; 1/3 demeure vulnérable aux effets du stress social sur la probabilité de devenir des parents maltraitants.

### Devenir d'enfants placés

Dumaret et Coppel-Batsch (1996) recensent onze recherches et estiment que les situations observées ne sont pas aussi critiques que de nombreux écrits le suggèrent. Les effets des carences et maltraitements dépendent surtout du fait qu'ils soient ou non pérennisés. On observe des effets réparateurs lorsqu'il y a placement stable étayé par une prise en charge psychopédagogique.

### Antécédents de violences diverses

Falshaw, Browne et Hollin (1996), notent que des recherches ont montré qu'une histoire de maltraitance est liée à l'usage ultérieur de violence au sein de la famille. Plusieurs études suggèrent que la transmission de la maltraitance est transférée au fil des générations d'une manière telle que la maltraitance physique encourage l'usage de violence physique. Les auteurs font cependant remarquer que cette chaîne d'événements n'est pas nécessairement inévitable.

### Impact des violences conjugales sur l'enfant

Kolbo, Blakely et Engleman (1996) recensent 29 articles récents. Ils en concluent que le fait d'assister à des violences conjugales perturbe le fonctionnement émotionnel et cognitif des enfants. Les résultats sont plus équivoques en ce qui concerne le développement physique et le fonctionnement social.

### Antécédents de violence infantine

Jonson-Reid (1998) signale que des études réalisées dans les années 70 et au début des années 80 montrent que 23 % à 79 % des jeunes violents et des agresseurs violents sont issus de foyers caractérisés par la violence conjugale.

Des recherches plus récentes ont mis l'accent sur une relation entre la violence dans la famille et le comportement violent avec d'autres enfants à la maison et à l'école. Enfin, certains travaux suggèrent qu'assister à de la violence conjugale peut affecter les enfants par l'intermédiaire du développement de la croyance que la violence est un moyen approprié de régler les conflits.

### Impact des traumatismes infantiles

Paris (1998) évalue l'impact des traumatismes infantiles sur les troubles de la personnalité chez les adultes. Il souligne que seule une minorité de patients présentant de graves troubles de la personnalité font état de traumatismes infantiles. De plus, les enfants sont généralement résilients, les expériences traumatiques ne conduisant pas systématiquement à de la psychopathologie. Il souligne par ailleurs le biais lié à l'usage d'une méthodologie rétrospective dans certaines études.

### Antécédents de criminalité

Haapasalo et Pokela (1999) notent que la maltraitance augmente le risque de résultats inadaptés, tels que le comportement agressif, antisocial, violent et criminel. Des études longitudinales prospectives et des études rétrospectives montrent que les méthodes d'éducation sévère, punitives rejetantes ou négligentes et la maltraitance sont liées au comportement antisocial, à la violence adulte, et à l'agression envers autrui.

### Antécédents de violence conjugale

Par une méta-analyse, Stith et ses collaborateurs (2000) constatent qu'il y a une relation faible à modérée entre le fait de grandir dans une famille marquée par la violence et celui de faire usage de violence conjugale. Avoir grandi dans un foyer violent augmente la probabilité que les hommes usent de violence conjugale et que les femmes en soient victimes.

### Transmission intergénérationnelle de la maltraitance

La synthèse d'Ertem, Leventhal et Dobbs (2000) ne fournit pas de résultats de recherches antérieures, mais évalue la qualité méthodologique de celles-ci. Ils utilisent huit critères méthodologiques :

- contrôle de données telles que le niveau socio-économique et les caractéristiques de la famille
- description claire de la maltraitance
- évitement du biais de souvenir et de détection
- présence d'un groupe contrôle de participants non maltraités
- définition claire du résultat
- examen identique des résultats pour les deux groupes
- contrôle adéquat des variables
- description claire de la personne qui a maltraité à la deuxième génération

Sur plus de 200 études recensées, les auteurs en identifient dix qui fournissent des données sur la maltraitance sur deux générations consécutives et qui utilisent un groupe de comparaison. Plusieurs articles portant sur le même échantillon ont été comptés comme une seule étude. Quatre sont prospectives, une est transversale et cinq sont rétrospectives. Seule une étude répond aux huit critères méthodologiques et une autre répond à six critères.

Que conclure de tout cela ? Globalement, le tableau paraît plutôt sombre, malgré certaines lueurs d'espoir. Mais comme nous allons le voir plus loin, divers problèmes méthodologiques se posent lorsqu'on aborde l'étude de la maltraitance et de la résilience après celle-ci. Certains auteurs tirent des conclusions abusives, voire franchement erronées des résultats qu'ils obtiennent. C'est ce que nous verrons bientôt, dans les sections A.3.6 et A.4.1.

## **A.2 LA MALTRAITANCE PSYCHOLOGIQUE**

Arrêtons-nous quelque peu ici sur la maltraitance psychologique, pour deux raisons. D'une part, c'est un domaine de recherche en plein développement actuellement ; d'autre part, elle constitue un élément souvent présent dans la population étudiée dans la partie empirique du présent travail.

Pendant de nombreuses années, la plupart des chercheurs n'ont pas pris en compte les notions de maltraitance psychologique et de négligence dans leurs travaux. D'ailleurs, le terme de maltraitance (sans autre précision) est immédiatement assimilé à la maltraitance physique. La situation a évolué au fil du temps, et l'on s'est rendu compte de l'impact majeur de la maltraitance psychologique, à court et à long terme, au point qu'en conclusion de leurs recherches, plusieurs auteurs estiment que l'impact de la maltraitance physique est en fait essentiellement dû à l'impact de la maltraitance psychologique.

- A.2.1 Un terme difficile à définir

Définir la maltraitance psychologique est quelque chose de particulièrement difficile, au point qu'un dossier entier de 120 pages, composé d'un article et de 14 commentaires rédigés par des spécialistes reconnus du domaine a été consacré à cette question (*Development and psychopathology*, 1991) Le débat porte essentiellement sur la question de savoir s'il faut définir la maltraitance psychologique à partir des « actes » psychologiques réalisés par les parents ou à partir du dommage psychologique causé à l'enfant. Le choix opéré par les chercheurs est généralement de considérer que la maltraitance psychologique consiste en des actes perpétrés par les parents, ce qui leur permet ensuite d'évaluer l'impact psychologique et comportemental chez l'enfant, parfois en le comparant avec l'impact de la maltraitance physique.

La Société Américaine professionnelle sur la maltraitance des enfants a, pour sa part, adopté la définition suivante : « un pattern de comportements répétés du parent (ou de l'adulte qui prend soin de l'enfant) ou un comportement isolé, mais extrême qui convainc l'enfant qu'il est sans valeur, raté, non aimé, non désiré, en danger ou encore que sa seule valeur tient au fait qu'il satisfait les besoins de l'autre (APSAC, cité par Durning & Fortin, 1996). Quant à Hart et ses collaborateurs, ils retiennent six types de comportement relevant de cette forme de maltraitance : le rejet (refuser d'aider l'enfant et de l'aimer, le prendre comme bouc émissaire), le dénigrement (l'humilier, l'affubler de surnoms ridicules), la terreur (créer un climat menaçant), l'isolement (couper l'enfant des contacts sociaux usuels), la corruption et la mauvaise socialisation (inciter l'enfant à agir de manière antisociale), l'exploitation (l'utiliser pour son profit personnel), l'indifférence aux besoins affectifs (différent du rejet –actif- en raison de son caractère passif) (cités par Durning & Fortin, 1996 et par Somer & Braunstein,

1999). Cette typologie permet ainsi d'inclure cette forme de maltraitance psychologique « involontaire » qu'est la violence conjugale qui, selon Somer & Braunstein (1999), relève de la terreur et de la corruption et mauvaise socialisation.

- A.2.2 Un chevauchement seulement partiel des maltraitements physique et psychologique

Tout d'abord, un premier constat : la maltraitance physique est généralement accompagnée de maltraitance psychologique, mais l'inverse n'est pas nécessairement vrai.

L'étude menée par Claussen et Crittenden (1991) montre le niveau de recouvrement des prévalences respectives des maltraitements physique et psychologique, selon le type de population. Elle a porté sur 175 familles signalées aux services de protection de l'enfance et 215 familles de la communauté (176 de la population générale + 39 familles dont un enfant était en traitement psychologique). La distinction a été faite entre maltraitance physique, psychologique et négligence.

Chez les familles signalées, 91 % des enfants physiquement maltraités étaient également psychologiquement maltraités, tandis que seulement 45 % des enfants psychologiquement maltraités étaient aussi physiquement maltraités. 89 % des enfants négligés étaient psychologiquement maltraités, et 75 % des enfants maltraités psychologiquement étaient négligés.

Pour l'échantillon de la communauté, les résultats étaient sensiblement différents. Quand la maltraitance physique était constatée, il y avait 93 % de probabilité qu'elle s'accompagne de maltraitance psychologique, tandis que quand la maltraitance psychologique était observée, il y avait seulement 18 % de probabilité de maltraitance physique. Les résultats étaient presque identiques pour la négligence physique (respectivement 91 % et 14 %).

Forts de leurs résultats, les auteurs formulent plusieurs recommandations. Ils estiment d'une part que cette importante cooccurrence de la maltraitance psychologique et de la maltraitance physique doit inciter à évaluer systématiquement la présence de maltraitance psychologique pour tous les cas signalés de maltraitance physique.

Par ailleurs, constatant que la gravité des blessures physiques ne prédit pas la gravité du dysfonctionnement développemental, ils suggèrent de dépendre moins de cette information et plus de mesures de maltraitance psychologique pour formuler un programme de traitement.

Enfin, la présence de maltraitance psychologique et de résultats défavorables chez des participants qui n'étaient pas fortement maltraités physiquement suggère la nécessité de prêter plus d'attention à la maltraitance psychologique dans la population générale.

- A.2.3 L'impact de la maltraitance psychologique

Il y a une quinzaine d'années déjà, Hart et Brassard (1987) déclaraient que la maltraitance psychologique semblait être plus prévalente et potentiellement plus destructrice que d'autres formes de maltraitance et de négligence de l'enfant. Le propos serait aujourd'hui plus ferme encore, puisque de nombreuses études sont venues confirmer ce propos. Le sujet semble d'ailleurs susciter un intérêt croissant chez les chercheurs<sup>2</sup>.

#### *A.2.3.1 Une représentation sociale négative*

Cette idée selon laquelle la maltraitance psychologique est plus grave que la maltraitance physique est d'ailleurs présente au sein de la population générale (Gagné & Bouchard, 2001 ; Schaefer, 1997).

Voici notamment les propos de deux personnes interrogées :

- « Mais tu te rends compte que finalement, c'est la violence psychologique qui est la pire parce qu'elle laisse des séquelles dont tu ne te rends pas compte. Tranquillement, c'est comme une maladie qui te travaille à l'intérieur. (...) T'es atteinte mais tu ne le sais pas. » (Gagné & Bouchard, 2001, p. 72).
- « Pour moi la violence physique c'est comme une piscine hors terre où tu peux au moins t'accrocher. Mais la violence psychologique, t'es vraiment en plein milieu de la mer et t'es incapable de voir s'il y a une voie quelque part. Tu passes ton temps à chercher ton souffle. » (p. 72).

---

<sup>2</sup> L'éditorial du numéro de *Child abuse review* consacré à ce thème précise qu'un nombre de réponses inhabituellement élevé a fait suite à l'appel à articles (Lynch & Browne, 1997).

Gagné et Bouchard font remarquer que les séquelles psychologiques sont jugées plus sévères que les séquelles physiques car on les croit plus durables que les secondes, profondément incrustées et très difficiles, voire impossibles à extirper de la victime.

Le mécanisme proposé par les auteurs semble particulièrement intéressant : « Outre son impact durable, l'intangibilité de la violence psychologique en ferait une forme de violence plus sévère que la violence physique. Le jeune qui est "frappé" psychologiquement ne se rend pas toujours compte qu'on est en train de le maltraiter. Et comme cette forme de violence est difficile à constater de l'extérieur, il risque de n'obtenir aucune aide et de devoir affronter seul cette adversité. C'est ce qui rend pour plusieurs la violence psychologique plus grave que la violence physique : comme on n'est pas conscient d'être violenté, on n'a pas de prise sur la situation, on ne peut pas y réagir et l'œuvre de destruction fait son chemin "graduellement, lentement mais sûrement". » (p. 72).

### **A.2.3.2 Impact sur l'enfant**

#### **A.2.3.2.1 La recherche de Egeland, Sroufe & Erickson (1983)**

Une des premières études (la première ?) sur l'impact différent de formes diverses de maltraitance est celle d'Egeland et ses collaborateurs (Egeland, Sroufe & Erickson, 1983). Ces auteurs ont comparé les caractéristiques d'enfants qui avaient souffert de diverses formes de maltraitance (physique, verbale + hostilité, indisponibilité psychologique, négligence). Tous manifestaient divers comportements négatifs (désobéissance, attachement insécure, frustration, etc.), mais chaque type de maltraitance entraînait préférentiellement certains troubles.

- Les enfants physiquement maltraités étaient les plus désobéissants, tant avec leur mère qu'avec leur maître(sse).
- Les enfants maltraités verbalement étaient les plus coléreux et les plus évitants envers leur mère.
- Les enfants dont la mère était psychologiquement indisponible manifestaient un grand nombre de comportements pathologiques (évitement de la mère, colère, désobéissance, faible créativité et persévérance, manque d'autonomie).
- Les enfants négligés (sans maltraitance physique) étaient ceux qui avaient la plus faible estime de soi et qui manifestaient les émotions les plus négatives.

#### **A.2.3.2.2** La recherche de Vissing, Straus, Gelles et Harrop (1991)

Ces chercheurs ont mené une enquête téléphonique auprès de 3346 parents. L'agression verbale par les parents était plus fortement associée avec l'agression par l'enfant qu'elle ne l'était avec la délinquance ou avec les problèmes interpersonnels de celui-ci. Les parents verbalement agressifs avaient tendance à avoir des enfants agressifs, qu'ils aient eux-mêmes été physiquement agressifs ou non. Plus le parent utilisait d'agression verbale, plus la probabilité était grande que l'enfant soit physiquement agressif, délinquant ou qu'il ait des problèmes interpersonnels. Cette forte relation entre l'agression verbale et les problèmes psychosociaux s'appliquait à tous les groupes d'âge, pour les garçons comme pour les filles, et quel que soit le niveau socio-économique de la famille.

Par contre, il y avait peu de lien entre la maltraitance physique et la délinquance de l'enfant ou avec les problèmes interpersonnels si les parents n'étaient pas verbalement agressifs envers l'enfant. De même, la maltraitance physique ne présentait pas de lien significatif avec les problèmes interpersonnels du jeune quand l'agression verbale est contrôlée. Les auteurs suggèrent que le dommage psychologique associé à la maltraitance physique provenait peut-être en fait de la maltraitance verbale qui accompagne généralement la maltraitance physique.

#### **A.2.3.3** *Impact sur le jeune adulte*

##### **A.2.3.3.1** La recherche de Gross et Keller (1992)

Une étude réalisée par Gross et Keller (1992) auprès de 260 étudiant(e)s en psychologie a montré que la maltraitance psychologique prédit fortement le niveau de dépression, d'estime de soi et le style attributionnel, même lorsque les effets de la maltraitance physique sont contrôlés. Par contre, si l'on contrôle les effets de la maltraitance psychologique, la maltraitance physique ne contribue pas significativement à la variance de ces variables.

##### **A.2.3.4** *L'impact de la violence entre parents*

###### **A.2.3.4.1** La recherche de Kalmuss (1984)

Comme nous l'avons vu plus haut, une autre forme de maltraitance psychologique se produit lorsque l'enfant assiste à des scènes de violence entre ses parents. Ainsi, dès 1984, l'étude

menée par Kalmuss auprès d'un échantillon représentatif national de 2143 adultes montrait que la probabilité de violence conjugale varie en fonction du type d'exposition à l'agression dans l'enfance :

- 1) pas de violence au sein de la famille d'origine : probabilité d'agression mari -> femme = 1 %
- 2) violence uniquement envers l'enfant : ' ' ' ' ' 3 %
- 3) violence uniquement entre parents : ' ' ' ' ' 6 %
- 4) deux types de violence présents : ' ' ' ' ' 12 %.

La forme des résultats est identique pour l'agression femme -> mari :

- 5) pas de violence au sein de la famille d'origine : probabilité d'agression femme -> mari = 2 %
- 6) violence uniquement envers l'enfant : ' ' ' ' ' 4 %
- 7) violence uniquement entre parents : ' ' ' ' ' 8 %
- 8) deux types de violence présents : ' ' ' ' ' 17 %.

Ces résultats montrent notamment qu'il y a, d'une part, une importante augmentation de la probabilité de violence conjugale quand les participants ont été exposés aux deux types d'agression familiale (sur un mode qui relève plus de la synergie que du cumul simple), et que la violence entre parents constitue un plus fort prédicteur de la violence conjugale que le fait d'être gravement frappé par les parents.

#### A.2.3.4.2 La recherche de Jaffe et ses collaborateurs (1986) et la synthèse de Somer et Braunstein (1999)

Jaffe et ses collaborateurs (1986) ont, pour leur part, constaté que les garçons exposés à la violence du père envers la mère avaient des problèmes d'adaptation identiques à ceux des enfants maltraités et significativement différents en gravité et en type de ceux d'un groupe de comparaison de la population générale.

La synthèse réalisée par Somer et Braunstein (1999) montre que les enfants de femmes battues ont significativement plus de problèmes de comportement et moins de compétence sociale que les enfants d'un groupe de comparaison. Par la suite, ils ont plus de probabilités d'être impliqués dans des crimes personnels graves tels que l'agression violente, le viol, la tentative de viol, la tentative de meurtre, le kidnapping et le meurtre.

### *A.2.3.5 Un facteur de risque de maltraitance physique*

#### **A.2.3.5.1** D'hier à aujourd'hui, de multiples résultats convergents

Plusieurs études rétrospectives anciennes ont mis en évidence une présence fréquente de maltraitance psychologique chez les personnes aujourd'hui physiquement maltraitantes. Précisons (cf section A.4.3) que si les études rétrospectives ne nous informent aucunement sur le taux de transmission intergénérationnelle, elles peuvent cependant nous alerter sur un facteur de risque et sont utiles pour comprendre le parcours de ceux qui sont aujourd'hui violents.

Gibbis et Walker (1956, cités par Herzberger, 1990), étudiant 39 personnes emprisonnées pour cruauté envers des enfants, constatent qu'elles ont toutes subi un rejet parental dans leur enfance, mais que seulement deux ont été victimes de maltraitance physique.

L'étude de Tuteur et Glotzer (cités par Widom, 1989) auprès de 10 mères infanticides n'a pas constaté de maltraitance physique dans leur enfance, mais de la froideur émotionnelle, voire du rejet.

Steele et Pollock (1968), étudiant un groupe de parents maltraitants, constatent que certains n'ont jamais été physiquement maltraités par leurs parents, mais que tous ont été émotionnellement maltraités.

Depuis, de nombreuses études ont confirmé cette présence presque systématique de la maltraitance psychologique dans l'histoire des parents maltraitants, alors que la maltraitance physique n'est pas toujours présente (Egeland, 1988 ; Herrenkohl, Herrenkohl & Toedter, 1983 ; Hunter & Kilstrom, 1979 ; Kaufman & Zigler, 1987).

Ci-dessous sont rapidement résumés quelques résultats, dont certains seront détaillés ultérieurement :

Herrenkohl, Herrenkohl & Toedter (1983) constatent que, parmi les participants qui n'ont pas été maltraités dans l'enfance, ceux qui maltraitent leurs propres enfants rapportent

significativement plus de négligence, de stress et moins d'affection que ceux qui ne maltraitent pas leurs enfants.

Egeland (1988) répartit en deux groupes des mères n'ayant pas subi de maltraitance physique, d'abus sexuel ou de négligence :

- celles ayant reçu un soutien émotionnel de leurs parents : sur 35 mères, 1 seule était maltraitante, soit 3 %.
- celles n'ayant reçu qu'un soutien émotionnel limité de leurs parents : sur 79 mères, 7 étaient maltraitantes, soit 9 %.

Haapasalo et Aaltonen (1999) comparent 25 mères maltraitantes et 25 mères qui ne le sont pas. Ils n'observent pas de différences significatives entre les groupes pour ce qui est de la maltraitance physique ; par contre, les mères maltraitantes avaient subi plus de maltraitance psychologique dans l'enfance, particulièrement le rejet, les accusations, la terreur et la corruption. En fait, la prévalence de maltraitance psychologique était légèrement plus élevée dans le groupe maltraitant (80 % vs 64 %), mais les différences concernaient surtout les formes les plus graves de maltraitance psychologique : les mères maltraitantes avaient subi plus de rejet (40 % vs 4 %), d'accusation (28 % vs 4 %), de terreur (52 % vs 20 %) et de corruption (16 % vs 0 %). La forme de maltraitance psychologique subie par les mères non maltraitantes concernait essentiellement des cris à leur égard.

Terminons par la présentation plus détaillée d'une étude réalisée par Ney et ses collaborateurs dont les résultats incitent vivement à la réflexion. Par ailleurs, l'auteur en propose une explication assez convaincante.

#### **A.2.3.5.2 L'étude de Ney (1986, 1987, 1989)**

Dans une première étude, ces chercheurs demandent à 57 enfants âgés de 5 à 12 ans de répondre à des questions sur leur perception de la maltraitance, de leur famille, des sentiments envers eux-mêmes et envers le monde en général.

Voici les réponses obtenues :

- maltraitance physique : relation linéaire inverse : plus il y a de maltraitance physique, moins l'enfant pense que c'est de sa faute

- maltraitance verbale : relation en U :
  - maltraitance verbale légère : les enfants ont tendance à se blâmer
  - “ ” modérée : les enfants ont tendance à blâmer le parent
  - “ ” grave : les enfants ont tendance à se blâmer fortement

- abus sexuel : également relation en U, mais aux angles moins aigus : au fur et à mesure que l'abus sexuel augmente, la courbe d'auto-blâme descend d'abord puis remonte, mais le résultat est moins net que pour la maltraitance verbale ; de plus ce niveau d'auto-blâme est plus élevé que pour la courbe précédente.

Selon Ney, ces résultats suggèrent que la maltraitance verbale a plus de probabilité que la maltraitance physique d'affecter la conception que les enfants ont d'eux-mêmes et du monde. L'enfant peut accepter d'être frappé, mais jusqu'à un certain point ; en cas de maltraitance physique grave, il considérera celle-ci comme injuste ou déraisonnable. Par contre, la maltraitance verbale est plus « piégeante » (*entrapping*) car il est plus difficile pour l'enfant de reconnaître l'agression et de s'en défendre. Pour survivre, il doit être d'accord avec son parent maltraitant ; il a mérité ce qu'il a reçu (1986). « Du point de vue de l'enfant, il est plus sécurisant de se critiquer lui-même que de critiquer ceux dont son existence dépend. L'enfant se rend bouc émissaire afin d'éviter d'être séparé de ses parents. » (1989, p. 596). Ainsi, « la maltraitance verbale est aussi nocive, voire plus, pour les enfants que d'autres types de maltraitance. » et c'est elle qui a le plus de probabilité d'être transmise d'une génération à l'autre. (1987, p. 376), car c'est la tendance à internaliser le conflit, particulièrement présente en cas de maltraitance verbale, qui entraîne la reproduction de la maltraitance.

Quelques années plus tard, Herzberger (1990) parvient à des conclusions proches. Elle note que la mention presque universelle du manque d'amour ou de soutien émotionnel dans l'enfance des parents maltraitants suggère que ceci peut constituer un ingrédient central dans le processus de transmission. Si tel est le cas, continue-t-elle, alors les méthodes de recherche qui ne prennent en compte que l'existence de la violence physique dans chaque génération sont inadéquates. Il est possible que l'effet de la maltraitance, quoique importante, soit secondaire aux traumatismes infligés par la maltraitance émotionnelle qui l'accompagne.

- A.2.4 Conclusion : Les blessures de l'âme sont malheureusement moins visibles que celles du corps.

L'importance de la maltraitance psychologique n'est apparue que tardivement aux yeux des professionnels de l'enfance et des chercheurs. Elle apparaît bien au cœur de la maltraitance, son élément le plus essentiel et le plus traumatisant. Il est même permis de se demander s'il n'est pas plus difficile de devenir résilient après avoir subi « seulement » de la violence psychologique. En effet, comme le soulignent divers auteurs, l'enfant a du mal à caractériser négativement le parent qui n'utilise pas de violence physique. L'enfant tiendrait alors plus ou moins inconsciemment le raisonnement suivant : « il n'est pas méchant puisqu'il ne me tape pas ». Mais alors, si le parent n'est pas méchant et qu'il affirme cependant à son enfant que celui-ci n'a aucune valeur, qu'il ne saura jamais rien faire dans la vie, etc., alors c'est bien que l'enfant correspond bien à cette description. L'enfant maltraité physiquement a, dans son malheur, la « chance » de pouvoir situer plus facilement le problème chez le parent, non chez lui-même.

Il semble nécessaire que la maltraitance psychologique devienne une préoccupation importante dans l'univers de la protection de l'enfance. Beaucoup de situations de ce type, notamment dans les milieux sociaux aisés, échappent au regard des professionnels. Et même lorsqu'elles sont connues, elles aboutissent rarement à une intervention de soutien auprès de la famille et encore moins à une procédure judiciaire. Les blessures de l'âme sont malheureusement moins visibles que celles du corps.

Après avoir tenté de caractériser ce qu'est la maltraitance, examinons maintenant l'autre membre du couple qui constitue le cœur de la présente étude : la résilience.

### **A.3 QU'EST-CE QUE LA RESILIENCE ?**

#### **Question faussement simple, réponse nécessairement complexe**

Parlant du temps qui passe, Saint Augustin déclarait :

*« Qu'est-ce que le temps ?*

*Si personne ne me le demande, je le sais.*

*Si je veux l'expliquer à qui me le demande,*

*Je ne sais plus. »*

Or, il en est de la résilience comme du temps : il est plus facile de comprendre immédiatement ce dont il s'agit que de la définir avec précision. Tous les spécialistes s'accordent cependant pour considérer que ce terme recouvre deux aspects : d'une part, un traumatisme ou une situation particulièrement difficile et prolongée, d'autre part un fonctionnement non pathologique.

Ceci est facilement compréhensible, mais dès que l'on essaie de définir plus précisément ces deux aspects et de les évaluer, de redoutables difficultés méthodologiques se font jour auxquelles il est indispensable de se confronter, que l'on soit chercheur ou praticien. Ce sont ces divers problèmes soulevés par la définition de la résilience qu'aborde les pages qui suivent, essentiellement sur la base d'une revue de la littérature anglo-saxonne.

Par ailleurs, sera présenté ultérieurement un problème méthodologique central, en particulier dans les recherches sur la transmission intergénérationnelle de la maltraitance : l'usage d'une démarche prospective ou rétrospective. Mais pour l'instant, examinons les six difficultés méthodologiques suivantes :

- Critères caractérisant la situation ou l'événement comme traumatisant
  - Définition de la résilience en termes de trait, de résultat ou de processus
  - Critères caractérisant le fonctionnement comme résilient
  - Nombre de critères pris en compte
  - Source d'évaluations de la résilience
  - Confusion entre augmentation du risque et transmission intergénérationnelle
- 
- A.3.1 Quels critères permettent de caractériser une situation ou un événement comme traumatisant ?

Où finit le stress, où commence le traumatisme ? Bien difficile à dire, évidemment. D'ailleurs, la définition même du stress ne fait pas consensus dans la communauté des chercheurs. Il désigne selon les auteurs :

- soit un événement environnemental pénible ; il est alors préférable d'utiliser le terme « stresseur » ou « événement stressant »
- soit la réaction de l'organisme à l'agression subie
- soit la détérioration subie par l'organisme (« état de stress »)
- soit la transaction entre la personne et l'environnement.

Cette dernière approche, proposée par Lazarus et Folkman (1984), « créateurs » du concept de coping, rallie de plus en plus de suffrages chez les chercheurs. Il y a stress lorsque la situation est évaluée par l'individu comme débordant ses ressources et donc susceptible de mettre en danger son bien-être. Je partage moi-même cette conception.

Mais l'adhésion à une telle conception présente un risque. Ainsi, il n'est pas rare d'entendre des chercheurs en sciences sociales affirmer que les éléments traumatiques n'existent pas en eux-mêmes, mais uniquement en fonction de l'interprétation que le sujet en donne. Cette position est excessive et constitue d'ailleurs une extension contestable de la définition de Lazarus et Folkman, car il existe des situations d'une telle gravité (maltraitance, viol, camp de concentration, torture, sida, etc.), qu'elles débordent inévitablement les ressources de l'individu, au moins à court et moyen terme, quels que soient sa personnalité ou le soutien social dont il dispose. Le terme traumatisme est alors mieux adapté que celui de stress. Il se produit à un certain moment un effet de seuil qui interdit de parler seulement du caractère subjectif de l'événement (même si une part de subjectivité demeure de toutes manières, même dans les situations extrêmes). Qui oserait prétendre par exemple qu'une jeune enfant livrée en prostitution par son père auprès de ses amis ne subit que l'impact de son interprétation de la situation (voir la description d'un tel cas réel dans la section H.1). Ce serait de toute évidence scientifiquement faux et humainement offensant.

Notons au passage que le terme « traumatisme » est généralement réservé à des situations de forte gravité, mais de courte durée (attentat, accident grave, catastrophe naturelle ou technologique). Mais une situation de gravité moindre mais durable peut se révéler fort traumatisante à la longue.

Une étude récente (Guillet, Hermand et Mullet, 2002) fournit des résultats qui vont dans le sens de ces réflexions. Des personnels de soins d'urgence, des pompiers et des personnes récemment blessées ont été interrogés sur leur évaluation du niveau de stress présent dans différentes vignettes cliniques hypothétiques pour lesquelles on avait fait varier le niveau de gravité des conséquences de l'accident et le niveau des ressources personnelles de la personne blessée. Les résultats montrent que, quand la pression de la situation est faible (un accident avec des conséquences bénignes), le niveau de stress associé à cette circonstance dépend fortement des ressources personnelles (force psychologique) de l'individu. Par contre, quand la pression de la situation est élevée (accident avec conséquences très graves), le niveau de stress associé avec cette circonstance dépend beaucoup moins des ressources personnelles de l'individu.

Cependant, comme cela vient d'être suggéré, affirmer qu'il y a des effets de seuil ne nous indique pas s'il faut placer le seuil de maltraitance à tel niveau plutôt qu'à tel autre, et pour quelle raison. Puisqu'affirmer qu'une personne est résiliente, c'est d'abord déclarer qu'elle a subi une situation traumatisante, le nombre d'individus considérés résilients dépendra en partie des critères utilisés pour caractériser le traumatisme. Le consensus est difficile (impossible ?) à obtenir, comme le montre l'exemple de la maltraitance, dont la définition peut énormément varier d'un auteur à l'autre.

En effet, certains proposent une définition extensive, considérant que la maltraitance s'étire tout au long d'un continuum du comportement parental, depuis la légère punition physique jusqu'à la violence extrême. La plupart des définitions sont cependant plus restrictives, limitant la maltraitance à des coups forts et répétés susceptibles de provoquer des blessures physiques visibles.

Prenons l'abus sexuel de l'enfant, à titre d'exemple. Haugaard (2000) montre clairement que chaque terme de cette expression a été opérationnalisé différemment par différents chercheurs, hommes de loi et cliniciens.

Tout d'abord, qu'est-ce qu'un abus sexuel ? Certains comportements, tels que les relations sexuelles ou les caresses génitales, sont unanimement classés dans cette catégorie, mais les avis divergent au sujet du parent qui masse son enfant ou qui se promène nu devant lui. Dès lors, l'intention du parent constitue certainement un critère important, mais qui est particulièrement difficile à déterminer avec précision.

Deuxièmement, qu'est-ce qu'un enfant ? L'âge est en effet un élément essentiel, susceptible de faire varier la caractérisation d'un acte comme abus sexuel. Quand un être humain cesse-t-il d'être un enfant ? A 14, 16, 18 ans ? Par ailleurs, peu de gens considéreraient qu'un père qui baigne sa fille de deux ans commet un abus sexuel, mais la plupart penseraient que c'en est un si sa fille a 14 ans. Il est difficile de préciser l'âge auquel un père doit arrêter de baigner sa fille pour que cet acte ne soit pas considéré comme un abus.

La définition, plus ou moins extensive, de la maltraitance ou de l'abus sexuel dépend fortement de la position occupée par le professionnel. Tel clinicien pourra, par exemple, estimer que son rôle est d'abord d'aider les enfants et les familles et préférer une définition large, tandis que tel juge pourra considérer que son rôle est d'incarcérer les coupables, tout en protégeant les droits des personnes injustement accusées d'abus, et donc préférer une

définition restrictive, précisant clairement les comportements interdits et ceux autorisés. Haugaard (2000) affirme donc qu'il serait bon d'admettre que la définition de l'abus sexuel de l'enfant varie selon les contextes, en utilisant par exemple une définition étroite dans le contexte de la recherche et une définition plus large dans le contexte clinique ou de protection de l'enfance.

- A.3.2 La résilience est-elle un trait, un résultat, un processus ? Ou tout cela à la fois ?

Abordons maintenant le deuxième temps de la résilience, c'est-à-dire le fonctionnement non pathologique. Là encore, divergences et difficultés s'avèrent nombreuses. Tout d'abord, il n'y a pas de consensus parmi les spécialistes pour affirmer que la résilience est un trait, un résultat ou un processus. Voici trois définitions qui renvoient respectivement à ces trois approches :

- **Trait** : la résilience de l'ego (*ego-resiliency*) est « la capacité d'adaptation aux circonstances variables et aux contingences environnementales, l'analyse du niveau de correspondance entre les exigences situationnelles et les possibilités comportementales, et l'utilisation souple du répertoire disponible de stratégies de résolution de problèmes. » (Block & Block, 1980)
- **Processus** : « la résilience réfère à un processus dynamique comprenant l'adaptation positive dans le cadre d'une adversité significative. » (Luthar, Cicchetti & Becker, 2000, p. 543)
- **Résultat** : « La résilience réfère à une classe de phénomènes caractérisés par de bons résultats en dépit de menaces sérieuses pour l'adaptation ou le développement. » (Masten, 2001, p. 228)

Examinons ces trois façons de caractériser la résilience, probablement plus complémentaires que divergentes.

- **Trait** : L'approche de la résilience en termes de trait provient en grande partie de l'important courant de recherches initié par Jeanne et Jack Block (1980) sur la résilience du soi (*ego-resiliency*), concept qui désigne une caractéristique personnelle de l'individu, dont voici quelques descripteurs : « chaleureux, apte aux relations intimes ; capable de percevoir le cœur de problèmes importants ; valorise l'indépendance et l'autonomie personnelles ».

Cette approche a généré un fructueux courant de recherches, mais présente le risque de trop figer le concept de résilience, notamment en établissant une nette dichotomie entre les individus résilients et les autres. C'est la raison pour laquelle Luthar, Cicchetti et Becker (2000) ont tenu à souligner la distinction suivante : l'*ego-resiliency* est une caractéristique de personnalité, tandis que la résilience est un processus dynamique développemental. Cette distinction pertinente *resilience / resiliency* est malheureusement difficile dans la langue française qui ne dispose que du terme résilience.

Quoi qu'il en soit, cette *ego-resiliency* constitue certes l'un des éléments contribuant à la résilience, mais en interaction avec d'autres, aussi essentiels, voire plus, tels que l'affection de parents ou de proches, le soutien social, voire... la chance, souvent citée par les résilients eux-mêmes.

- **Résultat** : L'intérêt majeur de l'approche de la résilience en terme de résultats est de pouvoir opérationnaliser ce concept. D'ailleurs, de façon explicite ou implicite, toutes les études empiriques sur la résilience sont obligées de passer par cette notion de résultat. Mais cette approche soulève deux importants problèmes. Tout d'abord, comme nous allons le voir plus loin, l'opérationnalisation n'est pas aussi simple que cela ; de plus, existe là encore le risque de figer une situation, de considérer par exemple qu'une personne est définitivement résiliente, dès lors qu'elle a atteint tel ou tel résultat.
- **Processus** : Plusieurs auteurs estiment que la résilience se définit moins par le résultat que par le(s) processus (Luthar, Cicchetti et Becker, 2000 ; Egeland, Carlson et Sroufe, 1993). Cette approche autorise à modifier la définition de la résilience selon le stade de développement. Mais elle va plus loin, en considérant que le développement de l'individu n'est pas restreint à l'enfance et à l'adolescence, mais se poursuit tout au

long de la vie. C'est donc généralement une perspective de cycle de vie qui est ici envisagée (*life span* des auteurs anglo-saxons). Comme le souligne Cyrulnik : « la résilience, c'est plus que résister, c'est aussi apprendre à vivre. » (1999, p. 205). Selon cette optique, « la résilience n'est jamais absolue, totale, acquise une fois pour toutes (...), est variable selon les circonstances, la nature des traumatismes, les contextes et les étapes de la vie ; elle peut s'exprimer de façons très variées selon les différentes cultures. » (Manciaux, Vanistendael, Lecomte & Cyrulnik, 2001, p. 17 ; voir aussi Rutter, 1993).

Cette importance des processus est de plus en plus reconnue par les spécialistes de la résilience. Après une première génération de recherche qui a mis en évidence les éléments corrélés avec un bon fonctionnement malgré une situation difficile (ce que certains appellent les facteurs de résilience), de plus en plus d'auteurs soulignent la nécessité d'étudier les processus. Ainsi, Masten, bien que définissant la résilience en termes de résultat, comme nous l'avons relevé précédemment, insiste beaucoup sur cette notion de processus (Masten, 1999, 2001).

Il semble donc tout à fait possible de concilier la résilience conçue comme un résultat et celle envisagée en termes de processus. L'*ego-resiliency* elle-même pourrait trouver sa place dans une telle définition : « La résilience est un processus dynamique consistant à bien se développer malgré des conditions de vie difficiles ou des événements traumatiques, basé sur l'interaction des potentialités internes à l'individu et de soutiens sociaux, et susceptible d'être opérationnalisé en un temps et par certain(s) résultat(s), spécifiques selon le domaine abordé. » C'est précisément l'opérationnalisation de la résilience, suggérée par la fin de cette définition, qui fait l'objet des lignes qui suivent.

- A.3.3 Quels critères de résilience prendre en compte ?

La résilience étant un processus multidimensionnel, les critères de résilience varient selon divers paramètres, en particulier l'âge de la personne, le type de traumatisme vécu. Ainsi, le style d'attachement à la mère peut être un bon critère de résilience pour le tout-petit, mais n'a plus de sens pour une personne âgée ; le fait de ne pas maltraiter son enfant est un bon critère de résilience dans la population ici étudiée (ex-maltraités), mais n'a aucun intérêt

lorsqu'il s'agit d'étudier la résilience de personnes qui ont perdu leur logement à la suite d'une catastrophe naturelle.

D'ailleurs, même si l'on ne prend en compte qu'un seul type de traumatisme, les critères d'évaluation peuvent être multiples. Ainsi, dans leur revue de la littérature sur la résilience consécutive à la maltraitance des enfants, Heller et ses collaborateurs (1999) notent que de multiples critères ont été utilisés, selon les auteurs : fonctionnement adaptatif, caractéristiques de la personnalité, lien avec la mère, dépression, image de soi, comportement, activités développementales précoces, évaluation par l'enseignant, résultats scolaires, optimisme, sentiment de contrôle et style cognitif, répétition de la maltraitance, estime de soi, symptômes cliniques, compétence sociale, auto-report de résilience.

Dans une autre revue de littérature portant sur le même sujet (résilience suite à maltraitance), Kaufman et ses collaborateurs (1994) répartissent les critères de résilience en trois catégories :

- évaluations d'activités développementales saillantes par rapport à l'âge :
  - \* chez les enfants : attachement, autonomie de fonctionnement, relations avec les pairs et adaptation scolaire
  - \* chez les adultes : emploi, identité personnelle, capacité d'intimité
- évaluations de symptômes cliniques : ajustement social, troubles psychiatriques,
- évaluations multidimensionnelles : fonctionnement intellectuel, troubles psychiatriques, délinquance, grossesse adolescente, relations avec les pairs, réussite scolaire, relations conjugales, etc.

Ces auteurs font remarquer qu'il existe un indicateur reconnu d'ajustement socioémotionnel positif dans la petite enfance, largement reconnu par la communauté scientifique : la présence d'une relation d'attachement sécuritaire avec un donneur de soin primaire. La méthode d'évaluation - la Situation étrange - faisant également l'objet d'un large consensus. Par contre, il n'y a pas de procédure de classification agréée pour définir un développement personnel adéquat chez l'adulte. Il en résulte que chacune des recherches recensées par Kaufman et ses collaborateurs a fait appel à une technique différente pour évaluer la résilience.

La multidimensionnalité de la résilience a pour corollaire qu'un individu peut manifester de la résilience dans un domaine, et non dans un autre. Examinons trois exemples illustratifs de ce style de situation : la divergence entre adaptation sociale et bien-être, la divergence entre résultats scolaires et relations sociales, la divergence entre aptitudes à la survie et adaptation sociale.

\* **Adaptation sociale / bien être** : Divers chercheurs ont utilisé la compétence sociale comme critère opérationnel de mesure de la résilience. Il est cependant vite apparu que cette manière de faire était insuffisante. Ainsi, une étude menée par Spaccarelli et Kim (1995) auprès de 43 jeunes filles, âgées de 10 à 17 ans et victimes d'abus sexuels, aboutit à la conclusion que nombre d'entre elles sont capables de maintenir une compétence sociale adéquate (activités, relations sociales, résultats scolaires) alors qu'elles souffrent toujours de hauts niveaux de dépression, d'anxiété ou d'agressivité. Ce qui conduit les auteurs à estimer que l'absence de symptômes cliniques, plutôt que la compétence sociale, semble constituer une mesure plus sensible à la résilience des personnes victimes d'abus sexuels.

Luthar (1991) aboutit aux mêmes résultats. Son échantillon était composé de 144 adolescents (62 garçons, 82 filles), élèves d'une école publique du Connecticut. Les enfants subissant des événements de vie à haut niveau de stress et considérés comme résilients en terme de compétence sociale (mesurée à partir du niveau scolaire et de l'évaluation par les pairs et par l'enseignant) présentaient cependant des scores de dépression et d'anxiété significativement plus élevés que les participants faisant également preuve de compétence sociale, mais qui venaient d'un environnement à bas niveau de stress. Il faut cependant préciser que ce « prix à payer » pour la résilience sociale ne se retrouve pas systématiquement (Neighbors, Forehand & McVicar, 1993).

\* **Résultats scolaires / Relations sociales** : De plus en plus de recherches montrent que, parmi les jeunes des quartiers défavorisés, la résilience évaluée par la réussite scolaire peut n'avoir que peu de lien avec celle indiquée par l'acceptation par les pairs, voire être en contradiction avec celle-ci. (Luthar, 1995 ; Seidman & al., 1994). Howard (1996) affirme qu'identifier la résilience chez les adolescents afro-américains peut nécessiter de distinguer entre les résultats scolaires et la compétence sociale. Une identité sociale oppositionnelle, qui fait provenir l'estime de soi et le soutien social des interactions avec des pairs de même couleur, mais qui est en contradiction avec les attentes sociales de la culture dominante, peut être un facteur de vulnérabilité vis-à-vis de la réussite scolaire, tout en étant une caractéristique de compétence sociale, dans son milieu. Inversement, une identité sans référence ethnique ou biculturelle peut fonctionner comme mécanisme protecteur pour la réussite scolaire, mais limiter le développement social des jeunes afro-américains à risque pour un moindre développement social.

\* **Aptitudes à la survie / Adaptation sociale** : Certains auteurs considèrent que dans des conditions d'extrême difficulté, la résilience (caractérisée ici par la capacité à survivre) s'opère par le biais de la délinquance. C'est par exemple ce que pense Cyrulnik des enfants des rues de Bogota : « pour eux, voler et faire la fête constitue l'adaptation parfaite à la culture des rues. Un enfant des rues qui ne vole pas et ne fait pas la fête n'a pas une grande espérance de vie. » (1999, p.110). Dès lors, un mauvais score en termes d'adaptation sociale est le corrolaire d'un bon score en termes de capacité de survie.

Une petite anecdote, contée par Dallape (1990, p. 18) illustre bien cet aspect : « Un jour le père Grol a visité une école de redressement dans une ville de l'intérieur. Il avait été invité pour parler aux élèves : il leur a demandé s'il y avait parmi eux un parking boy ou un enfant de la rue ; personne n'a levé la main. Puis il leur a demandé qui était voleur et la majorité a levé la main. Ils trouvaient ça scandaleux d'être pris pour des garçons de la rue, des mendiants ; ils étaient fiers de se présenter comme des gens ayant une profession. L'unique inconvénient pour eux c'était qu'on pouvait être pris : voler n'est pas une honte, c'est un métier. »

Sur cette même thématique, mais dans un registre un peu différent, Rutter (1998 b) fait remarquer qu'une des premières études menée par Hinkel a constaté que les individus qui semblaient les plus capables de surmonter l'adversité avaient des tendances quelque peu psychopathes : c'étaient des individus plutôt insensibles aux autres, insensibles au monde qui les entourait. Ces individus, atteints d'une certaine forme de psychopathologie, n'avaient pas une personnalité particulièrement attirante. Mais ces traits de caractère, dans le contexte où ils vivaient, les ont aidés à surmonter des malheurs.

Rutter présente aussi un autre exemple : l'étude réalisée par De Vries lors de famines en Afrique. Il se trouve qu'une étude sur le caractère des enfants avait précédé la famine. Et les enfants qui ont survécu -De Vries parlait là de vie et de mort- sont ceux qui avaient un caractère exigeant et difficile. Dans d'autres circonstances, ils étaient un fardeau, mais dans des conditions de famine, ce sont ces enfants exigeants qui ont obtenu le peu de nourriture disponible. On voit là comment des caractéristiques qui peuvent être perçues comme négatives dans certaines situations sont protectrices dans d'autres.

- A.3.4 Combien de critères de résilience retenir ?

Conséquence logique de ce qui précède, plus on prend de critères en compte, moins on recense d'individus résilients. Deux études parmi d'autres mettent ceci clairement en évidence. La première est celle de Spaccarrelli et Kim (1995), déjà citée. Rappelons que ces auteurs ont étudié un groupe de 43 jeunes filles, âgées de 10 à 17 ans, victimes d'abus sexuels. Ils ont utilisé de nombreuses échelles permettant d'évaluer la résilience. Or, comme le montrent les résultats ci-dessous, le taux de personnes résilientes varie de 12 % à 47 % selon les critères pris en compte.

- A : Niveau d'anxiété et de dépression (selon le parent ou le proche) : 20 (47 %)
- B : Niveau global de compétence sociale (selon le parent ou le proche) : 13 (30 %)
- C : Niveau d'anxiété et de dépression (selon la victime, le parent ou le proche) : 8 (19 %)
- B ou C : 11 (25 %)
- B et C : 5 (12 %)

La seconde étude concerne 56 enfants maltraités, âgés de 7 ans à 12 ans  $\frac{1}{2}$  (Kaufman & al, 1994). Les auteurs ont examiné trois domaines de compétence, chacun d'eux évalué par deux mesures :

- la réussite scolaire et intellectuelle (test K-ABC et échelle CBCL de performance scolaire)
- la compétence sociale (évaluation par l'enseignant et auto-évaluation)
- la symptomatologie clinique (Echelle CBCL de problèmes de comportement, évaluation par l'enseignant et par un parent)

Les auteurs ont ensuite compté le nombre d'enfants résilients, en fonction du nombre de critères pris en compte. Ils ont ainsi constaté un déclin de la proportion d'enfants résilients au fur et à mesure que le nombre de domaines pris en compte augmentait.

- Résilients dans aucun domaine : 25 (45 %)
- Résilients dans un domaine : 21 (37 %)
- Résilients dans deux domaines : 7 (13 %)
- Résilients dans trois domaines : 3 (5 %)

Comme le soulignent Kaufman et ses collaborateurs, ces résultats montrent la difficulté de concevoir des critères opérationnels pour définir la résilience. Dès lors, la « bonne » attitude à adopter est difficile à déterminer, a priori. En effet, ne prendre en compte qu'un critère risque d'étiqueter comme résilient un sujet qui présente des compétences dans un domaine, mais qui peut aussi avoir d'importants problèmes dans un autre. Inversement, prendre de nombreux critères (3 et +) risque fort de faire de la résilience un phénomène marginal. De toute évidence, il n'existe pas de décision idéale. Un compromis acceptable entre une position trop « souple » et une position inversement trop « rigide » consiste donc peut être à utiliser deux critères pour caractériser la résilience d'un individu ou d'un groupe.

Prenons l'exemple d'un enfant maltraité. On peut imaginer, parmi d'autres critères possibles de la résilience, un critère comportemental (niveau d'agressivité avec ses pairs), un critère émotionnel (niveau de bien-être subjectif) et un critère cognitif (résultats scolaires). On peut envisager de prendre en compte ces trois critères simultanément, tout en sachant que cela va réduire le nombre d'individus résilients. On peut aussi envisager de n'en retenir que deux. Mais alors, la prudence dans le choix est de mise. En effet, l'agressivité avec les pairs distinguera mieux les garçons résilients des non résilients qu'elle ne le fera pour les filles (généralement peu violentes) ; parallèlement, le bien-être subjectif sera plus à même de différencier les filles résilientes et les non résilientes qu'il ne le fera pour les garçons.

- A.3.5 Qui va évaluer la résilience ?

Par ailleurs, qui évalue la résilience d'un individu ? Diverses études portant sur les troubles émotionnels d'enfants montrent que les résultats peuvent sensiblement diverger selon que l'évaluation est faite par l'enfant lui-même, par ses camarades de classe, par ses parents ou encore par un enseignant (Achenbach & al., 1987 ; Hart & al., 1994). L'étude de Spaccarelli & Kim (1995) déjà citée, met d'ailleurs en évidence un risque de biais méthodologique. Les auteurs ont comparé le niveau d'anxiété et de dépression, selon qu'il est évalué soit par un parent ou un proche, soit par la victime. Les résultats semblent identiques : 20 personnes résilientes (47 %) selon les proches, 19 (44%) selon les victimes elles-mêmes. Or, cet accord apparent cache en fait de profondes différences d'évaluation. En effet, sur les 20 jeunes filles considérées comme résilientes par leurs proches (sur des scores d'anxiété et de dépression), 10 se considéraient elles-mêmes comme anxieuses ou dépressives. Inversement, sur les 19 jeunes filles qui s'estimaient résilientes selon ce critère, 9 étaient perçues par leurs parents comme anxieuses ou dépressives.

Spaccarelli & Kim concluent que les cliniciens devraient être très prudents avant d'affirmer qu'une victime d'abus sexuel va bien, en se basant sur des évaluations par elle-même ou par ses proches. Car ces diverses personnes peuvent minimiser les symptômes et souligner que la victime va bien. Il est alors essentiel que le clinicien interroge explicitement à la fois le parent et la victime sur les symptômes possibles, internalisés et externalisés, et que celle-ci ne soit considérée comme résiliente que si aucun des deux ne se rapporte à un niveau clinique de symptômes. Il peut aussi éventuellement être utile de faire appel à des méthodes indirectes d'évaluation, telles que le jeu, le dessin, les tests projectifs, etc.

- A.3.6 Confusion entre augmentation du risque et transmission intergénérationnelle

Les problèmes méthodologiques évoqués ci-dessus peuvent s'appliquer à différents types de traumatismes et différentes formes de résilience. Par contre, celui qui suit immédiatement concerne spécifiquement le thème de la transmission intergénérationnelle de la violence.

Il arrive fréquemment que certains auteurs glissent depuis le constat d'une augmentation du risque vers la conclusion qu'il y a transmission intergénérationnelle de la maltraitance. Prenons, à titre d'exemple, la recherche de Widom (1989 a), dont, par ailleurs, la méthodologie est remarquable et les résultats très intéressants.

Elle utilise les arrestations comme variable dépendante. Sa population d'étude est composée de 908 participants, qu'elle compare à un groupe contrôle de 667 participants aux caractéristiques très proches. Elle constate ainsi que les enfants maltraités et négligés ont une plus grande probabilité d'arrestations pour délinquance, criminalité adulte et comportement criminel violent que le groupe de contrôle. Les hommes ont des taux plus élevés de délinquance, criminalité adulte et comportement criminel violent que les femmes.

D'autre part, parmi ceux ayant commis des délits dans leur jeunesse, elle constate qu'environ la même proportion d'enfants maltraités et négligés, et d'enfants du groupe contrôle commettront des délits à l'âge adulte (53 % contre 50 %). Ainsi, un individu qui commence à s'engager dans une activité délinquante a le même risque de la poursuivre, qu'il ait été ou non maltraité.

Widom conclut que les résultats obtenus fournissent un fort soutien pour l'hypothèse du cycle de la violence. Mais elle fait également remarquer, quelques lignes plus loin, que ce lien entre

victimisation infantine et comportement ultérieur antisocial et violent est loin d'être certain, et donc que la transmission intergénérationnelle de la violence n'est pas inévitable. En effet, 26 % des enfants victimes de maltraitance ou de négligence ont commis des délits juvéniles, 74 % ne l'ont pas fait ; 11 % ont été arrêtés pour acte criminel violent, tandis que 89 % ne l'ont pas été.

Cette étude ne démontre donc pas la validité de l'hypothèse de la reproduction, mais l'invalide plutôt, contrairement à ce que dit l'auteur. Ce qu'elle démontre, c'est le plus grand risque, ce qui n'est pas du tout la même chose. L'augmentation des risques et le taux de transmission intergénérationnelle de la violence sont deux phénomènes distincts qu'il ne faut pas confondre.

Signalons, à titre d'information que Hunter et Kilstrom (1979), constatant un taux de transmission de la maltraitance de 18 %, alors même que le risque de maltraitance est 45 fois plus important chez les ex-maltraités que chez les non maltraités, soulignent à juste raison que les familles ex-maltraitées ont pour la plupart brisé le cycle de la violence.

Widom, par ailleurs, ne s'attarde pas sur un résultat au premier abord surprenant et qui réduit à néant son affirmation relative à la transmission intergénérationnelle. Il est vrai que les membres du groupe contrôle commettent moins de délits violents que les sujets ayant été maltraités ou négligés, mais ils en commettent légèrement plus que les participants maltraités et négligés, et également plus que les participants victimes d'abus sexuels, ainsi que le montre le tableau 1.

<b>Groupe</b>	<b>Nombre</b>	<b>Arrestation pour délit violent (%)</b>
Maltraitance uniquement	76	15,8
Négligence	609	12,5
Maltraitance et négligence	70	7,1
Abus sexuels et autres	28	7,1
Abus sexuel uniquement	125	5,6
Groupe contrôle (sans abus)	667	7,9

Tableau 1 : Arrestations pour un délit violent en fonction du type de maltraitance subie (Widom, 1989 a).

Cette relation curvilinéaire selon laquelle un sujet maltraité et négligé présente deux fois moins de risque d'être délinquant qu'un sujet maltraité, et un peu moins de risque qu'un sujet non maltraité est fortement contre-intuitive. Mais il n'est pas interdit d'imaginer qu'à partir d'un certain niveau de maltraitance exercée sur lui, l'enfant a plus de probabilité de décider d'agir différemment du modèle parental qui lui est quotidiennement présenté. Cette idée, qui se trouve au cœur du concept de contre-modelage, sera développée dans la section B4.

- A.3.7 Conclusion : les résiliences plutôt que la résilience

Que conclure concrètement de tout ce qui précède ? Tout simplement que définir et évaluer la résilience n'est pas un exercice facile. En fait, tout dépend de l'objectif visé. Si le but est d'évaluer le fonctionnement global de l'individu, il est préférable d'opérer une évaluation multidimensionnelle, tout en sachant que ceci va limiter le nombre d'individus résilients et risquer ainsi de réduire la résilience à un phénomène statistiquement marginal. Si, en revanche, le but est de déterminer quel type de résilience est possible après tel type de traumatisme, alors la définition peut être plus restrictive (et le nombre de critères utilisés également). Une position de compromis est, comme cela est suggéré plus haut, de choisir deux critères.

Notons également que la multiplicité d'expressions possibles de la résilience conduit à s'interroger sur la pertinence du terme global « résilience ». Peut-être serait-il plus juste de parler de « résiliences ». Luthar fait ainsi remarquer que « les données actuelles indiquent que la notion de résilience “ globale ” est d'une utilité contestable. Dans les futures recherches, il serait plus utile que les discussions soient présentées en termes de domaines spécifiques de coping efficace (par exemple, résilience scolaire, résilience sociale et résilience émotionnelle), en fonction des domaines où les survivants apparents présentent une forte vulnérabilité. » (1993, p. 442). C'est d'ailleurs de plus en plus le cas puisque divers auteurs utilisent aujourd'hui ces termes différenciés.

Après avoir examiné ce qu'est la maltraitance, puis ce qu'est la résilience, entrons maintenant dans le cœur du sujet de notre étude, la transmission intergénérationnelle de la maltraitance, et son corollaire « résilient » : la cessation intergénérationnelle de la maltraitance.

## A.4 TRANSMISSION *VERSUS* CESSATION INTERGENERATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE

- A.4.1 Démarche prospective ou rétrospective : le problème de l'inversion des probabilités

L'idée que la maltraitance se transmet d'une génération à la suivante est largement répandue chez les professionnels de l'enfance et le grand public, et a également été longtemps présente chez les chercheurs, ayant d'ailleurs été proposée comme facteur explicatif dès le premier article décrivant le syndrome de l'enfant battu, par Kempe et ses collaborateurs (Kempe & al., 1962). Elle a souvent été reprise depuis, au point de constituer la principale hypothèse explicative de la maltraitance.

Or, cette opinion repose sur un biais méthodologique fondamental, l'inversion des probabilités. Car, s'il est vrai que la plupart des parents maltraitants ont été maltraités (méthode rétrospective), il est tout aussi vrai que la plupart des enfants maltraités ne maltraitent pas leurs propres enfants une fois devenus adultes (méthode prospective). L'erreur de perspective vient de ce que la méthodologie rétrospective, de par sa nature même, laisse hors du champ de vision toutes les personnes maltraitées qui ne reproduisent pas la maltraitance, alors même qu'elles constituent en fait la grande majorité. Seule une méthodologie prospective peut mettre ceci en évidence. En bref, les études rétrospectives aident à mieux comprendre les parcours des personnes, mais en aucun cas ne renseignent sur le pourcentage d'individus résilients. Malheureusement, l'inversion des probabilités est sans aucun doute le biais le plus fréquent lorsque l'on aborde le problème de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance (Lecomte, 2002 b ; Lecomte & Manciaux, 2001). De façon logique, ce problème se pose aussi pour l'étude d'autres types de traumatismes, par exemple les abus sexuels (Briere, 1992).

Certains auteurs glissent d'ailleurs imprudemment d'une méthode rétrospective à une conclusion prospective. Ainsi Carroll (1977), sur la base d'une étude rétrospective comparant 40 personnes ayant reçu une éducation caractérisée par des punitions fortement physiques et 56 personnes n'en ayant pas reçues, affirme qu'est confirmée la principale hypothèse selon laquelle les individus exposés à un haut degré de punition physique en tant qu'enfant ont plus de probabilités d'user de violence familiale en tant qu'adultes.

De même, Wiehe (1992) compare l'histoire familiale de 153 parents maltraitants membres d'un groupe de Parents anonymes et 141 parents non-maltraitants, pour conclure que « les parents qui ont expérimenté des insuffisances de soins et un comportement très restrictif de leurs parents répètent ces comportements ou ont tendance à maltraiter leurs enfants (p. 89).

De même encore, Anaut (1997), constatant que plus de la moitié de la population de parents ayant des enfants ont eux-mêmes été placés dans leur enfance, conclut qu'« une attitude un peu naïve consiste à penser que les individus qui ont souffert dans leur petite enfance feront tout pour que leurs enfants reçoivent les soins et l'affection qu'ils n'ont pas eus. Dans les faits, nous pouvons constater que des jeunes mères, carencées durant leur enfance, ont tendance à reproduire le comportement nocif ou inadapté de leur propre mère » (p. 220) ; ou encore : « Un passé carencé affectivement est le lot commun des parents des enfants placés ou se trouvant dans une situation de rupture familiale. Les carences familiales semblent se transmettre de génération en génération comme un “ héritage relationnel ” » (p. 2). Cet auteur parle également d'un « taux de répétition d'une génération à l'autre très important » (p. 134). Notons cependant au passage l'évolution récente et radicale de cet auteur en direction de la résilience<sup>3</sup>.

Les deux approches - rétrospective et prospective - abordent des problématiques très différentes. L'approche rétrospective tente de répondre à la question : « Quelle est la probabilité que les parents d'un enfant maltraité aient été eux-mêmes maltraités dans leur enfance ? ». Quant à l'approche prospective, elle concerne la question : « Quelle est la probabilité qu'un enfant maltraité devienne plus tard un parent maltraitant avec ses propres enfants ? ». On ne peut donc tirer des études rétrospectives sur la maltraitance aucune conclusion sur le pourcentage de personnes qui reproduisent celle-ci, tout simplement parce que la population d'étude est précisément composée de parents maltraitants et qu'échappent ainsi au regard de l'enquêteur toutes les personnes qui ont été maltraitées et qui ne maltraitent pas elles-mêmes.

Freud lui-même était conscient de ce problème méthodologique lorsqu'il écrivait : « Aussi longtemps que nous traçons un développement depuis son résultat final, la chaîne des

---

<sup>3</sup> Au cours d'une intervention lors d'un colloque international qui s'est tenu en Roumanie en juin 2001, elle a en effet déclaré : « en France, comme dans beaucoup de pays, la référence à la vulnérabilité reste bien souvent principale dans l'approche de la Protection de l'Enfance, qui est ancrée fortement sur le modèle psychopathologique. Mais actuellement, l'évolution des pratiques cliniques et des recherches se fait dans le sens de la prise en compte également de la résilience. » Elle dit s'inscrire totalement dans cette lignée (Anaut, 2001, p. 7).

événements apparaît continue et nous sentons que nous avons gagné une compréhension (insight) qui est pleinement satisfaisante, voire exhaustive. Mais si nous procédons de manière inverse, si nous partons des prémisses inférées de l'analyse et que nous essayons de les suivre vers le résultat final, alors nous n'avons plus l'impression d'une séquence inévitable d'événements qui n'auraient pas pu être déterminés autrement. Nous remarquons immédiatement qu'il aurait pu y avoir un autre résultat, et que nous aurions pu aussi bien le comprendre et l'expliquer ». (cité par Herzberger, 1990, p. 534).

D'autres pratiques méthodologiques peuvent influencer sur le taux de transmission. En particulier, le glissement d'une catégorie de comportement d'une génération à l'autre. Le cas le plus caractéristique à cet égard est celui de l'étude de Steele et Pollock (1963) qui cumule les deux biais méthodologiques (étude rétrospective avec glissement de catégorie). Les enfants observés, généralement âgés de moins de 3 ans, avaient tous subi des sévices physiques graves (coups, secouements, brûlures, membres brisés, etc.). Les auteurs soulignent que les parents maltraitants ont tous, sans exception, été élevés de la même manière qu'eux mêmes le faisaient avec leurs propres enfants, plusieurs ayant subi une maltraitance physique grave. Pourtant, Steele et Pollock notent que quelques uns ont signalé « ne jamais avoir eu une main portée sur eux ». Ce qui ressort de la suite du texte est en fait que tous ont subi de la maltraitance psychologique, sous forme d'exigences intenses et continues de la part de leurs parents, sans bénéficier d'affection en retour. Or, quelle que soit la gravité de la maltraitance psychologique (signalée supra), on ne peut pas parler ici de transmission intergénérationnelle de la maltraitance physique. Je partage donc pleinement l'avis de Kaufman et Zigler qui estiment que cette étude « ne peut pas être considérée comme une preuve concluante en faveur de l'hypothèse intergénérationnelle. » (1989 p. 131). C'est donc plus à titre de connaissance historique que scientifique que cette étude a été intégrée dans le tableau 2. Le même problème se retrouve d'ailleurs dans une étude plus récente (Egeland & al., 1988).

On retrouve un problème proche avec l'étude de Goodwin, McCarthy & DiVasto (1981), où les auteurs examinent le lien entre le fait que des enfants soient victimes de maltraitance, de négligence ou d'inceste et le fait que leur mère ait elle-même été victime d'inceste.

Ces différences de situation pour ces deux études sont donc soulignées, dans le tableau 2, afin d'éveiller une certaine vigilance.

- A.4.2 Synthèse des recherches sur le taux de transmission intergénérationnelle de la maltraitance

Il a été procédé à une recension de la littérature sur le taux de transmission intergénérationnelle de la maltraitance. Après un dépouillement exhaustif de la littérature internationale par les bases de données Psycinfo (ex Psyclit), ERIC et Sociological Abstracts, et par la lecture attentive de bibliographies, plus de 200 études portant sur la transmission intergénérationnelle de la maltraitance ont été recensées. Après lecture (rapide ou approfondie selon les cas), ont été retenues celles contenant des taux de transmission, pour les présenter sous forme de tableau. Afin que ce tableau 2 soit lu avec circonspection, il est précisément signalé si l'étude est rétrospective ou prospective ainsi que les critères de maltraitance retenus.

<b>Auteur et année</b>	<b>Méthode</b>	<b>Population</b>	<b>Taux de transmission (a)</b>	<b>Groupe contrôle</b>	<b>Explication théorique</b>
Steele & Pollock (1963)	Rétrospective	60 familles <u>physiquement</u> maltraitantes (enfants hospitalisés, rapports de services sociaux, etc.)	100 % des parents maltraitants ont été maltraités <u>psychologiquement</u> (entretien avec eux)	Non	Non
Gil (1969)	Rétrospective	Parents de 5993 enfants maltraités physiquement	Au moins 7 % des pères et 14 % des mères ont été maltraités	Non	Non
Silver, Dublin & Lourie (1969)	Rétrospective	Parents maltraitants	12 % (4/34)	Non	Identification à l'agresseur

Smith & Hanson (1975)	Rétrospective	Mères maltraitantes (services des urgences hospitalières)	7 % (8/?) ont été maltraitées par leur mère ; 16 % (18/?) ont été maltraitées par leur mère	0 % (0/?) ont été maltraitées par leur mère ; risque différentiel non calculable 2 % (1/?) ont été maltraitées par leur mère ; risque 8 fois moindre	Non
Hunter & al. (1978) ;	Rétrospective	Parents maltraitants	90 % (9/10)	10 % (1/10) (b) risque 9 fois moindre	Non
Hunter & Kilstrom (1979)	Quasi-prospective	Parents ex-enfants maltraités	18,4 % (9/49)	0,4 % (1/233) (b) risque 46 fois moindre	Non
Straus (1979)	Quasi-prospective	Parents ex-enfants maltraités	18,5 % ( ? / ? )	11,8 % ( ? / ? ) risque 1,6 fois moindre	Apprentissage social
Goodwin, McCarthy & DiVasto (1981)	Rétrospective	Mères d'enfants <u>maltraités</u> , <u>négligés</u> et <u>victimes d'inceste</u>	24 % (24/100) des mères ont été <u>victimes d'inceste</u>	3 % (15/500) risque 8 fois moindre	Non
Altemeier & al. (1982)	Rétrospective (c)	Mères maltraitantes	17 % ( ? /23)  17 % des mères ont vécu en institution (nombre absent)	7 % ( ? /1.377)  risque 2,4 fois moindre  2 % risque 8,5 fois moindre	Non

Herrenkohl & al. (1983)	Rétrospective	199 parents maltraitants et négligents	55,8 % (111/199) ont été maltraités ou négligés	37,6 % (124/330) risque 1,5 fois moindre	Non
Rutter, Quinton & Liddle (1983, p. 68-74)	Rétrospective	Mères ayant des enfants placés	89 % (?/27)	41 % (?/39) risque 2,2 fois moindre	Non
Rutter, & al. 1983, p. 74-92 ; Rutter & Quinton (1984) ; Rutter (1989 a) p. 325-330)	Prospective	Filles placées	18 % (?/81)	0 % (0/41) risque différentiel non calculable)	
Altemeier & al. (1986)	Quasi-prospective	Mères ex-maltraitées	2,1 % (?/95)	2,5 % (?/832) risque 1,2 fois <u>plus important</u>	Non
Korbin (1986)	Rétrospective	Mères infanticides	77,8 % (7/9) (maltraitance physique ou psychologique ou abus sexuel)	Non	Non
Seghorn & al. (1987) (d)	Rétrospective	Violents d'enfants	56,3 % (85/151) ex-négligés 57,6 % (87/151) ex-maltraités 35,1 % (53/151) ex-abusés sexuellement	Non	Non
Egeland (1988) Egeland (1993)	Quasi-prospective	Mères ex-maltraitées	34 % (16/47) (e)	7 % (8/114) (f) risque 4,8 fois moindre	Attachement + Dissociation
Corbillon, Assailly &	Quasi-prospective	Parents ex-placés	5,5 % (31/563) enfants placés de	Non	Non

Duyme (1988) ; Assailly, Corbillon & Duyme (1989)			la 2 génération		
Faller (1989)	Rétrospective	Abuseurs sexuels intra- familiaux (g)	58,5 % (76/130)  (de plus, 59 % des mères (61) avaient elles- mêmes subi des violences sexuelles enfant)	Non	Non
Rutter (1989 a p 323-325)	Rétrospective	Femmes ayant des enfants placés	25 % ( ?/ 44) placés	7 % ( ?/ 43) risque 3,57 fois moindre	Non
Widom (1989 a, b)	Prospective	Enfants maltraités et négligés	1,1 % ( ?/908)	1 % ( ?/667) risque 1,1 fois moindre	Non
Dumaret et Coppel-Batsch (1996)	Rétrospective	Parents ayant des enfants placés	51,4 % (18/35)	Non	Non
Dumaret & al. (1997)	Quasi- prospective	Parents ex-placés	2,9 % (1/34)	Non	Non
Anaut (1997)	Rétrospective	Parents ayant des enfants placés	56,5 % (26/46)	Non	Non

Tableau 2. Synthèse d'étude présentant un taux de transmission intergénérationnelle de la maltraitance.

La présence d'un ? signifie que le nombre n'est pas présenté dans l'étude

(a) - Pour les études rétrospectives, le premier nombre indique le nombre de participants anciennement maltraités parmi ceux qui sont aujourd'hui des adultes maltraitants (second nombre)

- Pour les études prospectives, le premier nombre indique le nombre de participants devenant maltraitants après avoir été maltraités dans l'enfance (second nombre)
- les études quasi-prospectives désignent des études qui étudient le devenir de participants maltraités (comme les études prospectives), mais en se basant sur le parcours d'individus aujourd'hui parents.

(b) il ne s'agit pas d'un groupe contrôle stricto sensu, mais qui permet néanmoins d'établir une comparaison.

(c) Au sein d'une étude prospective, cette partie de l'étude est rétrospective

(d) Sont agrégés les résultats des deux populations : les violeurs d'enfants ayant moins de 16 ans, et ceux d'enfants ayant 16 ans ou plus.

(e) Seuls les cas de maltraitance avérée sont retenus

(f) Les deux populations non maltraitantes (avec et sans soutien émotionnel) sont associées

(g) Les 24 cas sans information ont été éliminés

Comme on peut le constater, le taux de transmission s'avère fort différent selon que l'on utilise une méthodologie prospective ou rétrospective. A noter en particulier à ce sujet les études de Hunter et ses collaborateurs (Hunter & al., 1978 ; Hunter et Kilstrom, 1979), ainsi que de Dumaret et Coppel-Batsch (1996), où sont présentés, pour une même population des résultats issus à la fois d'une démarche rétrospective et d'une démarche prospective. La différence entre les taux est d'autant plus notable (90 % et 18,4 pour les premiers, 51,4 % et 2,9 % pour les seconds).

La transmission intergénérationnelle de la maltraitance et du placement est donc l'exception plutôt que la norme. Certes, les études faisant appel à un groupe contrôle montrent que le risque de maltraitance est effectivement plus important chez les ex-maltraités (risque multiplié de -1,2 fois -résultat contre-intuitif- à 46 fois selon les études), mais ce risque ne peut en aucune manière être assimilé à un destin.

Le taux de transmission peut aussi varier en fonction du critère utilisé pour définir la maltraitance. Plus le critère est restrictif (se limitant aux cas les plus graves), moins le taux de transmission est élevé. C'est ainsi le cas de l'étude de Widom (1989) qui se base sur des documents officiels et sur de stricts critères de maltraitance et de négligence. Dans cette étude, le taux de transmission (1,1 %) est quasiment identique au taux de maltraitance chez un groupe contrôle de parents n'ayant pas été maltraités (1 %).

La faiblesse de la transmission intergénérationnelle s'observe d'ailleurs pour d'autres comportements que la maltraitance. Rutter (1998 a), concluant un dossier de huit articles sur la continuité intergénérationnelle (comportement antisocial, comportement inhibé, tabagisme,

parentalité à l'adolescence, échec scolaire) constate que les discontinuités intergénérationnelles sont considérablement plus importantes que les continuités intergénérationnelles, celles-ci n'étant que modérées, ce qui implique, à son avis, qu'il faut s'efforcer de trouver des explications pour les discontinuités aussi bien que pour les continuités.

- A.4.3 Utilité et limites respectives de différentes approches (prospective, rétrospective, transversale, à populations contrastées)

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que les études rétrospectives sont nécessairement biaisées et inutiles. Car si elles ne peuvent être utilisées pour fournir des pourcentages de prédiction d'un risque spécifique à partir d'un type d'événement également spécifique, elles peuvent avoir certains avantages. Elles peuvent nous alerter sur un facteur de risque potentiel (mais celui-ci ne pourra être confirmé que par une étude prospective) ou bien nous aider à mieux comprendre les processus ayant conduit une personne à être ce qu'elle est aujourd'hui.

L'étude de Haapasalo et Aaltonen (1999) présente un intérêt particulier, eu égard à cette dialectique des limites et de l'utilité de la méthode rétrospective.

Limites de la méthode rétrospective (impossibilité d'en tirer un taux de transmission intergénérationnelle) :

Ces auteurs comparent 25 mères maltraitantes et 25 mères qui ne le sont pas. Toutes les mères maltraitantes ont été physiquement maltraitées dans leur enfance. On serait tenté de conclure à un taux de transmission de l'ordre de 100 %. Or, l'histoire d'enfance des mères du groupe contrôle est quasiment identique: toutes sauf deux ont également été physiquement maltraitées.

Utilité de la méthode rétrospective (meilleure compréhension du processus ayant amené une personne à être maltraitante) :

Les mères maltraitantes avaient subi nettement plus de maltraitance psychologique dans l'enfance, particulièrement le rejet, les accusations, la terreur et la corruption. La section A.2.3.5.1 où est décrite cette étude plus en détail présente d'autres exemples montrant l'importance de la maltraitance psychologique dans l'histoire des personnes physiquement maltraitantes.

Par ailleurs, les études rétrospectives sont souvent le seul véritable moyen d'étudier ce qui constitue des tournants de l'existence aux yeux du sujet. Comme le fait très justement remarquer Bandura (1997/2002), « généralement, les choix opérés à des tournants cruciaux de l'existence n'apparaissent pas si importants au moment où ils sont faits. Ceci est dû au fait que leur signification découle du flux d'influences qu'ils inaugurent. C'est rétrospectivement que les tournants de l'existence apparaissent comme tels. » De façon plus générale, les études rétrospectives nous informent sur la façon dont le passé est aujourd'hui interprété par le sujet, même s'il y a distorsion entre la réalité des faits et leur perception actuelle. »

Notons d'ailleurs au passage que le biais de fausse mémorisation, handicap majeur des études rétrospectives (Henry & al., 1994), n'est pas systématiquement présent. Par exemple, Schaefer et Bailey (1967, cités par Ricks, 1985), utilisant les données issues de l'étude de croissance de Berkeley (Berkeley Growth Study) n'ont certes pas trouvé de corrélations significatives entre les compte-rendus rétrospectifs des adultes du comportement parental dans l'enfance (de la naissance à trois ans) et les observations réelles. Par contre, étaient significatives 11 des 12 corrélations entre les compte-rendus rétrospectifs des adultes sur le comportement de leurs parents avec eux et les interviews de ces derniers réalisés quand les participants étaient adolescents (9-14 ans).

De même, Field (1981, cités par Ricks, 1985) a questionné 60 adultes âgés de 59 à 80 ans participant à l'étude de guidance de Berkeley (Berkeley Guidance Study) sur leurs souvenirs d'enfance. Les compte-rendus d'expériences enfantines avaient été recueillis quand ils étaient de jeunes adultes. Les résultats ont montré une remarquable consistance des souvenirs d'enfance depuis le jeune âge adulte jusqu'à un âge avancé ; il y avait cependant de grandes différences individuelles dans cette consistance des souvenirs

Par ailleurs, les études prospectives posent elles-mêmes des problèmes spécifiques : confusion des effets d'âge et de période, long délai entre le début de l'étude et la disponibilité des premiers résultats, diminution de l'échantillon au cours de l'étude, effets des tests répétés sur les participants, difficulté d'obtenir des fonds et de garder le personnel sur une longue période, nécessité parfois de disposer d'une grande population de départ pour n'avoir au final que peu de participants ayant la particularité recherchée.

En fait, aucune méthode n'est parfaite lorsqu'il s'agit d'étudier le fonctionnement psychologique et psychosocial des êtres humains. Il y a toujours un nécessaire équilibre à trouver entre une volonté de rigueur méthodologique maximale et les possibilités réelles envisageables.

Mais surtout, il faut être conscient que chaque méthode peut répondre à telle question et non à telle autre. L'erreur serait d'utiliser une méthode pour étudier un problème auquel elle ne peut fournir de réponse. Ainsi, à titre informatif, le tableau 3 synthétise les possibilités et limites respectives des principales approches.

	<b>M E T H O D O L O G I E U T I L I S E E</b>		
<b>PROBLE MATIQUE  ABORDEE</b>	<b>Etudes longitudinales</b>  (évaluation des mêmes individus à certains intervalles)	<b>Etudes transversales</b>  (comparaison, au même moment, d'individus d'âges différents)	<b>Etudes de populations contrastées</b>  (= plans à groupes indépendants)
Evaluer les changements du développement individuel	OUI	NON	NON
Identifier des mécanismes causaux	OUI	NON	NON
Prédire le fonctionnement ultérieur	OUI, au niveau d'un groupe, mais risque d'extrapolation abusive lors d'études longitudinales à courte durée	NON	NON

<p>Distinguer entre différents effets (A)</p>	<p>Risque de confusion des effets d'âge et de période</p>		<p>Risque de confusion des effets d'âge et de cohorte.</p>	
	<p><b>Etudes prospectives (B), (C)</b>  (les individus étudiés au temps 1 sont réexaminés à des occasions ultérieures)</p>	<p><b>Etudes rétrospectives (D)</b>  (recueil de données passées sur une population spécifique (hyperactifs, résilients, criminels, dépressifs, etc.)</p>		
<p>Durée de l'étude</p>	<p>Généralement longue, avec comme risques :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- diminution de l'échantillon</li> <li>- difficulté d'obtenir des fonds et de garder le personnel</li> <li>- obsolescence des théories, méthodes, et préoccupations politiques</li> </ul>	<p>Courte</p>	<p>Courte</p>	<p>Courte</p>

Taille de l'échantillon	- Parfois, nécessité de disposer d'un échantillon initial important			
« Naïveté » des participants	NON	OUI		
Etude du taux de transmission intergénérationnelle	OUI Prudence cependant nécessaire en raison du fait que l'on ne dispose habituellement que des données d'un seul des 2 parents.	NON		
Etude des tournants de l'existence	Pour certains OUI (ex : mariage) ; pour d'autres NON (ex : rencontre spécifique)	OUI		
Fiabilité des informations	OUI	Prudence nécessaire, lorsqu'il n'est fait appel qu'à la mémoire des participants.		

Tableau 3 : Intérêt et limites respectifs des études longitudinales, transversales et à populations contrastées.

### (A) Effets d'âge, de période et de cohorte

L'utilité de séparer les effets d'âge des effets de période et de cohorte se manifeste lorsque la recherche traite de processus de vieillissement, de développement humain, de différences entre générations, de stratification d'âge, d'analyse de cohorte, ou de tendances au fil du temps à l'intérieur d'un groupe spécifique.

- Les **effets d'âge** concernent les changements qui surviennent avec l'âge (vieillissement des processus cognitifs, mouvement vers des rôles liés à l'âge différents, atrophie causée par l'inactivité, etc.). Par exemple, le vieillissement conduit à une détérioration physique pour toutes les cohortes à toutes les périodes.
- Les **effets de cohorte** résultent de l'appartenance à une cohorte plutôt qu'à une autre (c'est-à-dire à un groupe d'individus expérimentant le même événement, souvent, la naissance). Ces effets peuvent être dus à des différences historiques dans l'environnement physique ou humain au cours des jeunes années, à des différences dans la taille et la structure des cohortes, etc. Par exemple, les personnes nées lors d'un baby-boom peuvent vivre une compétition professionnelle plus intense à tous âges et toutes périodes.
- Les **effets de période** réfèrent aux influences spécifiques à une période de temps particulière. Ils peuvent être causés par des changements dans l'environnement physique ou humain, des changements dans les techniques de mesure ou la composition du groupe, etc. Par exemple, une période de chômage élevée ou de récession économique élevée peut influencer sur le taux de psychopathologie pour tous les âges et pour toutes les cohortes.

Chacun des trois effets peut varier indépendamment des deux autres. Plusieurs méthodes ont été proposées pour distinguer ces différents effets (Palmore, 1978).

### (B) Etudes prospectives et mise en évidence de la résilience

Ce sont des études prospectives qui ont les premières permis de mettre la résilience en évidence, en particulier celles de Werner et Smith (1977) auprès d'enfants issus de familles pauvres et gravement dysfonctionnelles d'une part, de Vaillant auprès d'enfants de familles ouvrières très pauvres de l'autre. Ces populations ont été suivies jusqu'à l'âge adulte, pendant de nombreuses décennies pour ce qui est de l'étude de Vaillant (1997).

Notons ces citations de ces deux auteurs :

Werner : « Nous avons commencé notre étude en examinant la vulnérabilité des enfants, c'est-à-dire leur susceptibilité aux résultats développementaux négatifs après l'exposition à de graves facteurs de risque, tel que le stress périnatal, la pauvreté, la psychopathologie parentale, et les ruptures de l'unité familiale... Alors que notre étude longitudinale progressait, nous avons aussi cherché les racines de résilience chez les enfants qui faisaient face avec succès avec des facteurs de risque biologiques et psychosociaux... (citée par Kaplan, 1999, p. 17).

Vaillant : « Le constat est que ce qui va bien est plus important que ce qui va mal. Ainsi, le niveau socio-économique parental, le QI et l'appartenance à une famille à problèmes multiples n'ont que faiblement prédit le futur. De telles variables peuvent être plus importantes dans des études transversales que dans celles adoptant une perspective du cycle de vie. C'est clairement la méthode prospective longitudinale qui offre la vue la plus dynamique du développement humain... Les choses qui vont bien dans nos vies prédisent des succès futurs et les événements qui vont mal dans nos vies ne nous condamnent pas pour toujours » (Felsman & Vaillant, 1987, p. 297, 298).

### (C) Etude prospective accélérée

La catégorie des études prospectives est plus complexe qu'il n'y paraît ici. Il y a en particulier la proposition de divers auteurs de l'étude longitudinale accélérée, stratégie intermédiaire entre une étude prospective et une étude transversale (Farrington, 1991, p. 371-372 ; Jordan T. E., 1994, p. 514.). Une grande partie des avantages de l'approche longitudinale peuvent être conservés, tandis que la période de suivi peut être fortement réduite.

### (D) Longitudinal = prospectif ou rétrospectif

C'est à tort que le terme longitudinal est souvent confondu avec celui de prospectif, puisque les études rétrospectives sont elles aussi des études longitudinales. L'opposition pertinente n'est pas entre longitudinal et rétrospectif, mais entre longitudinal et transversal.

Il existe même un type d'étude rétrospective qui se rapproche fortement de la démarche prospective, lorsqu'un chercheur mène une recherche longitudinale à partir d'archives. Certains auteurs qualifient cette approche de rétrospective ou d'antérospective (Jordan, 1994, p. 497), et je l'ai moi-même qualifiée plus haut de méthode quasi-prospective.

- A.4.4 Quelques études sur la transmission/cessation intergénérationnelle de la maltraitance

Voici quelques études particulièrement représentatives de ce courant de recherches. Le paradoxe intéressant est que ces études qui visaient initialement à étudier la transmission intergénérationnelle de la maltraitance ont surtout mis en évidence sa cessation .

#### *A.4.4.1 La recherche de Hunter et Kilstrom (1978, 1979)*

Cette recherche porte sur 49 parents ayant été maltraités et/ou négligés (Hunter & Kilstrom, 1979 ; Hunter, Kilstrom, Kraybill & Loda, 1978). 40 d'entre eux ont brisé le cycle de la violence parentale. Le tableau 4 résume les résultats obtenus par ce travail :

	Parents ex-enfants maltraités	Parents ex-enfants non-maltraités
Nombre de parents observés	49	233
Nombre d'enfants maltraités après un an	9	1
Pourcentage d'enfants maltraités après un an (prospectif)	<b><u>18 %</u></b>	0,4 %
Pourcentage d'enfants maltraités selon le type de parents (rétrospectif)	<b><u>90 %</u></b>	10 %

Tableau 4 : Importance de la transmission intergénérationnelle, selon que l'on se situe dans une perspective prospective ou rétrospective (Hunter & Kilstrom, 1979).

Comme cela a été souligné précédemment, cette recherche est particulièrement intéressante, car c'est la seule à ma connaissance, avec celle de Dumaret et Coppel-Batsch (1996), où sont présentés, pour une même population des résultats issus à la fois d'une démarche rétrospective et d'une démarche prospective. La différence entre les taux est notable (90 % et 18,4).

Remarquons cependant que le risque de maltraitance est nettement plus élevé chez les parents ayant été eux-mêmes maltraités : environ 45 fois plus important dans cette population (18 %) que chez les parents qui n'ont pas été maltraités eux-mêmes (1 enfant maltraité pour 233 parents non maltraités, soit, 0,4 %). Ce qui confirme la nécessité de distinguer nettement entre deux notions : augmentation du risque et transmission intergénérationnelle.

Comparativement aux autres, les participants qui ont cessé la maltraitance intergénérationnelle avaient un réseau social plus riche : relations avec des amis importants, avec la famille élargie, participation à une vie d'église ou à d'autres groupes sociaux. Plusieurs d'entre eux avaient vécu « une histoire claire de sauvetage » : élevé(e) par d'autres membres de la famille, ou au sein d'une famille adoptive ou encore par un(e) ami(e).

Certains de ces parents ont clairement exprimé leur colère au sujet de leurs expériences enfantines et étaient résolus à faire mieux avec leurs propres enfants. Ils étaient plus aptes à parler de leurs expériences et à faire usage d'émotions appropriées. Ils semblaient plus conscients du risque de répéter le cycle et exprimaient parfois de l'anxiété sur leur aptitude à protéger et à s'occuper de leurs enfants, avec des déclarations comme : « Je ne sais pas vraiment ce que signifie être une mère. » Par contre, ceux qui reproduisaient la maltraitance donnaient souvent un vague compte-rendu de ce qu'ils avaient subi et exprimaient moins souvent des doutes sur leurs aptitudes parentales.

Les parents ayant brisé le cycle faisaient preuve d'une espérance réaliste face aux difficultés, ainsi que l'exprimait un jeune père : « Je crois fermement que la plupart des obstacles peuvent être vaincus ».

Par ailleurs, les enfants nés dans les familles non reproductrices étaient généralement en meilleure santé. Par exemple, à la naissance, 100 % des bébés de familles reproductrices pesaient moins de 2 kgs, contre seulement 55 % chez les non reproductrices.

Notons cependant que cette étude a été critiquée méthodologiquement, notamment en raison du fait que le suivi des familles n'a duré qu'un an ; certains auteurs ont donc estimé que cette durée était trop courte pour affirmer que les parents n'étaient pas maltraitants.

#### **A.4.4.2** *La recherche d'Altemeier et de ses collaborateurs (1984, 1986)*

Ces auteurs (Altemeier & al., 1984, 1986) ont mené leur enquête auprès de 832 femmes non maltraitées et 95 maltraitées contactées dans une clinique prénatale puis suivies longitudinalement. Les mères déclarant avoir été battues dans leur enfance n'exerçaient pratiquement pas plus de maltraitance que les autres alors même qu'elles semblaient avoir une personnalité plus agressive (significativement plus de probabilité de se sentir en colère face à un enfant qui pleure, à recommander une discipline physique généralement considérée comme maltraitante, et à admettre qu'elles avaient récemment physiquement agressé un adulte ou un enfant).

Les auteurs fournissent deux explications possibles à cette cessation intergénérationnelle de la maltraitance. D'une part, la maltraitance enfantine subie mémorisée par les mères était probablement basée sur des critères plus larges que la maltraitance agie constatée par des professionnels car ceux-ci ne qualifient généralement de maltraitance que les cas les plus lourds. D'autre part, il se peut que ce soient les soins globaux reçus dans l'enfance plutôt que la maltraitance subie qui présentent un risque d'être soi-même maltraitant.

#### **A.4.4.3** *La série de recherches d'Egeland et de ses collaborateurs (1988, 1993)*

Depuis 1975, Egeland et ses collaborateurs mènent une étude longitudinale d'enfants et de leurs familles à haut risque, intitulée Projet Mère-enfant de l'université du Minnesota (Egeland, 1988 ; Egeland, 1993 ; Egeland, Jacobvitz et Sroufe, 1988). Cette recherche est réalisée auprès de 267 femmes (vues initialement au dernier trimestre de leur première grossesse) considérées à risque de soins défectueux aux enfants en raison de leur :

- bas niveau socio-économique
- jeune âge au moment de la grossesse (moyenne : 20 ans ; éventail de 12 à 32 ans)
- non mariage (62 % au moment de la naissance de leur enfant)
- grossesse non désirée (86 %).

Dans ce groupe, 47 mères ont été maltraitées dans l'enfance, ayant subi toutes sortes de sévices : brûlées avec un fer à repasser, jetées contre un mur ou un radiateur, ébouillantées, et régulièrement frappées avec une ceinture ou un fil électrique. Une mère s'est souvenue d'avoir été laissée dehors durant l'hiver. La plupart des mères qui ont brisé le cycle de la maltraitance avaient une relation stable avec leur mari ou compagnon. Comparativement aux mères ayant reproduit la maltraitance, elles décrivaient leurs relations comme plus satisfaisantes et se sentaient mieux soutenues émotionnellement. Ce mari ou compagnon était, dans la plupart des cas, le père de l'enfant, et s'impliquait dans les soins à l'enfant. Ces mères qui brisaient le cycle rapportaient aussi plus souvent que des parents d'accueil, un proche ou un de leurs parents leur avait fourni un soutien émotionnel quand elles étaient enfants. Certaines avaient suivi une psychothérapie quand elles étaient adolescentes ou jeunes adultes, contrairement aux mères maltraitantes. Egeland fait remarquer qu'au cours d'une psychothérapie, l'étape la plus importante est peut-être de faire savoir aux ex-maltraités qu'ils ne maltraiteront pas inévitablement leur enfant.

Par ailleurs, les mères non reproductrices étaient très conscientes et se souvenaient avec précision de leur passé de maltraitance, dont elles parlaient avec beaucoup d'émotion, et étaient généralement très disertes sur la manière dont elles souhaitaient élever leurs enfants. Elles reconnaissaient les effets que la maltraitance avait sur elles, ainsi que les effets potentiels sur leurs propres comportements en tant que mère. Par ailleurs, les femmes qui pardonnaient à leurs parents avaient moins souvent tendance à reproduire.

Par contre, les mères qui perpétuaient le cycle n'avaient qu'un vague souvenir de ce qu'elles avaient souffert et n'établissaient pas de lien entre leur histoire infantile et les soins qu'elles prodiguaient à leurs enfants. Elles semblaient avoir refoulé la maltraitance subie, beaucoup d'entre elles idéalisant leur passé et le comportement de leurs parents. Par exemple, l'une de ces mères a parlé de la longue période passée avec son père qu'elle décrivait comme un homme merveilleux, mais sans pouvoir donner d'exemple précis d'activités enfantines avec lui. Or, cet homme alcoolique avait abandonné la famille quand elle avait deux ans. Egeland et ses collègues utilisent le concept de clivage (*splitting*) pour expliquer la façon dont ces personnes font face à la réalité de la maltraitance et de la négligence. Ils suggèrent que les maltraités se clivent eux-mêmes, ce qui leur permet d'éviter de se confronter à la réalité de la maltraitance. Le lien entre processus de dissociation et maltraitance sera détaillé dans la section B.2.3.2.

Les mères reproductrices de la maltraitance semblaient aussi ne pas comprendre la complexité de leur enfant et de la relation avec lui. Elles avaient tendance à le considérer sous un angle exclusivement négatif ou positif. Dans de nombreux cas, la description de leur enfant était idéalisée, comme elles le faisaient au sujet de leurs parents. Par ailleurs, ces mères vivaient généralement dans la pauvreté et subissaient de fortes quantités de stress, et avaient généralement un QI inférieur à celui des mères ayant brisé le cycle.

#### **A.4.4.4** *La recherche de Litty, Kowalski et Minor (1996)*

L'étude réalisée par Litty, Kowalski et Minor (1996) montre l'impact positif du soutien social dans la cessation intergénérationnelle de la maltraitance. Précisons cependant qu'elle concerne, non le comportement parental (les participants sont des étudiants), mais le potentiel de maltraitance, évalué d'après un questionnaire en 160 items. 288 personnes ont participé à l'enquête, dont 224 non maltraitées dans leur enfance et 64 maltraitées.

Parmi les participants maltraités, ceux bénéficiant d'un haut soutien social perçu ont montré un potentiel d'abus plus bas que ceux à bas soutien social. Quand le soutien social était bas, les participants maltraités ont montré un plus grand potentiel d'abus que les individus non maltraités. Cependant, quand le soutien social était important, les individus anciennement maltraités ne maltraitaient pas plus que les autres.

- A.4.5 Quelques études sur la transmission/cessation intergénérationnelle du placement

Examinons maintenant des études portant plus spécifiquement sur le taux de transmission/cessation intergénérationnelle du placement. Bien entendu, c'est une thématique proche de la précédente, puisque la grande majorité des enfants placés le sont à la suite de maltraitances.

#### **A.4.5.1** *Les recherches de Rutter, Quinton et de leurs collaborateurs*

##### **A.4.5.1.1** *Etude rétrospective (1983)*

Ces auteurs ont mené une série de recherches très riches, soit rétrospectives, soit prospectives. Présentons tout d'abord l'étude rétrospective (Rutter, Quinton & Liddle, 1983, p. 68-74). Elle

concerne 48 familles qui avaient des enfants placés en institution durant huit mois. Le groupe de comparaison était composé de 47 familles, de milieu également défavorisé, avec un enfant du même groupe d'âge, mais où aucun enfant de la famille n'avait jamais été pris en charge par un service d'aide à l'enfance.

25 % des mères suivies avaient elles-mêmes fait l'objet d'une prise en charge par des services d'aide à l'enfance, contre seulement 7 % du groupe contrôle. 44 % avaient été séparées de l'un ou des deux parents pour au moins un mois comme conséquence de conflits familiaux contre 14 % du groupe contrôle ; 50 % (contre 14 %) avaient souffert de discipline sévère (souvent frappées avec des instruments ou enfermées dans un placard ou une cave ; 45 % (contre 14 %) avait été exposées à de graves conflits entre leurs parents. Moins de la moitié des mères ayant un enfant placé vivaient dans une cohabitation stable, comparées à 90 % du groupe contrôle. De plus, sur la moitié vivant avec un partenaire, un tiers avait des relations très conflictuelles, contre 10 % de l'échantillon contrôle.

En restreignant l'échantillon aux familles pour lesquelles ils avaient des informations sur les expériences de prise en charge, de conflit familial et de séparations, de parentalité inadéquate et de déviance parentale pour les deux groupes de parents actuels (soit 27 personnes du groupe institution et 39 du groupe de comparaison), les chercheurs ont observé des résultats encore plus notables. Par exemple, 89 % des familles institution avaient vécu des antécédents familiaux de rupture de parentalité. Ici, la continuité intergénérationnelle rétrospective était presque totale.

Mais un autre élément intéressant est apparu : dans une proportion étonnamment élevée (41 %), un ou les deux parents des familles du groupe de comparaison avaient eu une enfance malheureuse. Ce qui suggère que la continuité prospective était moins importante que la continuité rétrospective. Voyons donc ce qu'il en est avec l'autre recherche menée par cette équipe.

#### **A.4.5.1.2 Etude prospective (1983, 1984, 1989)**

Dans leur étude prospective (Rutter, Quinton & Liddle, 1983, p. 74-92 ; Rutter & Quinton, 1984 ; Rutter, 1989, p. 325-330), ces auteurs ont tenté de comprendre l'enchaînement d'événements qui ont permis à de jeunes femmes ayant vécu en institution d'avoir un comportement parental adéquat. Leur étude consiste en un suivi jusque dans le jeune âge adulte de 94 jeunes filles qui, en 1964, lorsqu'elles étaient âgées de 7 à 12 ans, vivaient dans

un foyer pour enfants parce que leurs parents ne pouvaient assumer leur éducation. Sur les 94, 5 étaient décédées au moment du suivi ; sur les 89 restantes, 81 ont été interviewées.

Le groupe contrôle était un échantillon quasi-aléatoire constitué de 51 femmes du même âge et de la même zone géographique, n'ayant jamais été suivies par les services d'aide à l'enfance. Les jeunes femmes élevées en institution avaient généralement des résultats moins bons que celles du groupe de comparaison. Ainsi, 30 % d'entre elles avaient des difficultés psychosociales (trouble de la personnalité, criminalité, divorce et séparation) contre aucune des autres. Une sur cinq était sans partenaire masculin et seulement les 3/5 vivaient avec le père de tous leurs enfants (contre 100 % des membres du groupe contrôle). 18 % d'entre elles avaient un enfant placé contre aucune du groupe de comparaison.

L'effet le plus fort sur la qualité de parentage était dû aux caractéristiques du conjoint des femmes. Les femmes avaient beaucoup plus de probabilités d'avoir un bon fonctionnement psychosocial si elles vivaient une relation harmonieuse avec un compagnon ne présentant pas de problèmes psychosociaux significatifs (trouble psychiatrique, criminalité, alcoolisme ou toxicomanie). En effet, la qualité du comportement parental chez les femmes élevées en institution et ayant un conjoint soutenant était aussi élevée que celle du groupe de comparaison ; par contre, cette bonne parentalité était absente quand un tel soutien manquait.

Le résultat adulte des femmes élevées en institution était bien plus fortement fonction de leur situation maritale actuelle que du fait qu'elles avaient grandi dans une institution. Il semble donc que les expériences actuelles jouent un rôle bien plus important que les expériences passées. Cependant, la croissance en institution a fortement augmenté la probabilité que les filles fassent un mariage malheureux avec un homme déviant provenant d'un milieu identiquement désavantagé.

Les résultats ont montré divers facteurs médiateurs et améliorants, mais le plus puissant était, de loin, constitué par les caractéristiques de l'époux des femmes et par leur situation maritale actuelle au moment du suivi.

### **Qualité du comportement parental**

	Bonne	Moyenne	Faible
Conjoint non soutenant	0 %	38 %	62 %
Conjoint soutenant	52 %	19 %	29 %

Tableau 5 : Lien entre les caractéristiques du conjoint et la qualité du comportement parental de la mère.

Ceci n'était pas le résultat d'un « appariement », c'est-à-dire du choix d'un partenaire non déviant par des jeunes filles non déviantes elles-mêmes. En effet, la présence d'une déviance comportementale chez les femmes dans l'enfance (évaluée par leurs parents et leurs enseignants) ne prédisait pas les caractéristiques des partenaires des femmes.

Les auteurs ont donc souhaité approfondir l'enquête en s'efforçant de savoir par quel mécanisme certaines femmes avaient fait un mariage harmonieux avec un homme non-déviant, alors que d'autres ne l'avaient pas fait. La variable explicative la plus importante était le fait que la femme ait ou non exercé une « planification » (*planning*) dans le choix de son conjoint, c'est-à-dire qu'elle ne se soit pas mariée pour une raison négative (fuite d'une situation familiale intolérable ou grossesse illégitime) et qu'elle connaissait son époux depuis au moins six mois. 76 % des « planificatrices » ont choisi des hommes non-déviantes contre 35 % des non-planificatrices.

Parmi les planificatrices, une parentalité inadéquate est survenue chez 0 % de celles bénéficiant d'un soutien marital, mais chez 53 % de celles sans soutien, tandis que chez les non-planificatrices, les résultats étaient respectivement 25 % et 83 %. Ainsi, la planification augmentait la probabilité d'un bon mariage, mais si une non-planificatrice faisait un bon mariage, l'effet protecteur du soutien marital s'appliquait toujours ; inversement, si malgré la planification, une femme manquait de soutien marital, elle avait des risques de manifester une parentalité inadéquate.

Cette étude met en évidence un effet d'interaction intéressant (voir section A.4.6.2.3.3). En effet, la présence du soutien marital était moins important pour une bonne parentalité chez les membres du groupe de comparaison. Ce qui revient à dire que les mécanismes protecteurs sont plus nécessaires chez les groupes à haut risque.

#### **A.4.5.2** *La recherche de Corbillon et de ses collaborateurs (1988, 1989)*

Ces auteurs (Corbillon & al., 1988 ; Assailly & al., 1989) partent du constat que la transmission intergénérationnelle du placement est une opinion commune des travailleurs sociaux. Dans une étude quasi-prospective, ils étudient les dossiers d'aide à l'enfance du Bas-Rhin, département choisi afin de limiter les « fuites » possibles de la population-test, puisque c'est celui qui présente le plus faible taux d'émigration depuis les années 50. L'expérience a

été dupliquée sur un autre département (la Côte d'Or, au taux d'émigration de 12 %) afin de vérifier si les résultats étaient généralisables à d'autres zones géographiques.

La population de l'étude est constituée de 286 participants nés en 1954 et placés dans le Bas-Rhin et de 277 participants nés en 1947 et placés en Côte d'Or. Le résultat est clair : il y a 17 placements effectués sur 286, soit 5,9 % dans le Bas-Rhin et 14 placements sur 277 en Côte d'Or, soit 5 %.

Le taux de transmission est donc particulièrement faible : 5 à 6 %. De plus, si l'on compare ce taux de reproduction du placement à celui présent dans la population française générale (1 %), mais plus encore à celui de la strate sociologique-témoin c'est-à-dire la classe ouvrière (2 %), nous pouvons estimer qu'un facteur de reproduction existe mais qu'il est de faible amplitude.

Il est particulièrement intéressant de comparer ce résultat avec celui obtenu par Anaut (1997) qui utilise une méthode rétrospective auprès d'un échantillon aléatoire de familles ayant des enfants admis au service de l'Aide sociale à l'enfance du département de la Loire. 26 mères sur 46 ont répondu à la question concernant le fait qu'elles aient ou non été elles-mêmes placées, soit un pourcentage de 56,5 %.

L'auteur souligne qu'« une attitude un peu naïve consiste à penser que les individus qui ont souffert dans leur petite enfance feront tout pour que leurs enfants reçoivent les soins et l'affection qu'ils n'ont pas eus. Dans les faits, nous pouvons constater que des jeunes mères, carencées durant leur enfance, ont tendance à reproduire le comportement nocif ou inadapté de leur propre mère. » (p. 220). Elle fait cependant également remarquer que « les êtres humains peuvent pallier l'absence d'expérience relationnelle par leurs capacités d'apprentissage et d'adaptation et par l'apport de relations affectives ultérieures. » (p. 223) Et l'auteur cite l'utilité de l'influence d'un conjoint, l'étayage de relations amicales ou sociales, ainsi qu'éventuellement une psychothérapie individuelle ou familiale.

#### **A.4.5.3** *La recherche de Dumaret et Coppel-Batsch (1996, 1997)*

Cette recherche quasi-prospective (Dumaret & Coppel-Batsch, 1996 ; Dumaret, Coppel-Batsch & Couraud, 1997) porte sur 63 adultes anciennement placés, appartenant à 35 familles, aujourd'hui âgés en moyenne de 28 ans. Issus de familles carencées présentant de graves dysfonctionnements psychosociaux, ils sont restés au moins cinq ans en famille d'accueil et ont quitté le cadre du placement familial depuis plus de cinq ans. Des informations ont été obtenues sur 94 % des jeunes adultes dont 71 % ont été interviewés (n = 45).

Les 4/5 vivent en couple, avec forte stabilité puisque la moitié des couples, mariés ou non, vit ensemble depuis plus de sept ans et un tiers depuis quatre à six ans. Seuls cinq adultes mentionnent un conjoint « en miroir », qui a lui aussi vécu des séparations familiales et des placements. Le rôle positif de la famille du conjoint a été souligné pour environ six adultes sur dix, qu'il s'agisse de relations affectives ou d'aides matérielles. Les 3/4 travaillent. La vie professionnelle est très investie et est également caractérisée par la stabilité.

Les auteurs ont établi une échelle de mesure globale de l'insertion (de 1 à 12 points) qui tient compte des aspects suivants : l'état de santé général, l'insertion professionnelle, la vie familiale et personnelle, les relations sociales, les relations régulières avec les membres de la famille d'accueil, la situation psychosociale générale.

\* 16 jeunes sur 45, soit 1/3 présentent une « Très bonne insertion » (10 à 12 points) sur le plan social, familial et professionnel. Tous disent être en bonne santé, vivent tous en couple, parfois depuis longtemps, à l'exception d'un célibataire (marié et père de famille depuis). La vie relationnelle est souple et variée.

\* 12 jeunes font preuve d'une « Bonne insertion » (8-9 points). Tous ont fondé un foyer, ont des relations avec la belle-famille et ceux qui n'ont pas encore d'enfant ont l'intention d'en avoir rapidement. Quelques uns se plaignent de problèmes de santé, sans gravité.

\* 4 jeunes ont une « Insertion moyenne » (7 points). Trois ont fondé une famille, leur santé est relativement bonne, mais ils se plaignent de problèmes d'ordre psychosomatique et seuls deux travaillent actuellement. Ils ont des relations amicales avec leur fratrie, mais n'ont plus de liens avec la famille d'accueil.

\* 7 jeunes manifestent une « Insertion fragile » (5-6 points). Ils n'ont pas vraiment de vie sociale, seuls quelques liens avec la fratrie. Pour trois d'entre eux, on relève des difficultés plus ou moins importantes (fragilité psychosociale, suivi régulier par des travailleurs sociaux, drogue occasionnelle).

\* Enfin, 4 jeunes font preuve d'une Insertion défailante (3-4 points). Aucun n'est autonome et n'a créé de famille stable, deux ont un travail protégé dans le cadre d'un CAT (problèmes psychiatriques), un est en prison. La vie relationnelle est réduite, il s'agit surtout de liens avec des familles d'accueil et des travailleurs sociaux.

Par ailleurs, cette étude présente l'intérêt de fournir des données à la fois rétrospectives et prospectives. L'analyse rétrospective (qui porte sur le lien entre la génération des grands-parents et celle des parents des jeunes) montre que le taux de reproduction est de 51 % au sein des 35 familles étudiées (dans 18 familles au moins un parent est un « ex-placé »). Par contre,

l'analyse prospective (à partir des 34 jeunes adultes qui ont des enfants) met en évidence une absence quasi totale de reproduction. Aucun de ces jeunes adultes n'a d'enfant placé au sein des structures de l'ASE. Il y a eu un seul cas « d'abandon » d'enfant à la naissance ; l'enfant, de mère mineure, a été adopté. Cette femme est aujourd'hui mariée et mère de plusieurs enfants, et son score global de 11 points révèle une bonne insertion dans tous les domaines étudiés. On constate donc que le phénomène de reproduction a pratiquement disparu.

Selon les auteurs de l'étude, « l'enchaînement, la reproduction semble avoir été interrompue grâce aux modifications de l'environnement, à la stabilité du placement et au travail des équipes du placement familial. Ce résultat est certes à relativiser : les adultes ont un âge moyen de 27 ans et demi et une grande partie d'entre eux n'ont pas encore achevé la constitution de leur famille. Néanmoins, on peut aussi rappeler qu'à leur âge, leurs propres parents étaient nombreux à avoir des enfants placés. »

Dumaret et Coppel-Batsch ont également constaté un lien étroit entre la capacité d'élaboration et la bonne adaptation sociale, professionnelle et familiale des participants. Elles entendent, par « capacité d'élaboration », la faculté de construire une théorie de sa vie, c'est-à-dire une histoire cohérente dans laquelle les événements du passé éclairent le présent (voir section B.1.8.2.2).

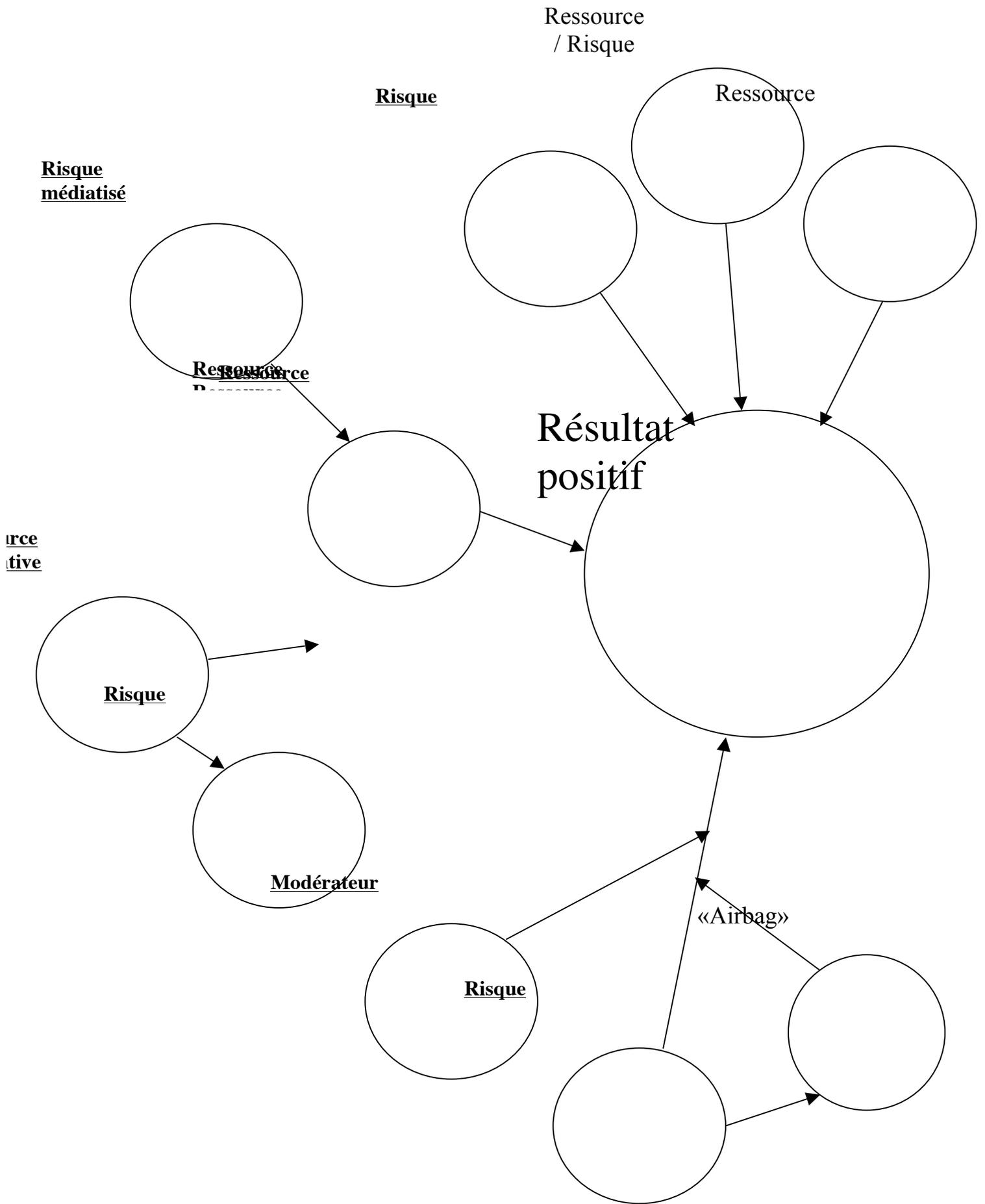
- A.4.6 Les effets d'interaction dans la cessation intergénérationnelle

*A.4.6.1 La distinction entre effets directs, compensatoires, préventifs et modérateurs (ou d'interaction)*

Nous avons noté un effet d'interaction dans l'étude de Rutter et de ses collaborateurs. Il semble que ce type d'effet soit particulièrement manifeste dans la cessation intergénérationnelle de la maltraitance. Les articles de Masten (1999 b, 2001) constituent un bon guide pour les situer au sein des différents effets possibles lors d'un processus de résilience. Elle montre en effet que les facteurs protecteurs peuvent se manifester sous quatre formes différentes :

- effets directs
- effets compensatoires
- effets modérateurs
- effets préventifs





**L'effet direct** (souvent appelé effet principal en anglais *–main effect–*) se manifeste lorsqu'une ressource (interne telle qu'une compétence ou externe telle qu'un ami) a une relation positive avec le résultat quand elle est présente, mais a peu d'effet quand elle est absente. De la même manière, mais à l'inverse, un pur facteur de risque, comme un accident de voiture ou une naissance prématurée, a une relation négative avec le résultat quand il est présent, mais a peu d'importance s'il est absent.

**L'effet compensatoire** renvoie à la situation où le fait de disposer de suffisamment de ressources permet de contrebalancer l'impact des facteurs de risque. Par exemple, des conditions de vie difficiles peuvent affecter les résultats scolaires d'un enfant. Mais cet impact négatif peut être compensé si ses parents soutiennent ses efforts scolaires.

**L'effet préventif** a lieu lorsque le facteur évite l'apparition d'un facteur de risque. C'est le cas, par exemple, lorsqu'un parent vigilant évite complètement un stresser qui aurait fait du mal à un enfant.

**L'effet modérateur (ou effet d'interaction)** a lieu lorsque l'impact de la variable de risque dépend d'une autre variable, un modérateur, qui peut augmenter ou réduire l'impact. C'est dans ce cas là que l'on peut véritablement parler d'effet d'interaction. Dans une telle situation, plus la personne est à risque, plus l'impact positif de la ressource modératrice (externe ou interne) sera important. Ce qui a les conséquences suivantes :

- lorsque la ressource est présente, le résultat positif est à peu près identique chez les personnes à faible risque et chez celles à fort risque
- en revanche, lorsqu'elle est absente, le résultat positif est présent chez les personnes à faible risque, mais est nettement moins manifeste voire absent chez les personnes à risque.

Bien évidemment, les situations intermédiaires sont généralement possibles.

Précisons cependant qu'il faudrait normalement encore complexifier ce schéma puisque le terme de facteur a été critiqué : un même facteur peut se révéler facteur de risque ou de protection selon le contexte et l'individu concerné (Rutter, 1993).

Diverses études ont mis en évidence un effet d'interaction dans la résilience suite à maltraitance. Un certain nombre sont présentées dans les lignes qui suivent, mais l'une d'entre elles, très importante, celle de Fonagy, se trouve dans la section B.1.8.2.1.

#### **A.4.6.2** *Les tournants de l'existence*

##### **A.4.6.2.1** Définition et caractéristiques

Les tournants de l'existence sont certainement parmi les événements les plus susceptibles de mettre en jeu un effet d'interaction ; en effet, c'est chez les personnes anciennement maltraitées que le lien entre les événements de vie favorable et la non-maltraitance en tant que parent est le plus net, comme le montrent la plupart des études qui suivent.

Strauss (cité par Clausen, 1995) définit les tournants comme des « incidents critiques qui surviennent et forcent une personne à reconnaître que “je ne suis plus la même personne, comme j'avais l'habitude d'être.” » (p. 380).

Quant à Rutter, qui s'est particulièrement intéressé au sujet, il considère qu'il y a tournant de l'existence » lorsque le changement implique une modification durable dans la direction de la trajectoire de vie » (1996, p. 621) et note qu' « il est important de reconnaître l'importance des tournants potentiels dans la vie, où des gens qui semblaient placés dans une trajectoire de vie maladaptée sont parvenus à prendre une direction plus adaptée. » (1993, p. 628).

Pour Rutter (1996), les tournants de l'existence présentent deux caractéristiques. D'une part, ils impliquent une nette discontinuité de l'environnement ou de l'organisme, qui oriente le développement dans une nouvelle direction. D'autre part, la nouvelle expérience vécue à la suite de ce tournant est durable. Ce deuxième aspect est lié à trois types d'expériences :

- celles qui ouvrent ou qui ferment des portes. Quitter l'école ou inversement aller à l'université en sont des exemples représentatifs ;
- celles qui impliquent un changement durable de l'environnement. Par exemple, un mariage qui modifie les relations sociales, un déménagement qui entraîne un changement du groupe de pairs. Il en est de même pour le divorce et le deuil ;
- celles qui ont un effet durable sur l'image de soi de la personne ou sur ses conceptions relatives aux autres personnes.

Seront successivement examinées quelques études et réflexions portant sur les tournants de l'existence à l'adolescence puis à l'âge adulte.

#### **A.4.6.2.2 Le tournant de l'adolescence**

Egeland et Erickson (1990) soulignent que leurs résultats obtenus auprès de participants qui ont brisé le cycle de la maltraitance démontrent que les modèles représentationnels négatifs acquis dans l'enfance par le jeune maltraité peuvent être changés. Selon ces auteurs, l'adolescence et le jeune âge adulte fournissent des occasions de changer ces modèles représentationnels. « Au cours de cette période développementale, un individu est ouvert et intéressé par les relations avec les autres. Si l'individu maltraité a suffisamment de chance pour établir une relation soutenue avec un partenaire ou un proche ou un thérapeute aimant et acceptant, son modèle représentationnel peut être modifié dans un sens positif. »

De son côté, Ricks (1985) fait notamment appel aux aptitudes cognitives nouvelles acquises à l'adolescence pour expliquer les discontinuités de comportement parental au fil des générations : « Avec l'apparition des opérations formelles, un individu qui a souffert dans l'enfance peut profiter de l'aptitude à manipuler des situations hypothétiques. L'établissement de relations hors de la famille d'origine peut modifier des postulats existants sur l'attachement. (p. 227).

De façon étonnante cependant, la notion de tournant de l'existence à l'adolescence conduisant à la résilience relève aujourd'hui plus de l'observation anecdotique et de la réflexion hypothétique que de la mise à l'épreuve scientifique. Ce domaine encore inexploré est certainement porteur de riches découvertes à venir.

#### **A.4.6.2.3 Les tournants à l'âge adulte**

##### **A.4.6.2.3.1 La recherche de Clausen (1995)**

Rares sont les études portant spécifiquement sur les tournants de l'existence. Clausen (1995) a enquêté auprès de sujets adultes résilients (environ 55-60 ans) issus de familles ouvrières pauvres<sup>4</sup>. Il leur a posé cette simple question : « Quand vous regardez avec du recul, pouvez-

---

<sup>4</sup> Il s'agit de la population des études longitudinales de Berkeley, bien connues par les travaux de Vaillant (1997).

vous repérer un ou des moments de votre vie que vous appelleriez un tournant de l'existence, un moment où votre vie a vraiment pris une direction différente ? »

Clausen attribue une fonction très utile aux tournants de l'existence. Selon lui, nous avons tendance à formuler notre existence en termes qui la rendent cohérente, au moins pour nous-mêmes. L'histoire de vie reflète ainsi notre sentiment d'identité personnelle. Dès lors, les tournants perçus deviennent un moyen de relier les continuités et les discontinuités d'une manière qui fait sens pour l'individu.

Très peu de participants n'ont pas signalé de tournants dans leur vie. Plus de la moitié de ces tournants étaient des transitions de rôle, et parmi ces derniers, plus des 2/3 étaient des transitions attendues, comme le fait d'avoir un emploi, de se marier ou de devenir parent, des transitions qui entraînaient une certaine réorientation des priorités et des activités de la personne, mais pas de changement important de la direction que la personne a prise.

Trois rôles (professionnel, marital et parental) ont été considérés par la plupart des hommes et des femmes comme les principaux tournants de leur existence, et c'est la qualité de leur expérience dans ces rôles qui apportait la plus grande contribution à leur satisfaction dans la vie.

Les femmes ont mentionné le travail presque aussi souvent que les hommes mais le mariage a provoqué un changement bien plus profond chez elles que chez les hommes. La grande majorité des femmes voyaient leur mariage et leur famille comme la principale source de leur identité. Quant aux hommes, plus de la moitié d'entre eux ont dit que leur sentiment d'identité était principalement venu de leur travail, et ils avaient tendance à parler des tournants en termes d'histoire et de succès professionnels. Ils avaient autant de probabilités que les femmes de mentionner le mariage comme un tournant, mais moins de probabilité qu'elles de considérer que leur identité était principalement fondée sur leur mariage et leur famille, même si nombre d'entre eux ont souligné le rôle crucial que leur femme avait joué dans leur vie.

#### **A.4.6.2.3.2 La notion de deuxième chance chez Werner (1977, 1989, 1996)**

On peut considérer, d'une certaine manière, que l'étude de la résilience a été dès le départ liée à la notion de tournant de l'existence. En effet, l'étude de Werner (Werner, 1989, 1996 ; Werner & Smith, 1977), souvent considérée comme la recherche princeps sur la résilience,

souligne ce fait. Résumons rapidement les résultats de cette enquête. En 1955, Emmy Werner part sur l'île de Kauai pour observer 698 nouveau-nés dont elle suivra le développement pendant plus de trente ans. 201 bébés présentent un risque de développer des troubles, car ils cumulent plusieurs sources de stress (naissance difficile, pauvreté chronique, environnement familial marqué par les disputes, le divorce, l'alcoolisme ou encore la maladie mentale). Contrairement à leur attente, à 10 ans, un tiers d'entre eux (72 sur 201) grandissent sans problèmes particuliers et, parvenus à l'âge adulte, développent des relations stables et s'engagent dans un travail.

Mais la suite, moins souvent citée, est également intéressante. Sur les deux tiers restants, la grande majorité change d'orientation entre l'adolescence et l'âge adulte. Par exemple, les  $\frac{3}{4}$  des jeunes délinquants arrêtent ce type d'activité ; seule une minorité des jeunes perturbés (12 individus) ont toujours besoin d'aide psychologique. Werner parle ici de « deuxième chance » et de tournants de l'existence (*critical turning points*).

Parmi ces événements transformateurs se trouvent l'entrée dans le service militaire, le mariage, la parentalité et la participation active à un groupe religieux.

D'autres études, résumées ci-dessous, ont précisément retrouvé de tels facteurs entraînant un tournant dans l'existence.

#### **A.4.6.2.3.3** Le rôle du conjoint chez Rutter et ses collaborateurs (1983, 1984, 1987 a, 1989)

En ce qui concerne le rôle du conjoint, les études les plus connues faisant allusion à la notion de tournant de l'existence sont celles de Rutter et de ses collaborateurs présentées supra (section A.4.5.1). Ces recherches mettent clairement en évidence un effet d'interaction. L'effet du soutien conjugal sur une bonne parentalité s'exprimait bien plus nettement chez les jeunes femmes qui avaient grandi en institution que chez les femmes du groupe de comparaison.

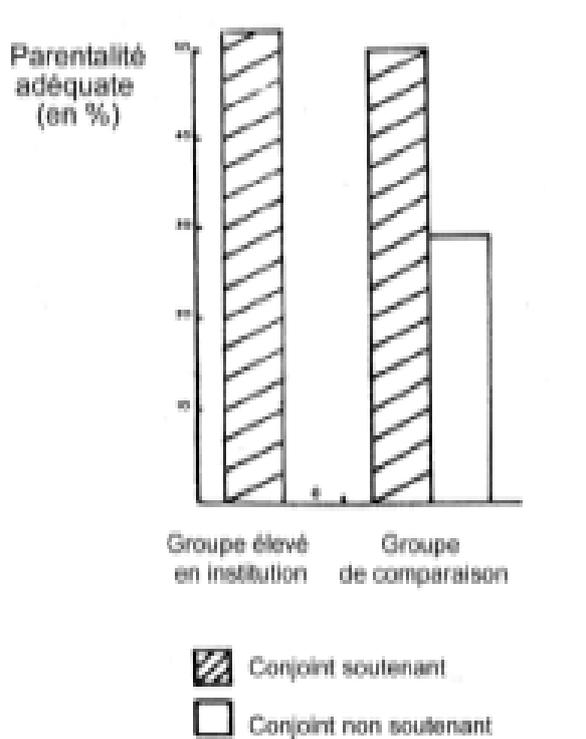


Figure 2 : Bonne parentalité et conjoint soutenant (Rutter, 1987 a).

Un autre effet d'interaction est également présent dans la même étude. Le fait de planifier sa future relation conjugale et son avenir professionnel est en lien étroit avec le fait de se marier avec un conjoint non déviant pour les femmes ayant grandi en institution, mais n'a pas de lien pour les femmes ayant été élevées par leurs parents.

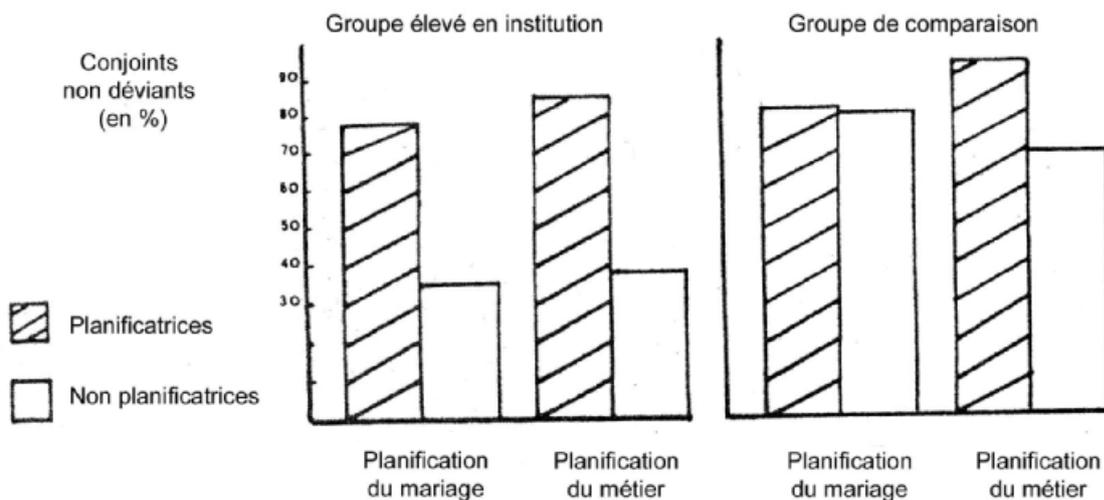


Figure 3 : Planification et conjoint non-déviant (Rutter, 1987 a).

Notons par ailleurs que le mariage, ainsi que le travail et les relations d'amitié, sont désignés comme des tournants de l'existence, jouant un rôle central dans la désistance (sortie de la délinquance), dans plusieurs études (Laub, Nagin & Sampson, 1998 ; Laub & Sampson, 1993 ; Warr, 1998).

#### A.4.6.2.3.4 Le rôle du lien social chez Lackey et Williams (1995)

Signalons également la recherche de Lackey et Williams (1995). Ces auteurs considèrent que le lien social (*social bond*) peut constituer un tournant de l'existence qui augmente la probabilité de relations non-violentes au sein de la famille chez les personnes ayant été maltraitées dans leur enfance. La théorie du lien social offre donc selon eux une explication de la « cessation intergénérationnelle de la violence ».

Ils se fondent sur la théorie du lien social de Hirschi, qui postule que ce phénomène comporte quatre dimensions : l'attachement (*attachment*), l'implication (*commitment*), l'engagement (*involvement*), et les croyances morales

- Attachement : les individus ayant des liens affectifs forts avec d'autres personnes significatives, tels que les amis ou les proches, ont moins de probabilités d'adopter un comportement déviant qui susciterait la désapprobation de leur part ;
- Implication : plus les individus s'investissent dans des modes de conduite conventionnels, en d'autres termes plus ils « misent » sur la conformité, et moins ils ont de probabilité d'adopter un comportement déviant ;
- Engagement : La personne engagée dans des activités conventionnelles est liée à des rendez-vous, des délais, des heures de travail, des plans, etc., de telle façon qu'elle a peu d'occasions de commettre des actes déviants ;
- Croyances morales : plus les individus croient en la validité morale des règles sociales, moins ils ont de risques de commettre des actes déviants.

Lackey et Williams estiment que chez les sujets ayant connu de la violence dans leur famille d'origine, la trajectoire personnelle peut être singulièrement modifiée par des événements de vie significatifs appelés transitions ou tournants. De telles occasions se présentent tout au long

de la vie. L'un de ces tournants consiste précisément à développer à l'âge adulte des liens d'attachement avec d'autres personnes.

Ils ont étudié le parcours de 287 hommes ayant connu la violence dans leur famille d'origine et constaté effectivement que l'attachement des hommes à leur partenaire et/ou à des amis et proches augmente la probabilité de la non-violence, l'attachement à la partenaire ayant l'effet le plus important. Par ailleurs, la dimension de croyance, mesurée par les menaces perçues de sanction, a également augmenté la probabilité de la non-violence. A nouveau, le lien avec la partenaire a l'effet le plus important, suivi par le lien avec les amis et proches, puis par le lien avec la communauté.

L'analyse du groupe de comparaison, c'est-à-dire 137 hommes n'ayant pas connu la violence dans leur famille, a montré que le lien social n'a pas d'effets significatifs sur la non-violence actuelle, à l'exception de la dimension de croyance dans le lien avec la communauté.

#### **A.4.6.2.3.5 Le rôle du service militaire chez Elder (1986)**

La recherche menée par Elder (1986) a montré que, pour les jeunes hommes issus d'un milieu désavantagé et qui faisaient preuve d'une faible compétence sociale, l'entrée précoce dans les Forces Armées s'est révélée un facteur protecteur car cela leur a permis de continuer leur scolarité et de reporter le mariage à une période de plus grande maturité. Ce n'est pas l'armée en soi qui a conduit aux résultats positifs puisque les jeunes hommes issus d'un milieu plus privilégié qui sont entrés à l'armée à un âge plus tardif ont généralement considéré cette expérience comme très perturbante car elle interrompait leur carrière et interférait avec leur vie familiale. A nouveau, un effet d'interaction opère. Cet exemple illustre par ailleurs un autre aspect des études sur la résilience. Les premières recherches insistaient sur la mise en évidence de facteurs protecteurs et de facteurs de risque. Aujourd'hui, on parle plutôt en termes de processus, sachant qu'un même événement (ici l'entrée à l'armée) peut constituer un facteur de risque ou de protection selon les circonstances.

#### **A.4.6.2.4 La distinction entre transition et tournant de l'existence**

Pour conclure cette section, notons qu'il y a une différence essentielle entre les concepts de transition et de tournant de l'existence, même si cette distinction n'est pas reconnue par tous les chercheurs comme nous avons pu le constater. La raison de cette assimilation vient

probablement du fait que ces deux termes se situent sur un continuum. On pourrait dire que la transition constitue un « changement dans la continuité », tandis que le tournant de l'existence implique un bouleversement radical, généralement positif.

D'ailleurs, un même événement peut entraîner une transition ou un tournant de l'existence selon le contexte et/ou selon la personne concernée. L'important se situe surtout dans l'impact objectif et subjectif que cet événement va avoir pour une personne. Prenons l'exemple de la conjugalité. Pour un jeune ayant connu une enfance marquée par l'affection et l'harmonie, le passage à une vie de couple peut constituer une transition importante, mais non un tournant car il ne bouleverse pas radicalement son approche de l'existence, son estime de soi, sa perception d'autrui. Inversement, pour l'ex-enfant maltraité n'ayant pas reçu l'amour qu'il méritait, une relation affective intense avec un(e) conjoint(e) peut entraîner une transformation radicale de son vécu personnel. Il en est de même pour le fait de devenir parent, qui peut constituer un tournant chez l'un, une transition chez l'autre.

D'ailleurs, un tournant de l'existence n'apparaît pas toujours comme tel pour le sujet au moment où il se produit. Par exemple, un jeune prédélinquant issu d'une famille dysfonctionnelle peut faire la connaissance d'un couple avec lequel il se lie d'amitié. Au fil du temps, l'influence de ces personnes va se faire sentir sur lui, il va reprendre sa scolarité, ce qui le conduira à une situation professionnelle qui le satisfait pleinement. Comme le fait remarquer Bandura (2002), « généralement, les choix opérés à des tournants cruciaux de l'existence n'apparaissent pas si importants au moment où ils sont faits. Ceci est dû au fait que leur signification découle du flux d'influences qu'ils inaugurent. C'est rétrospectivement que les tournants de l'existence apparaissent comme tels. »

- A.4.7 Conclusion : un nécessaire changement de regard, de la stigmatisation vers l'optimisme réaliste.

Il est temps de conclure cette partie. Le lecteur l'aura compris au fil des pages, la transmission intergénérationnelle de la maltraitance est l'exception et non la règle, contrairement à ce qui a été longtemps cru et affirmé. Cette erreur est aujourd'hui réparée et les chercheurs peuvent s'intéresser prioritairement aux processus qui conduisent à la cessation. Il reste cependant encore du chemin à faire dans cet univers de la recherche. Il est intéressant de savoir que je

n'ai trouvé l'expression « cessation intergénérationnelle de la maltraitance » que sous la plume de Lackey et Williams (1995), alors que celle de « transmission intergénérationnelle » est omniprésente, même dans les articles qui insistent sur le fait que cette transmission est rare.

Mais il y a plus. Car affirmer que les enfants maltraités deviendront des parents maltraitants n'est pas seulement une erreur de raisonnement, c'est aussi une faute morale. Ce lieu commun a condamné des milliers (des millions ?) de personnes à vivre dans la peur de la transmission, certains reculant l'âge de procréer, voire refusant plus ou moins consciemment d'avoir des enfants. Kaufman et Zigler donnent l'exemple d'une femme de 70 ans, gravement maltraitée dans l'enfance, à qui un professionnel de la santé mentale a conseillé de ne jamais avoir d'enfant parce qu'elle répéterait inévitablement le cycle de maltraitance (cités par Buchanan, 1996, p. 5).

Au cours d'un entretien, une femme m'a signalé le cas de son frère. Cet homme a voulu adopter les deux enfants de sa compagne. Cela lui a été refusé en invoquant comme motif la maltraitance qu'il avait subie dans son enfance.

Des phrases comme « On ne peut pas donner plus d'amour que ce qu'on a reçu » ou « On reproduit toujours ce qu'on a vécu » sont de véritables coups de poignard dans le cœur de l'ex-enfant maltraité qui s'efforce d'être un parent affectueux (Vanistendael & Lecomte, 2000). Comme le souligne Cyrulnik, « quand les blessés de l'âme vivent dans une culture pétrifiée qui les juge d'un seul regard et n'en change plus, ils deviennent victimes une deuxième fois. » (1999, p. 66). Ou encore : « Si l'autre lui dit que son trauma n'existe pas, qu'il l'a bien cherché ou qu'il est foutu, pourri et ne pourra jamais s'en remettre, le trauma devient délabrant puisqu'il empêche tout processus de réparation ou même de cicatrisation. C'est donc dans le discours social qu'il faut chercher à comprendre l'effet dévastateur du trauma, autant que dans les récits intimes de l'enfant. » (2001, p. 156).

Les connaissances accumulées au fil des ans par de nombreux chercheurs nous invitent ainsi à un changement de regard (Vanistendael, 1996 ; Vanistendael & Lecomte, 2000). La croyance commune erronée selon laquelle l'enfant martyr deviendra inéluctablement un parent bourreau ne peut conduire qu'au découragement et au pessimisme déterministe. Par contre, savoir que la plus grande partie des enfants maltraités deviendront des parents affectueux nous invite à un optimisme réaliste. Réaliste, car il n'est pas question évidemment de passer d'un

extrême à l'autre en considérant que, d'un coup de baguette magique (rencontre du conjoint, naissance des enfants), tout va aller soudainement pour le mieux dans le meilleur des mondes. La résilience est un processus long et aventureux, parfois ponctué de reculs temporaires. Mais elle est porteuse d'espérance.

En conclusion d'une revue de la littérature intitulée « Les enfants maltraités deviennent-ils des parents maltraitants ? », Kaufman et Zigler (1987, p. 191) affirment : « Le temps est venu de mettre de côté le mythe intergénérationnel et, pour les professionnels, de demander “ Les enfants maltraités deviennent-ils des parents maltraitants ? ” et de demander, à la place “ Dans quelle conditions la transmission de la maltraitance risque-t-elle le plus de survenir ? »

On peut même modifierais quelque peu la question et la formuler ainsi : « Quels sont les processus qui conduisent à ne pas reproduire la maltraitance ? ». Les études qui viennent d'être recensées, ainsi que d'autres présentées infra, nous fournissent d'utiles éléments d'information.

Mais il nous faut maintenant faire un pas de plus et nous intéresser aux explications théoriques possibles de la transmission / cessation intergénérationnelle de la maltraitance.

## B) THEORIES EXPLICATIVES

La résilience est au départ un constat empirique, non une construction théorique. Cette tradition perdue, puisqu'un grand nombre de recherches sur la résilience ne font pas référence à un substrat théorique explicatif. Quoiqu'il en soit, il est probable qu'aucune théorie ne peut revendiquer à elle seule de pouvoir expliquer cette expérience humaine.

Selon Masten (1999), la seconde génération de recherches commence. La première a permis de mettre en évidence une liste de facteurs protecteurs qui émergent de façon constante comme corrélats d'un bon développement psychosocial chez les enfants à risque, en particulier la qualité de l'éducation parentale, de bonnes capacités intellectuelles et une bonne estime de soi. Mais il est aujourd'hui nécessaire de porter les regards dans deux directions nécessaires et complémentaires : la théorisation et la compréhension des processus.

De manière proche, Luthar, Cicchetti & Becker (2000) soulignent qu'au cours des deux dernières décennies, les travaux empiriques ont glissé de l'identification des facteurs protecteurs à la compréhension des processus protecteurs sous-jacents. Plutôt que de simplement étudier quels facteurs de l'enfant, de la famille et de l'environnement sont impliqués dans la résilience, les chercheurs s'efforcent de plus en plus de comprendre comment ces facteurs peuvent contribuer à des résultats positifs. Ceci semble essentiel à la fois sur le plan théorique, de la recherche et des interventions.

La réflexion théorique sur la résilience est donc encore dans les limbes, malgré des tentatives actuelles plus ou moins heureuses de progresser dans ce domaine (Fonagy & al., 1994 ; Luthar, 1993 ; Luthar, Cicchetti & Becker, 2000 ; Masten, 1999 b, 2001 ; Mrazek & Mrazek, 1987 ; Richardson, 2002 ; Rutter, 1993). Plus ou moins heureuses car, si l'on ne peut par exemple que souscrire au choix de Fonagy de mettre l'accent sur l'importance de la mentalisation dans la résilience (cf *infra*) ou de Masten de distinguer les processus compensatoires, modérateurs ou protecteurs (cf *supra*), il est permis en revanche d'être plus critique sur l'étrange syncrétisme élaboré par Richardson qui estime que « l'énergie ou la force qui conduit une personne de la survie à la réalisation de soi (*self-actualization*) peut être appelée quanta, chi, esprit, Dieu ou résilience. » (2002, p. 315).

Pour ne prendre que le domaine de la maltraitance, il y aurait beaucoup à dire sur ce remarquable paradoxe : il existe plusieurs propositions théoriques visant à expliquer la transmission de la maltraitance, mais aucune sur la cessation, alors même que, comme nous l'avons vu précédemment, celle-ci est la norme bien plus que l'exception. Il serait cependant vain de se lamenter sur cet état de fait. Plus constructive semble être la démarche consistant à se servir de ces réflexions déjà existantes comme d'un tremplin, à en tirer si possible des orientations théoriques sur la résilience. Car si telle ou telle théorie est supposée expliquer la transmission, pourquoi ne serait-elle pas apte à expliquer également la cessation, éventuellement par adaptation, voire retournement des concepts. C'est essentiellement l'orientation adoptée dans les pages qui suivent.

Trois grandes approches conceptuelles ont abordé la transmission intergénérationnelle de la maltraitance, la théorie de l'attachement, la théorie de l'apprentissage social et la psychanalyse. La biologie et la génétique sont singulièrement absentes dans ce courant de recherches<sup>5</sup>.

- **L'attachement** postule que la transmission de la maltraitance est médiatisée par les représentations (modèles opérants internes) que l'enfant a du parent - comme personne indisponible et rejetante - et de lui-même - comme étant sans valeur et non « aimable »- (Bowlby, 1969, 1973, 1980 ; Halfon, 1997 ; Main & Goldwyn, 1984 ; Morton & Browne, 1998 ; Zeanah & Zeanah, 1989).
- **L'apprentissage social** considère que l'individu observe les comportements agressifs, puis les imite s'il estime qu'ils conduisent à des résultats favorables à leur auteur. Il peut également y avoir apprentissage de normes : l'enfant apprend alors qu'une discipline sévère, voire la maltraitance, constitue une forme normale d'éducation (Bandura, 1973 ; Boye-Beaman, 1994 ; MacEwen, 1994 ; Simons, Whitbeck, Conger & Wu, 1991).

---

<sup>5</sup> DiLalla et Gottesman (1991) ont proposé, sur la base d'études criminologiques et de recherches en physiologie, que la transmission intergénérationnelle des comportements violents a une base biologique. Mais Widom (1989 c), qui était directement visée par cet article, a répondu en disant que les études sur les fondements biologiques et génétiques de la maltraitance et de la négligence sont quasiment inexistantes.

- **La psychanalyse** utilise surtout le concept d'identification à l'agresseur, mécanisme de défense par lequel le sujet intériorise inconsciemment l'agression du parent maltraitant et la dirige contre son enfant. (Blum, 1987 ; Freud A., 1946/1996 ; Green, 1985, 1998 ; Papazian, 1994).

Ces trois approches seront donc successivement présentées, en s'attardant plus longuement sur la théorie de l'attachement qui présente, contrairement aux deux autres, des outils permettant une opérationnalisation de la résilience. Par ailleurs, de nouvelles perspectives seront ouvertes en faisant appel à la théorie de l'efficacité personnelle et au concept de contre-modélage.

- **Le contre-modélage** est un concept nouveau, élaboré dans le contexte de la présente étude. Il postule qu'à partir d'un certain niveau de violence subie, l'enfant, le jeune, a de fortes probabilités de vouloir agir de manière différente du (de ses) parent(s) maltraitant(s). Une fois devenu parent, cela s'exprime par la volonté clairement affirmée de faire avec ses propres enfants le contraire de ses parents, et donc notamment de ne pas les maltraiter.
- **La théorie du sentiment d'efficacité personnelle** (Bandura, 1997/2002) postule que lorsqu'une personne s'estime capable d'accomplir telle ou telle action, elle a plus de probabilité d'y arriver, quelles que soient ses compétences initiales. En effet, cette croyance va la motiver, la conduire à s'entourer des soutiens humains et matériels pour réussir, va l'aider à persévérer malgré les difficultés, etc. Appliquée à notre sujet, elle prédit qu'un parent ex-maltraité qui est convaincu de son efficacité parentale aura peu de risques d'être maltraitant.

## B.1 LA THEORIE DE L'ATTACHEMENT

- B.1.1 Aux origines : une approche éthologique et sociocognitive

Initialement élaborée par John Bowlby (1969, 1973, 1980), la théorie de l'attachement constitue aujourd'hui l'un des principaux cadres conceptuels d'étude des relations interpersonnelles du jeune enfant. Le concept d'attachement, qui désignait au départ le lien affectif d'un bébé envers un individu spécifique, durable dans le temps et l'espace et facilitant la protection et la survie du jeune, a été progressivement élargi, au point de qualifier également aujourd'hui les relations des individus plus âgés, voire des adultes.

Bowlby, fortement influencé par les recherches en éthologie, a proposé qu'il existe une complémentarité adaptative entre les comportements parentaux de soins et les comportements d'attachement du jeune au parent. Selon lui, « l'éthologie considère la propension à établir des liens émotionnels forts avec des personnes particulières comme une composante fondamentale de la nature humaine. » (1992, p. 11) Ainsi, la théorie de l'attachement postule, contrairement à la conception psychanalytique, que les liens d'attachement sont génétiquement déterminés et non subordonnés au nourrissage et à la sexualité.

A côté de ce besoin primaire d'attachement existe un autre besoin, complémentaire et tout aussi fondamental chez le jeune enfant, qui est celui d'explorer l'environnement, de jouer et de participer à des activités avec ses pairs. Il ne peut être assouvi que si, grâce aux expériences passées, l'enfant sait que son parent est disponible et prêt à répondre. Ainsi, un type d'attachement dit sécurisé peut se développer au fil des mois, si les réponses de l'adulte aux signaux du bébé sont appropriés et rapides.

La théorie de l'attachement est en grande partie fondée sur les recherches éthologiques. Or, celles-ci ont mis en évidence les concepts d'empreinte et de période sensible (ou critique) : c'est au cours des premiers jours, voire des premières heures qui suivent la naissance que le jeune animal s'attache à sa mère (ou à un substitut maternel, le cas échéant). Bowlby a repris ces concepts en les appliquant à l'espèce humaine. Dès 1951, dans un rapport destiné à l'OMS, il exprimait cette conception fortement déterministe, en affirmant que les conséquences d'un manque d'amour maternel au cours des deux premières années de vie présentaient le risque d'être définitivement dommageables. (cité par Rutter, 1987). Selon

Bowlby, la confiance ou le manque de confiance en la disponibilité de la figure d'attachement se renforce progressivement de la petite enfance à l'adolescence : quelle que soit la croyance qui tend à se développer au cours de ces années, celle-ci demeurera « identique tout au long de la vie » (1978, p. 267).

Mais Bowlby ne s'est pas contenté des connaissances éthologiques pour élaborer sa théorie ; il y a également incorporé des éléments sociocognitifs. Selon lui, chaque jeune enfant construit une représentation (un modèle interne opérant (*internal working model*) de chacun de ses parents (ou fournisseur de soins), caractérisée en particulier par la disponibilité ou non du parent. Il construit également un modèle interne de lui-même comme figure digne ou non d'être aimée. Ces deux modèles ont tendance à se développer de manière complémentaire, se confirmant réciproquement et se généralisant. « Ainsi, un enfant non désiré a des chances, non seulement de se sentir non désiré par ses parents, mais de penser qu'il est indésirable par essence, plus précisément indésirable de tous. A l'opposé, un enfant très aimé risque, en croissant, non seulement de se croire aimé de ses parents, mais aimable pour tout le monde. » (Bowlby, 1978, p. 271).

- B.1.2 Une opérationnalisation majeure : la Situation étrange

La théorie de l'attachement a suscité beaucoup d'intérêt (et de controverses) chez les chercheurs, ce qui a conduit à de multiples affinements théoriques et méthodologiques. Sur le plan théorique, la principale modification concerne la remise en question des notions de période sensible et d'empreinte dans l'espèce humaine. Diverses études, dont certaines seront détaillées plus loin, conduisent en effet à adopter une vision nettement moins déterministe du développement affectif et relationnel chez l'être humain.

Sur le plan méthodologique, une avancée majeure a été fournie par Mary Ainsworth, ex-collaboratrice de Bowlby, qui a opérationnalisé l'observation des comportements d'attachement en élaborant une méthode destinée à mettre en évidence des catégories d'attachement bien différenciées (Ainsworth & al., 1978). La Situation étrange (traduction peu adéquate de *Strange situation* –Situation avec personne étrangère aurait été préférable-, mais pour lequel l'usage prévaut aujourd'hui) se déroule en plusieurs phases dont voici les principales. Un bébé d'un an est avec sa mère dans une salle d'expérimentation ; une femme inconnue du bébé s'approche de lui ; la mère quitte la pièce, laissant l'enfant seul avec l'étrangère ; la mère revient et l'on observe le comportement du bébé avec celle-ci.

La Situation étrange a permis à Ainsworth de mettre en évidence trois grandes catégories d'attachement chez le bébé :

- la plupart des enfants (66 %) protestent lors de la séparation, puis manifestent du plaisir au retour de leur maman. Ainsworth déclare qu'ils ont développé un attachement sécure (catégorie B)
- D'autres enfants (22 %) ne semblent pas affectés par le départ de leur mère et semblent éviter celle-ci quand elle revient. Leur attachement est qualifiés d'insécure évitant (catégorie A)
- D'autres encore (12 %) semblent anxieux lors de la séparation, mais manifestent un mélange de recherche de proximité et de résistance lorsque la mère revient. Leur attachement est dit insécure ambivalent (catégorie C).

La méta-analyse réalisée par van Ijzendoorn et Kroonenberg (1988) sur les types d'attachement selon les cultures (presque 2000 classifications réalisées dans 32 études au sein de 8 pays) obtient des différences parfois importantes (inter- mais aussi intraculturelles), mais aboutit finalement à des pourcentages moyens proches de ceux obtenus par Ainsworth & al. : 65 % pour la catégorie B, 21 % pour la catégorie A et 14 % pour la catégorie C.

Par la suite, Main et ses collaborateurs (Main, Kaplan & Cassidy, 1985), constatant qu'un certain nombre des bébés qu'ils avaient observés ne pouvaient être classifiés dans aucune des catégories déjà existantes, ont proposé une quatrième catégorie (D), qu'ils appellent insécure-désorganisée-désorientée. Ces enfants manifestent des comportements inhabituels : un arrêt du mouvement dans une posture suggérant la dépression, la confusion ou la peur, un désordre des séquences temporelles attendues (par exemple, un fort évitement après une forte recherche de proximité), la manifestation simultanée de comportements contradictoires (par exemple, s'approcher avec la tête détournée). La majorité de ces enfants avaient des parents qui avaient souffert de traumatisme dans leur propre histoire d'attachement.

Dans une revue de la littérature, Morton et Browne (1998) ont recensé 13 études sur l'attachement insécure d'enfants maltraités ou négligés. Toutes mettent effectivement en évidence que le pourcentage de bébés sécures est moindre chez les maltraités, 11 études obtenant des résultats significatifs.

La Situation étrange est aujourd'hui la méthode par excellence d'étude du comportement d'attachement des bébés. Notons cependant au passage que cette procédure expérimentale a fait l'objet de diverses critiques : manque de fiabilité du protocole expérimental

(Pierrehumbert, 1992) ; manque de validité écologique et risque de transposer des résultats obtenus dans une condition artificielle vers la vie réelle (Bronfenbrenner, 1974 ; Field, 1987). Ainsi, Field a fait remarquer que chez certains bébés reçus dans une garderie, et ayant donc l'expérience répétée d'une mère allant et venant, l'évitement peut être un style de coping adaptatif. Quant à Bronfenbrenner, il a souligné ironiquement qu'« une grande partie de la psychologie du développement est la science du comportement des enfants dans des situations étranges avec des adultes étranges. » (1974, p 3).

- B.1.3 La catégorie d'attachement : une caractéristique relationnelle modifiable, non un trait personnel stable

La conception initiale déterministe de la théorie de l'attachement postulait qu'un certain type d'attachement se met en place au cours de la prime enfance et se maintient chez l'individu tout au long de son existence. Cette conception est aujourd'hui largement abandonnée, car deux types de données montrent clairement que le type d'attachement n'est pas un trait stable inhérent au sujet :

- le bébé peut manifester une catégorie d'attachement différente selon la personne avec laquelle il se trouve en relation
- un participant peut glisser d'une catégorie d'attachement à une autre au fil du temps, en fonction de changements dans son environnement relationnel.

Ces deux aspects seront examinés, en s'attardant surtout sur le second, plus pertinent pour le présent propos.

La Situation étrange a surtout été utilisée avec des dyades mère-bébé, mais parfois également avec d'autres personnes adultes que la mère. On a ainsi pu constater qu'un jeune enfant peut être sécure avec sa mère et insécure avec son père, ou l'inverse (Pierrehumbert, 1992). La qualité d'attachement apparaît ainsi spécifique à la dyade mère-enfant ou à la dyade père-enfant. Cette « souplesse » du bébé a probablement une valeur adaptative. De même, l'enfant peut développer un type d'attachement spécifique avec une éducatrice. Au-delà du strict constat scientifique, ce résultat est important car il montre que l'enfant peut bénéficier d'une base d'attachement sécure en dehors de la famille, si ses parents sont défaillants.

- B.1.4 L'Interview d'attachement adulte : « un changement de cap historique »

Venons-en maintenant au passage d'une catégorie d'attachement à une autre, au fil du temps. Ceci a pu être mis en évidence grâce à la mise au point d'une nouvelle méthodologie. En effet, la procédure de la Situation étrange, imaginée par Mary Ainsworth, permet d'évaluer l'attachement du bébé, mais perd évidemment sa pertinence lorsque l'enfant grandit. Aussi, comment faire pour évaluer le type d'attachement d'un adolescent, voire d'un adulte ? Mary Main et ses collègues ont précisément mis au point un outil spécifique, intitulé l'Entretien d'Attachement Adulte (*Adult Attachment Interview* ; AAI). L'avancée se situe sur deux plans, théorique et méthodologique.

Sur le plan théorique tout d'abord, Main fait glisser la théorie de l'attachement de l'univers de l'observation des comportements (éthologie) à celui des représentations (psychologie sociocognitive). Certes, Bowlby avait déjà ouvert la voie dans ses écrits, mais c'est véritablement à partir de l'article de 1985, au titre significatif, que cette orientation va se développer (« Sécurité dans la petite enfance, dans l'enfance et à l'âge adulte : un mouvement vers le niveau de la représentation » (Main., Kaplan & Cassidy, 1985). Certains auteurs n'hésitent pas à parler à ce sujet de « changement de cap historique » (Pierrehumbert, 1998 p. 7) ou de « glissement révolutionnaire de l'attention » (van Ijzendoorn, 1995 p. 388).

Sur le plan méthodologique ensuite, la procédure consiste en un entretien semi-directif visant à recueillir un compte-rendu, par le participant adulte ou adolescent, de ses expériences enfantines d'attachement. Le but est certes de faire émerger les souvenirs, mais plus encore l'interprétation, la représentation que le participant leur donne ici et maintenant. On lui demande de décrire ses relations avec ses parents et d'évaluer l'influence qu'elles ont sur son existence ; on lui demande également de décrire ses attitudes envers ses proches dans sa famille actuelle. L'AAI ouvre ainsi la voie à des études intergénérationnelles de l'attachement.

Main et Goldwyn précisent que « ce qui était évalué ici était la capacité de la mère à parler de son passé et d'évaluer son influence de manière cohérente. Le propos était considéré comme hautement cohérent quand il y avait un courant d'idées régulier et se développant concernant les relations et leurs influences. Il était considéré incohérent quand il y avait des contradictions non reconnues par la personne, quand celle-ci perdait le fil des questions sur le

sujet, quand il y avait des changements et des connexions bizarres dans le propos. Ainsi, la mère évaluée comme incohérente fait des remarques soudaines qui semblent hors de propos ou introduit dans son discours des thèmes apparemment sans lien qui interrompent le courant de ses idées. » (Main & Goldwyn, 1984, p. 212-213).

L'AAI porte donc moins sur le contenu du discours que sur sa structure : une procédure complexe de codage vise à évaluer la cohérence des propos et la qualité des souvenirs. Le fondement conceptuel de cette procédure est la « théorie de la conversation » de Grice (1979). Selon ce linguiste, l'interprétation d'un énoncé dépend du respect de quatre règles de communication :

- la règle de qualité : « N'affirmez pas ce que vous croyez être faux et ce pour quoi vous manquez de preuve »
- la règle de quantité : « Soyez succinct, mais complet »
- la règle de relation : « Parlez à propos »
- la règle de manière : « Soyez clair et ordonné ».

L'AAI permet de mettre en évidence quatre type d'états d'esprit concernant l'attachement :

- **L'attachement sécure-autonome (F)**. Ici, les quatre règles de communication sont respectées. La personne se souvient bien des relations avec ses parents lorsqu'elle était enfant et en fait une description claire et cohérente, que les expériences enfantines aient été marquées par l'affection ou non, ce qui montre bien que ce n'est pas le contenu qui est évalué par l'AAI, mais l'interprétation qu'en fait le sujet. Ces personnes accordent généralement de l'importance aux relations d'attachement.
- **L'attachement détaché (*dismissing*) (Ds)**. Dans ce cas, la règle de qualité de Grice n'est pas respectée, c'est-à-dire que certaines affirmations (par exemple « J'ai eu un père extraordinaire ») sont contredites par des données biographiques. Ce type d'attachement caractérise des personnes qui ne s'engagent pas émotionnellement, qui décrivent souvent leurs parents comme normaux, voire idéaux, tout en ayant peu de souvenirs de leur enfance
- **L'attachement préoccupé-accaparé (E)**. Ici, ne sont pas respectées les règles de relation (propos hors sujet), de manière (discours vague et/ou confus) et de quantité

(flot de paroles). Le participant est irrité ou passif lorsqu'il parle de ses parents, parfois de façon ambivalente (dépendance affective), et fait une description incohérente de son passé.

- **L'attachement non-résolu-désorganisé (U)**. Dans ce cas, le participant présente une perturbation dans le fil de son raisonnement (il peut, par exemple, décrire le décès d'une personne à des moments différents). Ceci est généralement le fait de personnes ayant été maltraitées ou endeuillées dans leur enfance.

L'AAI a généré de nombreuses recherches. Seront successivement examinées deux orientations particulièrement intéressantes pour le présent propos :

- les recherches longitudinales **intragénérationnelles**, évaluant le niveau de continuité de catégorie d'attachement d'individus entre la petite enfance et l'âge adulte
  - les recherches **intergénérationnelles**, évaluant le niveau de correspondance entre le type d'attachement du bébé et celui d'un parent (généralement la mère).
- B.1.5 La continuité/discontinuité intra-individuelle de la catégorie d'attachement au fil des ans

#### **B.1.5.1 Etudes longitudinales à court et moyen terme (du bébé à l'enfant)**

##### **B.1.5.1.1 Diverses interprétations possibles de la continuité**

Pour ce qui est de la continuité du type d'attachement d'un individu au fil du temps, nous avons vu plus haut que la position de Bowlby était initialement déterministe. Les travaux contemporains ont sensiblement remis en question cette conception. Considérons successivement les résultats d'étude portant sur la continuité à moyen terme (quelques mois ou années d'écart) et à long terme (de la petite enfance à l'âge adulte).

Les premières, qui comparent les types d'attachement du jeune enfant à quelques mois ou années d'intervalle, montrent clairement qu'il existe une forte continuité du type d'attachement. Par exemple, Main et Cassidy (1988) constatent que 84 % des enfants évalués à l'âge d'un an dans la Situation étrange sont toujours présents dans la même catégorie d'attachement cinq ans plus tard.

Mais cette continuité pose plus de questions qu'elle n'en résout. En effet, au moins trois types d'interprétations peuvent en être fournies. Ainsi, la continuité des modes d'attachement peut être due à

- la continuité du tempérament infantin
- l'impact durable des expériences enfantines précoces, lié à l'existence d'une période sensible d'attachement
- la continuité du mode d'interaction parent-enfant.

Lamb a beaucoup fait pour que cette troisième interprétation soit prise en considération (Lamb & al., 1984 ; Lamb, 1987). Par exemple, il a présenté une synthèse de travaux sur l'attachement, en s'arrêtant entre autres sur deux études sur la continuité (Lamb & al., 1984). La première (Waters, 1978) constate que 48 bébés sur 50 (soit 96 %) ont présenté la même classification à 12 et 18 mois. Or, ces enfants vivaient dans des familles de la classe moyenne, stables en ce qui concerne l'emploi du père, le lieu de résidence et le statut conjugal. Par contre, une autre étude réalisée auprès de familles de bas niveau socio-économique (Vaughn & al., 1979) a montré que seulement 62 bébés sur 100 obtenaient la même qualification d'attachement à 12 et 18 mois. Parmi les mères d'enfants initialement sécures, celles dont les enfants avaient glissé dans la catégorie d'attachement insécure avaient subi un stress de la vie significativement plus important.

#### **B.1.5.1.2** La série de recherches d'Egeland et de ses collaborateurs (1988, 1993)

Une part importante des connaissances sur la continuité/discontinuité du mode d'attachement nous est fournie par les fameuses *Minneapolis studies*. Dans un article au titre significatif « La résilience en tant que processus », Egeland et ses collaborateurs (1993) résument l'ensemble des recherches qu'ils ont menées sur ce thème, déjà présentées dans les sections A.2.3.2.1 et A.4.4.3. Par exemple, 40 % des bébés étudiés ont changé de catégorie d'attachement entre 12 et 18 mois. Pour les garçons, le glissement de l'attachement anxieux vers l'attachement sécure était lié à un changement de l'interaction mère-enfant et du stress de la vie. Pour les filles, la discontinuité était surtout liée aux caractéristiques personnelles de la mère, et moins aux facteurs de relation et contextuels.

Dans une étude portant sur l'adaptation de la petite enfance à la période préscolaire, ces auteurs ont constaté un haut degré de continuité du type d'attachement. Mais ils ont

également noté des exceptions notables. Les enfants à l'attachement sécure dans la petite enfance mais qui ont présenté ultérieurement des problèmes de comportement avaient des mères qui leur fournissaient moins de soutien émotionnel, de direction et de structure dans une tâche d'enseignement à 42 mois.

Autre résultat : la continuité entre la petite enfance et les premières années d'école dépendait du niveau de risque et du sexe de l'enfant : les garçons à faible risque présentaient une forte continuité, contrairement à ceux vivant dans un milieu à multiples facteurs de risque. Pour les filles, la continuité entre la petite enfance et les premières années d'école était faible, quel que soit le niveau de risque.

Le suivi effectué dans les premières années scolaires a fourni des résultats similaires concernant le changement. Lorsqu'une discontinuité était observée, elle pouvait être expliquée par des changements de l'interaction mère-enfant, de l'environnement familial, du stress familial et du fonctionnement maternel (par exemple, des changements dans la symptomatologie dépressive). Les enfants dont le fonctionnement a empiré au fil du temps ont été confrontés à une baisse significative du soutien environnemental. Inversement, ceux ayant fait preuve d'une certaine amélioration, par rapport à une mauvaise adaptation antérieure, avaient bénéficié d'une amélioration des soins et/ou d'un soutien plus important.

Ces travaux, et d'autres encore, conduisent aujourd'hui la majorité des chercheurs à considérer que la stabilité du type d'attachement du jeune enfant dépend surtout de la stabilité de son environnement affectif.

Mais qu'en est-il de la continuité/discontinuité du mode d'attachement à long terme, c'est-à-dire entre la petite enfance et l'âge adulte ?

#### **B.1.5.2** *Etudes longitudinales à long terme (du bébé à l'adolescence et au jeune adulte)*

La double affirmation de Lamb selon laquelle la continuité des figures d'attachement est surtout due à la continuité des conditions environnementales, et selon laquelle l'environnement peut faciliter une amélioration du mode d'attachement de l'enfant, est confirmée par l'étude de Hodges et Tizard (1989). Ils ont mené une étude longitudinale auprès d'enfants qui avaient été placés dans une institution avant l'âge de 4 mois, et au moins jusqu'à

l'âge de 2 ans sans interruption. Par la suite, certains de ces enfants ont été adoptés, d'autres sont retournés chez leurs parents biologiques, et d'autres encore sont restés dans l'institution. Ils ont été évalués aux âges de 4, 8, et 16 ans. Les enfants qui sont retournés avec leurs parents ont ainsi été à nouveau exposés aux influences de leur famille perturbée. La plupart d'entre eux ont manifesté plus de comportements antisociaux et d'apathie que les enfants adoptés. Ceux-ci, dont la plupart vivaient dans des familles stables et qui s'investissaient fortement dans la relation avec l'enfant, ont établi une forte relation d'attachement avec leurs parents adoptifs. Les liens d'attachement de ces jeunes avec leurs parents adoptifs étaient de la même qualité que ceux présents dans les familles d'un groupe de comparaison de familles de la population générale, et différaient fortement des cas où le jeune avait été replacé dans sa famille d'origine. Comme le font remarquer les auteurs, « des soins institutionnels précoces avec un manque d'attachements proches n'ont pas nécessairement conduit à une incapacité ultérieure à établir un attachement proche envers les parents et à faire partie intégrante de la famille comme n'importe quel autre enfant. » (p. 93)

Cependant, dans leurs relations sociales hors de la famille, les jeunes adoptés étaient plus orientés vers l'attention adulte et avaient plus de difficultés avec leurs pairs et moins de relations proches que les enfants du groupe contrôle. Ceci les rapprochait des jeunes qui étaient retournés dans leur famille d'origine.

Ceci nous invite à nous intéresser au devenir psychologique à long terme des individus maltraités dans leur enfance, notamment en termes de catégories d'attachement.

C'est précisément un tel bilan que nous fait découvrir un récent numéro de *Child development* (mai-juin 2000) présentant les quatre seules études longitudinales menées aux USA sur le sujet<sup>6</sup>. Certaines sont d'ailleurs la continuation logique d'études sur la continuité à court terme antérieurement publiées. L'attachement chez le nourrisson a été évalué par la Situation étrange et les représentations de l'attachement chez l'adolescent ou le jeune adulte (maximum 20 ans) l'ont été par l'Interview d'Attachement Adulte.

---

<sup>6</sup> Deux autres études de continuité de l'attachement depuis la petite enfance jusqu'à 16 ans ont été réalisées en Allemagne.

### B.1.5.2.1 Synthèse des résultats de quatre études (2000)

Voici deux tableaux synthétisant les résultats obtenus par ces différentes recherches. Le premier montre les taux de stabilité du type d'attachement, en précisant le nombre de personnes qui se maintiennent dans la même catégorie ou qui, au contraire, glissent d'une catégorie à l'autre.

	enfants sécures -> adultes sécures	enfants sécures -> adultes insécures	enfants insécures -> adultes insécures	enfants insécures -> adultes sécures	Taux de stabilité d'attachement avec 2 catégories*	Taux de stabilité d'attachement avec 3 catégories
Waters, Merrick & al. (2000)	20	9	16	5	72 % (36/50)	64 % (32/50)
Hamilton (2000)	7	5	16	2	76,6 % (23/30)	63,3 % (19/30)
Weinfield & al. (2000)	12	22	17	6	50,9 % (29/57)	38,6 % (22/57)
Lewis & al. (2000)	34	26	9	15	51,2 % (43/84)	–

Tableau 6 : Taux de stabilité de l'attachement de l'enfance à l'âge dans quatre études.

\* Le nombre de personnes à l'attachement stable de cette colonne résulte logiquement de l'addition des nombres des colonnes 2 et 4.

La colonne 6 du tableau 6 montre qu'il y a une certaine continuité de la catégorie d'attachement - mise en évidence dans les deux premières études -, mais qui n'est pas systématiquement présente puisque dans les deux dernières études, une personne sur deux change de catégorie d'attachement de la petite enfance au début de l'âge adulte.

Par ailleurs, et de façon logique, le taux de stabilité de la catégorie d'attachement diminue lorsque l'on prend en compte non plus deux catégories, mais trois. A titre d'exemple, dans l'étude de Weinfield & al. (2000), seulement un peu plus d'un participant sur trois a conservé la même catégorie d'attachement si l'on tient compte des trois catégories, et un participant sur deux si l'on utilise seulement deux catégories. A noter que la quatrième catégorie, insécure-désorganisé, proposée par Main, n'existait pas encore au moment de l'évaluation de l'attachement des bébés.

Cependant, ne prendre en compte que le taux général de continuité de l'attachement n'a pas grande signification : il est surtout utile de se demander si tel ou tel événement peut éventuellement entraîner une modification du type d'attachement au fil du temps. C'est précisément ce qu'ont fait les auteurs de ces études. Les événements retenus sont généralement (sauf pour l'étude de Weinfield & al., 2000, cf. précisions infra) la perte d'un parent, le divorce des parents, une maladie menaçant la vie d'un parent ou de l'enfant (diabète, cancer, crise cardiaque), une maladie psychiatrique d'un parent, la maltraitance physique ou l'abus sexuel par un membre de la famille.

Comme le montre le tableau 7, la stabilité de l'attachement est effectivement médiatisée par les événements négatifs. On ne sera pas surpris d'apprendre que les taux les plus élevés de continuité concernent, d'une part les personnes initialement sécures et qui n'ont pas subi d'événements stressants majeurs, d'autre part les personnes qui, inversement, manifestent initialement un attachement insécure et qui subissent ensuite des événements de vie stressants. L'étude de Weinfield & al. (2000) est absente de ce tableau car les auteurs ne fournissent pas de chiffres pouvant y être intégrés.

	Population initialement sécurée		Population initialement insécure	
	Avec événements négatifs	Sans événements négatifs	Avec événements négatifs	Sans événements négatifs
Waters, Merrick S., & al. (2000) (1 an -> 20 ans)	33,3 % (3/9)	85 % (17/20)	77,8 % (7/9)	66,6 % (8/12)
Hamilton (2000) (bébés -> adolescents)	50 % (4/8)	75 % (3/4)	100 % (15/15)	33,3 % (1/3)
Lewis & al. (2000)* (1 an -> 18 ans)	11,1 % (1/9)	64,7 % (33/51)	60 % (3/5)	31,6 % (6/19)

Tableau 7 : Taux de stabilité d'attachement en fonction des événements négatifs vécus.

\* Dans cette étude, l'événement négatif pris en compte est le divorce des parents.

NB : Pour simplifier la lecture, les chiffres et taux de discontinuité ne sont pas indiqués sur ce tableau. Mais il est évident que pour chaque colonne, une colonne complémentaire de discontinuité aurait pu être juxtaposée. Ainsi, la première case (en haut à gauche) aurait pu être suivie par la case complémentaire concernant les personnes initialement sécurées et devenues insécures après un ou des événements négatifs : 6/9, soit 66,6 %.

L'intérêt des taux ici présentés est particulièrement manifeste si on les compare à ceux du tableau 6. Par exemple, pour l'étude de Lewis & al. (2000), on constate que le taux moyen de stabilité de l'attachement de 51,2 % pour les 84 participants de l'étude (tableau 6) dissimule d'importantes disparités puisque les pourcentages varient de 11,1 % (individus sécurés à un an et à 18 ans qui ont entre temps subi un divorce parental) à 64,7 % (même catégorie d'individus mais n'ayant pas subi de divorce) (tableau 7).

#### B.1.5.2.2 Interaction entre catégorie initiale d'attachement et événements de vie négatifs

Un des enseignements les plus manifestes de cet ensemble de recherches est l'effet d'interaction entre catégorie initiale d'attachement et survenue d'événements de vie négatifs. Dans l'étude de Waters, Merrick & al. (2000), les événements négatifs entraînent, chez une

forte proportion d'individus initialement sécures, un glissement vers un type d'attachement insécure, comme le montre la comparaison des colonnes 2 et 3. Par contre, de façon logique, ils ne modifient pas la catégorie d'attachement des participants qui étaient déjà insécures dans la petite enfance, comme on peut le constater en comparant les colonnes 4 et 5.

Dans l'étude de Hamilton (2000), cet effet d'interaction est également présent, mais se manifeste essentiellement sous la forme du maintien de l'attachement insécure chez les personnes manifestant initialement cette forme d'attachement. Fort de ces résultats, Hamilton conteste le postulat de Bowlby (1982) selon lequel la continuité de l'attachement est maintenu principalement par la formation chez l'enfant d'un modèle interne opérant de soi et d'autrui qui est ensuite véhiculé par l'individu. Ici, c'est plutôt l'environnement qui maintient la continuité du type d'attachement chez les participants initialement insécures.

L'étude de Weinfield & al. (2000) présente un statut particulier au sein de cet ensemble de recherches, puisque les participants étudiés présentaient dans l'enfance un risque élevé de mauvaise adaptation développementale, notamment en raison du faible revenu parental et du fait que 62 % des mères étaient seules et que 82 % des grossesses n'avaient pas été planifiées. Pour cette raison, les auteurs ont utilisé des événements de vie négatifs différents de ceux pris en compte dans les autres études. En effet, si ces derniers avaient été retenus, 91,2 % des participants de cet échantillon auraient vécu au moins un événement négatif. Aussi, les événements ici retenus sont le stress de vie maternel, la dépression maternelle, la maltraitance de l'enfant, le fonctionnement familial dans la préadolescence.

Cette étude met en évidence une faible continuité du type d'attachement des participants. Ainsi, la plupart d'entre eux (59,6 %) manifestaient un attachement sécure en tant que bébés, puis la plupart d'entre eux (également 59,6 %) faisaient preuve d'un attachement insécure à 20 ans. Les auteurs formulent l'hypothèse que ceci est lié à l'environnement moins stable de cet échantillon à haut risque. Dans cette étude, les participants initialement insécures qui avaient glissé vers l'attachement sécure avaient un meilleur fonctionnement familial à l'âge de 13 ans que les insécures qui le demeuraient. Les auteurs estiment que la meilleure explication envisageable est un changement positif au sein de la famille. Les familles des participants insécures qui glissaient vers la sécurité semblaient mieux équilibrer les besoins de la famille, des individus, et de la tâche ; ils permettaient une libre expression des opinions et la coopération vers les buts de tâche.

Dans leur discussion générale de ces trois recherches, Waters, Weinfield & Hamilton (2000) s'efforcent d'expliquer le constat parallèle de la continuité et de la discontinuité des catégories

d'attachement. Selon ces auteurs, la continuité est surtout due à l'expérience précoce et à la constance dans le comportement du donneur de soins, tandis que la discontinuité s'explique par les événements négatifs de la vie. Ces derniers peuvent notamment agir par l'intermédiaire d'une moindre disponibilité et réceptivité du donneur de soin, ce qui est probable en cas de maladie chronique d'un parent ou de divorce parental.

L'événement de vie étudié par la quatrième recherche est précisément le divorce parental. Celle-ci montre que le type d'attachement des jeunes adultes n'est pas lié au type d'attachement qu'ils avaient à un an, mais au divorce parental. Ainsi, parmi les participants ayant manifesté un attachement sécurisé à un an, 89 % (8/9) de ceux issus de couples ayant ensuite divorcé montrent un attachement insécurisé à 18 ans, alors que c'est le cas de seulement 35 % (18/51) des enfants de familles intactes. Il apparaît donc clairement que l'attachement sécurisé à un an ne protège pas contre le risque de développer un attachement insécurisé à 18 ans si les sujets subissent un divorce parental.

La situation est inversement parallèle pour les participants insécurisés à un an. Ceux dont les parents ont ensuite divorcé ont plus de probabilités d'être insécurisés à 18 ans (3/5, soit 60 %), tandis que ceux dont les familles sont restées intactes ont moins de probabilité d'être insécurisés (6/19, soit 32 %). Notons au passage quelques résultats surprenants de cette étude. Parmi les enfants de familles qui ont divorcé, 88,9 % des participants qui étaient sécurisés à un an sont insécurisés à 18 ans, contre « seulement » 60 % des participants insécurisés à un an ; tout se passe comme si l'attachement insécurisé initial avait eu un effet « immunitaire » sur certains enfants, les prémunissant contre les effets négatifs du divorce parental. Par ailleurs, parmi ceux n'ayant pas vécu de divorce parental, le pourcentage de jeunes adultes sécurisés est légèrement supérieur chez les individus initialement insécurisés (68,4 % ; 13/19) que chez les participants initialement sécurisés (64,7 % ; 33/51).

### **B.1.5.2.3 La résilience : un fait ignoré**

Que conclure de l'ensemble de ces études ? A la fois un constat et une frustration.

Le constat global est que le type d'attachement manifesté dans la petite enfance n'est pas pleinement déterminant pour la suite de l'itinéraire personnel. En effet, après des événements de vie négatifs, il est fréquent que des sujets glissent d'un attachement sécurisé à un attachement insécurisé. Inversement, nul ne sera surpris d'apprendre qu'une personne à

l'attachement insécure qui subit des événements négatifs continuera à manifester un attachement insécure.

Mais ce constat conduit nécessairement à une réflexion : comment expliquer le processus inverse, c'est-à-dire le glissement chez certains participants de la catégorie insécure à la catégorie sécure ? D'où la frustration : pourquoi les auteurs n'ont-ils pas interrogé les sujets sur la survenue d'événements positifs dans leur existence, comme ils l'ont fait pour les événements négatifs ?

Reprenons d'ailleurs les différentes situations possibles sous forme d'un arbre. Les chiffres représentent les résultats additionnés tirés du tableau 7.

Attachement adulte sécure  
(situation 1 : 53/75, soit 70,7 %)

Absence d'événements  
de vie négatifs  
(N = 75)

Attachement adulte insécure  
(situation 2 : 22/75, soit 29,3 %)

Attachement  
initial sécure  
(N = 101)

Attachement adulte sécure  
(situation 3 : 8/26, soit 30,8 %)

Présence d'événements  
de vie négatifs  
(N = 26)

Attachement adulte insécure

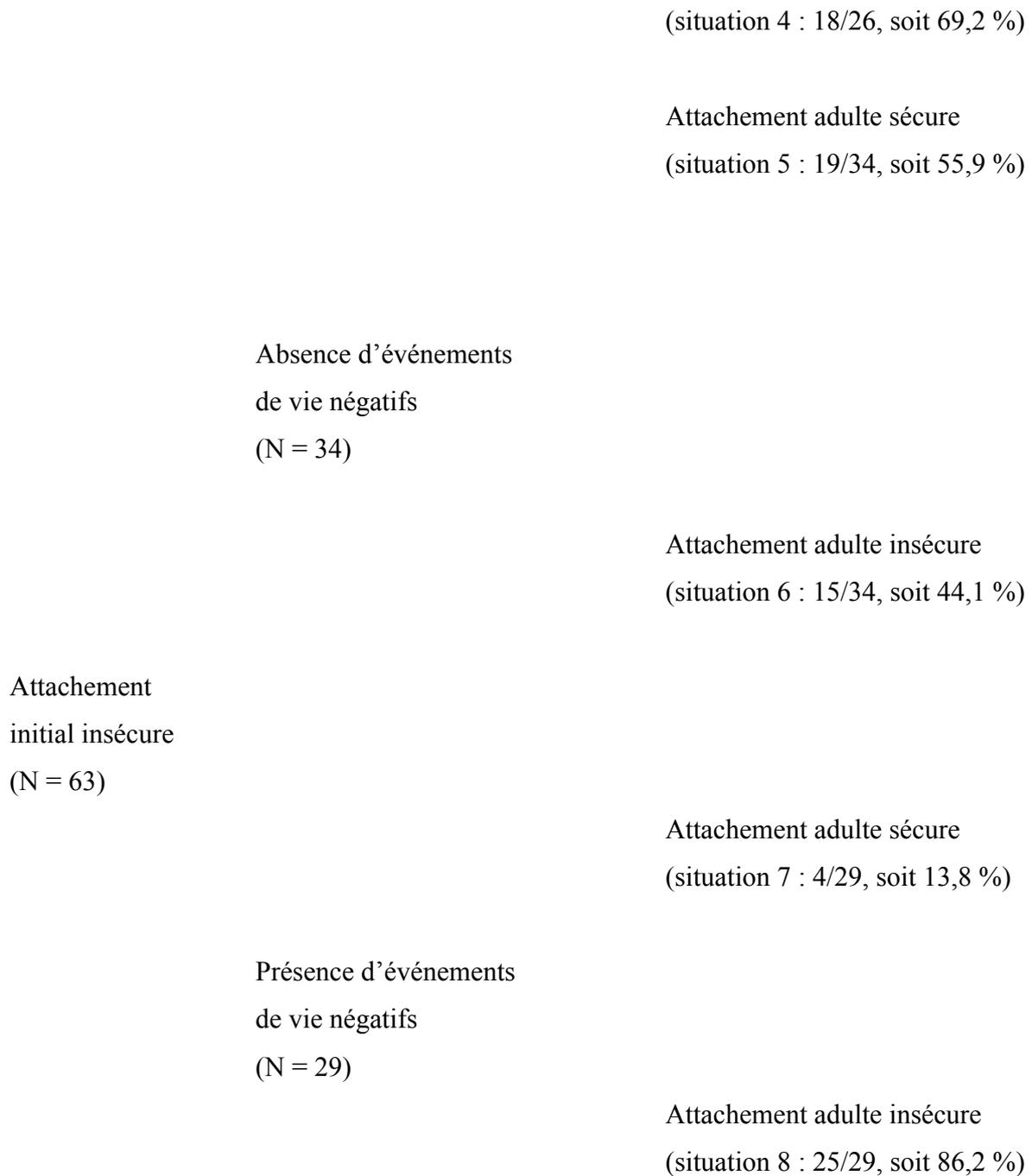


Figure 4 : Arbre des parcours d'attachement en fonction du type d'attachement initial et de la survenue ou non d'événements de vie négatifs (d'après Waters, Merrick & al., 2000 ; Hamilton, 2000 ; Lewis & al., 2000).

Reprenons ces différentes situations, en allant des plus facilement explicables aux plus difficilement explicables.

Les situations 1 et 8, aux parcours radicalement opposés, sont les plus faciles à expliquer : un individu initialement sécure ne subissant pas d'événements stressants majeurs maintient son attachement sécure ; parallèlement, un individu initialement insécure subissant des événements stressants majeurs maintient son attachement insécure.

Les situations 3 et 4 sont assez facilement explicables, si l'on admet l'idée que, pour une minorité de sujets (moins d'un tiers), un attachement initial sécure peut jouer un rôle de tampon vis-à-vis des effets des événements de vie défavorables ultérieurs, mais que les 2/3 n'en tirent pas profit.

Les situations 5 et 6 sont elles aussi assez facilement explicables. L'absence d'événements négatifs permet à une majorité de participants initialement insécures de devenir sécures, mais pas à tous. Il est cependant probable que l'absence d'événements négatifs ne constitue pas une explication suffisante du passage à la catégorie sécure. Des informations sur des événements positifs auraient donc été les bienvenus pour mieux comprendre le processus.

Deux situations (2 et 7) sont particulièrement difficilement à expliquer et nécessitent probablement la prise en compte de nouvelles variables intermédiaires. Comment comprendre qu'un individu initialement sécure et ne subissant pas d'événements stressants majeurs change de catégorie d'attachement ? Parallèlement, comment comprendre qu'un individu initialement insécure et subissant un ou plusieurs stress importants finisse par manifester un attachement sécure à l'âge adulte ? Certes, cette catégorie est peu représentée, mais elle existe tout de même (4 individus sur 29). C'est surtout pour cette catégorie de personnes et pour la catégorie 5 que des questions relatives à des événements positifs (ainsi qu'à des réflexions de la personne sur son existence) auraient été particulièrement instructives.

Après avoir décrit les études portant sur la continuité/discontinuité intragénérationnelle de la catégorie d'attachement, examinons maintenant ce qu'il en est de la continuité/discontinuité intergénérationnelle ?

- B.1.6 La continuité/discontinuité intergénérationnelle de la catégorie d'attachement

#### **B.1.6.1** *Correspondance entre la catégorie du parent et celle du bébé*

Plusieurs études ont montré un lien entre le type d'attachement de la mère et son comportement avec son enfant (pour une synthèse de la littérature, voir Crandell, Fitzgerald & Whipple, 1997). Ainsi, des mères sécures ont des attitudes chaleureuses et répondantes avec leurs enfants ainsi qu'un style d'aide qui favorise l'apprentissage et la découverte. Les mères insécures sont confuses et/ou inconstantes, vacillant entre des périodes de chaleur et de gentillesse et des périodes de colère et de frustration, ou de contrôle ; elles n'expriment pas d'affection physique envers leur enfant et ne répondent pas positivement à ses demandes de confort et de réassurance.

Mais plus intéressantes encore pour notre propos sont les multiples études comparant le type d'attachement du bébé –évalué dans la Situation étrange- et le type d'attachement du parent (généralement la mère) –évalué par l'AAI-. La question centrale est évidemment de savoir si la qualité d'attachement du parent se transmet à son bébé. Or, la réponse est clairement oui, puisqu'il y a une remarquable correspondance, allant de 66% à 82 % selon les études, entre ces deux modes de réponse (Benoit & Parker, 1994). Voici un tableau, élaboré par Main, montrant cette correspondance.

<b>Interview d'attachement adulte</b>		<b>Réponses du bébé à la Situation étrange</b>
<p style="text-align: center;"><u>Séure-autonome (F)</u></p> <p>Un discours cohérent et coopérant est maintenu lors de la description et de l'évaluation des expériences d'attachement, que ces expériences soient décrites comme ayant été favorables ou défavorables.</p>		<p style="text-align: center;"><u>Sécurisé (B)</u></p> <p>Présente des signes montrant que le parent lui manque et pleure lors de la deuxième séparation. Accueille activement le parent ; par exemple, s'agrippe tout de suite à lui, cherche à être tenu. Après le maintien d'un bref contact, se calme et retourne jouer.</p>
<p style="text-align: center;"><u>Détaché (Ds)</u></p> <p>Des descriptions normatives ou positives des parents ("une mère formidable, tout à fait normale") ne sont pas corroborées ou sont contredites par des souvenirs spécifiques. Les expériences négatives sont considérées comme n'ayant eu aucun effet. Les entretiens retranscrits sont courts, avec une fréquente insistance sur l'incapacité à se rappeler de son enfance.</p>		<p style="text-align: center;"><u>Évitant (A)</u></p> <p>Ne pleure pas lors des séparations et s'intéresse aux jouets ou à l'environnement tout au long de la procédure. Évite activement ou ignore le parent lors des retrouvailles, en s'éloignant, se détournant ou en cherchant à s'échapper lorsqu'il est pris dans ses bras. Impassible ; aucune manifestation de colère.</p>
<p style="text-align: center;"><u>Préoccupé (E)</u></p> <p>Préoccupé par les expériences, paraissant en colère, confus et passif ou bien craintif et bouleversé. Certaines phrases sont grammaticalement embrouillées ou constituées de proposition vagues ("et patati patata"). Les entretiens sont longs et certaines réponses hors de propos.</p>		<p style="text-align: center;"><u>Résistant-ambivalent (C)</u></p> <p>Préoccupé par le parent tout au long de la procédure, peut sembler vouloir manifester sa colère, en alternant la recherche de contact et la résistance, ou peut être passif. Ne parvient pas à se calmer ou à retourner explorer lors des retrouvailles et continue de se focaliser sur le parent ; pleurs.</p>
<p style="text-align: center;"><u>Non-résolu-désorganisé (U-d)</u></p> <p>En abordant des questions liées à des pertes ou à de la maltraitance, manifeste de frappantes perturbations dans le cours du raisonnement : par exemple, peut parler d'une personne décédée comme si elle était toujours physiquement en vie ; peut aussi devenir silencieuse ou employer un discours solennel et élogieux. Peut en outre correspondre aux classifications Ds, F ou E.</p>		<p style="text-align: center;"><u>Désorganisé-désorienté (D)</u></p> <p>Comportements désorganisés ou désorientés en présence du parent : par exemple, peut rester figé en paraissant dans un état de stupeur, les mains en l'air ; se lever et tomber subitement par terre à l'arrivée du parent ; ou s'agripper au parent tout en s'en éloignant. Peut en outre correspondre aux classifications A, B ou C.</p>

Tableau 8 : Correspondance entre les attitudes de la mère et le comportement du bébé (Main, 1998).

Notons cependant que beaucoup d'études ont regroupé dans un même ensemble les trois catégories d'attachement insécures, et se sont donc limitées à des correspondances entre populations sécures (d'enfants et de parents) d'une part, et entre populations insécures d'autre part.

Dans une revue de la littérature publiée en 1992, van Ijzendoorn constate de fortes concordances entre le type d'attachement des parents et celui de leur bébé. Voici quelques chiffres :

- l'étude de Main & Goldwyn montre une correspondance de 75 % entre le type d'attachement de la mère et celui de son bébé. Pour les pères, la correspondance est de 69 %.
- l'étude d'Ainsworth & Eichberg met en évidence une correspondance de 80 %.
- les études de Grossmann et al. montrent des concordances de 85 % (étude de Bielefeld) et 78 % (étude de Regensburg).

Dans une méta-analyse ultérieure, portant sur 18 études regroupant 854 dyades parent-bébé, van Ijzendoorn (1995) constate que la taille de l'effet est de 1.06, ce qui montre que la relation entre l'attachement de l'adulte et celui de l'enfant est particulièrement forte<sup>7</sup>. van Ijzendoorn souligne que la relation entre ces deux catégories d'attachement est d'autant plus impressionnante que la Situation étrange et l'AAI constituent des méthodes radicalement différentes.

Mais par quels processus les parents transmettent-ils leurs représentations mentales d'attachement à leurs enfants ? Dans la théorie de l'attachement, la sensibilité parentale (et surtout maternelle) aux signaux du bébé a été longtemps considérée comme le véhicule probable de cette transmission. Or, la méta-analyse de van Ijzendoorn montre que la plus grande partie de l'influence opère par des mécanismes autres que la sensibilité parentale. Cet auteur parle donc de vide de transmission (*transmission gap*) pour exprimer ce fait que la sensibilité maternelle ne rend compte que d'une partie de ce qui est transmis à l'enfant au travers des représentations maternelles. Deux explications (non exclusives l'une de l'autre) lui paraissent pouvoir expliquer ce vide : la transmission génétique de caractéristiques

---

<sup>7</sup> Cohen (1988), statisticien spécialiste des tailles d'effet, a suggéré qu'une taille d'effet de 0.20 est petite, de 0.50 est modérée, et de 0.80 est importante.

tempéramentales et le rôle joué par certains éléments de la relation parent-bébé non pris en compte par l'AAI, tels que les expressions faciales d'émotions. Notons au passage que le terme de tempérament fait l'objet de multiples débats, portant sur sa réalité, son origine, sa stabilité, ainsi que ses liens avec l'attachement (Balleyguier, 1998).

#### *B.1.6.2 Plus grande continuité de l'attachement sécure que de l'attachement insécure*

Particulièrement intéressante est l'étude de Benoit et Parker (1994) relatif à la transmission intergénérationnelle de l'attachement sur 3 générations (77 grands-mères, 77 mères et 77 bébés). En utilisant 3 catégories d'attachement, ils constatent un lien important entre les types d'attachement des grands-mères et ceux des mères (75 %), et entre les types d'attachement des mères et ceux des bébés (81 %). En utilisant quatre catégories, les taux sont toujours notables (respectivement 46 % et 68 %), sensiblement supérieurs à ce que l'on attendrait du hasard seul.

Les auteurs soulignent que ces résultats confirment fortement l'affirmation de Bowlby selon laquelle les modèles opérants internes d'attachement ont tendance à se perpétuer au fil des générations. Quand les trois catégories d'attachement adulte et bébé étaient examinés sur trois générations, 65 % des 77 triades grand-mère-mère-bébé avaient des classifications d'attachement correspondantes dans toutes les trois générations.

Mais ce que ne relèvent pas les auteurs et que leurs chiffres démontrent pourtant aussi clairement, c'est que cette apparente transmission du type d'attachement voile de très importantes différences selon les catégories. Des calculs montrent que c'est surtout l'attachement sécure qui se transmet de génération en génération, les autres catégories ont tendance à se dissiper au fil des générations :

Grands-mères autonomes : 88 % (45/51) de leurs filles sont autonomes, 86 % (44/51) de leurs petits-enfants ont un attachement sécure.

Grands-mères détachées : 39 % (5/13) de leurs filles sont détachées, 15 % (2/13) de leurs petits-enfants ont un attachement évitant.

Grands-mères préoccupées : 62 % (8/13) de leurs filles sont préoccupées, 46 % (6/13) de leurs petits-enfants ont un attachement résistant.

Il est particulièrement intéressant de connaître la fréquence du glissement vers l'attachement sécure au fil des générations. Pour cela, relevons, à partir des diverses catégories grand-maternelles, le taux de mères autonomes et d'enfants ayant un attachement sécure.

Grands-mères autonomes : 88 % (45/51) de leurs filles sont autonomes, 86 % (44/51) de leurs petits-enfants ont un attachement sécure.

Grands-mères détachées: 54 % (7/13) de leurs filles sont autonomes, 69 % (9/13) de leurs petits-enfants ont un attachement sécure.

Grands-mères préoccupées : 23 % (3/13) de leurs filles sont autonomes, 46 % (6/13) de leurs petits-enfants ont un attachement sécure.

L'ensemble de ces résultats montre que seul l'attachement autonome-sécure se maintient fortement au fil des générations, tandis que les formes insécures d'attachement ont tendance à se déliter.

### **B.1.6.3 *Inflation illusoire de la continuité intergénérationnelle ?***

Cependant, la réalité de la transmission intergénérationnelle du type d'attachement a suscité des doutes chez certains auteurs. Ainsi, Pierrehumbert et Miljkovitch se demandent s'il n'y a pas une certaine inflation du taux de correspondance intergénérationnelle du fait d'un présupposé épistémologique implicite propre à la théorie de l'attachement, qu'ils qualifient de « présomption de transmission intergénérationnelle » (Pierrehumbert, 1998 ; Pierrehumbert & Miljkovitch, 1998). En effet, les catégories décrivant l'attachement adulte ont été construites à partir des catégories de la Situation étrange, en présupposant qu'il y aurait une continuité intergénérationnelle entre la mère et l'enfant. Il y aurait donc une certaine circularité du raisonnement, aboutissant à des résultats trompeurs.

- B.1.7 Attachement et transmission intergénérationnelle de la maltraitance

Mais, si la transmission intergénérationnelle de l'attachement existe, quel en est le mécanisme ? Les divers auteurs qui se sont penchés sur la question soulignent le rôle conjoint des comportements et des représentations, mais certains mettent plus l'accent sur le premier aspect, d'autres sur le second.

Pour Crandell & al. (1997), les représentations parentales d'attachement servent à structurer les échanges parent-enfant sur les plans comportemental et affectif. Des représentations sécurées d'attachement à l'âge adulte reflètent une organisation flexible et non défensive des pensées et des sentiments, qui permettent de procurer à l'enfant des soins sensibles et adaptés. Les parents de cette catégorie sont conscients de leur propre vécu interne et ont accès à un éventail plus large d'expériences affectives, ce qui leur permet de mieux répondre aux besoins de leurs enfants. Par contre, des représentations insécures reflètent des stratégies défensives qui créent des réponses parentales restrictives, intrusives et/ou inconstantes au comportement de l'enfant.

Pour Halfon et al. (1997), les modèles internes d'attachement ne se transmettraient pas directement du parent à l'enfant, mais seraient médiatisés par les comportements parentaux et donc par les modes d'interaction parent-enfant.

Pour leur part, Main et Goldwyn (cités par van Ijzendoorn, 1992<sup>8</sup>) suggèrent que l'adulte sécurée est capable de percevoir et de comprendre les signaux du bébé sans distorsions, même s'ils posent problème, tandis que l'adulte insécure ignore ou interprète faussement les signaux du bébé susceptibles de déstabiliser sa représentation actuelle des expériences passées d'attachement.

L'article théorique de Zeanah et Zeanah (1989) aborde le thème de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance à la lumière de la théorie de l'attachement. Pour ces auteurs, ceci implique un glissement du centre d'intérêt, depuis le comportement observable vers l'expérience subjective, puisque cette transmission est médiatisée par les modèles opérants internes que l'enfant a du parent et de lui-même. Il y a transmission en cas d'internalisation du modèle opérant qu'il a de son parent.

Pour Morton et Browne (1998), la maltraitance peut être considérée comme une forme de parentalité insensible. Les bébés maltraités élaborent une représentation de leur(s) parent(s) comme étant indisponible(s) et rejetant(s), et une représentation d'eux-mêmes comme étant sans valeur et incapables de susciter l'attention et le soin appropriés de la part de la figure d'attachement. Cette représentation mentale précoce étant le prototype des relations futures, ces enfants seront incapables de former une relation sécurée avec leurs propres enfants, processus primaire conduisant à la maltraitance. C'est donc la relation de soins qui est transmise au fil des générations plutôt que la violence en soi.

---

<sup>8</sup> Cet article de Main et Goldwyn annoncé « in press » par van Ijzendoorn en 1992, puis en 1995, n'a, semble-t-il, jamais été publié.

- B.1.8 Attachement et cessation intergénérationnelle de la maltraitance

Mais qu'en est-il en cas de cessation de la maltraitance, forme de résilience ici étudiée ? Deux thèmes seront particulièrement abordés dans les pages qui suivent : d'une part la réflexion sur soi et sur autrui, ce qui, dans le cadre de la théorie de l'attachement, peut être assimilé à une réélaboration des modèles internes opérants ; d'autre part la rencontre avec une ou des personnes significatives.

Mais avant d'étudier ces deux aspects, résumons deux études :

Ricks (1985) constate une certaine continuité de comportements parentaux au fil des générations, mais note également qu'il y a des cas où les parents fournissent une base sécurisée à leurs enfants, en dépit de leur propre expérience négative dans l'enfance. Il n'explique malheureusement pas quels facteurs peuvent avoir joué et propose seulement que l'adolescence offre des occasions spéciales de réorganisation des représentations d'attachement, d'une part en raison de l'apparition des opérations formelles, d'autre part en raison de l'établissement de relations en dehors de la famille d'origine.

#### **B.1.8.1** *La recherche de Main et Goldwyn (1984)*

Main et Goldwyn (1984) ont mené un entretien d'attachement adulte auprès de trente femmes, la plupart dans leur trentaine, dont les enfants avaient été filmés cinq ans auparavant au cours d'une expérience de Situation étrange.

Les résultats très intéressants de cette recherche seront présentés plus loin (voir section B.2.3.3.2) et ne seront donc pas détaillés ici. Voici néanmoins quelques données particulièrement pertinentes dans le présent contexte. Plus la femme avait été rejetée par sa mère dans l'enfance, moins elle présentait une version cohérente de ses relations d'attachement et de ses expériences actuelles.

Les auteurs estiment que les femmes adultes réagissent défensivement à la représentation du rejet maternel, en déformant l'information, la désorganisant et s'en interdisant l'accès.

Par ailleurs, le rejet de la femme par sa propre mère dans l'enfance est fortement lié au fait que son enfant l'évite après une brève séparation, dans le cadre de la Situation étrange. Sachant, par d'autres recherches, que l'évitement de la mère par l'enfant est fortement lié au rejet de l'enfant par sa mère, Main et Goldwyn en concluent qu'il y a une forte tendance pour les mères qui ont été rejetées par leurs mères à rejeter à leur tour leurs propres enfants.

Enfin, l'évitement de la mère par son bébé est lié à l'idéalisation de sa propre mère rejetante et à sa difficulté à se souvenir des événements d'enfance. Par contre, si la mère exprimait du ressentiment et de la colère envers sa propre mère pendant l'entretien et qu'elle le faisait de façon cohérente, son enfant avait peu de probabilités de l'éviter. Ainsi, l'évitement de sa mère par l'enfant était lié à des distorsions du processus cognitif de la mère.

Selon Bretherton (1985), les résultats de Main et Goodwyn suggèrent que ce n'est pas le modèle interne de travail des figures d'attachement en soi qui est impliqué dans la transmission intergénérationnelle de la maltraitance, mais la façon dont la personne interprète ce modèle interne à l'âge adulte. Pour cet auteur, la transmission a plus de probabilités de se manifester quand le parent utilise deux modèles incompatibles de ses propres figures d'attachement, en ayant seulement conscience du modèle idéalisé. Lorsqu'un rejet précoce est interprété, non comme un reflet de soi comme étant une personne non « aimable », mais comme une caractéristique négative du parent, la répétition de ce comportement est moins probable. Selon elle, se met ainsi en place un processus de contre-identification, par lequel la personne a acquis et stocké un modèle interne de travail de la figure parentale tout en s'opposant activement et consciemment à l'identification à ce modèle.

Quelques années plus tard, la même auteure soulignait (Bretherton, 1990) : « Si un parent ayant eu des attachements enfantins malheureux a été capable de transformer un modèle opérant désorganisé en une représentation bien organisée des relations d'attachement précoce, qu'elles aient été satisfaisantes ou non, et si ce parent a aussi été capable de construire un nouveau modèle opérant de soi dans une relation d'attachement soutenante, le bébé ne vivra pas une réactualisation des relations enfantines malheureuses. Sur la base d'une communication réciproque ouverte et adéquate, ce bébé développera un attachement sécurisé, en dépit du fait que le parent n'a pas vécu de relations sécurisées dans son enfance. » (p. 249).

Plus près de nous, Miljkovitch (2001), concluant un chapitre sur la transmission intergénérationnelle des modèles opérants, déclare que « L'influence des représentations parentales sur la formation des modèles d'attachement de l'enfant est indéniable, mais n'est pas absolue. Une pensée déterministe serait réductrice et parfois dommageable. » (p. 192).

### **B.1.8.2** *L'importance de la réflexion sur soi et sur autrui*

Plusieurs auteurs ont souligné l'importance de la réflexion sur soi et sur autrui comme élément favorisant la résilience. Divers termes ont ainsi été utilisés : la mentalisation (Bacqué et al., 2000 ; de Tichey, 2001 ; de Tichey & al., 2000), le fonctionnement autoréflexif (Fonagy & al. 1991 b, 1993, 1994), la capacité d'élaboration (Dumaret et Coppel-Batsch, 1996, Dumaret et al., 1997), l'élaboration de soi et des autres (Gara et al., 1996, 2000).

Pour de Tichey, « la mentalisation constitue le processus intrapsychique essentiel qui vient fonder la capacité de résilience du sujet. » (2001, p. 150). Bacqué (2000) estime elle aussi que la résilience repose sur la mentalisation, « cette aptitude à créer un réseau de liens entre les représentations et à l'employer dans les situations conflictuelles et traumatiques ».

#### **B.1.8.2.1** Le fonctionnement autoréflexif selon Fonagy et ses collaborateurs (1991, 1993, 1994)

La démonstration la plus marquante de cette réalité est venue d'une série de publications réalisées par Fonagy et ses collaborateurs qui ont mis en évidence que des processus métacognitifs peuvent précisément jouer un rôle important à ce sujet (Fonagy & al., 1991 a ; Fonagy, & al., 1991 b ; Fonagy & al., 1993 ; Fonagy, & al., 1994). Ces études montrent que la fonction autoréflexive (capacité à concevoir des états mentaux chez soi-même et chez autrui) est un facteur de cessation intergénérationnelle de l'insécurité d'attachement.

- Ces auteurs s'intéressent au développement de la résilience face au risque de reproduction intergénérationnelle de la maltraitance, par le biais de l'acquisition de la fonction autoréflexive. Ils utilisent la théorie de l'attachement comme cadre conceptuel, notamment parce que le concept de modèle opérant interne peut être utile dans l'élaboration du processus de résilience.

Pour ces auteurs, la transmission intergénérationnelle est possible parce que la sécurité de l'attachement dans la petite enfance est basée sur la sensibilité parentale vis-à-vis du monde mental du bébé et la compréhension de celle-ci. C'est précisément ici qu'intervient la notion de fonction autoréflexive. En effet, pour Fonagy et ses collaborateurs, le monde dans lequel nous vivons ne peut prendre sens que si nous invoquons des concepts tels que les désirs, les

croyances, les regrets, les valeurs, les objectifs, pour comprendre le comportement d'autrui et le notre. Cette fonction est assurée par la partie réflexive du soi, l'observateur interne, qui sait que le soi pense, perçoit, réagit, etc. On retrouve un concept proche chez les cognitivistes sous le terme de théorie de l'esprit. Notons au passage que des facteurs culturels tels que la classe sociale, le statut socio-économique, et le milieu ethnique ne sont pas significativement corrélés avec le niveau de fonction autoréflexive .

Pour ces auteurs, la fonction autoréflexive est une composante essentielle de l'autonomie et d'un sentiment cohérent d'identité personnelle. Elle permet à l'individu de considérer que les actions d'autrui ont un sens par l'attribution de pensées et de ressentis, et peut l'aider à mieux communiquer et vivre des expériences plus riches avec les personnes qui l'entourent. Par ailleurs, elle protège contre le risque de fusion, de soumission passive et de perte d'identité fréquemment observé chez les enfants gravement maltraités. Elle explique la plus grande conscience interpersonnelle et la plus grande empathie souvent observée chez les enfants résilients. La volonté et la capacité de planifier et de projeter des réalités alternatives, de jouer, sont toutes enracinées dans la fonction autoréflexive. Celle-ci est également un concept thérapeutique : *toutes* les approches thérapeutiques (soulignés par les auteurs), quel que soit leur cadre théorique, ont des effets thérapeutiques clairs, par leur accent mis sur le travail de la vie mentale de l'individu.

La fonction autoréflexive se construit progressivement chez l'individu, mais ses prémisses apparaissent très tôt. Ainsi, Feiring, Lewis et Starr (1984) ont montré que vers 9 mois, les bébés interagissent plus positivement avec une personne étrangère s'ils ont vu leur mère interagir positivement avec elle plutôt que de manière neutre, ce qui suggère une capacité rudimentaire à se confronter au monde des sentiments et des idées. Dans leur troisième année, les enfants sont capables de comprendre que les autres personnes ont des sentiments et des intentions différents des leurs. C'est à cette période que l'aptitude à prendre en considération l'état mental d'autrui dans la planification et la structuration des actions est véritablement acquise. Il existe également un niveau supérieur de fonctionnement du soi réflexif qui consiste à penser aux pensées d'une autre personne sur les pensées d'une troisième personne, aptitude qui n'est pas probablement pas entièrement acquise avant six ans.

Une faible capacité à réfléchir au fonctionnement mental d'autrui et de soi-même semble être associée à de graves troubles psychologiques, dans l'enfance et ultérieurement. Ainsi, la compréhension d'états mentaux chez autrui est perturbée chez les patients souffrant d'état-limite et presque totalement absente chez les autistes.

Fonagy et ses collaborateurs ont mis au point une échelle de mesure de la fonction autoréflexive (*Reflective-Self Functioning Scale*, Fonagy & al., 1996) A l'extrémité basse se situent les parents qui ne veulent ou ne peuvent pas réfléchir à leurs propres intentions ou à celles des autres. Ils ont tendance à attribuer le comportement de leurs parents à des facteurs sociaux ou culturels ou à des circonstances matérielles, non à des intentions identifiables, ou refusent simplement de réfléchir à leur propre motivation ou à celles de leurs parents. Si leurs propos font référence à des états mentaux, c'est généralement sous forme de truismes, de généralisations grossières ou de banalités. A l'extrémité haute de cette échelle se trouvent les parents qui peuvent fournir une représentation mentale cohérente du monde psychologique de leurs proches et d'eux-mêmes, et qui peuvent proposer une compréhension crédible des croyances et souhaits de leurs parents et des racines psychologiques de leurs propres motivations, à la fois en tant qu'adultes et en tant qu'enfants.

On ne s'étonnera pas d'apprendre que la fonction autoréflexive joue un rôle central dans le comportement parental. Il y a ainsi une forte relation entre le niveau de fonction autoréflexive du parent et le type d'attachement de l'enfant. Dans une étude (Fonagy & al., 1991), 52 % des mères d'enfants sécures ont reçu des évaluations dans les deux catégories les plus élevées de l'échelle de fonction autoréflexive (sur six catégories), alors que ce n'était le cas que de 10 % des mères d'enfants évitants. L'association entre la sécurité de l'enfant et la fonction autoréflexive du père était moindre mais toujours statistiquement significative.

Fonagy et ses collaborateurs (1991 b) citent également une étude de Main mettant en évidence que, comparativement aux enfants insécures, les enfants sécures avec leur mère à 12 mois présentaient un soi réflexif plus développé à 6 ans, ce qui s'exprimait par :

- des remarques autoréflexives spontanées
- la présence d'un langage à soi-même
- une appréciation de la capacité des états mentaux
- un contrôle métacognitif spontané de la pensée et de la mémoire

Comment expliquer cette différence ? Pour Fonagy et ses collaborateurs, le soi réflexif de l'enfant se développe en réponse à la capacité psychique du donneur de soin. Si ce dernier manifeste fortement cette capacité, il aura tendance à respecter et à stimuler le monde psychologique émergent vulnérable de l'enfant.

Abordons maintenant le point essentiel qui a conduit à présenter ici les recherches théoriques et empiriques de l'équipe de Fonagy : le lien entre processus métacognitifs et cessation intergénérationnelle de la maltraitance. Ces chercheurs ont fait passer l'Entretien d'attachement adulte à 96 mères et 90 pères provenant principalement de la classe moyenne au cours du dernier trimestre de grossesse de la femme. Par la suite, quand leur bébé a été âgé d'un an, son type d'attachement a été évalué grâce à la Situation étrange. Les résultats sont les suivants :

79 % des mères sécures (44/56) avaient des enfants sécures, contre seulement 27,5 % des mères insécures (11/40).

82 % des pères sécures (50/61) avaient des enfants sécures, contre seulement 45 % des pères insécures (13/29) (Fonagy & al., 1994).

Les chercheurs retrouvent des résultats déjà observés ailleurs : il y a un lien entre le type de modèle opérant interne du parent (que ce soit la mère ou le père) et le type d'attachement de l'enfant avec le parent concerné, ce qui confirme l'idée d'une transmission intergénérationnelle du type d'attachement. Le lien était suffisamment fort pour que ces chercheurs puissent, à partir des résultats obtenus sur l'AAI chez les femmes enceintes, prédire avec succès dans 75 % des cas, si un bébé serait évitant ou sécure à la mère à 1 an dans la Situation étrange (Fonagy & al., 1991 a). Par contre, l'équipe n'a pas observé de lien entre l'attachement de l'enfant avec un parent et l'attachement du même enfant avec l'autre parent, ce qui confirme à nouveau que chaque parent transmet son modèle interne indépendamment de l'autre parent, et que l'enfant présente une certaine flexibilité dans ses formes d'attachement.

Mais les chercheurs ont affiné leur enquête, ce qui a fourni des résultats plus novateurs et qui incitent à un réel optimisme. Ils ont pris en compte le niveau de fonction autoréflexive dans leurs analyses, et ont ainsi séparé les mères en deux catégories, celles à haut niveau de (N = 49) et celles à bas niveau (N = 48)<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> La différence entre 96 mères et 97 (49 + 48) semble due à une erreur involontaire des auteurs.

	Niveau de fonction autoréflexive élevé	Niveau de fonction autoréflexive faible
Mères non-maltraitées dans l'enfance	80 % (8/39)	42 % (13/31)
Mères maltraitées dans l'enfance	100 % (10/10)	6 % (1/17)

Tableau 9 : Pourcentage de mères dont le bébé présente un attachement sécurisé, en fonction de la maltraitance subie ou non dans l'enfance et du niveau de fonction autoréflexive de la mère (Fonagy & al., 1994).

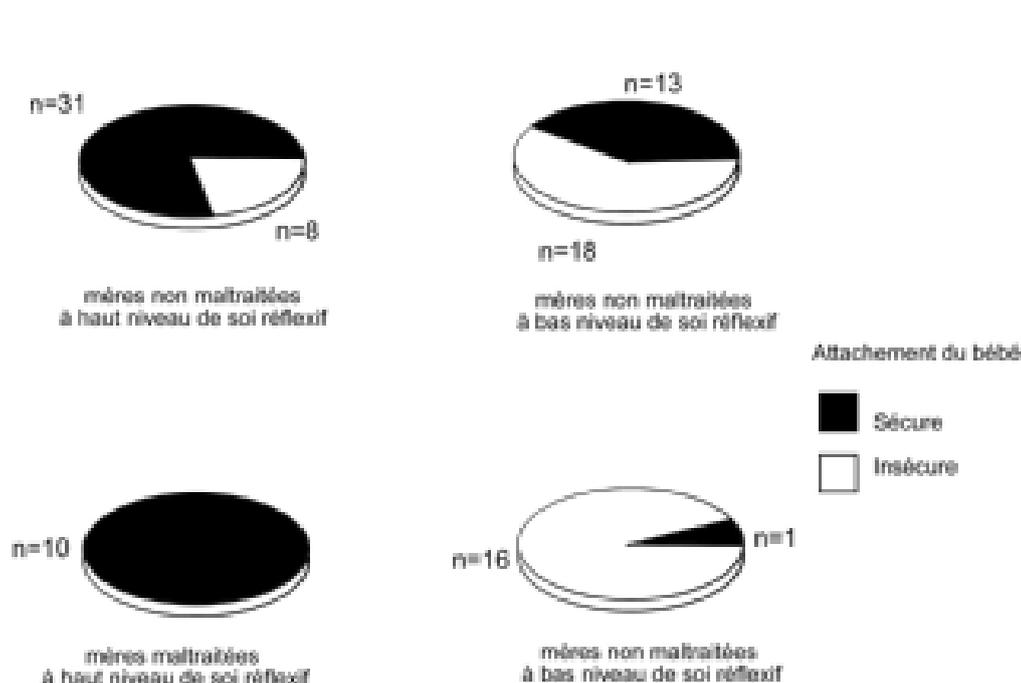


Figure 5 : Fréquence des classifications de relation mère-enfant sécurée et insécurée, en fonction de l'expérience de privation de la mère et du niveau de fonction autoréflexive de la mère (Fonagy & al., 1994).

Ces « camemberts » nous fournissent des informations aussi intéressantes à lire horizontalement que verticalement, bien que les auteurs n'en présentent qu'une lecture horizontale.

Horizontalement :

- ligne supérieure : parmi les mères ayant reçu de l'affection dans leur enfance, 80 % de celles ayant un niveau élevé de fonction autoréflexive ont un bébé sécurisé, contre 42 % de celles ayant un niveau bas.
- ligne inférieure : la différence est encore bien plus importante ici. Parmi les mères ayant manqué d'affection dans leur enfance, toutes celles ayant un niveau élevé de fonction autoréflexive ont un bébé sécurisé, contre seulement une sur 17 (soit 6 %) de celles au niveau bas.

La conclusion est ici très claire. Les mères au niveau élevé de fonction autoréflexive ont plus de probabilités d'avoir un enfant sécurisé. Cet élément est certes bénéfique pour les mères ayant été bien entourées dans leur enfance, mais devient capital pour celles ayant manqué d'affection. En effet, chez ces dernières, un niveau bas de fonction autoréflexive « empêche » quasiment la présence d'un attachement sécurisé, alors qu'un niveau élevé le fait apparaître systématiquement. La différence est bien moins nette chez les mères ayant reçu de l'affection.

Verticalement :

- colonne de gauche : parmi les mères au niveau élevé de fonction autoréflexive, celles ayant manqué d'affection ont toutes leur bébé sécurisé, contre « seulement » 20 % de celles ayant reçu de l'affection. Ce résultat contre-intuitif est particulièrement intéressant.
- colonne de droite : parmi les mères au niveau bas, celles ayant manqué d'affection ont presque toutes un bébé insécurisé, contre 42 % de celles ayant reçu de l'affection.

La conclusion est ici aussi bien claire. Si une mère ayant manqué d'affection n'a pas un niveau élevé de fonction autoréflexive, il y a très peu de probabilité que son enfant soit sécurisé, alors que cela reste tout à fait possible pour une mère ayant reçu de l'affection. Par contre, si une mère ayant manqué d'affection présente un niveau élevé de fonction autoréflexive, elle en retire un tel bénéfice que la probabilité est alors plus grande pour elle d'avoir un bébé sécurisé que pour une mère ayant reçu de l'affection.

En bref, le travail de réflexion sur soi et sur autrui est une nécessité quasi impérative pour une parentalité adéquate chez les personnes à l'enfance douloureuse, alors que c'est seulement un « plus » pour les autres.

D'autres recherches confirment la pertinence de ces résultats. Sera tout d'abord rappelée une étude qui montre le lien entre mentalisation (appelée ici « élaboration » par les auteurs) et le bien-être d'adultes anciennement placés, puis seront résumées diverses études portant sur la possibilité d'une cessation de l'attachement inséure.

#### **B.1.8.2.2 La capacité d'élaboration selon Dumaret et Coppel-Batsch (1996, 1997)**

L'essentiel des résultats de cette recherche a déjà été présenté dans la section A.4.5.3. Rappelons simplement qu'elle a porté sur 63 adultes anciennement placés, appartenant à 35 familles, aujourd'hui âgés en moyenne de 28 ans (Dumaret & Coppel-Batsch, 1996 ; Dumaret, Coppel-Batsch & Couraud, 1997). L'intérêt essentiel de cette étude pour le présent propos vient de ce que Dumaret et Coppel-Batsch ont constaté un lien étroit entre la capacité d'élaboration et la bonne adaptation sociale, professionnelle et familiale des participants. Elles entendent, par « capacité d'élaboration », la « faculté de construire une théorie de leur vie, c'est-à-dire une histoire cohérente dans laquelle les événements du passé éclairent le présent. » (p. 659). Celle-ci a été appréciée en fonction de trois critères :

- sa complexité, liée à une vision non manichéenne et caricaturale de leur vie
- sa relative exactitude, qui implique que le compromis entre les faits vécus et les exigences de la vie intérieure ne sacrifie pas trop la vérité historique
- la distance instaurée entre les jeunes et leur histoire, qui leur permet de ne pas se sentir persécutés par leur passé et d'en parler avec une relative sérénité.

Le groupe A (15 personnes) comprend les personnes dont les entretiens satisfont à ces trois critères : une histoire à la fois complexe, proche de la réalité et apaisante.

Le groupe B (23 personnes) comprend les jeunes adultes qui ont élaboré une histoire de leur vie, mais assez pauvre, éloignée de la réalité, ou qui témoigne d'un ressentiment encore très douloureux.

Le groupe C (7 personnes ) comprend les personnes dont les entretiens ne satisfont aucun des trois critères. Il s’agit d’entretiens strictement factuels, ne dénotant aucune élaboration.

Les auteurs constatent une cohérence entre leur degré de fonctionnement mental et leur niveau d’adaptation sociale, professionnelle et familiale, comme le montre le tableau 10.

	A (15 personnes)	B (23 personnes)	C (7 personnes)
Score global d’insertion (sur 12 points)	9,5	8	5,9
Score des relations socio-familiales	3,9	2,7	2,6
Score de santé	2,4	2,4	1,8
Score de vie professionnelle	2,3	2,1	0,8
Aide sociale ou psychiatrique	Aucun	2 personnes	3 personnes

Tableau 10 : Lien entre le fonctionnement mental et l’insertion générale d’adultes anciennement placés (Dumaret et Coppel-Batsch, 1996).

Plusieurs conditions favorisent ou inhibent cette possibilité d’élaboration du jeune adulte. La première concerne les événements de son enfance. Plus celle-ci aura été chaotique, violente et douloureuse, plus il lui sera difficile de construire une histoire cohérente de sa vie. Une autre condition réside dans la qualité des relations nouées entre les enfants et les adultes qui se sont occupés d’eux. Les auteurs soulignent que « c’est en effet à travers une rencontre authentique avec un adulte, lui-même attentif aux choses de la vie intérieure, qu’un enfant peut développer la faculté de repérer une logique dans le déroulement de sa vie. Quand les parents n’ont pas pu jouer ce rôle, (...) les adultes de la famille d’accueil peuvent éventuellement le jouer soit

parce qu'ils y sont naturellement portés, soit parce qu'ils ont été stimulés par l'aide de l'équipe. » (Dumaret & Coppel-Batsch, 1996, p. 665, souligné par moi).

2/3 des jeunes adultes interviewés ont déclaré que l'institution « leur avait donné quelque chose », la plupart estimaient avoir été aidés. Cela leur fournissait une vie de famille et les initiait aux relations sociales, aux rituels et aux structures qu'impliquait la vie de famille. Les devoirs et interdictions quotidiennes dans la famille d'accueil, même cela conduisait à des conflits, semblaient avoir contribué à créer un cadre structurant, qualifié de « protecteur » par certains de ceux concernés. Ainsi que l'exprime un jeune adulte : « S'ils ne m'avaient pas appris à me comporter, je serais devenu un délinquant. Moi aussi, je serai strict avec mes enfants. » (Dumaret & al., 1997, p. 924).

La psychothérapie est également importante. Sur les 45 adultes rencontrés, 33 ont reçu une aide psychologique ; 29 parmi les 38 dont les entretiens sont classés dans les groupes A et B, et 4 seulement pour les 7 du groupe C.

#### **B.1.8.2.3 L'élaboration de soi et des autres selon Gara et ses collaborateurs (1996)**

Gara, Rosenberg et Herzog (1996) ont mené une étude auprès de 55 mères ex-maltraitées et 46 mères non maltraitées (groupe contrôle). Lorsqu'une mère évalue positivement elle-même et les autres, et élabore positivement ses souvenirs d'enfance, son enfant a tendance à manifester un attachement sécurisé envers elle, que la mère ait été maltraitée ou non.

Plus précisément, trois facteurs liés à la perception sociale ont rendu compte de 56,8 % de la variance. Le premier (24,6 % de la variance) a été nommé « Elaboration positive de soi et d'autrui » (PESO) car les variables ayant le plus grand poids sur ce facteur concernaient le degré auquel les divers sois (par exemple le soi comme mère ou le soi comme enfant) et d'autres personnes significatives (par exemple les parents) étaient liés à des groupes de descripteurs positifs. L'attachement sécurisé du bébé à la mère (B) était associé à des niveaux significativement plus élevés de PESO que les formes moins sécurisées d'attachement (A, D). Il n'y avait pas de différences significatives de PESO entre les mères des bébés A et D.

Le second facteur de la variance a été nommé « Elaboration négative d'autrui » (NEO), car les variables ayant le plus grand poids sur ce facteur impliquaient généralement des évaluations

négligentes d'autrui significatifs (à l'exception du bébé), mais non du soi. Les mères maltraitées ont des perceptions négatives plus hautement élaborées des autres (excepté du bébé). Par ailleurs, les mères maltraitées ont des perceptions plus négativement élaborées de soi que les mères du groupe contrôle.

Un élément important lié à la non reproduction de la maltraitance est la « désidentification » (*disidentification*) à la mère. Aussi, une description plus précise de cette recherche (et d'autres réalisées par les mêmes auteurs) sera donnée dans la section B.4.4.2.

Signalons enfin une dernière étude sur un thème proche (Ainsworth & Eichberg, cités par van Ijzendoorn, 1992). Sur 30 mères ayant subi la perte d'une figure d'attachement par la mort, 20 d'entre elles avaient résolu leur deuil. Seulement deux personnes sur ces 20 présentaient un attachement détaché, les autres un attachement autonome. Or, l'état d'esprit actuel sur la perte était prédictif du type d'attachement du bébé, tandis que la perte elle-même ne le prédisait pas. Les parents qui avaient résolu leur processus de deuil avaient bénéficié d'une forte solidarité familiale et/ou avaient pris la responsabilité d'autres membres de la famille au cours de la période de deuil. Ces conditions semblent donc mitiger la transmission intergénérationnelle des effets négatifs du deuil non résolu. Mais quand ces conditions étaient absentes, la transmission était parfaite : toutes les mères dont le deuil était non résolu (N = 10) avaient des bébés à l'attachement désorganisé avec elle.

### **B.1.8.3 L'importance de l'attachement adulte**

Au cours des quinze dernières années s'est développé le concept d'attachement adulte<sup>10</sup> (n° spécial de *Psychological inquiry*, 1994 ; Bartholomew & Horowitz, 1991 ; Hazan & Shaver, 1987 ; Miljkovitch, 2001, chapitre 7 ; Waters, Posada, Crowell & Lay, 1994).

Waters et ses collaborateurs (1994) proposent que la huitième et dernière phase du développement de l'attachement est l'attachement avec un partenaire, où chacun des membres doit pouvoir utiliser l'autre comme base sécurisante, mais aussi être une base sécurisante, ce qui signifie apprendre à aimer, à guider, rassurer, reconforter et soutenir l'autre. Si tel est le cas, le jeune adulte est alors prêt à recommencer le cycle d'attachement avec son propre enfant.

---

<sup>10</sup> Il ne faut pas confondre la notion d'attachement adulte chez ces auteurs et celle mise en évidence dans l'Entretien d'Attachement Adulte de Main, présenté supra. L'outil de Main concerne les représentations par l'adulte de ses relations d'attachement avec ses parents quand il était petit ; les travaux sur l'attachement adulte concernent les relations entretenues par des adultes entre eux.

Il y a beaucoup d'analogies entre l'attachement infantin et l'attachement amoureux, notamment les réactions au stress et à la séparation (Miljkovitch, 2001) mais également deux importantes différences : l'attachement adulte est habituellement réciproque et implique presque toujours l'attraction sexuelle.

#### **B.1.8.3.1** La recherche de Hazan et Shaver (1987)

Dans ce qui constitue l'article princeps sur l'attachement adulte, Hazan et Shaver (1987) présentent des résultats reposant sur l'analyse de 620 réponses à un questionnaire paru dans la presse locale. 56 % des participants ont été classés sécures, 25 % évitants et 19 % anxieux-ambivalents. En accord avec l'hypothèse des auteurs, les amoureux sécures décrivaient leur plus importante expérience d'amour comme particulièrement heureuse, amicale et marquée par la confiance. Ils soulignaient avoir été capables d'accepter et de soutenir leur partenaire en dépit de ses fautes. De plus, leur relation durait généralement plus longtemps : en moyenne 10,02 ans, comparé aux 4,86 ans pour les participants anxieux-ambivalents et 5,97 ans pour les sujets évitants ; or la moyenne d'âge de chacun des trois groupes était identique : 36 ans. Seuls 6 % des membres du groupe sécures avaient divorcé, comparés aux 10 % du groupe anxieux-ambivalent et 12 % du groupe évitant.

Les amoureux évitants étaient caractérisés par la peur de l'intimité, des hauts et bas émotionnels et de la jalousie. Les participants anxieux-ambivalents considéraient que l'amour implique l'obsession, le désir de réciprocité et d'union, des hauts et bas émotionnels, et une attraction sexuelle et une jalousie extrêmes.

#### **B.1.8.3.2** La recherche de Bartholomew et Horowitz (1991)

- Bartholomew et Horowitz (1991) proposent une conceptualisation de l'attachement adulte qui ne concerne pas seulement l'amour romantique, mais plus généralement les relations proches avec les personnes qui nous entourent. Elle est basée sur deux types de modèles opérant internes : un modèle interne du soi et un modèle interne des autres ; chacun d'eux peut lui-même être divisé en deux, comme positif ou négatif, ce qui aboutit à quatre styles différents d'attachement.

**MODELE DE SOI**

**Positif**

**Négatif**

**MODELE**

**Positif**

<p><b>Positif</b></p>	<p>Attachement sécure</p> <p>A l'aise avec l'intimité et l'autonomie</p>	<p>Attachement préoccupé</p> <p>Préoccupé avec les relations</p>
<p><b>Négatif</b></p>	<p>Attachement détaché</p> <p>Détaché vis-à-vis de l'intimité ; contre-dépendant</p>	<p>Attachement craintif</p> <p>Craintif de l'intimité ; socialement évitant</p>

**DES AUTRES**

Tableau 11 : 4 types d'attachement adulte (d'après Bartholomew et Horowitz, 1991).

- **L'attachement sécure** indique un sentiment de valeur personnelle et une attente que les autres personnes sont généralement acceptantes et répondantes.
- **L'attachement préoccupé** indique un sentiment de manque de valeur combiné avec une évaluation positive des autres. Ceci doit conduire la personne à rechercher l'acceptation de soi en gagnant l'acceptation par d'autres personnes valorisées.
- **L'attachement détaché** indique un sentiment de valeur personnelle combiné avec une disposition négative envers les autres. Ces personnes se protègent contre la déception en évitant les relations proches et en maintenant un sentiment d'indépendance et d'invulnérabilité.
- **L'attachement craintif** indique un sentiment de manque de valeur combiné avec une attente que les autres seront négativement disposés à son égard (manquant de confiance et rejetants). En évitant une implication proche avec les autres personnes, ce style permet aux gens de se protéger contre le rejet qu'ils anticipent d'autrui.

Les auteurs proposent un questionnaire en 4 items, représentant chacun l'une des cellules ci-dessus. Une analyse multidimensionnelle a confirmé la structure sous-jacente supposée. Ainsi,

le modèle de soi et le modèle des autres constituent des dimensions distinctes pouvant varier indépendamment l'une de l'autre.

Les deux groupes avec un modèle négatif de soi (les préoccupés et les craintifs) montraient des réponses similaires aux mesures d'insécurité personnelle, mais ils différaient sur des mesures relatives à la capacité à devenir intime avec les autres personnes et à se reposer sur elles.

De même, les deux groupes définis comme évitant des relations proches (le craintif et le détaché) avaient une difficulté commune à être proches des autres et à se reposer sur eux, mais différaient significativement sur des mesures reflétant un sentiment de valeur personnelle. Seul le style craintif était régulièrement associé à l'insécurité sociale et au manque d'affirmation de soi.

Nous avons vu précédemment (section A.4.6.2.3.3) l'importance que la relation conjugale peut avoir dans la résilience des participants anciennement maltraités, au point que ceci constitue fréquemment un véritable tournant dans leur existence.

- B.1.9 Conclusion : du déterminisme à la liberté

La théorie de l'attachement avait initialement adopté des postulats fortement déterministes concernant l'impact des relations affectives précoces sur le développement ultérieur de l'individu. Mais la mise au point d'outils méthodologiques spécifiques (en particulier la Situation étrange et l'Entretien d'Attachement Adulte) a montré la plasticité des types d'attachement. Ainsi, la discontinuité intra-individuelle du type d'attachement, depuis la petite enfance jusqu'à l'âge adulte, est un phénomène fréquent, de même que la discontinuité intergénérationnelle. Il est aujourd'hui clair que cette discontinuité intergénérationnelle des catégories d'attachement constitue un facteur médiateur essentiel permettant d'expliquer la cessation intergénérationnelle de la maltraitance, bien plus que sa transmission. L'individu n'est donc pas enchaîné par la forme des liens d'attachement de son enfance, mais peut remodeler progressivement le type de relations affectives qu'il entretient avec son entourage. C'est ainsi, par le biais de multiples études empiriques, que la théorie de l'attachement est passée du déterminisme à la liberté.

L'attachement adulte, domaine de recherches en plein développement, nous fournira certainement de riches informations dans les années à venir. Peut-être une partie essentielle de la cessation intergénérationnelle de la maltraitance réside dans cette capacité à entretenir des liens avec un(e) partenaire (aimant(e)). Il serait également intéressant de savoir si, pour l'ex-enfant maltraité, le fait d'avoir rencontré sur sa route des personnes lui ayant en quelque sorte servi de parents de substitution, peut faciliter le passage d'un type d'attachement insécure à un attachement sécure, et par voie de conséquence à une relation affectueuse avec ses enfants.

Comme nous allons maintenant le voir, la démarche empirique, offrant des hypothèses réfutables, adoptée par la théorie de l'attachement n'est malheureusement pas aussi présente chez les deux grandes autres théories se déclarant explicatives de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance : la psychanalyse et la théorie de l'apprentissage social.

## **B.2 LA PSYCHANALYSE**

- B.2.1 Freud face à la notion de transmission intergénérationnelle

Freud a évoqué à quelques reprises la notion de transmission intergénérationnelle des comportements et des processus psychiques, que ce soit dans le fonctionnement normal ou dans le fonctionnement pathologique des individus.

Concernant le fonctionnement humain normal, il écrit : « Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui excluerait tout progrès et tout développement. Et, à ce propos, nous pouvons nous poser les deux questions suivantes : dans quelle mesure convient-il de tenir compte de la continuité psychique dans la vie des générations successives ? De quels moyens une génération se sert-elle pour transmettre ses états psychiques à la génération suivante ? Ces deux questions n'ont pas encore reçu une solution satisfaisante. » (1912/1980 p. 181).

Et, concernant le fonctionnement pathologique, il écrit quelques années plus tard dans son article intitulé *L'inquiétante étrangeté* : « Des processus psychiques se transmettent de l'une à

l'autre de ces personnes - ce que nous appellerions télépathie- de sorte que l'une d'elles participe à ce que l'autre sait, pense et éprouve ; nous y trouvons une personne identifiée avec une autre, au point qu'elle est troublée dans le sentiment de son propre moi, ou met le moi étranger à la place du sien propre. Ainsi, redoublement du moi, scission du moi, substitution du moi, -enfin, constant retour du semblable, répétition des mêmes traits, caractères, destinées, actes criminels, voire des mêmes noms dans plusieurs générations successives. » (cité par Halfon & al., p. 627).

La notion de transmission intergénérationnelle a été évoquée de diverses manières par les psychanalystes, en particulier au travers des concepts de « loyauté familiale » (Boszormenyi-Nagy & Spark, 1973), de « crypte » et de « fantôme » (Abraham & Torök, 1978 ; Dumas, 1985 ; Fraiberg, Adelson & Shapiro, 1975/1983 ; Nachin, 1993 ; Tisseron & al., 1995) et de « secrets de famille » (Tisseron, 1996). Par ailleurs, l'outil appelé génogramme est souvent utilisé pour mettre à jour des liens psychiques parfois insoupçonnés entre membres d'une même famille (Ancelin Schützenberger, 1993).

- B.2.3 Les facteurs à l'origine de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance

Les psychanalystes ont proposé plusieurs mécanismes de défense susceptibles d'expliquer la transmission intergénérationnelle de la maltraitance : le déni, la dissociation, l'idéalisation, l'identification à l'agresseur. Rappelons pour mémoire cette définition synthétique des mécanismes de défense : « processus psychiques inconscients visant à réduire ou à annuler les effets désagréables des dangers réels ou imaginaires, en remaniant les réalités interne et/ou externe et dont les manifestations - comportements, idées ou affects - peuvent être inconscients ou conscients. » (Ionescu, Jacquet & Lhote, 1997, p. 27).

### **B.2.3.1** *L'identification à l'agresseur*

#### **B.2.3.1.1** Définition et caractéristiques

Le mécanisme de défense le plus fréquemment invoqué est l'identification à l'agresseur, par laquelle le sujet intériorise inconsciemment l'agression de son parent maltraitant et la dirige contre son enfant. Selon Laplanche et Pontalis (1990) « le sujet, confronté à un danger extérieur (représenté typiquement par une critique émanant d'une autorité), s'identifie à son

agresseur, soit en reprenant à son compte l'agression telle quelle, soit en imitant physiquement ou moralement la personne de l'agresseur, soit en adoptant certains symboles de puissance qui le désignent ».

Bien que Freud (1920/1977) ait effleuré ce thème à propos de certains jeux de l'enfant, c'est sa fille, Anna, qui a été la première à véritablement donner une description de ce mécanisme. Elle définit l'identification avec l'agresseur comme une combinaison particulière d'introjection et de projection. Selon elle, cette identification ne s'exprime pas seulement par une imitation stricte du comportement de l'agresseur, mais peut prendre une forme plus générale. Elle cite ainsi le cas d'un petit garçon qui est venu la voir après un accident. Au cours d'un jeu sportif à l'école, il s'est cogné contre le poing tendu du professeur de gymnastique. Sa lèvre saigne et il pleure. Le lendemain, il revient costumé en militaire et se tient très droit, képi sur la tête, sabre au côté et pistolet au poing, et déclare à Anna Freud : « Je voulais être habillé en militaire pour jouer avec toi ! ». Pour celle-ci, l'uniforme et les armes symbolisent évidemment, en tant qu'attributs virils, la force du professeur et permettent à l'enfant de s'identifier à la masculinité de l'adulte et, par là, à se défendre contre les humiliations narcissiques et contre tous les désagréments. L'enfant introjecte quelque chose de l'objet d'angoisse, ce qui lui permet d'assimiler un événement angoissant récemment survenu. En empruntant à l'agresseur ses attributs ou en imitant ses agressions, l'enfant se transforme de menacé en menaçant. « Quand mon petit patient, écrit Anna Freud, assume un rôle actif, quand il rugit, brandit un fouet ou un couteau, c'est qu'il représente une punition redoutée et qu'il anticipe sur elle. Il a intériorisé l'agression des adultes devant qui il se sent coupable et dirige maintenant activement contre eux son agressivité. » (p. 106).

#### **B.2.3.1.2 Des affirmations, mais pas de véritable démonstration**

Divers auteurs utilisent le concept d'identification à l'agresseur pour expliquer la transmission intergénérationnelle, mais sans expliquer pour quelle raison ils font référence à ce concept plutôt qu'à un autre. C'est notamment le cas de Green (1985), Silver, Dublin & Lourie (1969), Papazian (1994), de Blum (1987) qui affirme par exemple que « le concept d'identification à l'agresseur est intrinsèque à l'explication du fait que les enfants maltraités deviennent des parents maltraitants. » (p. 609). Green (1985) cite l'apprentissage social comme autre approche théorique possible, mais sans plus de précisions.

Par exemple Papazian (1994), déclare que l'enfant maltraité recourt à l'isolation des affects et des comportements comme mécanisme de défense pour supporter sa condition, mais plus encore à l'identification à l'agresseur. « Le moi victime s'assimile les caractéristiques de la position dominante et menaçante, imitant physiquement ou moralement la personne de l'agresseur. (...) Et l'enfant d'aimer son bourreau de parent par nécessité vitale, à tel point qu'il ne peut le détester qu'au prix d'une culpabilité encore plus sévère. (p. 356-357).

Bourguignon, pour sa part (citée par Ionescu & al., 1997, p.198), décrit des parents narcissiques, incapables d'attachement et ayant constamment besoin de gratifications : « Ils cherchent à satisfaire leurs besoins auprès de l'enfant, sans égard pour les siens propres, ni pour ses capacités réelles. Quand l'enfant ne manque pas de les décevoir, ils recourent au châtement corporel, répétant en cela le comportement de leurs propres parents à leur égard. Précocément frustrés dans leur première enfance et de ce fait très insécurisés, ces parents n'arrivent pas, même lucides, à éviter la répétition par un probable mécanisme d'identification à l'agresseur. ».

Il n'existe pas, à ma connaissance, de recherche véritablement scientifique qui ait démontré l'impact de l'identification à l'agresseur dans la transmission de la maltraitance. En écrivant cela, je ne veux pas dire que ce mécanisme est une chimère ou qu'il ne joue aucun rôle, mais plutôt que l'on n'a pas encore mis au point une méthode permettant de véritablement évaluer la présence de ce mécanisme, alors que cela a, par exemple été fait pour cet autre mécanisme de défense qu'est la dissociation (voir la section B.2.3.2). D'autres auteurs, comme nous le verrons plus loin, estiment que le constat de la transmission de la violence démontre la validité de la théorie de l'apprentissage social, et sans fournir plus de justifications non plus.

On pourrait forcer le trait et affirmer, avec Popper (1963/1985, p. 59-68) que la psychanalyse n'est pas une science car elle ne propose pas de postulats réfutables, c'est-à-dire susceptibles d'être soumis à des tests permettant de les confirmer ou de les infirmer. Ce raisonnement avait probablement sa raison d'être lorsque Popper l'a formulé, mais il n'en est plus de même aujourd'hui. En effet, des méthodes ont été mises au point (notamment sous forme d'échelles) qui ont mis en évidence la réalité de certains mécanismes de défense. Certaines études, citées plus loin, sur le rôle du déni, et plus encore de la dissociation ou de l'idéalisation des parents, dans la transmission intergénérationnelle de la maltraitance, ont précisément fait appel à ce genre de méthodes. A ma connaissance, il n'en est pas de même pour l'identification à l'agresseur.

Mais avant d'aborder d'autres mécanismes, examinons néanmoins quelques études qui montrent que l'idéalisation à l'agresseur est un mécanisme suffisamment intéressant pour mériter, sans aucun doute, qu'on lui applique une méthodologie scientifique rigoureuse.

#### **B.2.3.1.3 Les études de cas de Green (1985)**

Green (1985) présente deux cas qui, selon lui, illustrent bien ce mécanisme d'identification à l'agresseur :

Charles, un jeune noir de 16 ans, est né quand sa mère Sally avait 13 ans. Celle-ci vivait avec une cousine qui la battait et le mari de celle-ci qui abusait souvent sexuellement d'elle depuis son arrivée dans leur foyer à l'âge de 4 ans, après la mort de sa mère. Quand Charles pleurait (notamment de faim), Sally le frappait avec tout ce qui lui tombait sous la main. A 16 ans, Charles fut envoyé en liberté surveillée pour avoir tiré sur son enseignant avec une carabine. Par la suite, il a tiré sur un groupe de blancs hostiles après un concert de rock.

Louis, un jeune Hispanique de 11 ans, a été adressé pour un traitement psychiatrique après qu'il ait obligé son demi-frère Eddy, âgé de 3 ans, à boire de la lessive, ce qui a conduit ce dernier à être hospitalisé pendant plus d'un an.

Le père et la belle-mère avaient gravement maltraité Louis pendant huit ans, notamment en le frappant sur la tête avec un manche à balai et en appliquant sur son corps un fer à repasser brûlant, ceci jusqu'à ce qu'il soit sauvé par sa grand-mère maternelle. Depuis qu'il a rejoint sa mère, Louis a été extrêmement dur et agressif avec ses deux jeunes demi-frères ainsi qu'à l'école.

Au début de la thérapie, Louis niait que son père l'avait maltraité et avait tendance à l'idéaliser. Il imaginait qu'il retournerait vivre avec lui et dirigeait sa colère contre sa mère qui le traitait comme un « esclave », l'obligeant à nettoyer la maison et à garder ses frères au lieu de le laisser jouer dans la rue. Au cours de la thérapie, cet enfant a pu progressivement accepter l'interprétation de son comportement agressif comme une réactivation de sa propre maltraitance.

Pour cet auteur, ces deux enfants ont répondu à leur environnement maltraitant en s'identifiant à leurs parents violents, comme principale défense contre les sentiments d'anxiété et d'impuissance.

Green fait aussi remarquer qu'à part l'identification avec l'agresseur peut également exister l'identification avec la victime, lorsqu'un enfant maltraité internalise le rôle de celle-ci. Il manifeste alors un comportement masochiste, provocateur, qui suscite la victimisation. Ainsi, 40 % de son échantillon de 60 enfants maltraités manifestait des comportements autodestructeurs : gestes suicidaire et tentatives de suicide, pensées suicidaires et automutilation.

Une autre défense repérée par Green est l'identification avec le parent non protecteur, habituellement la mère, fréquemment utilisée par les victimes d'abus sexuel lorsqu'elles permettent, consciemment ou inconsciemment que leurs enfants soient abusé(e)s par des agresseurs sexuels masculins.

Notons au passage cette « ouverture » optimiste offerte par Blum (1987) qui fait remarquer que la résolution du trauma implique d'autres formes d'identification que la seule identification à l'agresseur : identification à la victime, au sauveteur, au réconforteur, avec des objets d'amour dans leur rôle de de donneur de soin et de soutien. Selon lui, ces identifications au sauveteur, au protecteur et au thérapeute sont importantes dans le processus de guérison.

Green conclut son article par quelques principes d'intervention destinés à briser le cycle de la violence : il faut aider le maltraitant à reconnaître le lien entre son comportement agressif et la maltraitance subie durant sa propre enfance ; il faut aussi aborder les défenses de déni et d'isolation de l'affect pour permettre la mise à jour des souvenirs douloureux des événements traumatiques. « Plus le maltraitant peut reconnaître et verbaliser les traumatismes de son enfance, écrit Green, moins il aura de risque de les reproduire avec ses enfants et avec d'autres personnes. » (p. 401).

#### **B.2.3.1.4 Les effets bénéfiques de deux thérapies décrits par Fraiberg (1975/1983)**

Plusieurs auteurs ont fait état de thérapies tenant compte et transformant l'identification à l'agresseur de leur patient(e). Le texte le plus connu à cet égard est certainement celui de Selma Fraiberg et de ses collaborateurs, intitulé « Fantômes dans la chambre d'enfants » (Fraiberg, Adelson & Shapiro, 1975/1983).

Il commence par ces mots surprenants : « Il y a des fantômes dans toutes les chambres d'enfants. Ce sont des visiteurs qui surgissent du passé oublié des parents. » (p. 57). Ces fantômes, ce sont les répétitions actuelles de dysfonctionnements familiaux dans les générations passées. Généralement, précisent les auteurs, ces fantômes ne causent que des dommages bénins et passagers. Mais il arrive que certaines familles soient réellement possédées par ces fantômes. « Les envahisseurs sortis du passé ont élu domicile dans la chambre d'enfants, revendiquant une tradition et des droits de propriété. Ils ont assisté au baptême de deux générations et même plus. Sans que personne ne les ait invités, les fantômes se sont installés et dirigent la répétition de la tragédie familiale à partir d'un texte en lambeaux. » (p. 58).

Pour Fraiberg et ses collaborateurs, la réponse à la question « Qu'est-ce qui détermine que le passé conflictuel d'un parents sera répété avec l'enfant ? » se trouve dans les défenses utilisées par le parent pour faire face au passé douloureux »<sup>11</sup>. Le déni de l'affect qui était associé au trauma et à l'identification de la victime avec le coupable étaient considérés comme les deux défenses caractéristiques utilisées par les parents maltraités qui n'étaient pas capables de résister au besoin d'infliger leur propre douleur à l'enfant. Les auteurs décrivent en détail deux cas cliniques, succinctement résumés dans les lignes qui suivent :

#### **B.2.3.1.4.1 Mrs March et Mary**

Mary, un bébé de 5 mois 1/2, est l'enfant de Mrs March, mère gravement déprimée et ne manifestant aucune affection pour sa fille. Elle avait initialement voulu abandonner sa fille auprès d'une agence d'adoption, puis avait changé d'avis.

Mrs March avait elle-même été abandonnée dans son enfance. Ainsi, « la mère répétait avec son bébé les abandons et le désintérêt dont elle avait souffert. ». Dès lors, pour les thérapeutes, l'urgence est de faire « sortir les fantômes de la chambre du bébé », en montrant à la mère qu'elle répétait son passé. Ils font l'hypothèse que « quand cette mère entendra ses propres pleurs, elle entendra son bébé pleurer. » Dès lors, une démarche essentielle adoptée par la thérapeute est de permettre à Mrs March de se souvenir et d'éprouver ses sentiments douloureux. En quelques séances, celle-ci commence progressivement à avoir de la peine, à

---

<sup>11</sup> Notons au passage qu'une approche « résilience » de la transmission intergénérationnelle poserait la question exactement inverse : « Qu'est-ce qui détermine que le passé conflictuel d'un parents ne sera pas répété avec l'enfant ? ». Ce qui n'ôte rien cependant à l'intérêt de la démarche adoptée par Fraiberg et ses collaborateurs.

pleurer et à ressentir de l'angoisse pour cette enfant abandonnée qu'elle avait été. Parallèlement, elle se rapproche petit à petit de son bébé, le prend dans les bras quand elle pleure. La thérapeute souligne les comportements positifs de la mère et les sourires que sa fille lui offre. Les deux parents commencent à éprouver du plaisir à s'occuper du bébé. La thérapeute peut de plus en plus aider Mrs March à établir des liens entre sa souffrance passée et son comportement actuel.

En quelques mois le lien mère-bébé s'est pleinement instauré et l'enfant a manifesté un style d'attachement équivalent à celui d'autres enfants de son âge. Un jour, parlant des rejets qu'elle avait subis dans son enfance, Mrs March déclare : « Je ne veux pas que mon bébé connaisse ça ». Au cours du suivi, l'équipe constate que Mary, maintenant âgée de deux ans, est adaptée en tout point pour son âge et n'a pas de problème de développement.

#### **B.2.3.1.4.2 Annie et Greg**

L'autre vignette clinique concerne Greg, un bébé de 3 mois  $\frac{1}{2}$ , dont la mère, Annie, 16 ans, refuse de s'occuper. La famille d'Annie était connue depuis trois générations par les services sociaux, pour de multiples raisons : délinquance, maltraitance, abandon, pauvreté, échec scolaire ou psychose.

Au départ, Annie ne voulait pas recevoir d'aide, prétextant que ni elle, ni son enfant n'avaient de problèmes. Mais après qu'une certaine confiance se soit établie, elle a commencé à parler de son histoire personnelle. Au cours de cette séance, Greg s'est mis à pleurnicher et Annie, pour la première fois au cours des six séances avec la thérapeute, l'a serré fort dans ses bras.

Les thérapeutes comprennent que si Annie a si peur de se rapprocher de son bébé, c'est par peur de le détruire. Petit à petit, elle peut glisser du besoin d'amour d'Annie au besoin d'amour de Greg. La forme des confidences se modifie : alors qu'au départ, Annie avait raconté froidement ses souffrances, elle exprimait maintenant ses émotions. L'équipe constate alors une évolution sensible, identique à celle qui s'était produite chez Mary : en parlant de sa terrible enfance, Annie allait prendre Greg, le serrait dans ses bras et lui murmurait des paroles douces.

Les auteurs de l'article commentent ainsi ces relations nouvelles : « Avant, elle s'identifiait à ceux qui l'avaient agressée pendant son enfance, maintenant elle était celle qui protégeait son bébé en lui donnant ce qu'elle n'avait pas ou rarement reçu elle-même. » Et Annie dit un jour : « Personne ne battra jamais mon bébé comme j'ai été battue. » Bien entendu, Fraiberg

et ses collaborateurs sont conscients qu'ils n'ont pas effacé en quelques mois les effets cruels du passé d'Annie. Mais le passé de celle-ci lui était maintenant accessible et elle a découvert, à l'aide de sa thérapeute, qu'une mère pouvait être protectrice envers son enfant. « Nous avons vu comment, en se rappelant ses propres souffrances, Annie se trouvait à protéger son bébé. »

Les auteurs concluent leur article par quelques réflexions sur l'identification à l'agresseur. Ils constatent que des parents comme Annie, Mrs March et bien d'autres ont, au cours des horreurs subies dans l'enfance, fait une identification pathologique à ceux qui agressaient et menaçaient leur moi. Pour eux, ce qui est à l'origine de l'identification à l'agresseur, et donc de la répétition de la maltraitance, ce n'est pas tant le refoulement des souvenirs douloureux, mais le refoulement des émotions liées à ces derniers. Ainsi, au début de la thérapie, Annie se souvenait des coups de son beau-père et de l'abandon de sa mère ; ce qu'elle avait oublié était la terreur et l'impuissance qu'elle avait ressenties en étant maltraitée et abandonnée. C'est à partir du moment où elle a pu revivre ces émotions en toute sécurité avec sa thérapeute qu'Annie n'a plus infligé de souffrance à son enfant.

#### **B.2.3.1.5** Le deuil comme alternative à l'identification à l'agresseur, selon Shabad (1993)

Pour sa part, Shabad (1993) propose le travail de deuil comme alternative positive à l'identification à l'agresseur, en cas de maltraitance subie. Selon lui, le cycle intergénérationnel de l'envie inconsciente, transmise par le véhicule magique de l'identification avec l'agresseur est un produit de l'échec à faire le deuil de sa propre enfance. Le deuil est ici un processus de réintégration des désirs refoulés de « ce qui aurait pu être », qui permet à la personne d'accepter que ces désirs ne soient pas satisfaits, et de fournir une vie meilleure à ses propres enfants. L'enjeu thérapeutique n'est donc pas que la personne soit débarrassée de ses désirs irrationnels, mais plutôt qu'elle renonce finalement à la nécessité et au fardeau de leur accomplissement.

Il ne s'agit alors pas tant de la rencontre émotionnelle avec ce que l'on a perdu (bien que ceci constitue une partie du processus de deuil), mais d'une expérience de réintégration des désirs inconscients insatisfaits. « Le deuil est ainsi un processus paradoxal ; la personne doit affirmer ce qui est le plus irrationnel et irréaliste pour renoncer à cette irrationalité. » (p. 72). En se

souvenant, elle peut engendrer une « répétition active re-créative », dans laquelle le vécu passé n'est pas reproduit, mais reconstruit.

### **B.2.3.2** *La dissociation*

#### **B.2.3.2.1** Définition et caractéristiques

La dissociation, un mécanisme de défense proche du déni, a fait l'objet de plusieurs études en lien avec la maltraitance (Egeland & Susman-Stillman, 1996 ; Narang & Contreras, 2000). Il s'agit de la séparation structurelle de divers processus psychologiques (pensées, émotions, mémoire et identité) qui sont normalement associés. Ce processus modifie les pensées, sentiments ou les actions d'une personne, de telle façon que pour un certain temps, certaines informations ou souvenirs ne sont pas associés ou intégrés à d'autres informations. Par la dissociation, le souvenir de certains événements n'est pas disponible ou seulement partiellement. Ou bien, il peut y avoir souvenir d'un événement traumatique, mais non des émotions douloureuses qui l'ont accompagné, ce qui a des probabilités de déformer la signification de l'information traitée par l'individu. Ce dernier point rejoint le constat réalisé par Fraiberg et ses collaborateurs.

Selon Putnam (1993), la dissociation se manifeste le long d'un continuum de gravité, et produit un éventail de phénomènes cliniques et comportementaux impliquant des altérations de la mémoire et de l'identité. A une extrémité du continuum, c'est un phénomène développemental normal ; à l'autre extrémité, il donne lieu à un ensemble de syndromes psychiatriques connus comme troubles dissociatifs, qui sont des perturbations dans le domaine de la mémoire (amnésie ou souvenir incomplet d'un événement stressant), de l'identité personnelle et du sentiment de soi (sa forme extrême étant le trouble de la personnalité multiple), ainsi que la dépersonnalisation (depuis un léger sentiment de détachement envers les expériences personnelles jusqu'à des modifications importantes de la perception corps-esprit).

Diverses enquêtes rétrospectives ont établi un lien entre phénomènes dissociatifs et maltraitance physique et/ou abus sexuels subis dans l'enfance (Chu & Dill, 1990 ; DiTomasso & Routh, 1993).

Egeland et Susman-Stillman (1996) font remarquer que la dissociation peut s'avérer le seul moyen de faire face pour l'enfant maltraité qui n'a pas d'autre lieu vers où se tourner pour

trouver réconfort et soutien. Etre traumatisé par quelqu'un qui procure également les soins et le réconfort peut placer l'enfant dans un conflit extrême, supportable uniquement par la dissociation. Mais s'il se maintient, ce mécanisme qui favorise la survie psychologique dans l'enfance aboutit à un fonctionnement défectueux à l'âge adulte.

#### **B.2.2.2.2** La série de recherches d'Egeland et de ses collaborateurs (1988, 1993, 1996)

L'essentiel des résultats de cette série d'études a déjà été décrit dans la section A.4.4.3. Rappelons simplement ici que depuis 1975, Egeland et ses collaborateurs mènent une étude longitudinale d'enfants et de leurs familles à haut risque, intitulée Projet Mère-enfant de l'université du Minnesota (Egeland, 1988 ; Egeland, 1993 ; Egeland, Jacobvitz et Sroufe, 1988 ; Egeland et Susman-Stillman, 1996). 47 mères ont été maltraitées dans l'enfance, ayant subi toutes sortes de sévices : brûlées avec un fer à repasser, jetées contre un mur ou un radiateur, ébouillantées, et régulièrement frappées avec une ceinture ou un fil électrique.

Un élément essentiel distinguant les mères qui perpétuaient le cycle de la maltraitance de celles qui le brisaient était que ces dernières étaient très conscientes et se souvenaient avec précision de leur passé de maltraitance, dont elles parlaient avec beaucoup d'émotion, et étaient généralement très disertes sur la manière dont elles souhaitaient élever leurs enfants. Elles reconnaissaient les effets que la maltraitance avait sur elles, ainsi que les effets potentiels sur leurs propres comportements en tant que mère. Par ailleurs, les femmes qui pardonnaient à leurs parents avaient moins souvent tendance à reproduire.

Par contre, les mères qui perpétuaient le cycle n'avaient qu'un vague souvenir de ce qu'elles avaient souffert et n'établissaient pas de lien entre leur histoire enfantine et les soins qu'elles prodiguaient à leurs enfants. Elles semblaient avoir refoulé la maltraitance subie, beaucoup d'entre elles idéalisant leur passé et le comportement de leurs parents. Par exemple, l'une de ces mères a parlé de la longue période passée avec son père qu'elle décrivait comme un homme merveilleux, mais sans pouvoir donner d'exemple précis d'activités enfantines avec lui. Or, cet homme alcoolique avait abandonné la famille quand elle avait deux ans. Egeland et ses collègues utilisent le concept de clivage (*splitting*) pour expliquer la façon dont ces personnes font face à la réalité de la maltraitance et de la négligence. Ils suggèrent que les maltraités se clivent eux-mêmes, ce qui leur permet d'éviter de se confronter à la réalité de la maltraitance.

Egeland et Susman-Stillman (1996) ont voulu étudier plus précisément ces processus de dissociation sur un sous-échantillon de 24 personnes. Les processus dissociatifs suivants ont été examinés : idéalisation, incohérences, déni, évitement, croyance que le sujet ne peut pas changer ou avoir un effet sur sa vie, mensonges manifestes, comportements d'évasion (toxicomanie, alcoolisme, tentatives de suicide).

Les mères du groupe à reproduction de maltraitance ont décrit les soins qu'elles avaient reçus en tant qu'enfant sous une forme idéalisée et incohérente, comparativement aux mères du groupe ayant brisé le cycle, en ce sens que des exemples spécifiques d'expérience infantile étaient discordants de la description générale. Elles avaient aussi tendance à idéaliser leur passé : les descriptions étaient très positives, mais incohérentes avec les expériences enfantines réelles. Par ailleurs, les mères du groupe à reproduction étaient de fortes consommatrices de drogues et d'alcool à un âge précoce et avaient fait plus de tentatives de suicide, comparées aux autres. Enfin, le score moyen de dissociation de celles ayant perpétué la maltraitance (36,1) était plus du double de celui manifesté par les mères ayant brisé le cycle (15,8), cette différence étant significative (.04) en dépit de la petite taille de l'échantillon.

Par contre, les mères qui brisaient le cycle avaient intégré leur expérience infantile dans leurs souvenirs et en parlaient d'une manière qui correspondait à ce qui leur était arrivé ; elles étaient orientées vers le futur et comprenaient que leur histoire passée faisait partie de leur identité. Nombre d'entre elles ont fait des commentaires spontanés sur le fait de ne pas répéter la maltraitance avec leurs enfants. Elles avaient des croyances claires sur les soins et la discipline. Elles étaient très conscientes de la souffrance qu'elles avaient vécue comme enfant et faisaient en sorte que cela ne se répète pas avec leurs enfants.

#### **B.2.3.2.3 La recherche de Narang et Contreras (2000)**

Quelques années plus tard, Narang et Contreras (2000) ont mené une enquête du même type auprès de 223 étudiants en psychologie, en utilisant une échelle de dissociation.

Le passé de maltraitance physique était significativement moins prédictif de la maltraitance physique agie une fois que le niveau de dissociation était contrôlé ; environ la moitié de la relation entre l'histoire de maltraitance physique et le potentiel de maltraitance physique agissait par l'intermédiaire de la dissociation. Les auteurs soulignent qu'en raison de la nature transversale de leur étude, ils ne peuvent pas tirer de conclusions causales sur la direction des associations constatées. Néanmoins, précisent-ils, ces données sont en accord avec un modèle conceptuel dans lequel la maltraitance durant l'enfance incite à avoir recours à la dissociation,

laquelle, si elle est se poursuit à l'âge adulte place les individus dans un risque de comportement maltraitant ultérieur.

Pour les auteurs, ceci a des implications cliniques : réduire la dissociation parentale peut aider les cliniciens à prévenir ou stopper la maltraitance physique de l'enfant. Par ailleurs, puisque ces résultats montrent que la relation entre la dissociation et les tendances maltraitantes peut être mesurée avant même la parentalité, il est possible de détecter précocement les individus qui auraient le plus de probabilités de bénéficier de programmes de prévention et d'intervention relatifs aux tendances dissociatives. « Par ce moyen, écrivent les auteurs, nous pouvons être capables d'interrompre le cycle intergénérationnel de la maltraitance avant l'apparition des difficultés éducatives. » (p. 662) .

### **B.2.3.3** *L'idéalisation*

#### **B.2.3.3.1** Définition et caractéristiques

L'idéalisation de parents maltraitants est une situation relativement fréquente, qui surprend souvent les travailleurs sociaux. Les chercheurs se sont eux-mêmes intéressés à ce thème. Ainsi, Varia, Abidin & Dass (1996) font remarquer que certains enfants maltraités font face à leur situation en déformant leurs perceptions et en niant la maltraitance. Ils s'accommodent psychologiquement en préservant l'image de leur famille comme étant protectrice et aimante, et en niant donc l'expérience de maltraitance. Pour Varia et ses collaborateurs, ce déni peut conduire à un modèle interne d'attachement inséculaire-anxieux qui inhibera le développement de relations intimes avec les autres plus tard dans la vie.

De fait, plusieurs études convergent pour montrer que, parmi les enfants maltraités, ce sont surtout ceux qui dénie la maltraitance et qui idéalisent leurs parents qui risquent de reproduire (Oliver, 1985, 1993 ; Main & Goldwyn, 1984).

#### **B.2.3.3.2** La recherche de Main et Goldwyn (1984)

Ainsi, Main et Goldwyn (1984) ont mené un entretien d'attachement adulte (AAI) (description dans la section B.1.4) auprès de trente femmes, la plupart dans leur trentaine,

dont les enfants avaient été filmés cinq ans auparavant au cours d'une expérience de Situation étrange (description dans la section B.1.2).

Les principaux résultats de cette étude concernent le lien entre les expériences de rejet de ces femmes par leur mère et leurs représentations d'expériences d'attachement.

	Rejetée par la mère dans l'enfance	Idéalise aujourd'hui sa mère	Ressent aujourd'hui de la colère envers sa mère	N'arrive pas à se souvenir de son enfance	Cohérente lorsqu'elle parle d'attachement
Rejetée par sa mère	1.000				
Idéalise aujourd'hui sa mère	.56**	1.000			
Ressent aujourd'hui de la colère envers sa mère	.03	-.27	1.000		
N'arrive pas à se souvenir de son enfance	.47*	.41*	-.17	1.000	
Cohérente lorsqu'elle parle d'attachement	-.51*	-.58**	.03	-.61**	1.000
Evitement à son égard par son bébé	.51**	.36*	-.36*	.38*	-.42*

Tableau 12 : Relation entre les expériences apparentes de rejet des femmes par leur mère et les représentations d'expériences d'attachement basées sur les transcriptions d'entretiens - Rapport préliminaire (Main et Goldwyn, 1984).

N = 30 ; \*p < .01 ; \*\*p < .005

Comme le montre le tableau 12, il n'y avait pas de relation entre le fait que la mère ait été rejetée par sa propre mère dans l'enfance et la colère qu'elle ressentait envers celle-ci aujourd'hui. Il y avait par contre, une relation positive significative entre le rejet par la mère et l'incapacité de se souvenir de son enfance.

Les résultats concernant l'idéalisation de sa propre mère par la mère sont également intéressants. Main et Goldwyn décrivent le processus d'idéalisation comme partie d'une stratégie défensive que les individus développent en réaction au traumatisme de la maltraitance. L'idéalisation est une forme de dissociation, parfois utilisée par les individus pour faire face aux expériences traumatiques. Les auteurs ont considéré qu'une mère idéalisait sa mère lorsqu'elle faisait l'éloge de celle-ci, mais sans pouvoir ensuite fournir de preuves concrètes à ce sujet, ou bien lorsqu'il y avait contradiction flagrante entre des descriptions générales positives de la mère et des expériences négatives réelles de celle-ci, dans des situations précises. L'étude a montré qu'il y avait une forte relation positive entre le rejet de la mère dans l'enfance et l'idéalisation actuelle de la mère.

Enfin, plus la femme avait été rejetée par sa mère dans l'enfance, moins elle présentait une version cohérente de ses relations d'attachement et de ses expériences actuelles. Rappelons qu'un entretien d'attachement adulte est considéré comme cohérent lorsqu'il présente un courant d'idées régulier au sujet des relations et de leurs influences. Il est considéré comme incohérent quand il y a des contradictions non reconnues par le participant, quand le participant perd le fil de son propos et quand il y a des changements et des connexions bizarres dans le propos.

Les auteurs notent que cet ensemble de corrélations suggère une réponse défensive à la représentation du rejet maternel chez les femmes adultes, consistant à déformer l'information, la désorganiser et s'en interdire l'accès.

Faisant référence à la recherche de Fraiberg décrite infra (section B.2.3.1.4), montrant que des mères avaient été libérées de leur passé grâce à une remémoration active, bien que douloureuse, Main et Goldwyn font remarquer que « nous sommes condamnés à répéter ce dont nous ne pouvons pas nous souvenir, plutôt que d'être condamnés à répéter indéfiniment. » (1984, p. 214).

Par ailleurs, le rejet de la femme par sa propre mère dans l'enfance est fortement lié au fait que son enfant l'évite après une brève séparation, dans le cadre de la Situation étrange.

Sachant, par d'autres recherches, que l'évitement de la mère par l'enfant est fortement lié au rejet de l'enfant par sa mère, Main et Goldwyn en concluent qu'il y a une forte tendance pour les mères qui ont été rejetées par leurs mères à rejeter à leur tour leurs propres enfants.

Enfin, l'évitement de la mère par son bébé est lié à l'idéalisation de sa propre mère rejetante et à sa difficulté à se souvenir des événements d'enfance. Par contre, si la mère exprimait du ressentiment et de la colère envers sa propre mère pendant l'entretien et qu'elle le faisait de façon cohérente, son enfant avait peu de probabilités de l'éviter. Ainsi, l'évitement de sa mère par l'enfant était lié à des distorsions du processus cognitif de la mère.

Main et Goldwyn présentent deux vignettes cliniques contrastées à titre d'illustrations. Une femme a décrit sa mère comme « une bonne mère » en précisant qu'elles entretenaient d'excellentes relations. Mais quand on lui a demandé ce qu'elle faisait quand elle était contrariée dans son enfance, elle a répondu qu'elle s'enfuyait généralement dehors. Elle se souvenait d'un épisode où elle s'était cassé la main mais n'en avait pas parlé à sa mère, par crainte que celle-ci ne se mette en colère. L'entretien d'attachement adulte a conduit à lui attribuer un score élevé pour le manque de souvenirs de son enfance, pour le rejet par sa mère et pour l'idéalisation qu'elle manifestait envers cette dernière. Par ailleurs, son enfant était extrêmement évitant à son égard.

Une autre femme rejetée dans son enfance se rappelait facilement ses expériences enfantines et était exceptionnellement cohérente. Elle n'idéalisait pas sa mère mais, comme d'autres parents de l'échantillon qui semblaient avoir échappé au cycle intergénérationnel, elle semblait fortement pardonner ses parents. Cette mère avait l'enfant le moins évitant de l'échantillon.

A première vue, ceci peut sembler en contradiction avec ce qui précède où il est question de colère envers la mère. Mais la contradiction n'est peut-être qu'apparente. Il est en effet fort possible que la colère ressentie concerne les actes de maltraitance subie, mais que cela n'a pas empêché ces mères de pardonner à leur propre mère. Nous reviendrons plus loin sur cette distinction entre haine de la maltraitance et haine du parent maltraitant.

Selon les auteurs, il est probable qu'un « retravail » cognitif-affectif du modèle opérant interne prend place chez certains individus ex-rejetés/ou maltraités, qui réduit les risques de répétition intergénérationnelle de la maltraitance. Ce retravail des processus représentationnels peut être facilité par une thérapie ou constituer l'heureux résultat d'un nouvel environnement et de nouvelles relations.

#### **B.2.3.3.3 La recherche d'Oliver (1985, 1993)**

Oliver (1985, 1993), dans une enquête réalisée auprès de 147 familles caractérisées par au moins deux générations de maltraitance, souligne que « les parents maltraitants fournissaient fréquemment des descriptions aimables ou idéalisées de leurs parents biologiques, particulièrement de leur mère, qui étaient si incompatibles avec d'anciens rapports écrits que des contrôles répétés ont été nécessaires pour nous assurer qu'il s'agissait de la même famille. Dans ces cas, c'étaient les rapports plutôt que les entretiens actuels qui donnaient la vérité. » (1993, p. 1320).

Cet auteur fait ensuite remarquer que « si ce pattern de déni, de fausse idéalisation et de confusion par les parents de la deuxième génération au sujet de l'éducation cruelle, exploitante ou négligente par leurs parents persiste, ceci augmente fortement le risque pour les enfants de la troisième génération et devient ainsi bien plus qu'une question de méthode de recherche. » (1993, p. 1320).

#### **B.2.3.3.4 Les effets bénéfiques d'une thérapie décrits par Leifer et Smith (1990)**

Leifer et Smith (1990) présentent le cas de Carol, jeune mère noire de 16 ans d'un fils Cal de quatre mois, adressée à leur programme d'intervention précoce parce qu'elle était dépressive et insuffisamment attentionnée envers son fils.

Bien que sa mère l'ait battu pour des bêtises mineures, Carol l'idéalisait et niait l'impact que cette maltraitance avait sur elle. Elle exprimait beaucoup plus de colère vis-à-vis de son beau-père qu'elle décrivait comme un buveur qui frappait sa mère. Carol a rapporté qu'entre 10 et 14 ans, son beau-père l'avait répétitivement caressée sexuellement. A 14 ans, quand il a cherché à la violer, elle l'a dit à un enseignant et à sa mère ; celle-ci a fait arrêter le beau-père et a divorcé de lui.

Carol a dit aux thérapeutes que Jim (son compagnon et père de l'enfant, âgé de 22 ans) et sa mère donnaient des fessées à Cal et qu'ils pensaient qu'elle-même devrait faire pareil. Bien que Carol pensât qu'il était trop jeune pour être puni, elle admettait qu'elle le fessait occasionnellement quand ses pleurs l'énervaient. En observant les interactions entre Carole et

Cal, les auteurs de l'article ont été convaincus que les débuts d'un cycle intergénérationnel de maltraitance se mettaient en place. Mais parallèlement, certaines forces étaient également présentes : l'intelligence de Carole, sa motivation à être une bonne mère et sa perception positive de Cal.

Avec la thérapie, Carole qui avait fait face à la maltraitance en partie en développant une image idéalisée de sa mère, a progressivement été capable de percevoir sa mère de façon plus réaliste et d'éprouver une grande diversité de sentiments à son égard. Par conséquent, elle est devenue moins dépressive et plus disponible émotionnellement à Cal. Elle est également devenue plus consciente de la relation entre ses propres expériences d'enfant maltraitée et sa propre maltraitance en tant que mère.

#### **B.2.3.4** *Le déni*

Le déni ne semble pas avoir été spécifiquement étudié dans le cadre de la transmission intergénérationnelle, mais a été à plusieurs reprises invoqué comme réaction à la maltraitance. Dans leur revue de la littérature sur la résilience des victimes d'abus sexuels, Dufour, Nadeau & Bertrand (2000) font état de plusieurs études montrant que la stratégie consistant à tenter de nier ce qui s'est produit tend à augmenter le risque de symptômes cliniques chez les adolescentes et les adultes victimes d'abus sexuel. Le déni pourrait avoir une fonction de protection à court terme, mais être lié à des difficultés psychologiques par la suite. Le déni a des chances d'être assez bénéfique tôt dans l'épisode traumatique, ou s'ils est seulement partiel, ou s'il arrive dans une situation qui est incontrôlable et trop menaçante pour être intégrée (Roth & Cohen, 1986). Par exemple, dans l'étude de Johnson et Kenkel (1991) l'utilisation du déni (i.e. prétendre que l'abus ne s'est pas produit) est le seul prédicteur significatif de la psychopathologie telle qu'évaluée par le thérapeute.

Cette synthèse suggère même une perspective à plus long terme où des attitudes successives différentes vis-à-vis de l'abus sont liées au bien-être personnel. L'étude de Himelein et McElrath (1996) montre que les femmes résilientes à la suite d'abus sexuels dans l'enfance ont eu recours dans un premier temps à l'évitement, puis ont fait face à leur abus pour enfin, aujourd'hui, refuser consciemment de s'appesantir sur lui. Ainsi, une femme bien adaptée a-t-elle fait remarquer : « Ce qui a joué en ma faveur est de m'y être confronté et de l'accepter. (...) Si je mène ma vie et que je suis qui je suis sans m'appesantir dessus, alors j'ai gagné, et ce n'est pas juste de laisser quelque chose comme cela ruiner votre vie. » Par contre, les

femmes en mauvaise santé psychologique faisaient état de tentatives initiales réussies d'oublier, mais d'une incapacité actuelle d'éviter les pensées relatives à l'abus.

- B.2.4 Conclusion : passer des mécanismes inconscients à la prise de conscience pour briser le cycle

La psychanalyse propose un ensemble de mécanismes de défense comme modes explicatifs de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance. La grande difficulté pour cette approche est de savoir comment mettre à l'épreuve des hypothèses basées sur des processus inconscients. Des méthodologies appropriées ont permis que certains mécanismes (dissociation, idéalisation, déni) soient testés, ce qui a montré leur pertinence. Il n'en est pour l'instant pas de même l'identification à l'agresseur, principal mécanisme de défense avancé par les psychanalystes pour expliquer la transmission de la maltraitance.

Notons que les différentes thérapies ont visé à remplacer des mécanismes de défense inconscients par des démarches volontaires et conscientes (accès aux souvenirs et aux émotions liés à la maltraitance, prise de conscience de l'identification et décision d'agir différemment, prise de conscience de l'idéalisation et perception plus réaliste des parents, etc.). Ces démarches ont permis d'enclencher un processus de cessation de la transmission.

### **B.3 LA THEORIE DE L'APPRENTISSAGE SOCIAL**

Comme le fait remarquer Gelles (1985), la seule théorie générale de la violence fréquemment appliquée à la violence au foyer est celle de l'apprentissage social. Les autres théories générales de la violence et de l'agression, telles que la théorie de la frustration-agression, la théorie de l'attitude personnelle, la théorie fonctionnelle et la théorie de la culture de la violence n'ont généralement pas été appliquées à l'étude de la violence au foyer.

Dans cette partie, seront successivement présentées la théorie de l'apprentissage social, puis l'application qui en est faite dans l'étude de l'agression humaine, enfin son application dans l'étude de la maltraitance, ce qui fournira l'occasion d'exprimer une analyse critique de cette dernière application.

- B.3.1 La théorie d'Albert Bandura

Nombreux sont les auteurs qui font référence à l'apprentissage social comme théorie explicative de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance. Egeland et ses collaborateurs (1988) affirment même que « la plupart des hypothèses rendant compte de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance sont dérivées des théories de l'apprentissage social. On a postulé que les enfants apprennent des modes de parentalité par l'apprentissage observationnel, le modelage et les patterns de renforcement » (p. 1081).

L'ouvrage de référence qui vient immédiatement à l'esprit lorsque l'on pense à l'apprentissage social est celui de Bandura, qui porte précisément ce titre (1976/1980)<sup>12</sup>. Depuis la publication de cet ouvrage, cet auteur a progressivement élargi son champ de vision et intègre maintenant l'apprentissage social dans une conception plus vaste : le sentiment d'agentivité (*agency*) (Bandura, 1997/2002). Notons d'ailleurs au passage que si l'on retrouve dans le livre *Self-efficacy* la plus grande partie des ingrédients déjà présents trente ans auparavant (« L'auto-efficacité » est un ouvrage environ quatre fois plus volumineux que « L'apprentissage social »), on ne trouve par contre plus que deux occurrences du terme « apprentissage social » (*social learning*). L'auteur préfère aujourd'hui utiliser les expressions d'« apprentissage vicariant », « apprentissage par observation » et plus encore de « modelage ».

Selon Bandura, « le mode d'apprentissage le plus élémentaire, enraciné dans l'expérience directe, est un résultat des effets positifs et négatifs produits par les actions. » (1980, p. 24). Mais cet auteur poursuit en soulignant que l'apprentissage serait très laborieux et risqué si les individus ne se basaient que sur les effets de leurs actions pour s'informer de ce qu'il faut

---

<sup>12</sup> J'utilise ici la traduction française de l'ouvrage, réalisée par J.-A. Rondal : *L'apprentissage social*, Bruxelles, Mardaga, 1980.

faire. Heureusement, la plupart des comportements humains sont appris par observation au moyen du modelage. En observant autrui, nous apprenons la façon dont les comportements sont produits, ce qui nous sert de guide pour l'action et nous évite nombre d'épreuves inutiles. Le caractère instrumental de l'apprentissage par observation est très fréquemment souligné par Bandura, puisque selon lui, le modelage renforcé facilite plus la production de comportements similaires que le modelage seul. Relevons cette citation, représentative de nombreuses autres : « En règle générale, si on voit qu'un comportement adopté par autrui réussit, cela augmente la tendance à se comporter de la même façon tandis qu'inversement le fait de voir un comportement puni fait décroître la tendance à reproduire ce comportement. » (1980, p. 111).

L'apprentissage par observation est gouverné par quatre sous-fonctions : les processus attentionnels, de rétention, de production comportementale et motivationnels (Bandura, 1997, p. 89-90).

- **Les processus attentionnels** déterminent ce qui est sélectivement observé par le participant, parmi la multitude d'influences modelantes possibles, ainsi que l'information qui est extraite des comportements modelés.
- **Les processus de rétention** impliquent un processus actif de transformation et de restructuration de l'information sur les événements, pour qu'il y ait représentation mnésique sous forme de règles et de conceptions.
- Par le **processus de production comportementale**, le participant agit de manière appropriée, en ajustant son comportement à ses conceptions.
- **Les processus motivationnels** sont de trois ordres :
  - \* direct : l'individu a plus tendance à imiter un comportement modelé si celui-ci entraîne des résultats valorisés plutôt qu'une sanction ou l'absence de récompense.
  - \* vicariant : les préjudices et les bénéfices éprouvés par d'autres personnes influencent le comportement essentiellement de la même manière que les conséquences directement expérimentées. Les individus sont motivés par les

succès des autres et, à l'inverse, incités à ne pas imiter les comportements qu'ils ont vu fréquemment aboutir à des conséquences désagréables.

\* auto-produit : les évaluations que les personnes font de leur propre comportement déterminent les activités apprises par observation qu'elles ont le plus de chances de poursuivre. Elles réalisent des activités qui les satisfont et les valorisent, et rejettent celles qu'elles désapprouvent.

- B.3.2 L'apprentissage social de l'agression

### *B.3.2.1 L'apprentissage de comportements agressifs*

Les connaissances sur l'apprentissage social de l'agression proviennent surtout de travaux expérimentaux Bandura (1973). D'ailleurs, l'expérience la plus connue réalisée dans le cadre de la théorie de l'apprentissage social concerne précisément l'imitation de comportements agressifs (Bandura, Ross & Ross, 1961). Des enfants d'âge préscolaire collent des images dans une pièce. Puis un adulte s'installe dans un endroit de la pièce où sont rassemblés divers jouets dont une poupée. Trois conditions expérimentales sont créées. Dans la première, l'adulte crie après la poupée, la frappe, la jette brutalement en l'air. Dans la seconde, cet adulte s'amuse avec les jouets sans s'intéresser à la poupée. Enfin, dans la troisième, aucun adulte n'intervient devant le groupe d'enfants. Puis, pour induire un sentiment de frustration, on interdit aux enfants de s'amuser avec un jouet qu'ils apprécient. Ils sont ensuite amenés dans une autre pièce où se trouvent des jouets identiques, dont le même type de poupée. Les enfants qui ont observé un adulte agressif sont eux-mêmes plus agressifs que les enfants ayant vu un adulte non agressif ou que les enfants du groupe témoin. De plus, ce sont essentiellement les mêmes gestes et paroles de l'adulte qui sont imités assez fidèlement par les jeunes enfants.

Selon Bandura (1973), une bonne part des comportements agressifs sont appris par imitation de modèles tels que les parents et les pairs observés dans des situations naturelles ou par le biais des médias.

Par ailleurs, comme pour les autres comportements, la théorie de l'apprentissage social insiste sur la dimension instrumentale de l'agression. Ainsi, le fait d'être témoin d'une agression qui est punie produit habituellement moins d'imitation agressive que le fait de voir une agression

récompensée ou non accompagnée par des conséquences négatives (Bandura, 1973). Bandura (1980) cite une étude réalisée par Rosencrans et Hartup (1967) qui ont examiné comment le fait d'observer des conséquences influence l'imitation de l'agression. Des enfants qui ont constaté qu'un comportement agressif était régulièrement récompensé ont ensuite agi de façon plutôt agressive, tandis que ceux qui ont vu les mêmes conduites punies de façon systématique ne manifestent aucun comportement imitatif. Enfin, ceux qui ont vu l'agression parfois récompensée, parfois punie, se sont montrés modérément agressifs par la suite. Ainsi, les résultats anticipés jouent un rôle essentiel dans la décision d'adopter ou non un comportement agressif.

### *B.3.2.2 L'apprentissage de normes justificatrices de l'agression*

Mais l'apprentissage social ne concerne pas que l'acquisition de comportements, mais également celle d'attitudes, de valeurs, de normes. L'individu en arrive ainsi à se fixer à lui-même des règles de conduite qu'il cherche à respecter. Ceci peut se faire de deux manières différentes, non exclusives l'une de l'autre. Soit l'individu intègre les normes exprimées par des modèles. Par exemple, un enfant peut apprendre de ses parents qu'une discipline sévère constitue une part normale de l'éducation. Gelles et Cornell (1985, 1990, cités par Buchanan, 1996) notent qu'il n'est pas rare que les parents justifient la maltraitance de leur enfant en affirmant que c'est pour son bien (Voir aussi Miller, 1984). Ils ont constaté que leurs propres parents utilisaient la même punition quand ils étaient enfants et que, dans certains cas, ils ont utilisé les mêmes instruments.

L'autre manière d'intégrer des normes à partir de comportements agressifs provient de processus d'autorenforcement, qui jouent un rôle une fois que ces comportements ont été acquis par l'individu. Celui-ci peut élaborer un système de valeurs selon lequel les comportements agressifs constituent une source d'estime de soi et de fierté, donc de satisfaction personnelle, ce qui en fait une expérience renforçante.

Par ailleurs, pour la majorité des individus, se montrer agressif a plutôt tendance à conduire à l'autocritique, de sorte que la prévision de celle-ci inhiberait l'emploi de ce type de comportement. Aussi, pour réduire cette autocritique et justifier un acte agressif, les individus peuvent utiliser diverses stratégies neutralisantes : comparaison avec des actes plus graves, recours à des principes moraux prétendument plus élevés, déshumanisation des victimes, dilution et report sur autrui de la responsabilité (Bandura, 1973).

- B.3.3 Analyse critique de l'explication de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance par l'apprentissage social

Nombreuses sont les études qui font référence à l'apprentissage social comme théorie explicative de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance, mais sans détailler pour quelle raison et selon quels mécanismes. En d'autres termes, l'apprentissage social semble aller de soi dès lors qu'il y a maltraitance dans deux générations successives. On retrouve ici le même problème précédemment soulevé pour l'identification à l'agresseur.

Pour affirmer que l'on a bien affaire à un processus d'apprentissage social de la maltraitance, il faudrait faire appel à des outils méthodologiques appropriés, destinés à tester si c'est plutôt l'apprentissage social ou une autre théorie qui explique le mieux cette reproduction. Evidemment, une procédure expérimentale est exclue dès lors que le thème de la recherche concerne la maltraitance. Il semble qu'un questionnaire puisse constituer une réponse à cette nécessité (cf 2<sup>e</sup> partie du présent travail).

Certes, on comprend aisément que l'apprentissage social occupe une place privilégiée parmi les théories de la violence : l'enfant maltraité imite les attitudes et comportements d'un modèle, en l'occurrence le père et/ou la mère. Par contre, ce qui est bien moins compréhensible, c'est la raison pour laquelle ces auteurs privilégient l'apprentissage parmi les théories explicatives de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance, sans se donner les moyens de véritablement la tester.

Les études faisant appel à l'apprentissage social comme explication de la transmission de la maltraitance sont généralement entâchées de tel ou tel type de biais majeur, comme cela est détaillé ci-dessous :

- réduction de l'apprentissage social à l'imitation comportementale
- non-prise en compte de la spécificité de la maltraitance parmi les différentes formes d'agression
- non-prise en compte du taux de transmission
- utilisation d'une méthodologie rétrospective plutôt que prospective

Une fois que ces biais méthodologiques auront été détaillés, il sera état de quelques études dont les résultats sont nettement en contradiction avec la théorie de l'apprentissage social.

### **B.3.3.1 Réduction de l'apprentissage social à l'imitation comportementale**

Une évidence frappante (liée d'ailleurs à ce qui précède), à la lecture de quelques articles sur le lien apprentissage social-transmission intergénérationnelle, est que les auteurs semblent généralement assimiler l'apprentissage social à une simple imitation comportementale. C'est notamment le cas des études réalisées par Carroll (1977), McCord (1988), Zaidi, Knutson & Mehm (1989).

MacEwen (1994) s'est interrogée à ce sujet. Elle souligne que les applications de la théorie de l'apprentissage social à la transmission de l'agression familiale ont ignoré d'importants principes de cette théorie. Il ne suffit pas de savoir qu'il y a eu agression dans la famille d'origine pour parler d'apprentissage social. Il faut aussi prendre en compte certaines caractéristiques de la situation familiale d'origine : fréquence et gravité de l'agression, impact de l'agression sur le sujet, degré auquel celui-ci s'identifie à l'agresseur, sexe du modèle et de l'observateur.

Cette réduction de l'apprentissage social à l'imitation comportementale est manifeste lorsque les chercheurs cherchent simplement à établir des corrélations entre la maltraitance d'une génération et celle de l'autre, sans faire intervenir de variable médiatrice.

Certains auteurs sont conscients de ne pas disposer d'indicateurs d'apprentissage social, mais estiment qu'on peut néanmoins considérer que c'est ce processus qui est en jeu dans la transmission intergénérationnelle. Ainsi, Chen et Kaplan (2001), dans une étude sur la transmission intergénérationnelle de la parentalité constructive, évaluent quatre hypothèses. Trois d'entre elles concernent des mécanismes médiateurs (les troubles psychologiques des parents, leurs relations interpersonnelles positives, leur participation sociale active) ; pour chacun de ces facteurs, les auteurs testent leur hypothèse grâce à des outils spécifiques appropriés. La quatrième hypothèse concerne l'apprentissage social, avec effet positif direct d'une expérience de bonne parentalité sur la bonne parentalité à la génération suivante. Voici alors la méthodologie utilisée par les chercheurs : « Contrairement aux trois autres hypothèses, aucune variable n'était disponible qui puisse refléter l'intervention de mécanismes d'apprentissage social. Nous avons donc inféré de tels processus à partir de tout effet résiduel direct, comme Simons et ses collègues l'ont fait dans leurs études. » (p. 22).

A ma connaissance, et ce malgré de nombreuses recherches, la seule étude qui compare véritablement la pertinence de la théorie de l'apprentissage social à celle d'une autre approche (au sujet de la maltraitance) est celle de Muller, Hunter & Stollak (1995). Ces auteurs soulignent d'ailleurs que « les études précédentes affirmant l'action des principes d'apprentissage social dans la transmission intergénérationnelle des punitions corporelles n'ont généralement pas été testées directement contre des perspectives alternatives. » (p. 1332).

Muller et ses collaborateurs font remarquer que ces deux approches (théorie du tempérament et théorie de l'apprentissage social) sont basées sur des postulats et sur des positions philosophiques diamétralement opposés. La première considère que le comportement agressif est une caractéristique de différence individuelle de l'enfant, basée sur le tempérament ; dès lors, le comportement parental punitif est une réponse à l'enfant. Ces auteurs citent d'ailleurs plusieurs études suggérant que les enfants difficiles en arrivent à recevoir un niveau plus élevé de punition corporelle sévère. La seconde approche (apprentissage social) postule que les parents physiquement punitifs finissent par obtenir des enfants agressifs parce que ceux-ci ont appris un certain mode de réponse à leur propre comportement violent.

L'étude a porté sur 1536 parents (732 pères, 804 mères) de 983 étudiant(e)s en psychologie. Des analyses en piste causale ont montré que, tant pour les pères que pour les mères, les résultats n'étaient pas cohérents avec la théorie du tempérament, tandis qu'elles correspondaient bien à la théorie de l'apprentissage social. Les auteurs soulignent cependant que leur étude ne réfute pas le concept de tempérament en soi, mais qu'elle suggère au moins que le tempérament n'explique pas bien le processus par lequel les punitions corporelles se transmettent d'une génération à l'autre.

Notons cependant que, là encore, les résultats de l'étude pourraient s'expliquer par d'autres approches que l'apprentissage social (attachement, notamment).

### **B.3.3.2** *Non-prise en compte de la spécificité de la maltraitance parmi les différentes formes d'agression*

Certains auteurs (rares, au demeurant) ne limitent pas l'apprentissage social à l'imitation du comportement de maltraitance, mais font référence à l'adoption de normes parentales par

l'enfant. Mais ils ne prennent alors pas en compte la spécificité de la maltraitance parmi les différentes formes d'agression.

Rappelons rapidement ce qui a été dit précédemment. L'apprentissage vicariant de l'agression est lié à l'utilité instrumentale qui semble en être retirée par le modèle. En d'autres termes, le sujet imite le comportement du modèle agressif parce que ce comportement lui paraît profiter à ce dernier. De fait, on peut admettre qu'un enfant puisse acquérir un enseignement « positif » de la violence parentale et faire usage de l'agression pour en tirer des bénéfices au sein d'un groupe de pairs ; de même, une fois devenu adulte pour en tirer des bénéfices face à d'autres adultes.

Mais la maltraitance crée une situation bien particulière puisque l'enfant est à la fois observateur et victime de la violence. Il est évident que même si l'enfant peut, d'un côté, estimer éventuellement que la violence présente un intérêt instrumental pour le père (encore faudrait-il préciser quel type d'intérêt : obtention de l'obéissance, baisse de sa tension émotionnelle, etc. ?), il est aussi très conscient par ailleurs que la violence parentale n'est aucunement bénéfique à lui-même qui subit cette violence. Même dans le cas où c'est la mère et non lui-même qui subit la violence, celle-ci, encore une fois, peut lui apparaître instrumentale pour le père, mais non pour la mère.

Or, les auteurs ne tiennent aucun compte de cette distinction pourtant fondamentale. Prenons, à titre d'exemple, la confusion exprimée par Fry (1993), dans une étude par ailleurs fort intéressante. Comparant deux communautés Zapotec voisines, cet auteur constate que l'une est nettement plus agressive que l'autre en termes de bagarres, de violence conjugale, d'agressions et d'homicides. Par ailleurs, les niveaux d'agression dans ces communautés correspondent à différents modes d'interaction parent-enfant : les parents dans la communauté relativement pacifique prônent significativement plus souvent des stratégies verbales positives pour discipliner et contrôler leurs enfants et utilisent significativement moins de punitions corporelles que les parents de l'autre village. Les enfants de cette communauté pacifique sont moins agressifs entre eux et plus obéissants que les enfants de l'autre village.

Or, dans la discussion et conclusion, l'auteur présente le propos d'un père du village pacifique pour souligner le rôle du modelage dans l'apprentissage du comportement agressif (seul propos rapporté dans cet article permettant de faire ce lien) : « Si mon fils voit que je ne respecte pas d'autres personnes, eh bien, ... il acquiert ainsi le même sentiment. Mais si je respecte les autres, eh bien, il m'imité. C'est comme ça. Par dessus tout, le père doit être un exemple, en montrant comment respecter. » (p. 183).

Il y a bel et bien ici un glissement de catégorie : l'article porte sur la violence/non-violence des parents envers leurs enfants ; or, pour démontrer qu'il y a apprentissage social de celles-ci, l'auteur utilise un propos qui concerne la violence/non-violence du père envers d'autres adultes.

Notons par ailleurs un autre glissement opéré par l'auteur. Son article s'intitule « La transmission intergénérationnelle des pratiques de discipline et des approches du conflit ». Or, si Fry aborde bien le deuxième aspect (la transmission des approches du conflit), il ne présente rien qui concerne le premier (la transmission des pratiques de discipline) puisqu'il n'étudie pas le comportement parental des enfants une fois devenus adultes.

### **B.3.3.3** *Non prise en compte du taux de transmission*

Diverses études présentent des résultats sous formes de corrélations, d'analyses en pistes causales, etc., mais ne nous informent aucunement sur le pourcentage de personnes qui reproduisent la maltraitance d'une génération à l'autre. C'est par exemple le cas de l'étude de Simons & al. (1991) présentée ci-dessus. Il en est de même dans l'étude de Kalmuss (1984), présentée dans la section A.2.3.4.1, qui nous fait découvrir notamment que la violence entre parents constitue un plus fort prédicteur de la violence conjugale que le fait d'être gravement frappé par les parents mais qui ne nous présente pas de chiffres ou de pourcentages sur la reproduction de la maltraitance (tandis qu'elle en présente pour la reproduction de la violence conjugale).

Kalmuss (1984) propose une approche théorique conceptuelle intéressante à cet égard. Se référant à la théorie de l'apprentissage social, elle souligne que la violence physique entre membres de la famille fournit un modèle non seulement pour l'apprentissage du comportement agressif, mais aussi du caractère approprié de ce comportement au sein de la famille, ainsi que de son acceptabilité en tant que moyen d'exprimer la colère, en réponse au stress, ou de contrôler le comportement d'autrui.

L'étude qu'elle a menée auprès d'un échantillon représentatif national de 2143 adultes montre que la violence entre parents constitue un plus fort prédicteur de la violence conjugale que le fait d'être gravement frappé par les parents.

Kalmuss fait remarquer que la transmission intergénérationnelle de la violence familiale implique deux types de modelage. Le modelage généralisé a lieu quand la violence dans la famille d'enfance communique l'acceptabilité de l'agression entre les membres de la famille

et augmente donc la probabilité de toute forme de violence familiale dans la génération suivante. Le modelage spécifique a lieu quand les individus reproduisent le type particulier de violence familiale à laquelle ils ont été exposés. Ainsi, cet auteur conclut de son travail qu'un haut niveau de violence dans la famille de la première génération facilite à la fois le modelage spécifique et généralisé, ce qui augmente la probabilité de la violence familiale dans la seconde génération. Cependant, le modelage intergénérationnel de la violence conjugale apparaît impliquer un modelage plus spécifique que généralisé, puisque la violence conjugale grave est plus fortement liée au fait d'observer la violence conjugale qu'elle ne l'est d'être frappé par les parents.

#### **B.3.3.4** *Utilisation d'une méthodologie rétrospective plutôt que prospective*

Ce thème, déjà largement abordé dans la section A.4.1, ne sera donc pas repris ici.

#### **B.3.3.5** *Résultats contraires à la théorie de l'apprentissage social*

Certains résultats sont problématiques pour l'explication de la transmission intergénérationnelle de la violence (au-delà de la maltraitance seulement) en termes d'apprentissage social. Prenons quelques études à titre d'exemple :

- Dans une étude sur le lien entre l'existence de la violence conjugale dans la famille d'origine et la violence conjugale de la seconde génération, Cappel et Heiner (1990) constatent que « contrairement à la croyance populaire, le fait de savoir si des relations agressives étaient présentes dans la famille d'origine sera plus utile pour prédire si le sujet est la cible de l'agression que pour prédire si le sujet en est l'auteur. »
- Diverses études montrent qu'il n'y a qu'une faible transmission ou une absence de transmission de la maltraitance ou de l'abus sexuel, comme l'a notamment mis en évidence la différence entre études prospectives et rétrospectives. Ainsi, Zuravin et ses collaborateurs (Zuravin & al., 1996) et Kreklewetz et Piotrowski (1998), constatant que des femmes abusées sexuellement dans leur enfance ne reproduisent pas ce comportement, concluent que ce résultat est en contradiction avec la théorie de l'apprentissage social.
- Dans sa thèse de doctorat, Boye-Beaman (1994) examine la transmission intergénérationnelle de l'agression physique à partir de la perspective de

l'apprentissage social, avec 346 couples. Elle constate que les maris qui ont grandi dans un foyer très violent ont moins de probabilité de faire preuve de violence conjugale que ceux qui avaient grandi dans un environnement moins agressif.

- B.3.4 Conclusion : de nouvelles orientations offertes par la théorie de l'apprentissage social

Pour toutes les raisons évoquées ci-dessus, il semble rapide et simpliste de considérer que la théorie de l'apprentissage constitue une bonne explication de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance. Pour tester ce lien, mettre en place une situation expérimentale de maltraitance est évidemment exclue. Le minimum à faire aurait donc été de demander à des enfants (ou à des adultes ex-maltraités) ce qu'ils ont retenu de cette violence parentale, si cela influence leur propre comportement de parent, etc.

Mais cela ne signifie pas nécessairement pour autant qu'il faut jeter le bébé avec l'eau du bain, c'est-à-dire considérer que la théorie de l'apprentissage social ne peut aucunement nous aider dans cette recherche. Certes, ce n'est pas en imitant le comportement et les attitudes de leurs parents que la majorité des enfants maltraités deviennent des parents maltraitants. Mais il y a au moins deux processus d'apprentissage qui peuvent éventuellement expliquer cette cessation intergénérationnelle : observer des parents affectueux qui leur servent de nouveaux modèles parentaux et/ou « contre-imiter » les comportements, attitudes et normes de leurs parents. Il semble que ces deux voies possibles de recherche aient été peu explorées.

Une rapide exploration de la littérature scientifique a conduit à penser que le premier thème était quasiment inexistant.

Signalons toutefois, à titre d'illustration, un exemple, particulièrement représentatif de ce premier type de réaction, présenté dans l'ouvrage au titre significatif *Des hommes qui aiment* (Edwards, 1996). Susan Edwards, psychologue clinicienne, rapporte plusieurs cas d'hommes privés d'amour dans leur enfance et qui ont du apprendre à aimer. Elle rapporte notamment les propos de Shawn, 35 ans : « "Comment pourrais-je faire un bon père, me disais-je, si je n'en ai jamais eu moi-même ?" J'ai observé comment mon beau-père et mes trois beaux-frères se comportaient avec leurs enfants, et j'ai beaucoup appris. On choisit d'être un bon père. J'aime tendrement mes enfants, car je me souviens de ma propre jeunesse. Maintenant, je sais que

l'ombre d'un père sans amour ne détermine pas ma vie. Tout ce que j'avais à faire était de renoncer au passé pour contruire l'avenir. »

Quant au second thème désormais qualifié de « contre-modelage dans les pages qui suivent, il ne constitue pas un corps de recherche constitué, mais se retrouve dans divers textes de recherche, de façon anecdotique ou plus approfondie, selon les cas, qui seront maintenant décrits.

## **B.4 LE CONTRE-MODELAGE**

- B.4.1 Une expérience humaine assez fréquente, une thématique scientifique peu explorée

Je définis le contre-modelage comme la décision d'agir à l'encontre d'un modèle humain (parental, professionnel, au sein d'un groupe de pairs, télévisé, etc.), suivie à plus ou moins long terme de la réalisation du comportement souhaité. Il y a donc deux étapes successives, qui peuvent parfois être séparées par plusieurs années : la prise de décision, la mise en application. Ainsi, un enfant qui décide qu'il agira plus tard différemment de ses parents est déjà entré dans un processus de contre-modelage, mais celui-ci ne sera évidemment effectif que lorsque ce jeune sera lui-même devenu parent. Notons également qu'il est souvent difficile de situer clairement le moment où commence cette décision car elle se met souvent en place progressivement dans l'esprit de l'enfant, depuis le « désir inconscient » jusqu'à la volonté consciente.

Ce terme contre-modelage exprime tout à la fois le déterminisme et la liberté. L'enfant, le jeune n'a pas choisi d'être confronté à tel modèle parental et d'en subir nécessairement l'influence. Mais il lui est néanmoins possible de faire usage de sa liberté de pensée et d'action en décidant d'aller à l'encontre des comportements et des attitudes que ce modèle a adoptés. Notons qu'expérimenter le contre-modelage, ce n'est pas seulement décider d'agir contre, c'est aussi décider d'agir pour une vie meilleure pour soi et pour les autres.

Le contre-modelage est un phénomène relativement fréquent de l'expérience humaine. On l'observe par exemple à l'adolescence, période où nombre de jeunes « se posent en

s'opposant ». Mais il s'agit là souvent d'une rébellion temporaire ; quelques années plus tard, le jeune adulte retrouve souvent la voie tracée par ses parents, avec bien évidemment des particularités idiosyncratiques.

Mais plus profond est le rôle du contre-modélage lorsque celui-ci se manifeste chez un jeune issu d'un milieu qui ne lui convient pas, quelqu'en soient les raisons (maltraitance, pauvreté, divorce, etc.). Cette décision d'agir contrairement à celle véhiculée par le milieu peut déterminer l'orientation de toute une existence, que ce soit sur les plans familial, professionnel ou associatif. En voici quelques exemples individuels à titre d'illustration, mais la liste pourrait être fortement allongée, sans difficultés.

- Ricardo Eichmann, fils du tristement célèbre Adolf Eichmann, l'organisateur de la solution finale contre les Juifs, a laissé s'écouler plus de trente ans de non-dits et de blocages psychologiques avant de parler (Millot, 1995). Aujourd'hui professeur d'archéologie à l'université de Tübingen, il dit avoir gravé dans sa tête, depuis le lycée, le fameux impératif catégorique de Kant : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne d'autrui, toujours comme une fin, jamais comme un simple moyen. »
- Catherine Enjolet, victime d'inceste durant son enfance, a fondé « Parrains par'mille » en janvier 1990. Cette association de parrainage de proximité met en relation des adultes bénévoles et des enfants en désarroi ou en difficulté dans leur milieu familial, avec pour slogan : « Tout près de chez vous, un enfant a besoin de vous. » (Enjolet, 1999).
- Stanislas Tomkiewicz, psychiatre pour adolescents, écrit ceci : « Je travaille avec les adolescents parce qu'on m'a volé ma propre adolescence. » (Tomkiewicz, 1999, p. 9), Il a en effet passé cette période de sa vie entre les murs rouges du ghetto de Varsovie et les barbelés du camp de Bergen-Belsen et a perdu la majorité des membres de sa famille dans les camps de la mort.

L'un des exemples les plus impressionnants de contre-modélage suite à maltraitance est celui de Tim Guénard, abandonné par sa mère et gravement maltraité par son père. Il repense, en tant que jeune adulte, à ces « paroles insupportables qui ont empoisonné mon enfance : "Les enfants battus, c'est génétique, ils battront leurs enfants" ». Après avoir été l'objet d'une remarquable démonstration d'affection par un jeune handicapé moteur, il prend une résolution : « Ce jour-là, ... je décide que je me marierai un jour. Et que j'aurai des enfants....

Je m'engage à ne pas abandonner mes enfants. Je leur donnerai ce que je n'ai pas reçu. » (Guénard, 1999, p. 175-176).

Visiblement, son vœu s'est réalisé, l'admirable alchimie s'est opérée puisqu'il écrit des années plus tard : « Mes enfants sont devenus mes racines. Auprès d'eux, l'homme blessé que je suis a reçu des guérisons. Lorsqu'ils m'appellent mon papa, je sens un délicieux frisson courir le long de mon échine. Une émotion exquise. Je ne veux pas m'habituer à ce qu'on m'appelle papa. C'est la plus belle chose au monde. » (p. 222).

Mais qu'en est-il dans l'univers de la recherche scientifique ? Il apparaît clairement que cette thématique n'a pas jusqu'à présent fait l'objet d'une orientation de recherche. Les rares écrits la concernant restent des événements isolés, sans lien avec une orientation théorique forte et d'autres résultats empiriques.

Au printemps 2002, la base de données Psycinfo a été consultée en utilisant divers mots-clés. En voici les résultats :

- *counter-imit\** : une référence (inutile) sur des enfants qui en imitent d'autres
- *countermodel\** ou *counter-model\** : trois références (inutiles) concernent toutes des contre-modèles théoriques de psychologie, non le contre-modelage des comportements et attitudes
- *disidentif\** : aucune référence
- *counteridentif\** et *counter-identif\** : aucune référence
- *negative identification* : 22 références

Précisons rapidement le contenu des résumés des articles de cette dernière recherche (portant sur « *negative identification* »). Certains articles portent sur un thème très différent du sujet de cette thèse : l'identification à un modèle déviant, donc négatif. D'autres semblent relever du contre-modelage, mais sur des thèmes situés hors de la présente problématique : rôles sexuels au sein de la famille, divorce, échec à répondre aux besoins oedipaux de la fille, etc. D'autres enfin étaient insuffisamment explicites sur leur contenu (mais ne concernaient pas la violence ou la maltraitance). Finalement, je n'ai trouvé qu'un seul article répondant à cette attente, celui de Menaker (1978) qui sera décrit dans la section B.4.4.2.

Par ailleurs, étant le traducteur de l'ouvrage majeur d'Albert Bandura *Self-efficacy*, je me suis permis, en raison des liens que cette situation créait, de demander à cet auteur s'il connaissait des travaux sur le thème du contre-modélage. Voici sa réponse *in extenso* (Bandura, 2001) :

« Le contre-modélage est un phénomène commun, mais qui est rarement appelé ainsi. Il est largement régulé par les conséquences observées du comportement modelé. Un enfant qui voit un frère plus âgé souffrir des conséquences de la toxicomanie a des probabilités d'éviter l'usage de la drogue. Voir l'agression punie sert de « désincitateur » (*disincentive*) pour l'observateur. Voir le chapitre 7, Motivateurs vicariants, dans mon livre, *Social foundations of thought and action*, pour une discussion de ce phénomène. »

Et cet auteur poursuit : « L'exposition au modélage est rarement confiné à un modèle unique. Voir le comportement antisocial puni et le comportement prosocial récompensé, favorisera ce dernier. Expérimenter les conséquences de la maltraitance, peut favoriser la parentalité auto-efficace si elle est vue modelée avec succès par d'autres parents ou enseignants. Ceci est particulièrement vrai si l'enfant maltraité se lie avec un adulte prosocial. Voir les pages 172-173 de *Self-efficacy*. La maltraitance survient dans le contexte de modèles multiples plutôt que seulement limités au modèle maltraitant. Les enfants maltraités qui ont des modèles positifs dans leur vie (par exemple, l'autre parent, un autre adulte) ont des probabilités de manifester le contre-modélage. ».

Bandura associe ici clairement le contre-modélage aux conséquences négatives d'un comportement observé d'une part, à la disponibilité de modèles positifs d'autre part. Le second aspect est similaire aux remarques formulées précédemment. Le premier aspect rejoint ce qui a été présenté précédemment, lorsqu'ont été soulignées les conséquences négatives sur l'enfant lui-même de la maltraitance qu'il subit.

Il y a cependant une différence importante : Bandura souligne que voir un comportement puni chez autrui peut inciter à adopter un comportement contraire. Dans le cas de l'enfant maltraité, la situation est différente : il ne voit pas nécessairement le comportement parental puni (sauf en cas d'intervention judiciaire), c'est en fait lui qui est « puni », c'est-à-dire qui subit les conséquences négatives de ce comportement. Si, par la suite, il ne reproduit pas ce comportement, ce ne sera pas par décision stratégique, liée à la crainte d'être puni, mais plutôt par décision morale, liée à la conscience aigüe de la gravité de l'acte. En cela, je rejoins complètement la position de Miltenburg et Singer (2000) qui estiment que la discontinuité dans le développement des résilients de maltraitance est liée à des expériences et à des développements dans le domaine moral.

J'ai lu le chapitre 7 de *Social foundations of thought and action*, ainsi que me l'avait recommandé Bandura. C'est effectivement la même thématique qui est proposée. Bandura souligne que le fait de « voir d'autres personnes expérimenter des résultats désagréables tend à diminuer la tendance de l'observateur à se comporter de manière similaire ou proche. » (p. 287). Il cite plusieurs études sur les effets de la punition vicariante sur l'agression. Par exemple, des élèves n'ont pas agi agressivement quand les actes agressifs d'un pair ont été punis, mais ils ont agressé librement quand ils ont vu que celle-ci restait impunie. Par ailleurs, des adultes qui ont vu des modèles punis pour avoir violé des interdictions sont moins enclins à transgresser s'ils ont vu que les violations modelées ont été récompensées ou simplement ignorées.

Comme on peut le voir, ces différentes situations ne correspondent pas à celle que étudié dans la présente recherche. De plus, il s'agit d'études expérimentales ; or, il n'est pas sûr que pour comprendre un problème aussi grave et durable que la maltraitance, une expérimentation de courte durée sur des thèmes peu impliquants puisse être très instructive.

- B.4.2 La cessation intergénérationnelle de la maltraitance, une décision non stratégique, mais morale

On ne peut pas comprendre le fait que des individus brisent le cycle de la maltraitance si l'on ne raisonne qu'en termes « stratégiques » et instrumentaux, i.e. le fait que la personne agit différemment de ses parents par crainte d'être punie. Certes, c'est bien la crainte de la conséquence négative des actes qui incite à la non-violence, mais il s'agit de la crainte de la conséquence négative pour autrui (en l'occurrence ses propres enfants) et non de la crainte de la conséquence négative pour soi-même. C'est pourquoi la non-reproduction de la maltraitance relève non d'une décision stratégique, mais d'une décision morale, intimement liée à la liberté inhérente au sujet humain. Sur un thème proche, Cyrulnik souligne que « les enfants meurtris, quand ils deviennent résilients, sont contraints à développer un sens moral précoce. » (2001, p. 175).

La psychologie morale a acquis ses lettres de noblesse au fil des ans, en particulier grâce aux travaux de Kohlberg (1981, 1984) et des améliorations, critiques qu'ils ont suscités (Gilligan,

1982/1986, Tostain, 1999). Mais je souhaite surtout reprendre ici des réflexions de Bandura, essentiellement pour deux raisons. D'une part, en raison du fait que le concept de « contre-modélage » est directement lié à la théorie de l'apprentissage social, et que cela ne constitue pas à mes yeux une remise en cause de cette théorie, mais un apport supplémentaire à celle-ci. D'autre part, parce que cet auteur a souvent, de ce côté-ci de l'Atlantique, une réputation de behavioriste totalement infondée. Devenu l'un des chefs de file du courant sociocognitivist, ses critiques sur le comportementalisme sont radicales et sans complaisance (1997/2002).

Voici donc quelques propos de cet auteur sur la liberté et sur la morale. Plutôt que de le paraphraser, il a semblé préférable de présenter quelques citations de sa plume.

Dans un développement intitulé « Le déterminisme et l'exercice de l'influence sur soi-même » (1997, p. 7-9), Bandura décrit sa conception du déterminisme et de la liberté. Selon lui, le comportement humain est certes déterminé, mais il est partiellement déterminé par l'individu plutôt que par l'environnement seul. Quant à la liberté, elle n'est pas définie négativement comme l'affranchissement des influences sociales ou des contraintes situationnelles, mais positivement comme « l'exercice de l'influence sur soi-même dans le but d'obtenir des résultats souhaités. Cette causalité agentique dépend fortement de l'autorégulation cognitive. Elle est réalisée par la pensée réflexive, par l'usage productif des connaissances et des compétences à la demande de l'individu, et par d'autres outils d'influence sur soi exigés par le choix de l'action et son exécution. (...) Le choix d'une activité parmi diverses possibilités n'est pas complètement et involontairement déterminé par l'environnement. Les choix sont plutôt facilités par la pensée réflexive, par laquelle l'influence sur soi est largement exercée. Les gens exercent une certaine influence sur ce qu'ils font en fonction des alternatives qu'ils prennent en considération, de la façon dont ils prévoient et évaluent les résultats -en incluant leur propres réactions autoévaluatives-, et enfin de l'évaluation de leurs aptitudes à accomplir les choix qu'ils font. (...)

La causalité de l'acteur implique l'aptitude à se comporter différemment des exigences environnementales. Dans des situations séduisantes ou contraignantes, l'agentivité s'exprime par le pouvoir de s'abstenir. Les gens établissent des critères personnels qu'ils utilisent ensuite pour initier, guider et ajuster leur comportement. Le respect de soi anticipatoire, vis-à-vis des actes correspondant aux critères personnels, et l'autocensure pour les actes qui les violent servent d'influences régulatrices. Les individus posent des actes qui leur procurent de

l'autosatisfaction et un sentiment de valeur personnelle. Ils évitent de se comporter d'une manière qui viole leurs critères personnels parce que cela les conduira à l'autocensure. Une fois que les capacités autoréactives sont acquises, le comportement produit habituellement deux types de conséquences, des résultats externes et des réactions autoévaluatives, qui peuvent influencer le comportement de façon complémentaire ou opposée. Il n'est pas rare que des individus engagent si fortement leur valeur personnelle dans certaines convictions qu'ils préfèrent subir des mauvais traitements prolongés que de faire quelque chose qu'ils considèrent injuste ou immoral. Thomas More, qui a été décapité pour avoir refusé de transiger avec ses convictions, est un exemple historique notable. Dans leur vie quotidienne, les gens sont régulièrement confrontés à des situations difficiles dans lesquelles ils renoncent à des facilités et à des avantages matériels par respect d'eux-mêmes. » (p. 7-9).

« La théorie sociocognitive rejette la conception fonctionnaliste sommaire qui prétend que le comportement n'est régulé que par des récompenses et des punitions extérieures. Si c'était le cas, les gens se comporteraient comme des girouettes, changeant continuellement de direction selon l'influence du moment. En réalité, ils font preuve d'une remarquable autodirection lorsqu'ils sont confrontés à des influences concurrentes. Quiconque essaierait de transformer un pacifiste convaincu en agresseur cruel ou un croyant fervent en athée constaterait rapidement la force de l'influence autoréactive dans la régulation du comportement humain. Une fois que les gens ont adopté des critères personnels, ils y ajustent leur comportement, font des choses qui leur procurent de l'autosatisfaction ainsi qu'un sentiment de fierté et de valeur personnelle, et évitent de se comporter de manière qui les rendrait insatisfaits d'eux-mêmes. » (1997, p. 22).

- B.4.3 L'espoir d'un futur différent du présent

Notons également que la volonté d'agir plus tard différemment de ses parents s'inscrit dans un courant de recherche portant sur le fait de s'imaginer un futur différent du présent. Cette notion a été abordée essentiellement sous trois termes : l'anticipation, les sois possibles et l'espoir.

**L'anticipation** : Vaillant est certainement l'auteur qui a le plus popularisé la notion d'anticipation, à la suite de sa vaste enquête longitudinale sur la résilience d'hommes issus de

milieux défavorisés. Elle désigne la capacité de planifier en vue du futur (Vaillant, 2000). Cet auteur classe ce mode de fonctionnement parmi les quatre défenses matures facilitant la résilience que sont l'altruisme, la sublimation, la répression (ou mise à l'écart), l'anticipation et l'humour (Vaillant, 1997, 2000).

Mrazek et Mrazek (1987) parlent, quant à eux, d'« anticipation projective positive », qu'ils définissent comme l'aptitude à projeter dans le futur et d'imaginer comment la vie sera quand les temps difficiles seront passés (p. 360). Ils considèrent qu'il s'agit là d'une compétence qui facilite la résilience chez les enfants maltraités.

**Les sois possibles imaginés :** Cette notion a surtout été développée par Markus. Selon Markus et Nurius, « les sois possibles représentent les idées des individus de ce qu'ils peuvent devenir, de ce qu'ils souhaitent devenir, et de ce qu'ils craignent devenir » (1986, p. 954). Les sois possibles fournissent ainsi un lien conceptuel entre la cognition et la motivation. Ils sont construits à partir des expériences personnelles, de l'observation d'autres personnes et des influences socioculturelles. Ils assurent plusieurs fonctions : ils fournissent un cadre conceptuel nous permettant d'interpréter nos expériences, influencent notre façon de pensée concernant nos aptitudes et nos décisions, guident le déroulement de nos actes et stimulent notre quête d'objectifs précis. Selon cette approche, les sois positifs motivent et guident les gens pour qu'ils réalisent leurs objectifs, tandis que les sois non désirés voire craints peuvent bloquer l'action ou inciter l'individu à éviter de devenir le style de personne qu'il redoute.

**L'espoir :** Lazarus (1999), le principal initiateur de la notion de coping a souligné qu'il existe assez peu de recherches sur le thème de l'espoir. Il souligne qu'« il y a eu une grande réticence des psychologues à s'intéresser au concept d'espoir. Un plus grand intérêt semble être exprimé envers les aspects négatifs de notre vie mentale, spécialement l'impuissance (*helplessness*), le désespoir, probablement en raison de l'intérêt clinique pour la dépression. » Selon cet auteur, une condition fondamentale de l'espoir est que notre vie actuelle est insatisfaisante. Cela consiste alors à croire que quelque chose de positif, qui n'existe pas encore dans la vie présente, peut encore se matérialiser, ce qui conduit à le désirer. Il existe, selon Lazarus, une certaine différence entre espoir et optimisme, même si ces deux termes se recoupent partiellement : dans l'optimisme, il y a peu ou pas de place pour le doute, contrairement à ce qui se passe pour l'espoir.

Notons qu'Hunter et Kilstrom (1979) soulignent eux aussi l'importance de l'espoir. Ils font remarquer en effet que les parents qui ne reproduisent pas la maltraitance dont ils ont été victimes expriment généralement une variante particulière de l'espoir teinté d'une attente réaliste des difficultés, illustré par exemple par cette déclaration d'un jeune père : « Je crois fermement que la plupart des obstacles peuvent être vaincus ». (p. 1322).

Un élément essentiel de ce type d'espoir est son caractère proactif. L'enfant ou le jeune qui s'imagine un futur meilleur attend certes que les années passent, mais cette attente a une fonction mobilisatrice, elle va l'inciter par exemple à s'organiser pour quitter au plus tôt le foyer parental (s'il n'est pas placé en famille d'accueil ou en institution) et devenir autonome. Comme l'écrit excellemment Cyrulnik : « Presque tous les enfants résilients ont eu à répondre à deux questions : “ Pourquoi dois-je tant souffrir ? ” les a poussés à intellectualiser. “ Comment vais-je faire pour être heureux quand même ? ” les a invités à rêver. Quand ce déterminant intime de la résilience a pu rencontrer une main tendue, le devenir de ces enfants n'a pas été défavorable. » (1999, p. 18).

- B.4.4 Le savoir sur le contre-modelage : un puzzle à constituer

Voyons maintenant les travaux existant qui relèvent du contre-modelage. Comme cela a été souligné plus haut, il n'existe pas actuellement de domaine de recherche clairement constitué à cet égard. Les données qui suivent ont donc été rassemblées en « piochant » ça et là, en restant en éveil à la lecture de bibliographies, etc. Voici donc les quelques occurrences relevées au fil de lectures.

Dans un passage intitulé « La famille en tant qu'agent de socialisation primaire », au sein d'un article sur la transmission intergénérationnelle de la maltraitance, Burgess et Youngblade (1988) écrivent : « On peut même utiliser les parents comme modèles négatifs de rôle. C'est-à-dire qu'ayant subi de la douleur et du rejet, on peut délibérément sélectionner d'autres modèles de rôle, ou être particulièrement sensible à la douleur de l'interaction aversive, devenant ainsi particulièrement sensible aux autres. » (p. 50).

**B.4.4.1** *Les études de cas de Rocklin et Lavett (1987), de Mignot et ses collaborateurs (1991), de Kotre et Kotre (1998) et de Herrenkohl et ses collaborateurs (1994)*

Rocklin et Lavett (1987) constatent ce contre-modélage chez des patients en thérapie, ex-enfants maltraités devenus des parents non maltraitants. L'adulte non-maltraitant prend une décision précoce, souvent consciente de ne pas être comme ses maltraitants, parfois dès l'âge de 3 ans. La préoccupation de ces personnes est si extrême que la plupart d'entre eux sont des phobiques de la violence, même décrites dans les films ou à la télévision. Remarquons de plus que cette peur d'être comme le parent maltraitant s'étend au-delà de la peur d'être violent et peut se manifester de différentes manières. Par exemple, une femme, dont la mère s'habillait bien, s'habillait elle-même très pauvrement, ne se maquillait pas, et était le contraire de sa mère sur de nombreuses autres caractéristiques.

On constate, dans l'étude de Mignot et ses collaborateurs (1991) sur le devenir à long terme de seize enfants maltraités, que plusieurs d'entre eux font preuve de contre-modélage.

- Sergine a été placée de la naissance à deux ans, puis confiée à l'ASE à partir de 3 ans ; de la naissance à 8 ans, elle connaîtra 10 placements différents. Elle éprouve une véritable haine envers sa mère (« C'est une folle », « Elle est dangereuse ») et déclare adorer les enfants : « Mon enfant aura tout ce qu'il voudra, tout ce qu'il faut, quand il faut. » « J'ai horreur de la violence. Je préfère partir si je vois un enfant qui pleure ou un chien qui tire la langue, cela me fait mal. » (p. 73).
- Luc-Antoine est n° 2 dans une entreprise de loisirs et vacances pour comités d'entreprises. La nécessité de réussite sociale, de revanche, est omniprésente dans son discours. Ne pas ressembler au père est un des moteurs de sa réussite.
- Priscilla a l'alcool en horreur tellement cela lui rappelle son père.
- Catherine ne peut supporter de rencontrer dans les magasins un enfant qui pleure, ou une banale dispute en famille.

Kotre et Kotre (1998) font remarquer que certains parents qui ont souffert de terribles formes de maltraitance dans l'enfance affirment que ce qu'ils ont subi n'arrivera jamais à leur progéniture. Ces auteurs présentent l'exemple de Sandra, dont le père était un homme violent. Quand elle était enfant, elle attendait chaque soir pour percevoir dans quel état il était en rentrant à la maison, attentive aux « messages » susceptibles de révéler son degré d'ivresse. « C'était ma responsabilité de lire ces messages et de mettre chacun hors de danger ». Elle se souvient des nombreuses fois où elle et ses plus jeunes sœurs avaient pensé qu'elles allaient mourir. Cet homme avait d'ailleurs hurlé un jour : « Je vais toutes vous tuer ». Impossible de

trouver du réconfort auprès de sa mère qui la dénigrait constamment : elle était trop petite, trop sombre, trop stupide. Quand Sandra est devenue adolescente, sa mère lui disait souvent qu'aucun garçon ne voudrait d'elle. A l'âge adulte, Sandra a travaillé pour être l'opposée de sa mère, essayant d'instaurer pour ses enfants le sentiment de sécurité et de bien-être dont elle avait manqué.

Herrenkohl E. C., Herrenkohl R. C. & Egolf B. (1994) présentent le cas de deux sœurs dont les deux parents, alcooliques et toxicomanes, avaient été très abusifs envers leurs trois enfants, que ce soit sur le plan physique, émotionnel ou sexuel. Les coups donnés leur avaient brisé des os ; le père avait sexuellement abusé des deux filles et la mère du fils.

Les grands-parents avaient été l'essentiel du soutien physique pour la famille, donnant de la nourriture aux enfants quand c'était nécessaire, et servant de refuge pour les deux filles, qui avaient passé de nombreux week-ends et des vacances avec eux. Par contre, ils n'avaient pu soutenir le fils, trop actif et difficile à gérer pour eux. Les filles avaient également attiré le soutien de membres de la communauté élargie tels qu'une cheftaine scout et un conseiller scolaire.

Pendant leurs études secondaires, les deux filles ont quitté le foyer parental de leur propre gré, la plus âgée pour vivre avec ses grands-parents, la plus jeune pour vivre chez des voisins où elle faisait du baby-sitting. Aucune des deux n'a eu de contact avec son père pendant la plus grande partie de cette période, le considérant comme la principale source de violence dans la famille. Soutenues par leurs enseignants, grands-parents et conseillers, elles ont pu se fixer des buts élevés. Par contre, leur frère n'avait pas de buts ni d'espoir pour l'avenir et présentait une mauvaise estime de soi ; il a été convaincu de viol à 14 ans sur une fille de huit ans.

Pour Herrenkohl et ses collaborateurs, le facteur essentiel de résilience de ces deux filles avait été leur décision d'être différente de leurs parents, ce qui les aidait à planifier un parcours de vie qui s'éloignait du comportement parental. L'absence d'une telle décision de la part du frère était probablement le facteur déterminant de son échec à sortir de la sphère de l'abus chronique et de l'autodestruction.

Pour ces auteurs, un aspect crucial d'une telle décision volontaire par un enfant est l'acceptation que le parent est émotionnellement limité, et donc handicapé pour procurer de l'affection. Ils estiment pour conclure que « la volonté de créer une vie meilleure peut être une

force conductrice pour la réussite quand elle est soutenue par un soutien positif suffisant et par le renforcement face à la douleur émotionnelle. » (p. 308).

#### **B.4.4.2** *La contre-identification selon Menaker (1978) et selon Bretherton (1985)*

La psychanalyste Esther Menaker affirme qu'il peut exister, parallèlement à l'identification inconsciente à tel ou tel individu, la contre-identification. Celle-ci s'exprime, par exemple, lorsqu'une jeune mère manifeste la volonté de briser la répétition du fonctionnement parental de sa mère, en affirmant vouloir ne jamais agir de la façon dont celle-ci l'a fait avec elle. Pour cet auteur, « les contre-identifications, surgissant de la douleur et de la frustration de l'enfance, utilisent les énergies agressives de la rébellion pour créer un soi qui est nouveau et différent du modèle parental originel. Il y a des efforts pour contrer les identifications originelles. (...) Les contre-identifications représentent la force activement créative du moi. Souvent ces contre-identifications représentent involontairement un jugement moral des parents. Ceci est en contraste intéressant par rapport à la fonction défensive de l' " identification à l'agresseur " » (p 384-385).

Il y a, dans la contre-identification, une volonté de transformer la souffrance en quelque chose de positif pour soi-même et pour les autres. La contre-identification est une mutation utile qui permet une nouvelle adaptation créative au monde à un niveau plus élevé d'intégration. Elle peut cependant comporter ses zones d'ombre, ce que Menaker appelle le « prix à payer », notamment un narcissisme excessif. Et parfois, malgré tous les efforts de l'individu, l'identification au parent maltraitant peut se manifester, que ce soit de manière physique ou psychologique.

Bretherton (1985) commente les résultats de Main et Goodwyn (1984) (présentés dans la section B.1.8.1) en faisant remarquer que lorsqu'un sujet interprète un rejet précoce de sa personne par son parent, « non comme un reflet de soi comme étant une personne non "aimable", mais comme une caractéristique négative du parent, la répétition de ce comportement est moins probable. Quelque chose comme la contre-identification peut être possible, un terme que j'utilise ici en analogie au concept de contre-imitation dans la théorie de l'apprentissage social (Bandura, 1971). Par la contre-identification, je veux dire un

processus par lequel la personne a acquis et stocké un modèle interne de travail de la figure parentale mais s'oppose activement et consciemment à l'identification à lui. » (p. 23-24)<sup>13</sup>.

#### **B.4.4.2** *La désidentification selon Gara et ses collaborateurs (1992, 1996, 2000)*

Gara et ses collaborateurs ont mené une série d'études très intéressantes, tant sur le plan méthodologique que sur celui des résultats obtenus (Gara, 2000 ; Gara, Rosenberg & Herzog, 1996 ; Herzog, Gara & Rosenberg, 1992),

Dans un premier entretien, qui dure entre 1 et 2 heures, on présente à chaque mère une liste de personnes significatives, une personne à la fois, et on lui demande de décrire chacune d'elles en utilisant des adjectifs de trait et de courtes phrases (plutôt que des anecdotes). La liste comprend son bébé, sa mère, son père, le père de l'enfant, ses frères et sœurs, ainsi que d'autres personnes significatives en fonction du vécu de la mère. Dans son autodescription, chaque mère doit décrire les aspects de soi actuels et de l'époque où elle était enfant. A partir des données recueillies, les chercheurs établissent une matrice qui met en évidence la structure de proximité ou d'éloignement des différentes personnes entre elles, dans la représentation de la mère (voir Herzog & al., 1992 pour la procédure). Validée dans plusieurs études antérieures, cette méthode présente l'avantage d'être très peu sensible au biais de désirabilité sociale.

Dans la première étude (Herzog & al., 1992), cinq cas cliniques ont été analysés (trois avec maltraitance physique, deux sans maltraitance physique, mais avec négligence physique et émotionnelle et importants conflits). Les deux mères non abusées, mais perturbées, se sont décrites comme si similaires à leur mère que leur soi n'était pas supraordonné par rapport à aucune figure significative. Elles décrivaient leur bébé dans un langage qui était à la fois pauvrement élaboré et disjoint des autres caractéristiques de la structure. Elles avaient très peu à dire sur leur bébé et ce qu'elles disaient était complètement différent de ce qu'elles disaient d'elles-mêmes ou de toute autre personne, ce qui situait le bébé complètement à part dans la structure représentationnelle de leur mère.

---

<sup>13</sup> Je n'ai rien trouvé dans les pages de Bandura citées par Bretherton qui concerne la contre-imitation.

Contrairement aux deux cas précédents, les trois mères maltraitées ont fourni des descriptions de leur bébé hautement élaborées et de même type que pour les adultes. L'autodescription de Sally, la première mère maltraitée était totalement disjointe des descriptions de ses parents maltraitants, sans aucun descripteur commun, de telle sorte qu'elle semblait se définir en opposition directe aux descriptions de ses parents maltraitants, qu'elle décrivait en termes exclusivement négatifs. Ceux-ci étaient si disjoints du soi et d'autres figures présentes qu'ils ne faisaient pas partie de la structure représentationnelle.

Selon elle, ses parents étaient des monstres avec lesquels elle n'avait rien en commun. Elle affirmait que son propre comportement, fréquemment considéré par les autres comme maltraitant et intolérant, n'était aucunement lié à ces expériences précoces et presque toujours justifié à ses propres yeux. Bien qu'elle puisse décrire la maltraitance de son enfance avec des détails morbides, elle le faisait sans émotion. Elle ne décrivait pas de souvenirs de ses émotions d'alors, et ne se différenciait pas aujourd'hui d'elle-même en tant qu'enfant dans sa structure représentationnelle.

La seconde mère maltraitée, Karin, s'est décrite comme incluant des aspects de ses parents aussi bien que des aspects de soi comme enfant maltraité. C'est le seul profil dans cette étude où le soi est réellement situé dans une position supraordonnée, reflétant une identité à la fois bien élaborée et en lutte pour intégrer des éléments de différentes figures et expériences. La seule figure constamment décrite en termes positifs était sa mère d'accueil. Elle n'a cependant intégré aucune des qualités positives de cette femme dans sa propre idée d'elle-même. Dans la structure, cette mère n'a pas attribué à son bébé les aspects les plus négatifs des parents maltraitants et de soi en tant qu'enfant maltraité.

Des cinq mères étudiées, Karin éprouvait la plus grande souffrance psychologique, mais c'est pourtant elle qui prenait le mieux soin de son enfant. Ayant de l'empathie pour son soi en tant qu'enfant maltraité, elle avait aussi la capacité d'empathie pour sa fille.

Les auteurs de cette étude, se basant sur leur propre travail et sur une revue de la littérature sur la maltraitance, proposent l'hypothèse selon laquelle la perception de soi d'une mère ayant été maltraitée exprime, soit l'équivalence, soit la disjonction par rapport à la perception qu'elle a de ses parents. L'équivalence reflète un mode d'identification avec l'agresseur, tandis que la disjonction reflète une défense psychologique contre toute possibilité de voir le parent maltraitant en soi (avec un raisonnement du type : « Je ne peux pas maltraiter mon enfant parce que je ne suis pas comme ma mère »). Selon la même hypothèse, les parents à l'enfance

normale se situent entre ces deux extrêmes en ce qui concerne la façon dont les perceptions de soi et des parents sont structurées.

Cette hypothèse postule qu'une mère maltraitée qui manifeste le mode disjonctif aura des attentes irréalistes pour son enfant, relatives à un niveau de développement intellectuel et émotionnel qui se situe bien au-delà du statut de bébé. Parallèlement, la mère qui s'identifie ouvertement au parent maltraitant (équivalence) aura plus de probabilités de modeler ses attitudes et croyances sur le mode éducatif de ses parents, considérant que son propre enfant est mauvais de façon inhérente, et qu'il mérite une discipline stricte, voire excessive.

Ces auteurs ont mené une autre étude auprès de 55 mères ayant été maltraitées physiquement dans leur enfance et 46 non physiquement maltraitées (Gara, Rosenberg et Herzog, 1996). Pour ces auteurs, la plus importante conclusion que l'on peut tirer des résultats de cette étude est que les perceptions exprimées par les mères sur elles-mêmes et sur d'autres personnes sont différentes des perceptions manifestées par les mères sans histoire de maltraitance ; ceci étant tout particulièrement vrai pour ce qui est du niveau de similitude entre leurs perceptions d'elles-mêmes et leurs perceptions de leur mère.

Conformément à leur hypothèse, les mères maltraitées, comparativement aux contrôles, ont montré moins de similitude entre les perceptions actuelles d'elles-mêmes comme mère et leurs souvenirs d'enfance de leur propre mère. Ces différences entre groupes se maintenaient même quand c'était le père, non la mère, qui était le principal responsable de la maltraitance, ce qui survenait dans 37 % des cas de maltraitance. Gara et ses collaborateurs interprètent ce résultat en considérant que les mères maltraitées, que ce soit par le père ou par la mère, ont tendance à se désidentifier de leur mère, comme défense psychologique contre le fait d'avoir une représentation de soi en tant que parent maltraitant. Par contre, les mères sans histoire de maltraitance s'identifient avec leur propre mère, la considérant comme un modèle pour leur parentalité.

Une autre hypothèse confirmée est que les mères maltraitées ont plus de probabilités que les mères non maltraitées de différencier leurs perceptions passées et leurs perceptions présentes de leur propre mère. Une interprétation de ce résultat est que ces femmes maltraitées éprouvent un plus grand besoin de cliver le passé du présent, défendant ainsi les processus affectifs et cognitifs actuels de l'intrusion d'images d'un passé traumatique.

Gara et ses collaborateurs ont également examiné dans cette recherche les liens entre l'attachement du bébé et les perceptions que les mères avaient d'elles-mêmes et des autres. Il

n'y avait pas de différences significatives entre les mères maltraitées et les mères du groupe contrôle, au sujet de la répartition de leur bébé dans les catégories d'attachement A, B ou D (les bébés du groupe C ont été éliminés de l'analyse car trop peu nombreux). Dans les deux groupes, plus les mères avaient une bonne opinion d'elles-mêmes et des autres personnes, plus le bébé avait un attachement sécurisé envers elle.

Une analyse factorielle prenant en compte 20 variables de perception sociale a mis en évidence que trois facteurs rendaient compte de 56,8 % de la variance. Le premier (24,6 % de la variance) a été nommé « Elaboration positive de soi et d'autrui » (PESO) parce que les variables ayant le plus grand poids sur ce facteur étaient le niveau auquel les divers sois (par exemple soi comme mère ou soi comme enfant) et les autres (par exemple les parents) étaient liés à des descripteurs positifs. L'attachement sécurisé du bébé à la mère (B), comparativement à un attachement moins sécurisé (A ou D), était associé à des niveaux significativement plus élevés d'élaboration positive dans les perceptions sociales de la mère. Il n'y avait pas de différences significatives entre les bébés A et D en termes de PESO.

Le second facteur (16,4 %) de la variance a été nommé « Elaboration négative d'autrui » (NEO), car les variables ayant le plus grand poids impliquaient généralement des évaluations négatives d'autrui significatifs (à l'exception du bébé), mais non du soi. Les mères maltraitées ont des perceptions négatives plus hautement élaborées des autres (excepté le bébé) et de soi que les mères du groupe contrôle.

Les auteurs concluent leur article en proposant qu'un thème futur de recherche consisterait à se demander si certaines mères maltraitées qui ne s'identifient pas à leur propre mère s'identifient avec une autre figure maternelle. Ils proposent également des orientations thérapeutiques possibles à partir de leurs résultats :

- aider les mères maltraitées à construire un modèle de maternage différent de celui qu'elles ont internalisé en grandissant ;
- les aider à distinguer les aspects positifs des aspects négatifs parmi le modèle de maternage passé ;
- soutenir le développement d'un sentiment de soi comme mère basé sur les modèles passés et présents du bon maternage, apte à s'adapter aux exigences changeantes des stress de la parentalité.

Dans une troisième recherche, Gara et ses collaborateurs ont poursuivi leur enquête avec les mêmes participants, mais au nombre de 74 mères cette fois-ci (38 maltraitées dans l'enfance,

36 non maltraitées) (Gara & al., 2000). La principale question qui a orienté leur recherche est celle-ci : « l'histoire de maltraitance d'une mère a-t-elle des répercussions sur le niveau auquel ses perceptions négatives ou positives de son enfant sont différenciées lorsque l'enfant passe du stade de bébé à celui de tout-petit ? ».

Les mères ayant été maltraitées, comparativement aux mères du groupe contrôle, ont tendance à ne pas se focaliser sur les défauts et les échecs de leur bébé, avec pour résultat qu'elles développent un système de catégories moins fin pour le comportement négatif de leur bébé. Par contre, leur système de catégories pour le comportement positif est différencié identiquement aux mères du groupe contrôle.

Une interprétation proposée par les auteurs à propos du premier résultat est que ce filtrage des aspects négatifs de l'enfant sert de fonction défensive chez la mère maltraitée. Par crainte d'agir comme sa propre mère quand son enfant se comporte mal, elle détourne son attention des caractéristiques négatives de l'enfant. Pour Gara et ses collaborateurs, ceci présente un sérieux désavantage car un système plus différencié peut être une condition nécessaire (mais non suffisante) pour réagir différemment selon le type de mauvaise conduite de l'enfant (quand il frappe un enfant, qu'il disperse des jouets dans sa chambre, qu'il touche à un objet cassable, etc.).

- B.4.5 Les deux conditions nécessaires du contre-modélage

Deux conditions au moins sont nécessaires pour qu'un sujet anciennement maltraité décide d'agir avec ses enfants de manière différente de ce que ses parents ont fait avec lui :

- avoir un souvenir suffisamment précis des actes subis
- considérer que ces actes sont injustes

**B.4.5.1** *Un souvenir suffisamment précis des actes subis*

Cette thématique a déjà été présentée, *a contrario*, dans les sections B.2.3.2 à B.2.3.4, et ne sera donc pas développée ici.

**B.4.5.2** *La perception de ces actes comme étant injustes*

Dans un registre proche du précédent, signalons les études prenant en compte comme variable médiatrice (de la reproduction de la maltraitance) le fait de considérer la maltraitance subie comme juste ou injuste.

#### **B.4.5.2.1 Perception par des enfants et des adolescents**

##### **B.4.5.2.1.1 La recherche de Herzberger et ses collaborateurs (1981)**

Herzberger et ses collaborateurs (Herzberger, Potts & Dillon, 1981) ont mené une enquête sur la façon dont les enfants perçoivent la violence parentale. Elle a porté sur 24 garçons de 8 à 14 ans, dont 14 maltraités et 10 non maltraités. Les premiers ne se sont pas sentis plus responsables des punitions parentales que les enfants non maltraités. De plus, les enfants gravement maltraités ont souvent attribué la punition à la personnalité du parent. Plus de 40 % des enfants maltraités par le père et 70 % de ceux maltraités par la mère ont estimé que cette forme de discipline parentale n'était pas méritée. Par contre, tous les enfants non maltraités par la mère considéraient que les punitions qu'ils recevaient d'elle étaient méritées. Plus la maltraitance de l'enfant par la mère était grave, plus celui-ci s'estimait émotionnellement négligé.

Pour les auteurs, la maltraitance par la mère est peut-être particulièrement nuisible car l'enfant s'attend à ce que sa mère se comporte d'une manière aimante. Par contre, puisqu'il peut s'attendre à un comportement punitif de la part du père, la maltraitance par ce dernier peut ne pas avoir le même effet. Mais, précisent-ils, ces hypothèses restent à tester.

Herzberger et ses collègues suggèrent également que le fait de considérer la maltraitance comme un indicateur de rejet parental peut avoir des effets plus néfastes que de percevoir la maltraitance comme étant causée par des frustrations imposées au parent par l'environnement. Ils postulent également que le fait de percevoir la maltraitance comme un moyen légitime de résolution des conflits peut augmenter la probabilité que l'enfant modélise l'agression parentale, alors que considérer la maltraitance comme illégitime peut diminuer l'imitation.

##### **B.4.5.2.1.2 La recherche de Barahal et ses collaborateurs (1981)**

Ces auteurs supposent que la maltraitance entraîne des déficits cognitifs et moraux chez les enfants qui en sont victimes. 17 enfants maltraités et 16 non maltraités, tous âgés de 6 à 8 ans ont participé à l'étude. Les auteurs ont émis plusieurs hypothèses, dont celles-ci, pertinentes pour le présent travail.

Comparés aux enfants du groupe contrôle, les enfants maltraités

- sont moins sensibles aux états émotionnels des autres et sont moins aptes à décrire les causes de ces émotions. La première partie de cette hypothèse a été confirmée, l'effet n'étant que modérément diminué quand les différences de QI entre groupes ont été prises en compte. La seconde partie également, mais la différence n'était pas significative une fois que le niveau de QI était contrôlé.
- ont un style de prise de perspective plus égocentrique, échouant plus fréquemment à percevoir des points de vue différents du leur. Cette hypothèse est également confirmée.
- ont plus de probabilités de baser leurs jugements moraux sur des sanctions externes du comportement que sur l'intentionnalité. Cette hypothèse n'est pas confirmée, puisqu'il n'y a pas eu de différences entre les groupes. Dans les deux groupes, environ la moitié des participants ont utilisé des récompenses ou des sanctions externes comme déterminant principal des croyances morales.

Dans leur conclusion, les auteurs suggèrent de réaliser des interventions visant à modifier ces cognitions défailtantes, avant que la formation du caractère ne soit bien établie et rende le changement difficile ou minimal, afin de briser le cycle de la violence et de la souffrance sur des générations de familles.

#### **B.4.5.2.1.3 La recherche de Zimrin (1986)**

Zimrin (1986) a mené une recherche auprès de 28 enfants qui avaient été hospitalisés pour maltraitance quand ils étaient jeunes. Les auteurs distinguent les résilients (*surviving*) des non-résilients en se basant sur les critères suivants d'ajustement psychosocial :

- résultats scolaires
- adaptation à l'école ou au travail
- présence ou absence de symptômes de sérieux problèmes émotionnels
- sentiment de réalisation de soi ou plans constructifs pour le futur

L'article est consacré aux différentes caractéristiques qui distinguent ces deux groupes. Parmi celles-ci apparaît précisément le fait de se sentir ou non responsable de la violence subie.

Ceux qui avaient un mauvais ajustement psychosocial avaient tendance à se considérer responsables. Ainsi, une fille non résiliente a déclaré : « Ce n'est pas possible qu'il puissent me battre comme ça si je ne le mérite pas ». Par contre, les résilients parvenaient à faire la différence entre ce qui leur était attribué et la réalité. Roni, un garçon, raconte comment sa mère le présentait aux invités : « Est-ce que vous avez déjà vu quelque chose d'aussi stupide » Et il poursuit : « Je restais silencieux, mais dans mon cœur, je me disais : "Ce n'est pas moi, c'est elle qui est stupide" ».

Ces enfants ont utilisé des critères extérieurs (en particulier leur réussite scolaire) pour acquérir le sentiment de leur valeur personnelle et neutraliser ainsi les messages négatifs reçus à la maison. Selon Zimrin, « la distinction entre ce qui arrive à un enfant et ce qu'il est lui permet de conserver une bonne image de soi. Cette tendance est maintenant évidente aux USA dans le traitement des enfants qui ont été sexuellement abusés, l'accent étant mis sur : « Quoi qu'il te soit arrivé, ce n'est pas de ta faute. » (p. 348).

De façon logique, cette attitude chez les résilients était liée à un sentiment de pouvoir contrôler sa destinée et à l'espoir en l'avenir<sup>14</sup>. Par exemple, une fille déclarait : « J'étais battue à mort et je ne savais jamais si je vivrais le lendemain, mais quand le soir venait, j'avais l'habitude de rester près de la fenêtre et de m'imaginer les lumières de New York. Je restais assise pendant des heures et je m'imaginai en train d'entrer dans la grande ville. » Par contre, les non-survivants n'entrevoient pas de lumière d'espoir pour le futur.

#### **B.4.5.2.1.4 Les recherches de Smetana et Kelly (1989)**

Smetana et Kelly (1989) font remarquer que le travail de Barahal et al. (1981) (ci-dessus) est la seule recherche, à part la leur, qui étudie les conséquences de la maltraitance sur la connaissance sociale et morale des enfants. Mais ils proposent une analyse et des prédictions radicalement opposées. Puisque, écrivent-ils, les jugements moraux sont censés se développer

---

<sup>14</sup> Remarquons que plusieurs études ont mis en évidence un lien entre locus of control interne et résilience dans des situations de maltraitance ou d'abus sexuels (Himelein & McElrath, 1996 ; Moran & Eckenrode, 1992 ; Valentine & Feinauer, 1993) ou d'événements de vie stressants (Luthar, 1991).

à partir des effets intrinsèques des actions sur autrui, tels que le mal occasionné, les blessures et la violation perçue des droits, il est également possible que les enfants maltraités ou négligés soient plus sensibles aux problèmes de justice ou de bien-être liés aux effets des événements moraux. Ce qui conduit à prédire que les enfants maltraités considèrent les transgressions morales comme moins acceptables, comparativement aux enfants normaux. Ils émettent aussi l'hypothèse que différents types de maltraitance (maltraitance physique et négligence) peuvent être différemment reliés aux jugements des enfants.

Les participants de l'étude étaient 44 enfants d'âge préscolaire, comprenant 12 maltraités, 16 négligés et 16 non maltraités, âgés de 38 à 68 mois, à qui l'on a présenté des images d'enfants commettant 11 transgressions familiales à la crèche, de trois catégories différentes : dommages physiques (coups, coups de pied, morsures), stress psychologique (faire pleurer un enfant, l'énerver), conventions sociales (ne pas écouter le maître pendant qu'il raconte une histoire, ne pas rester calme pendant la sieste, quitter la classe sans permission). Par ailleurs, ont été intégrées deux transgressions sur la distribution injuste des ressources (prendre le goûter d'un enfant, conserver un jouet longtemps sans le prêter).

Pour la plupart des thèmes abordés, les évaluations morales des enfants maltraités et négligés étaient identiques à celles des enfants normaux quand les variables de milieu tels que le QI et la classe sociale étaient prises en compte. Ainsi, tous les enfants ont considéré les transgressions morales comme plus graves et plus punissables que les transgressions conventionnelles. De plus, tous ont jugé toutes les transgressions comme plus acceptables quand elles étaient commises par eux-mêmes que par d'autres. Donc, quel que soit le statut de maltraitance, tous les enfants faisaient preuve d'égoïsme lorsqu'ils établissaient des jugements pour eux-mêmes par rapport aux autres.

Les enfants maltraités physiquement et les non maltraités évaluaient toutes les transgressions comme méritant significativement moins de punition pour eux que pour autrui, tandis que les enfants négligés ne faisaient pas de distinction entre la quantité de punition méritée par soi ou par autrui. Ainsi, les enfants négligés semblaient se considérer comme coupables et méritant plus la punition que d'autres enfants.

Conformément à l'hypothèse, les enfants maltraités étaient plus sensibles au caractère négatif des transgressions liés à la maltraitance et à la négligence. Mais il y avait contradiction entre leurs évaluations morales et leur comportement, puisqu'ils étaient plus agressifs que leurs homologues non maltraités.

On peut fournir au moins deux interprétations possibles de ce dernier résultat : une interprétation pessimiste qui est de penser que « de toutes façons, même s'ils ont de la bonne volonté, ils sont incapables de l'appliquer concrètement ». L'autre lecture est une interprétation plus optimiste qui consiste à penser que « c'est déjà un premier pas qu'ils aient déjà intégré des normes morales positives ; cela augmente la probabilité qu'en grandissant, ils puissent arriver à les mettre en pratique ».

Cette seconde approche relève plus d'un regard porté par « l'esprit de la résilience ». On peut fort bien imaginer en effet que l'enfant intègre assez tôt des normes morales qu'il mettra progressivement en application en grandissant et qui constitueront un tremplin pour la cessation intergénérationnelle de la maltraitance.

Dans le même article, Smetana et Kelly (1989) présentent une autre étude à laquelle ont participé 40 enfants d'âge préscolaire (10 maltraités, 10 négligés et 20 non maltraités). Tous ces enfants estiment que leur comportement réel est moralement justifié. Les actes causant un grave dommage sont considérés comme plus acceptables par les enfants maltraités que par tous les autres enfants, bien que ce résultat ne soit pas statistiquement significatif. De plus, ces derniers sont, comparativement à d'autres enfants, paradoxalement, à la fois plus sensibles aux effets intrinsèques des actes pour les droits et le bien-être hypothétique des autres, et moins sensibles aux effets intrinsèques réels des actes pour les droits et le bien-être des autres.

#### **B.4.5.2.1.5 La recherche de Rohner et ses collaborateurs (1991)**

Une étude portant sur 349 jeunes, âgés de 9 à 16 ans, dans les Indes de l'Ouest, montre que les enfants ont tendance à se sentir rejetés par leurs parents, de façon directement proportionnelle à la fréquence et à la gravité des punitions reçues. Et plus ils se sentent rejetés, plus leur ajustement psychologique est déficient. Les croyances des enfants au sujet de la punition physique (comme légitime ou non) n'ont pas d'effet significatif sur ces relations.

#### **B.4.5.2.2 Perception par des adultes non parents**

Le titre de cette section est un raccourci, utilisé à des fins de simplification. En effet, les études qui suivent ne précisent pas nécessairement que les participants ne sont pas parents. Toujours est-il que le fait d'être ou non parent ne joue aucun rôle dans les recherches qui suivent.

#### **B.4.5.2.2.1** La recherche de Herzberger et Tennen (1985)

Cette étude a été réalisée auprès de 139 étudiants en psychologie à qui l'on a présenté de petites histoires d'interaction entre un parent et son enfant. Ceux qui avaient vécu le mode de discipline décrit dans la vignette ont évalué le traitement comme moins sévère, plus approprié et moins maltraitant que ceux qui ne l'avaient pas vécu.

Ces deux auteurs se demandent pourquoi le fait de subir une discipline dure conduit le sujet à accepter plus facilement un traitement similaire pour autrui. Une première explication est que l'agression modelée peut amener la victime à croire que celle-ci est acceptable. Une autre explication vient de l'« hypothèse du monde juste », une croyance selon laquelle les individus méritent ce qui leur arrive. Les enfants peuvent développer ces croyances en réponse à la punition comme moyen de comprendre la discipline et de l'éviter dans le futur.

Ces deux auteurs recommandent cependant la prudence dans l'interprétation de leurs résultats, car l'étude n'a pas concerné les comportements éducatifs de parents, mais les attitudes d'étudiants non parents. Cependant, pour tester la possibilité de généralisation des résultats, ils ont demandé à un échantillon pilote de parents de compléter le même questionnaire. Cet échantillon était trop petit (N = 16) pour générer de nombreux résultats significatifs, mais les jugements étaient similaires à ceux de l'échantillon non-parent. Les parents ayant expérimenté une discipline similaire comme enfant considéraient la discipline comme moins grave et plus appropriée que les autres parents. Cependant, les parents qui avaient expérimenté la maltraitance émotionnelle rejetaient plus le traitement similaire d'un autre enfant.

#### **B.4.5.2.2.2** La recherche de Bower et Knutson (1996)

Bower et Knutson (1996) ont réalisé une étude auprès de 207 étudiants, presque tous seuls et sans enfants. Les participants ont été classés en cinq groupes :

- sujets sans maltraitance physique
- sujets avec punitions physiques légères
- sujets avec punitions physiques modérées
- sujets gravement maltraités physiquement et qui s'identifiaient comme tels
- sujets gravement maltraités physiquement et qui ne s'identifiaient pas comme tels

On a soumis à tous ces participants un questionnaire comprenant 85 items représentant divers degrés de maltraitance en leur demandant s'ils les considéraient ou non comme de la maltraitance. Parmi les cinq groupes, ce sont les maltraités s'auto-définissant comme tels qui définissaient le plus d'actes comme de la maltraitance. Inversement, ce sont les maltraités ne s'auto-définissant pas comme tels qui définissaient le moins d'actes comme de la maltraitance. Il n'y avait pas de différence notable entre les trois autres groupes : ceux ayant été légèrement punis, modérément punis et non maltraités.

Il y avait par ailleurs un lien entre la gravité de la maltraitance et l'attitude du sujet à son égard. En effet, les personnes ayant subi une forme spécifique de discipline physique dans l'enfance (par exemple, frappée avec une cuillère en bois) avaient moins tendance à qualifier cet acte de maltraitance, sauf si ce type d'acte leur avait causé des blessures. Ceci, selon les auteurs, « suggère un degré de conscience accrue des conséquences négatives potentielles d'actes disciplinaires spécifiques comme résultat de la blessure disciplinaire. » (p. 697). Il y a donc une relation curvilinéaire entre gravité de la maltraitance et évaluation de tel acte comme maltraitance. Bower et Knutson font alors remarquer qu' « un groupe à risque de maltraitance future peut être constitué des personnes qui ont expérimenté dans leur enfance divers actes potentiellement blessants qui n'ont pas été vécus sous une forme suffisamment sévère pour être rejetés par la victime comme catégoriquement inappropriés. » (p. 697). Inversement, « l'auto-étiquetage d'une histoire maltraitante peut être un marqueur protecteur (vis-à-vis du fait d'être soi-même maltraitant), reflétant, pour les individus, un processus selon lequel ils ont accepté, intégré, et consciemment rejeté l'approche disciplinaire utilisée par leurs parents. » (p. 697-698).

#### **B.4.5.2.2.3 Les recherches de Varia et ses collaborateurs (1996, 1999)**

Les études de Varia et ses collaborateurs sur les « minimiseurs » rentrent précisément dans cette catégorie (Varia., Abidin & Dass, 1996 ; Varia & Abidin, 1999). La première étude (Varia & al., 1996) a examiné le lien entre les perceptions de maltraitance (psychologique, physique et abus sexuel) et l'ajustement adulte psychologique et social ultérieur dans un échantillon non clinique de 173 individus. Un sous-groupe d'individus maltraités ont été identifiés (les minimiseurs), qui faisaient état de niveaux de maltraitance subie supérieurs à la moyenne, mais qui ne se reconnaissaient pas eux-mêmes comme maltraités. Il y a donc trois catégories : les non maltraités, les maltraités qui reconnaissent la maltraitance subie (que j'appellerai reconnaisseurs), les minimiseurs.

Comparativement aux deux autres groupes, les non maltraités ont le niveau d'estime de soi le plus élevé, un meilleur ajustement de la personnalité et des relations sociales plus saines, et sont moins impulsifs et rebelles. Les reconnaisseurs et les non maltraités sont plus tolérants au sujet des croyances et valeurs des autres que les minimiseurs.

D'un autre côté, minimiseurs et non maltraités ont fait état d'un meilleur soutien conjugal que les reconnaisseurs. C'est la seule variable pour laquelle les minimiseurs ont répondu dans une direction positive. Mais les auteurs de l'étude interprètent ce type de réponse plutôt négativement en estimant qu'elle est en accord avec la tendance des minimiseurs à nier les problèmes dans leurs relations familiales proches. Ils estiment que les minimiseurs peuvent utiliser une stratégie de coping leur permettant de mieux s'accomoder aux autres, soit en niant l'existence des problèmes, soit en ayant des attentes plus basses des autres.

Les minimiseurs (chez lesquels les hommes sont surreprésentés) partagent certaines caractéristiques :

- 1) Style internalisant : les minimiseurs ont plus de problèmes d'estime de soi, alors que les reconnaisseurs estiment éprouver de plus grandes difficultés dans leurs relations sociales. Selon Varia et ses collaborateurs, les minimiseurs peuvent avoir internalisé leur histoire de maltraitance, et donc percevoir celle-ci comme quelque chose d'intrinsèquement négatif à propos d'eux-mêmes.
- 2) Stratégie de coping : les minimiseurs font appel à un déni défensif ; ils semblent aller bien mais sont en réalité stressés.
- 3) Fausse attribution : la minimisation peut être une manière d'interpréter la maltraitance comme une punition méritée, ce qui revient à une tentative d'exercer un contrôle interprétatif, de façon à donner un certain sens à la maltraitance.

Dans une deuxième étude (Varia & Abidin, 1999), les chercheurs portent un regard nettement plus favorable sur les minimiseurs. Cette recherche a plus spécifiquement porté sur des personnes maltraitées psychologiquement. Les chercheurs ont constaté un continuum de maltraitance psychologique plutôt qu'une nette dichotomie entre maltraités psychologiques et non-maltraités. Sur les 42 individus ayant rapporté des niveaux de maltraitance psychologique au-dessus de la moyenne, seulement 52,4 % se sont étiquetés comme maltraités. Les reconnaisseurs constituaient le « pire » groupe en termes de combinaison d'événements maltraitants. Par contre, les minimiseurs avaient reçu plus de chaleur et de soins maternels, à côté de la maltraitance subie. Enfin, les non maltraités avaient bénéficié de comportements protecteurs positifs.

Les reconnaisseurs ont fait état de plus de problèmes avec leur conjoint(e) (moins de soutien et plus de conflits) que les non maltraités et que les minimiseurs. Pour les auteurs, les modèles représentationnels des minimiseurs peuvent être plus positifs et flexibles en raison de la présence de niveaux relativement plus élevés de soin maternel, ce qui a fourni un attachement plus positif et a conféré un degré de protection vis-à-vis des effets des expériences maltraitantes. Ils estiment donc que les minimiseurs peuvent être considérés comme des adultes résilients, en ce sens qu'ils ont la capacité de vaincre des facteurs de risques tels que la maltraitance et d'éviter un mauvais ajustement social.

### **B.4.5.2.3 Perception par des parents**

#### **B.4.5.2.3.1 La recherche de Trickett et Susman (1989)**

Cette étude est particulièrement intéressante pour le thème du contre-modélage, car elle montre notamment les corrélations entre le sentiment qu'ont les parents d'élever leurs enfants différemment de ce qu'ont fait leurs propres parents et diverses variables. Les participants de cette étude étaient 34 familles comprenant deux parents ayant des enfants de 4 à 11 ans. Dans la moitié d'entre elles, les enfants étaient physiquement maltraités par un ou par les deux parents.

Voici les principales corrélations à ce sujet.

Pour les non-maltraitants, le fait de penser élever leurs enfants différemment de ce qu'ont fait leurs propres parents est

- fortement corrélé négativement (- .63) avec le soutien parental initial pour l'éducation
- corrélé négativement (- .45) avec le soutien parental actuel pour l'éducation
- fortement corrélé positivement (.60) avec la différence perçue avec les parents
- corrélé positivement (.25) avec la gravité des punitions physiques par les parents

Pour les maltraitants, le fait de penser élever leurs enfants différemment de ce qu'ont fait leurs propres parents est

- très légèrement corrélé négativement (-.04) avec le soutien parental initial pour l'éducation
- très légèrement corrélé positivement (.07) avec le soutien parental actuel pour l'éducation
- légèrement corrélé positivement (.17) avec la différence perçue avec les parents
- corrélé positivement (.26) avec la gravité des punitions physiques par les parents

Les auteurs soulignent que, chez les parents du groupe contrôle non maltraitant, ceux qui avaient été maltraités estimaient élever leurs enfants très différemment de la façon dont ils l'avaient eux-mêmes été et se tournaient moins vers leurs parents pour recevoir de l'aide dans l'éducation. « Ceci suggère une volonté consciente de se détourner de l'éducation reçue et une tentative d'être différent. » (p. 288). On ne constate pas la même attitude chez les parents maltraitants.

#### **B.4.5.2.3.2** La recherche de Simons et ses collaborateurs (1991)

Une étude particulièrement instructive à cet égard est celle réalisée par Simons et al. (1991). Selon ces auteurs, plusieurs hypothèses sont envisageables sur la transmission intergénérationnelle de la discipline dure :

- les personnes exposées à un taux élevé de discipline agressive peuvent développer une conception de l'éducation parentale qui promeut une discipline physique stricte
- la parentalité dure peut favoriser une personnalité hostile qui conduit à un comportement agressif envers les autres, y compris envers ses propres enfants
- la parentalité dure peut conduire la personne à apprendre un ensemble de comportements disciplinaires agressifs, utilisés sur un mode réflexe, sans faire appel à une quelconque pensée normative

- plusieurs études ayant rapporté que la discipline physique et la maltraitance enfantine sont plus fréquentes dans les classes sociales inférieures, il se peut que la discipline dure passe d'une génération à la suite parce que les enfants devenus adultes ont tendance à hériter la classe sociale de leurs parents avec les stressseurs et le style de vie qui les accompagnent.

La figure 6 illustre les trois premiers processus décrits ci-dessus.

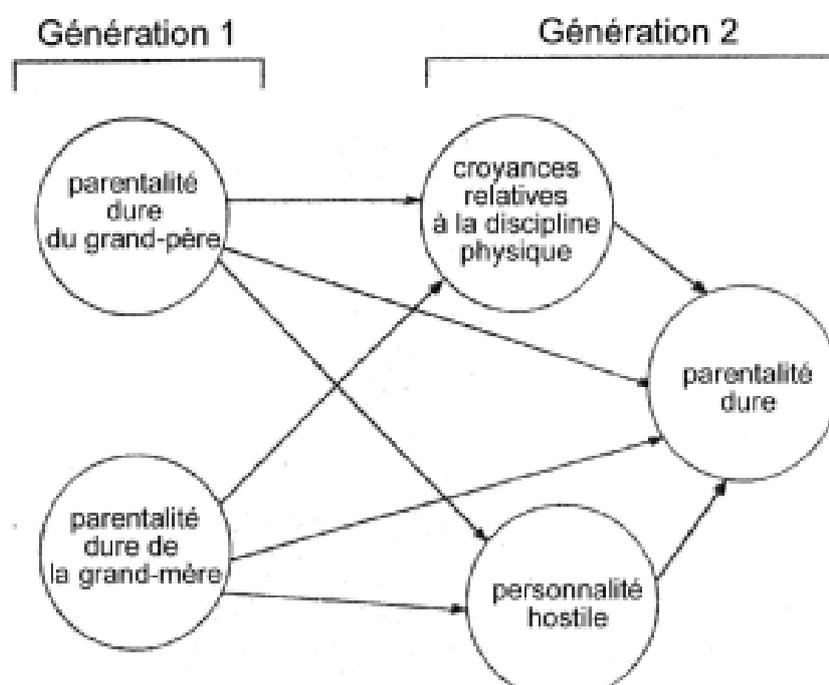


Figure 6 : Modèle de transmission intergénérationnelle de la parentalité dure (Simons & al., 1991).

Les auteurs présentent de multiples résultats en fonction du sexe des grands-parents, des parents et des enfants. Signalons au moins les données suivantes. La transmission intergénérationnelle de la dure parentalité pour les pères est médiatisée à la fois par la personnalité et par les croyances de parentalité, tandis que ce n'est pas le cas pour les mères. Pour celles-ci, il y a plutôt transmission intergénérationnelle directe, du moins depuis la dure parentalité des grands-mères (mais pas celle des grands-pères). La discipline sévère par les grands-mères est associée avec la parentalité dure des mères avec leurs fils et leurs filles et avec la parentalité dure des pères avec leurs fils.

Les parents croyant en la légitimité d'une discipline physique stricte, avaient plus tendance à s'engager dans la parentalité dure. De même, avoir une personnalité hostile était associé avec l'utilisation de la parentalité dure chez les pères et les mères, mais plus fortement chez ces dernières. Enfin, la similitude au fil des générations concernant la discipline dure chez les hommes dépend partiellement des caractéristiques socioéconomiques au fil des générations.

#### **B.4.5.2.3.3** La recherche de Buntain-Ricklees et ses collaborateurs (1994)

On a demandé à 449 parents de donner leur avis sur la légitimité de punitions. Le plus fort risque d'approbation de tout type de punition était d'avoir subi la punition comme enfant. (avec deux autres facteurs possibles : la race et le genre). Les risques relatifs d'approbation de la punition se répartissait de 2.5 à 3.7 fois plus souvent pour ceux qui rapportaient avoir subi les punitions.

- B.4.6 Les limites et les effets pervers du contre-modélage

Le contre-modélage n'a pourtant pas que des avantages. D'une part, il a ses limites, sous deux formes. Tout d'abord, certains parents qui ont brisé le cercle de la maltraitance éprouvent toujours la peur de maltraiter. Ensuite, certains parents peuvent souhaiter ne pas reproduire la violence subie, mais le faire tout de même, soit régulièrement, soit ponctuellement. Le contre-modélage a également ses effets pervers : la surprotection et la permissivité.

#### **B.4.6.1** *Les limites du contre-modélage*

##### **B.4.6.1.1** La peur de maltraiter

On constate fréquemment que les ex-maltraités ont peur de maltraiter eux-mêmes leurs enfants. Ainsi, Herman (cité par Cole & Woolger, 1989) rapporte que ses clients sexuellement abusés avaient peur de devenir de mauvais parents ; ils avaient des attentes élevées de conduite parentale souvent non atteintes qui contribuaient à leurs sentiment de culpabilité et de manque de valeur. Herman a attribué cette attitude à l'absence d'un modèle de maternage adéquat et satisfaisant, et à un idéal plein d'espoir.

Pour leur part, Steele et Alexander (cités par Cole & Woolger, 1989) ont décrit l'ambivalence des victimes d'inceste à propos de la parentalité, parfois au point de ne jamais avoir d'enfant. De même Rocklin et Lavett (1987) notent que parmi leurs patients en psychothérapie, de nombreux adultes qui ont été maltraités enfants grandissent avec la peur qu'ils pourraient infliger de la violence envers leurs enfants. Certains d'entre eux refusent d'avoir des enfants ou confient leurs enfants pour qu'ils soient adoptés

En fait, cette peur de maltraiter a une fonction ambivalente. Sa face positive est qu'elle joue certainement un rôle inhibiteur dans l'usage de la violence. Mais si elle envahit trop les pensées de l'individu, elle peut sensiblement limiter son estime de soi.

#### **B.4.6.1.2 La reproduction de la maltraitance, malgré le souhait contraire**

Le fait de ne pas vouloir reproduire la maltraitance parentale est, certes, un élément facilitateur, mais ne constitue pas pour autant une garantie absolue.

Egeland, Jacobvitz et Sroufe (1988) ont demandé à des mères ex-maltraitées si elles élèveraient leurs enfants différemment de la manière dont elles-mêmes avaient été élevées. Toutes sauf quatre ont dit oui, souhaitant ne pas répéter la maltraitance ; cependant, un nombre important ont ultérieurement maltraité leur enfant.

Dans l'étude menée par Crandell, Fitzgerald et Whipple (1997), 46 dyades mère-enfant ont été recrutées à partir des faire-part de naissance publiées trois ans auparavant dans un journal local. Elles ont été réparties en trois catégories d'attachement en fonction des critères suivants :

- attachement sécure par acquisition (N = 11) lorsqu'elles avaient eu une relation non aimante avec au moins un des parents, mais qu'elles donnaient de cette relation une présentation cohérente. Sur les onze participants de cette catégorie, huit avaient eu des relations non aimantes avec les deux parents.
- attachement sécure continu (N = 9) si elles avaient eu une relation aimante avec au moins un des parents et une relation au moins adéquate avec l'autre, et qu'elles fournissaient une présentation cohérente de ces relations.
- attachement insécure (N = 16) si elles donnaient une présentation incohérente, quel que soit le niveau d'amour de la relation.

D'autres individus de statut intermédiaire n'ont pas été pris en compte dans les analyses.

Les mères présentant un attachement sécurisé (continu ou par acquisition) exprimaient plus de chaleur et d'affection, et étaient moins hostiles et critiques que les mères insécures. Elles étaient aussi moins intrusives et encourageaient plus le comportement autonome de leurs enfants que les mères insécures.

La comparaison entre les deux catégories de mères sécurisées n'a pas mis en évidence de différences significatives en ce qui concerne les variables démographiques ou le comportement parental. Cependant, malgré cette similitude de comportement parental, les mères sécurisées par acquisition éprouvaient plus de sentiments de culpabilité et de dépression à propos de leurs aptitudes parentales et elles ressentaient plus de distance émotionnelle et de manque de soutien de la part de leurs conjoints au sujet de l'éducation de leur enfant.

Par contre, les mères insécures faisaient état d'autant de confiance dans leurs capacités parentales que les mères sécurisées.

Le constat relatif à la transmission/cessation intergénérationnelle de la maltraitance est mitigé. D'un côté, les auteurs soulignent qu'un des aspects les plus inspirants de cette étude est le degré auquel les individus peuvent rediriger leur existence. Beaucoup des mères sécurisées par acquisition avaient été gravement maltraitées, physiquement, psychologiquement et/ou sexuellement. Ils estiment que cette trajectoire discontinue, de l'enfance à l'âge adulte, est un thème fascinant.

Mais ils notent également qu'un des aspects les plus décourageants du processus de répétition est l'impuissance de l'intention en elle-même. Nombre des mères insécures de cette étude étaient conscientes des problèmes qu'elles avaient vécu avec leurs propres parents mais étaient clivées (*split off*) des émotions associées à ces souvenirs. Elles déclaraient rationnellement ne pas répéter les erreurs d'éducation qu'elles avaient elles-mêmes vécues dans leur enfance. Bien qu'il soit possible que leur mode de parentalité ait été meilleur que celui qu'elles avaient elles-mêmes reçu, elles manifestaient néanmoins toujours des formes problématiques d'interaction avec leurs enfants, en dépit de leur intention de ne pas reproduire le passé. Ce clivage émotion-raison est fondamental aux yeux des auteurs. Selon eux, le fait d'accéder à la douleur de l'enfance et de l'intégrer constitue un moyen puissant de dissuasion contre la répétition du manque d'amour, tandis que le refoulement, l'isolement, ou le fait d'être absorbé par l'émotion douloureuse sont liés à la reproduction. En l'absence d'émotion intégrée, la prise de conscience et l'intention cognitives peuvent ne pas être des stratégies de coping suffisantes pour se libérer du passé. Pour Crandell et ses collaborateurs,

ceci a de claires implications cliniques, par exemple la nécessité d'une psychothérapie plus longue, pour faciliter ce processus d'intégration.

#### **B.4.6.2 *Les effets pervers du contre-modélage***

##### **B.4.6.2.1 La surprotection**

Plusieurs auteurs ont souligné le risque que présente la surprotection pour un bon développement psychosocial de l'enfant. C'est, entre autres le cas de Tousignant et de Rutter. Celui-ci fait remarquer : « l'idée que les enfants puissent grandir sans stress et sans adversité est un mythe. C'est impossible. Et d'ailleurs cela ne serait pas une bonne chose. On a besoin d'avoir des défis, on a besoin d'un certain niveau de stress. Ce sur quoi l'on doit réfléchir, c'est sur la manière d'aider les enfants à traverser les difficultés avec succès. » (1998 b, p. 46).

De même, Tousignant (1998) souligne qu'il existe une proportion assez importante d'enfants et d'adolescents qui arrivent difficilement à faire le passage dans le monde adulte alors qu'ils proviennent de familles en apparence normales, bien nanties économiquement, bien scolarisées, ayant socialement réussi. Certains vont jusqu'à se suicider, d'autres deviennent toxicomanes ou s'intègrent dans une secte. Pour cet auteur, « diverses formes de surprotection actuellement observées peuvent avoir des effets aussi pervers qu'un milieu de sous-protection. (...) Ces enfants dont on répond à tous les caprices sans attendre que les désirs soient pleinement exprimés ne rencontrent jamais l'épreuve de la réalité. » (p. 70).

Il est probable qu'un certain nombre de parents anciennement s'efforcent de surprotéger leurs enfants. C'est en tous cas l'observation faite par Kreklewetz et Piotrowski (1998), qui ont mené une recherche auprès de 16 mères ayant subi l'inceste dans leur enfance. Ces femmes cherchaient généralement à préserver leurs propres enfants. Par exemple, elles supervisaient les contacts de leurs enfants avec certains individus et situations et mettaient au point des plans de sécurité. Certaines mères n'autorisaient pas leurs enfants à entrer en contact avec leur propre abuseur ou avec des individus qu'elles considéraient comme des abuseurs potentiels. Dans certains cas, elles ne leur permettaient pas d'avoir des relations avec des membres de la famille qui refusaient de reconnaître qu'elles avaient subi l'inceste. De plus, ces mères contrôlaient leurs filles à la maison et leurs activités sociales avec des pairs. Une mère n'a

jamais laissé ses enfants seuls avec son nouveau mari pendant un an. Une autre faisait très attention à ce que sa fille ne soit jamais seule dans la chambre avec son frère aîné âgé de 17 ans.

Les auteurs constatent que toutes les mères de cette étude se sont décrites comme très protectrices, et souvent surprotectrices, voulant éduquer différemment et mieux qu'elles ne l'avaient été. Nombre d'entre elles s'efforçaient d'être des mères parfaites. Les stratégies de supervision adoptées leur ont permis de se sentir plus efficaces comme parents et, selon leur propre conception, ont réduit la probabilité que leurs propres enfants puissent aussi être victimisé(e)s.

Un résultat surprenant de cette étude est qu'il y avait récurrence intergénérationnelle de l'inceste dans cet échantillon, avec 50 % des femmes révélant que leur fille avait été sexuellement abusée. Les auteurs ne précisent pas si l'attitude de surprotection est antérieure ou postérieure à ce fait. Ils signalent cependant qu'aucune des mères de filles abusées n'avait elle-même perpétré l'abus, et toutes ont réagi dès qu'elles en ont eu connaissance, en se distançant et distançant leurs enfants de l'abuseur, en portant plainte contre lui, et en recherchant une aide thérapeutique pour leur fille.

Kreklewetz et Piotrowski font par ailleurs remarquer que leurs résultats sont en contradiction avec la théorie de l'apprentissage social.

#### **B.4.6.2.2 L' « empêchement du droit à la tristesse » de l'enfant**

La surprotection peut s'accompagner d'un comportement proche, qualifié, à défaut d'une meilleure expression, d' « empêchement du droit à la tristesse » de l'enfant. Notons cependant que les propos qui suivent ne constituent pas le résultat de recherches, mais de réflexions consécutives à des études de cas. Il semble que certains parents anciennement maltraités aient beaucoup de mal à accepter qu'un enfant puisse éprouver de la tristesse, estimant plus ou moins consciemment qu'ils en sont responsables, même si ce n'est pas le cas. Ceci fait peser sur l'enfant le poids d'un « devoir de bonheur » difficilement accessible. Ce processus peut de plus être renforcé par un autre processus. L'enfant qui est informé du drame qui a été vécu par le parent (ou qui le subodore) peut se refuser lui-même le droit à la tristesse, sur la base du raisonnement suivant « Que représente mon petit malheur face à l'immense drame que lui (elle) a vécu ? ». Notons au passage cette remarque de Moutin et Schweitzer (1994), écrite à propos d'un autre type de traumatisme, mais également applicable à notre thème d'étude :

« Le plus souvent, les survivants ne parlaient pas de leur passé, créant une atmosphère de secret et de honte et provoquant une culpabilité de l'enfant d'avoir une jeunesse plus heureuse » (p. 46).

#### **B.4.6.2.3 La permissivité**

Un autre effet pervers du contre-modélage consiste en la permissivité manifestée par certains parents. Hypersensibles à tout ce qui pourrait constituer une limitation à l'expression de l'enfant, et peut-être par crainte d'entrer dans une spirale de la violence, ils limitent énormément leurs interventions punitives et de contrainte.

Ruscio (2001) a mené une étude auprès de 45 mères ayant été sexuellement abusées dans leur enfance, en les comparant à 717 mères de la population générale. Il s'est fondé sur la typologie de Baumrind, qui répartit les parents en trois catégories selon le comportement qu'ils adoptent : les parents autoritaires, qui valorisent l'obéissance de l'enfant et font usage de punitions en cas de déviation des règles ; les parents autoritatifs qui fixent des standards élevés pour leurs enfants, mais qui leur apportent leur soutien et manifestent du respect pour leurs opinions et centres d'intérêt ; les parents permissifs qui valorisent les désirs des enfants mais laissent ces derniers réguler leurs propres activités sans leur fixer de critères extérieurs de conduite. Trois décennies de recherches ont montré que la parentalité autoritative prédisait une meilleure adaptation psychosociale des enfants que les approches autoritaires et permissives.

Ruscio posait l'hypothèse qu'une histoire d'abus sexuel serait associée avec un plus grand usage de pratiques autoritaires et permissives et un moindre usage de pratiques autoritatives. Or, les résultats montrent de façon régulière un lien entre l'abus sexuel dans l'enfance et une parentalité permissive accrue et une parentalité autoritaire moindre. Cet auteur en déduit qu'« ayant vécu la douleur de l'abus et une conscience élevée du pouvoir des adultes sur les enfants, les survivants peuvent essayer si précautionneusement d'éviter une parentalité punitive qu'ils vont vers l'autre extrême, évitant la directivité et la discipline, retenant leurs critiques et ignorant les comportements dysfonctionnels. Les survivants peuvent, alternativement, employer des pratiques permissives parce qu'ils manquent de confiance en leurs aptitudes à fixer des limites au comportement des enfants ou parce qu'ils croient que les enfants devraient être autonomes plutôt que dirigés par leurs parents dès un jeune âge » (p. 380-381).

Ruscio estime que cela risque en fait de s'avérer préjudiciable aux enfants puisque des recherches antérieures ont montré que les enfants de parents permissifs ont tendance à être moins mûrs et autonomes, moins assertifs socialement et moins orientés vers la réussite que des pairs élevés par des parents autoritatifs ou autoritaires.

Signalons par ailleurs les quelques réflexions émises par Rocklin et Lavett à partir de leurs entretiens auprès de patients anciennement maltraités. Ils constatent que beaucoup d'adultes qui ont été maltraités dans leur enfance sont des parents très doux et attentifs mais qu'ils ont parfois du mal à fixer des limites. Dire « non » revient à déplaire à l'enfant et à se sentir maltraitant à son égard. Ces auteurs soulignent le résultat paradoxal d'un tel comportement : agir ainsi risque de rendre les enfants difficiles à contrôler et aboutir ainsi à devenir maltraitant si le comportement de l'enfant devient de plus en plus excessif.

- B.4.7 Conclusion : Une nouvelle voie de recherche ?

Le contre-modélage semble être une expérience humaine fréquente, particulièrement chez les personnes ayant grandi dans un foyer dysfonctionnel. De multiples données, en provenance d'autobiographies de résilients, d'études de cas et de quelques recherches systématiques montrent qu'il s'agit certainement d'un domaine qui mérite d'être étudié de façon plus approfondie. Diverses disciplines peuvent concourir à développer ce champ de recherches : psychologie cognitive, psychologie sociale, psychologie morale, psychanalyse, etc.

Elle pourrait nous faire acquérir des informations intéressantes non seulement sur la cessation intergénérationnelle de la maltraitance, mais aussi sur d'autres processus, tels que :

- la volonté de fonder un foyer stable chez des enfants de divorcés (voir par exemple Zink, 2000)
- la volonté de consacrer du temps à son foyer chez des enfants dont les parents ont donné la priorité à leur travail (voir par exemple Smith, 1996)
- l'abstinence farouche de boissons alcoolisées chez des enfants d'alcooliques
- le désir de réussite sociale chez des enfants issus d'une famille pauvre
- un mode de vie non conventionnel chez des enfants de famille très traditionnelle (ou la situation inverse)

- la volonté d'intégration d'enfants dont les parents immigrés sont restés en marge de la société d'accueil (ou la situation inverse de retour aux racines si les parents se sont fortement intégrés).

Le contre-modélage permettrait même peut-être d'expliquer un phénomène apparemment surprenant parfois observé (j'ai notamment connaissance directe de deux cas par le biais de ma recherche empirique et B. Cyrulnik m'a dit en avoir rencontré dans sa pratique clinique) : le saut de la maltraitance d'une génération, c'est-à-dire la succession de ces comportements sur trois générations : maltraitance → non maltraitance → maltraitance. Il semblerait que cela puisse s'expliquer ainsi : un parent maltraite son enfant ; celui-ci fait le contraire de ce parent et ne maltraite pas son enfant ; ce dernier estime que ce parent a vraiment été trop laxiste et décide de donner une éducation plus sévère à ses enfants et devient maltraitant. Ou bien ce dernier acquiert petit à petit un caractère difficile en raison du laxisme parental, devient violent à l'adolescence (notamment envers son parent) puis maltraitant en tant que parent.

Ce thème du contre-modélage peut par ailleurs donner lieu à des enquêtes prospectives intéressantes, mettant en évidence l'évolution éventuelle d'attitudes et de comportements. Rappelons-nous à ce propos la recherche de Smetana et Kelly (1989) (présentée dans la section B.4.5.2.1.4) qui a mis en évidence que des enfants maltraités étaient plus sensibles au caractère négatif des transgressions liés à la maltraitance et à la négligence que des non-maltraités, mais qu'ils étaient plus agressifs que leurs homologues non maltraités. Il serait intéressant de savoir si cette contradiction persiste ou non avec le temps. Et si elle disparaît, est-ce en faveur d'une agression accrue (attitudes + comportement) ou d'une non-violence accrue (attitudes + comportement également).

## **B.5 LE SENTIMENT D'EFFICACITE PERSONNELLE**

- B.5.1 Définition et caractéristiques

Selon Bandura, le sentiment d'efficacité personnelle « concerne la croyance de l'individu en sa capacité d'organiser et d'exécuter la ligne de conduite requise pour produire des résultats souhaités. » (1997, p. 2-3). Ceci ne consiste donc pas seulement à savoir ce qu'il faut faire et à être motivé pour cela, ni posséder une aptitude rigide dans son répertoire comportemental. Il s'agit plutôt d'une capacité productrice au sein de laquelle les compétences cognitives, sociales, émotionnelles et comportementales doivent être organisées et orchestrées efficacement pour servir d'innombrables buts. Une personne peut fort bien posséder une compétence, mais ne pas savoir comment l'utiliser pour réaliser telle action ou s'en servir correctement dans des circonstances difficiles. D'autre part, des doutes insidieux sur soi-même peuvent réduire à néant les meilleures compétences. Dans les pires cas, si une personne estime ne pas pouvoir produire de résultats, elle n'essaiera même pas de les provoquer. En bref, souligne Bandura, « l'efficacité personnelle perçue ne concerne pas le nombre d'aptitudes que l'on possède, mais ce qu'on croit pouvoir en faire dans des situations variées. » (1997, p. 37-38).

Par ailleurs, il ne faut pas confondre sentiment d'efficacité personnelle et estime de soi. En effet, l'efficacité personnelle perçue concerne l'évaluation que l'individu fait de ses aptitudes personnelles, tandis que l'estime de soi concerne l'évaluation de sa valeur personnelle. Or, ces deux données ne sont pas forcément liées entre elles. Une personne peut s'estimer totalement incompétente dans un domaine (la danse, les connaissances en archéologie ou encore le bricolage) sans que cela n'atteigne son estime de soi, car elle n'engage pas sa valeur personnelle dans cette activité. Inversement, un individu peut s'estimer très efficace dans une activité et ne pas en tirer de fierté particulière. Bandura cite à ce propos l'exemple d'un huissier compétent qui a peu de chances d'être fier de déloger des familles en difficulté financière. Il est vrai cependant que les gens ont tendance à cultiver leurs aptitudes dans des activités qui leur donnent un sentiment de valeur personnelle.

Examinons rapidement l'arrière-plan théorique, puis l'intérêt empirique de ce concept d'efficacité personnelle perçue.

Sur le plan théorique, Bandura intègre l'efficacité personnelle au sein d'une perspective plus vaste qui est la théorie sociocognitive. C'est dans cet ensemble que le sentiment d'efficacité personnelle agit, en concert avec d'autres facteurs pour gouverner la pensée, la motivation et l'action humaines. Cette conception transactionnelle du soi et de la société postule que les facteurs personnels internes -sous forme d'événements cognitifs, émotionnels et biologiques-,

les comportements et l'environnement opèrent tous comme des facteurs en interaction qui s'influencent réciproquement (1997, p. 5-6).

Sur le plan pratique, le sentiment d'efficacité personnelle joue un rôle important dans de multiples domaines de l'existence car il agit sur diverses autres catégories de facteurs. En effet, il facilite l'acquisition des connaissances sur lesquelles sont fondées les compétences, favorise la pensée analytique nécessaire pour pouvoir prédire la suite des événements lorsque de nombreux facteurs combinés rendent la causalité ambiguë, régule la motivation en façonnant les aspirations et les résultats que l'on attend des efforts personnels. La croyance d'efficacité est donc selon Bandura un fondement majeur du comportement, « le facteur clé de l'action humaine » : les individus guident leur existence en se basant sur la croyance en leur efficacité personnelle.

- B.5.2 Le sentiment d'efficacité parentale

Personne ne prétend être compétent dans tous les domaines de l'existence. Diverses recherches ont mis en évidence que les indices généraux d'efficacité personnelle montrent peu ou pas de relation, que ce soit avec les croyances d'efficacité relatives à des domaines spécifiques d'activité ou avec le comportement. C'est la raison pour laquelle les chercheurs travaillant dans ce domaine utilisent des échelles spécifiques d'efficacité personnelle perçue, liée à telle ou telle activité particulière.

Pour le présent travail, c'est bien évidemment le sentiment d'efficacité parentale qui est la variable pertinente à prendre en compte. Il concerne les croyances des parents en leur aptitude à agir de manière efficace et compétente avec leurs enfants, et en leur aptitude à exercer une influence positive sur eux.

Bandura fait remarquer que de nombreux parents acquièrent sans problèmes graves des connaissances et des compétences suffisantes pour guider correctement leurs enfants au cours des diverses phases du développement. Mais il souligne également que cette période peut s'avérer éprouvante pour ceux qui sont mal préparés à assumer leur rôle parental en raison d'un manque de modelage parental efficace durant leur propre enfance et d'un sentiment fragile d'efficacité personnelle à répondre aux exigences familiales.

Quatre éléments déterminent le sentiment d'efficacité parentale, qui correspondent à ceux repérés pour le sentiment d'efficacité personnelle en général (Cutrona & Troutman, 1986) :

- l'apprentissage vicariant (ou modelage) : l'observation de la manière dont d'autres parents interagissent avec leurs enfants
- l'influence verbale : les suggestions formulées par d'autres parents au sujet des pratiques parentales du sujet
- l'activation physiologique : les émotions ressenties par le parent (joie, frustration, anxiété, etc.) au cours des interactions avec ses enfants
- les performances obtenues : le feed-back sur la compétence parentale procuré par les réactions de l'enfant. Il s'agit de la source de sentiment d'efficacité parentale la plus influente.

Les recherches longitudinales sur l'efficacité parentale perçue menées par Williams et ses collègues (Williams & al., 1987) ont montré que les mères qui possèdent une forte croyance en leurs capacités à donner des soins, mesurée avant la naissance de leur premier enfant, ont ressenti un meilleur bien-être émotionnel, un attachement plus étroit avec leur bébé et une meilleure adaptation au rôle parental durant la période post-partum. Elles ont aussi vécu une meilleure relation conjugale après la naissance du bébé que les mères qui croyaient moins en leurs capacités parentales. En outre, l'efficacité parentale perçue prédit les relations avec l'enfant et les relations conjugales mieux que ne le fait la qualité préalable de ces relations.

Par ailleurs, Bandura cite plusieurs études montrant que le sentiment d'efficacité parentale constitue un facteur protecteur contre la dépression, notamment la dépression post-partum. De plus, le manque de qualité des soins aux enfants généralement associé à la dépression est médiatisé par les croyances d'efficacité parentale. En effet, la dépression n'entrave divers domaines de soins à l'enfant que si elle affecte l'efficacité parentale perçue. Ainsi, la gravité de la dépression et le niveau de soutien social et conjugal ne sont pas liés au niveau des activités de soin quand l'efficacité maternelle perçue est contrôlée, tandis que les croyances des mères en leur efficacité parentale prédisent leur compétence de soins quand le soutien social et conjugal et la dépression sont contrôlés. De même, les jeunes enfants difficiles et irritables n'affaiblissent la qualité des soins que dans la mesure où ils abaissent les croyances des mères en leur efficacité parentale.

D'autres études ont montré qu'un sentiment d'efficacité parentale élevé est associé à des compétences parentales positives, telles que fournir des soins stimulants, répondants et non

punitifs (Donovan et Leavitt, 1985), des interactions plus actives avec ses enfants (Mash et Johnson, 1983) et l'aptitude à comprendre les signaux émis par le bébé (Donovan et al., 1990).

Inversement, un faible sentiment d'efficacité parentale est lié à une discipline parentale coercitive (Donovan et al., 1990), la tendance à être facilement irrité par ses enfants (Bugental, Blue, & Cruzcosa, 1989) et un tempérament difficile chez l'enfant (Cutrona & Troutman, 1986).

Pour Donovan et ses collaborateurs (1990), une faible efficacité parentale perçue peut se manifester de deux manières opposées : soit un sentiment de perte de contrôle et le retrait, soit des comportements « défensifs » de contrôle. Dans ce dernier cas, surestimer fortement sa capacité de contrôle masque en fait l'inefficacité parentale ; aussi, ce type de comportement inefficace a des conséquences négatives à long terme.

Le sentiment d'efficacité parentale constitue souvent une variable médiatrice entre d'autres variables et la qualité de parentalité (Cutrona et Troutman, 1986 ; Donovan et al., 1990 ; Teti & Gelfand, 1991). Par exemple, Teti et Gelfand (1991) ont observé les interactions de 48 mères dépressives et de 38 mères non dépressives avec leur bébé âgé de trois à treize mois. Ils ont constaté que les croyances d'efficacité parentale étaient significativement liées à la compétence comportementale maternelle, indépendamment des effets d'autres variables (soutien social, soutien conjugal, dépression maternelle, tempérament du bébé). Inversement, ces variables n'étaient pas significativement liées à la compétence parentale lorsque les effets du sentiment d'efficacité parentale étaient contrôlés. Par ailleurs, le sentiment d'efficacité maternelle était significativement corrélé aux perceptions des difficultés du bébé, après avoir contrôlé les variables démographiques de la famille (niveau scolaire de la mère, des revenus du foyer, âge du bébé, statut conjugal). Ainsi, le sentiment d'efficacité maternelle était le facteur le plus directement lié au comportement parental.

Les auteurs concluent que « le sentiment d'efficacité maternelle est un médiateur central des relations entre la compétence des mères avec leur bébé et des facteurs tels que les perceptions maternelles des difficultés du bébé, la dépression maternelle et le soutien social-conjugal. » (p. 925-926).

Cet impact positif du sentiment d'efficacité parentale n'est cependant pas systématiquement constaté par les chercheurs. Ainsi, une étude récente menée auprès de 57 bébés et leurs parents (Corapci et Wachs, 2002) relève que, contrairement à l'hypothèse formulée par les auteurs, ni l'humeur (*mood*) des parents ni leur sentiment d'efficacité parentale ne médient

les relations entre le stress familial (évalué par le niveau de fruit et de densité humaine) et le comportement parental.

Notons que, comme d'autres types d'efficacité perçue, le sentiment d'efficacité parentale peut être augmenté par le biais d'interventions adaptées. Plusieurs programmes ont ainsi incorporé une formation au sentiment d'efficacité parentale. Un exemple est celui mis au point par Webster-Stratton (1982, 1990), d'une durée de dix semaines et composé d'activités hebdomadaires au foyer, de l'observation de vidéos montrant des interactions parent-enfant positives, et d'un groupe de parole de parents discutant de la façon d'aider les enfants à apprendre, de jouer avec eux, de les encourager, de poser des limites et de gérer les comportements problématiques. Une étude d'évaluation a montré que, comparativement aux mères du groupe contrôle, les mères ayant participé à ce programme ont augmenté leur sentiment d'efficacité parentale, ont éprouvé moins de stress familial, et les interactions mère-enfant se sont améliorées (Gross, Fogg, & Tucker, 1995). Il semble que le mécanisme d'action positive de tels programmes soit réciproque : les parents apprennent à interagir efficacement avec leurs enfants et, lorsque des résultats positifs surviennent, leur sentiment d'efficacité parentale s'accroît, ce qui les incite à adopter des comportements positifs.

- B.5.3 Sentiment d'efficacité personnelle et résilience

#### **B.5.3.1 *L'approche de Bandura (1997/2002)***

Très rares sont les recherches qui étudient le lien entre efficacité personnelle et résilience. Dans son ouvrage, Bandura cite plusieurs études<sup>15</sup>, mais celles-ci n'ont pas évalué le niveau du sentiment d'efficacité personnelle des participants.

#### **B.5.3.2 *L'approche de Rutter (1987)***

---

<sup>15</sup> Dans *L'auto-efficacité*, Bandura utilise le terme « résilience » dans deux sens très différents. L'un correspond à l'idée de persévérance à poursuivre un but malgré les obstacles qui se présentent sur la route. L'autre est le sens qui est maintenant utilisé dans le monde francophone et qui désigne la capacité à rebondir et à mener une existence riche de sens après avoir subi un traumatisme ou une situation particulièrement difficile et prolongée.

Rutter (1987 a), recensant un certain nombre de résultats empiriques, dont certains obtenus par lui-même et ses collaborateurs, suggère quatre mécanismes médiateurs agissant en faveur de la résilience.

- la réduction de l'impact du risque, laquelle peut être obtenue en modifiant l'évaluation du facteur de risque ou en modifiant l'exposition au risque.
- la réduction des réactions en chaîne négatives qui suivent l'exposition au risque et qui perpétuent ses effets
- l'estime de soi et le sentiment d'efficacité personnelle
- la survenue d'occasions qui permettent de nouvelles expériences susceptibles d'atténuer l'effet des facteurs précoces de risque.

Deux types d'expériences lui semblent particulièrement influentes pour établir et maintenir l'estime de soi et le sentiment d'efficacité personnelle : des relations d'amour sécurisées et harmonieuses, ainsi que la réussite de tâches importantes aux yeux de l'individu.

Mais il s'agit là surtout de conjecture, puisque le sentiment d'efficacité personnelle n'a pas été explicitement évalué. Ce que Rutter reconnaît d'ailleurs à propos de ses recherches montrant que des jeunes filles ayant grandi en institution avaient eu une bonne réussite scolaire et épousé des hommes non déviants (voir section A.4.6.2.3.3). Voici ce qu'il écrit à ce sujet : « Nos résultats ont montré que, pour les enfants issus d'un milieu défavorisé, les expériences positives à l'école ont rendu la planification plus probable. Les mécanismes demeurent mal compris mais ce qui arrive probablement est que le succès dans un domaine donne aux gens des sentiments positifs d'estime de soi et d'efficacité personnelle qui font qu'ils auront plus de chances d'agir afin de gérer les défis dans d'autres domaines de leur existence. » (1993, p. 628).

### **B.5.3.3** *La recherche de Lösel et Bliesener(1994)*

Il n'existe à ma connaissance qu'une seule étude ayant évalué formellement le lien entre résilience suite à maltraitance et sentiment d'efficacité personnelle. C'est celle de Lösel et Bliesener (1994), qui ont effectué une recherche auprès d'adolescent(e)s élevé(e)s en institution, dont 66 ne présentent pas de problèmes comportementaux et émotionnels (résilients) et 80 ont développé divers troubles, en particulier externalisés.

Ils utilisent de nombreux outils de mesure, notamment une échelle de croyances d'efficacité personnelle (en langue allemande).

Parmi les ressources personnelles repérées, les résilients étaient plus intelligents, avaient un tempérament plus flexible, des attentes d'efficacité personnelle et une motivation à la réussite plus fortes ; ils se sentaient moins impuissants et avaient une meilleure estime de soi ainsi qu'un style de coping plus actif et moins évitant que les déviants.

Signalons enfin la nuance à ces constats qu'apporte l'étude de Hunter et Kilstrom, déjà présentée à la section A.4.4.1. Ces auteurs font remarquer que les parents qui avaient brisé le cycle de la maltraitance étaient nettement plus anxieux que ceux qui reproduisaient la maltraitance, au sujet de leur aptitude à protéger et à s'occuper de leurs enfants. Ils tenaient notamment des propos tels que « Je ne sais pas vraiment ce que signifie être une mère. »

## **B.6 VARIABLES MEDIATRICES DE LA CESSATION/TRANSMISSION INTERGENERATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE**

Il est intéressant, avant de conclure cette première partie, d'établir un bilan des variables médiatrices facilitant, chez les participants anciennement maltraités, le passage à une parentalité affectueuse. Ce bilan rassemble les multiples résultats relevés dans les recherches recensées au fil des lectures citées dans les pages qui précèdent. Il s'agit soit de variables dont la fonction médiatrice a été démontrée par le biais d'études statistiques ou du moins fortement suggérées à la suite d'entretiens avec des sujets.

- B.6.1 Variables relatives à la cessation intergénérationnelle

### **B.6.1.1 Variables personnelles**

#### **Capacité de réfléchir sur son existence, mentalisation**

Dumaret & Coppel-Batsch, 1996 ; Dumaret & al., 1997 ; Fonagy & al., 1991 a ; Fonagy, & al., 1991 b ; Fonagy & al., 1993 ; Fonagy, & al., 1994.

#### **Souvenir de la maltraitance subie et des émotions négatives qui l'avaient accompagnée**

Egeland, 1988 ; Egeland, 1993 ; Egeland, Jacobvitz et Sroufe, 1988 ; Fraiberg, Adelson & Shapiro, 1983 ; Hunter & Kilstrom, 1979.

#### **Pardon envers les parents maltraitants**

Egeland, 1988 ; Egeland, 1993 ; Egeland, Jacobvitz et Sroufe, 1988 ; Main et Goldwyn, 1984.

#### **Décision de ne pas reproduire le comportement parental**

Herrenkohl, Herrenkohl & Egolf, 1994 ; Hunter & Kilstrom, 1979 ; Kotre & Kotre, 1998 ; Menaker, 1978 ; Trickett et Susman, 1989.

#### **Espérance réaliste face aux difficultés**

Hunter & Kilstrom, 1979.

#### **Contrôle de soi**

Avakame, 1998.

### **B.6.1.2 Variables relationnelles, liées à l'environnement humain**

#### **Présence d'un conjoint soutenant**

Dumaret & Coppel-Batsch, 1996 ; Dumaret, Coppel-Batsch & Couraud, 1997 ; Egeland, 1988 ; Egeland, 1993 ; Egeland, Jacobvitz et Sroufe, 1988 ; Lackey & Williams, 1995 ; Rutter, 1989 ; Rutter & Quinton, 1984 ; Rutter, Quinton & Liddle, 1983.

#### **Soutien social**

Belsky, 1993 ; de Paul, Milner & Mugica, 1995 ; Dumaret & Coppel-Batsch, 1996 ; Dumaret, Coppel-Batsch & Couraud, 1997 ; Egeland, 1988 ; Egeland, Jacobvitz & Sroufe, 1988 ; Hunter & Kilstrom, 1979 ; Lackey & Williams, 1995 ; Litty, Kowalski & Minor, 1996.

#### **Activité efficace des services de protection de l'enfance**

Dumaret & Coppel-Batsch, 1996 ; Dumaret, Coppel-Batsch & Couraud, 1997 ;

#### **Enfants en bonne santé**

Hunter & Kilstrom, 1979 ; Smith & Hanson, 1974

#### **Psychothérapie**

Dumaret & Coppel-Batsch, 1996 ; Dumaret, Coppel-Batsch & Couraud, 1997 ; Egeland, 1988 ; Egeland, 1993 ; Egeland, Jacobvitz et Sroufe, 1988 ; Fraiberg, Adelson & Shapiro, 1983 ; Leifer et Smith, 1990.

- B.6.2 Variables relatives à la transmission intergénérationnelle

#### **B.6.2.1 Variables personnelles**

Ces variables peuvent évidemment être déduites « en creux » de celles qui précèdent. Ne seront donc présentées ci-dessous que les variables originales ou incomplètement opposées à celles qui précèdent.

### **Déni ou minimisation de la maltraitance subie, dissociation, idéalisation des parents maltraitants<sup>16</sup>**

Briggs & Hawkins, 1996 ; Egeland, 1988 ; Egeland, 1993 ; Egeland, Jacobvitz et Sroufe, 1988 ; Egeland & Susman-Stillman, 1996 ; Fraiberg, Adelson & Shapiro, 1983 ; Hunter & Kilstrom, 1979 ; Main & Goldwyn, 1984 ; Narang & Contreras, 2000 ; Oliver, 1985, 1993.

### **Colère, hostilité, comportement antisocial**

Capaldi & Clark, 1998 ; DiLillo, Tremblay & Peterson, 2000 ; Simons, Whitbeck, Conger & Wu, 1991 ; Simons, Wu, Johnson & Conger, 1995.

### **Croyance en l'utilité de la discipline physique**

Simons, Whitbeck, Conger & Wu, 1991.

### **Incompétence sociale** (manque de sensibilité aux signaux de l'enfant et discipline inadéquate)

Burgess & Youngblade, 1988.

---

<sup>16</sup> Pour éviter d'inutiles redondances, j'ai associé ces différents mécanismes de défense qui sont proches et apparaissent souvent ensemble dans les études citées.

## CONCLUSION

Rappelons le propos de Masten (1999), qui résume bien l'évolution des recherches sur la résilience et les besoins d'avancée dans ce domaine. Selon cet auteur, une première génération de recherches a permis de mettre en évidence une liste de facteurs protecteurs qui émergent de façon constante comme corrélats d'un bon développement psychosocial chez les enfants à risque, en particulier la qualité de l'éducation parentale, de bonnes capacités intellectuelles et une bonne estime de soi. Mais une seconde génération de recherches commence, qui invite à porter les regards dans deux directions complémentaires : la théorisation et la compréhension des processus.

Le tableau 13 résume les principales approches théoriques susceptibles d'expliquer la transmission intergénérationnelle de la maltraitance et son comportement opposé, la cessation intergénérationnelle. Ces postulats sont susceptibles d'être à l'origine d'hypothèses spécifiques testables.

	<p style="text-align: center;"><b>EXPLICATION DE LA <u>TRANSMISSION</u> INTERGÉNÉRATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE</b></p>	<p style="text-align: center;"><b>EXPLICATION DE LA <u>CESSATION</u> INTERGÉNÉRATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE</b></p>
<b>A T T A C H E M E N T</b>	<p>La transmission du comportement parental est médiatisée par les modèles internes de travail. L'enfant intègre un modèle de soi et des modèles des autres qui vont guider ses comportements une fois devenu parent. Par exemple, si la personne fait l'expérience d'un parent distant et froid dans la petite enfance, il intégrera un double modèle : du parent comme rejetant et de soi comme une personne ne valant pas la peine d'être aimée.</p>	<p>Par l'établissement de liens affectifs avec des personnes significatives, telles que le (la) conjoint(e) ou les amis, le sujet acquiert un modèle aimant de soi et des autres.</p>

<p>A P P R E N T I S S A G E</p>	<p>L'apprentissage se fait sous deux formes. D'une part, l'individu observe les comportements agressifs et, s'ils conduisent à des résultats favorables à leur auteur, il les évalue comme étant efficaces, puis les imite.</p> <p>D'autre part, il peut y avoir aussi apprentissage de normes. Dans le cadre spécifique des relations familiales, l'individu peut apprendre que des mesures sévères, coercitives, constituent une part normale de l'éducation.</p>	<p>L'observation de parents (autres que les siens) affectueux avec leurs propres enfants, incite le sujet maltraité (ou ex-maltraité) à adopter ces attitudes et à les traduire en comportements avec ses enfants, une fois devenu parent.</p>
<p>P S Y C H A N A L Y S E</p>	<p>4 principaux mécanismes médiateurs, proches et souvent associés, sont invoqués par les psychanalystes :</p> <p>* <u>Identification à l'agresseur</u> : le sujet intériorise inconsciemment l'agression de son parent maltraitant et la dirige contre son enfant.</p> <p>* <u>Dissociation</u> : elle consiste en une séparation structurelle de divers processus psychologiques (pensées, émotions, mémoire et identité) qui sont normalement associés. Par exemple, il peut se souvenir de la maltraitance qu'il a subie, mais non des émotions douloureuses qui lui étaient associées.</p> <p>* <u>Déni et idéalisation</u> : le sujet nie la maltraitance subie, voire considère que ses parents étaient de bons parents, ce qui lui permet de préserver une image de ceux-ci comme étant protecteurs et aimants.</p>	<p>Un aspect essentiel de la thérapie, selon les psychanalystes, consiste à faire le deuil d'une enfance idéalisée, autrement dit à prendre conscience de son enfance souffrante ; en particulier des émotions douloureuses liées à la maltraitance.</p> <p>La mentalisation facilite la cessation intergénérationnelle de l'attachement insécure.</p>

<b>EFFICACITÉ PARENTALE</b>	Théorie non utilisée dans le contexte de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance	Le sujet qui estime pouvoir être un bon parent va « se donner les moyens » de le devenir.
<b>C M O O N D T E R L E A G E</b>	Modèle nouvellement proposé, non utilisé dans le contexte de la transmission intergénérationnelle de la maltraitance	Constatant l'impact négatif de la maltraitance sur lui-même ou sur ses proches (frères et sœurs, mère), le sujet décide qu'il adoptera un comportement différent de celui du (des) parent(s) maltraitant(s) lorsqu'il sera adulte.

Tableau 13 : Explication de la transmission et de la cessation intergénérationnelles de la maltraitance, selon diverses approches théoriques.

## ***DEUXIEME PARTIE***

### **ANALYSE DES ATTITUDES D'UNE POPULATION DE PARENTS, EN FONCTION DU NIVEAU DE MALTRAITANCE SUBIE**

La volonté de contribuer à la seconde génération de recherches sur la résilience (théorisation et compréhension des processus) a été le moteur de la recherche empirique qui suit. Celle-ci vise donc d'une part à tester la pertinence de diverses approches théoriques et d'autre part à comprendre le parcours personnel, les attitudes et les comportements de personnes résilientes de maltraitance, que celle-ci soit physique ou psychologique. Ces deux types d'apport (théorisation et compréhension des processus) sont d'ailleurs nécessairement entremêlés.

Hormis la présentation de la méthode, cette recherche abordera quatre thématiques :

- la structure du comportement parental des parents des participants
- la comparaison des différentes approches théoriques face à la cessation intergénérationnelle de la maltraitance
- la polarisation des attitudes des participants maltraités
- l'importance de la maltraitance psychologique

Enfin, seront présentées, à titre d'illustration, trois études de cas.

## **C) METHODE**

### **C.1 PARTICIPANTS**

La recherche comprend des participants ayant été maltraités (physiquement et/ou psychologiquement) ou non. N'entrent pas dans la population d'étude les cas de négligence et d'inceste, s'ils n'ont pas été accompagnés de maltraitance physique ou psychologique. Afin de pouvoir disposer d'une population suffisamment importante, un seul critère de résilience a été retenu : le fait que les participants ne maltraitent pas leurs propres enfants. Mais il est bien

évident qu'il ne s'agit là que d'un aspect de la résilience des ex-maltraités et que celle-ci ne peut être réduite à ce critère. D'autres critères, tels que l'estime de soi ou le bien-être subjectif devraient être pris en compte pour que l'on puisse réellement parler de résilience. D'ailleurs, dans les analyses qui suivent, ont également été utilisées une échelle de résilience du soi (*ego-resiliency*) et une échelle de bien-être subjectif. Par ailleurs, le terme de « non-maltraitance » est évidemment plus restrictif que celui de bientraitance (Gabel, Jésus & Manciaux, 2000).

143 participants (109 femmes, 34 hommes) ont répondu à l'enquête par questionnaire.

Ont été éliminés :

- 2 questionnaires remplis par des femmes ayant subi l'inceste sans violence
- 2 questionnaires remplis par des participants (un homme, une femme) ayant répondu à trop peu de questions
- 6 questionnaires remplis par des participants (3 femmes, 3 hommes) n'ayant pas d'enfants ou des enfants trop jeunes

Le tableau 14 présente la répartition des participants en fonction du niveau de maltraitance subie (venant du père et venant de la mère) et de maltraitance agie (par le sujet). La procédure permettant de répartir les participants dans chacune des catégories de maltraitance subie est décrite à la section C.3.2.

	Pas de maltraitance	Légère maltraitance psychologique	Forte maltraitance psychologique	Forte maltraitance physique	Double forte maltraitance
Comportement du père	52 (40,3 %)	26 (20,2 %)	33 (25,6 %)	2 (1,6 %)	16 (12,4 %)
Comportement de la mère	46 (35,1 %)	24 (18,3 %)	34 (26 %)	2 (1,5 %)	25 (19,1 %)
Comportement du participant	84 (63,2 %)	38 (28,6 %)	8 (6 %)	3 (2,3 %)	0 (0 %)

Tableau 14 : Composition de l'échantillon initial en fonction du comportement parental du père, de la mère et du participant.

4 participants n'ont pas fourni de réponses à propos du comportement paternel, 2 à propos du comportement maternel. Dans certains de ces cas, le participant a précisé que ceci était dû au décès précoce du parent.

4 participants seulement ont fait état d'une forte maltraitance physique agie, dénué de maltraitance psychologique, 2 par le père, 2 par la mère (voir infra la description de la procédure répartissant les participants en catégories de maltraitance). Ce constat d'un très faible nombre de personnes n'ayant subi que de la maltraitance physique confirme certaines données de la littérature, citées dans la première partie de cette thèse, montrant que la maltraitance physique est presque systématiquement accompagnée de maltraitance psychologique, tandis que l'inverse n'est pas toujours vrai.

Dans certaines procédures, la « traïtance » des parents est considérée comme un continuum (depuis l'absence de maltraitance jusqu'à la double maltraitance physique et psychologique). Dans ce cas, les 133 participants ont été retenus. Dans d'autres procédures, la « traïtance » des parents est considérée comme une variable catégorielle (voir la section C.3.2 pour la catégorisation). Dans ces cas, 15 personnes ont été éliminées, pour les raisons suivantes. Seulement quatre personnes ont été physiquement maltraitées, sans maltraitance psychologique. En raison de ce trop petit nombre, elles ont été éliminées des traitements statistiques. Par ailleurs, sur les 129 sujets restants, 8 manifestent de la maltraitance psychologique, 3 de la maltraitance physique. Là encore, ce nombre est trop faible pour permettre une étude statistique satisfaisante. Je n'ai donc retenu que 118 participants non-maltraitants.

Les pourcentages des comportements respectifs des pères et des mères sont assez semblables, tandis que ceux des comportements des participants diffèrent fortement des comportements de leurs parents. Notons en particulier que, lorsque l'on considère la traïtance comme une variable catégorielle, on constate chez les participants une proportion nettement plus importante de non-maltraitance, une notable réduction de la forte maltraitance psychologique ainsi que l'absence de double maltraitance.

Sur les 129 participants (sur 133, une fois éliminés les quatre participants ayant été maltraités physiquement sans maltraitance psychologique), 8 manifestent une forte maltraitance psychologique, 3 de la maltraitance physique.

Un des objectifs initiaux de cette étude, qui était de comparer diverses caractéristiques d'ex-maltraités (certains devenus des parents maltraitants, d'autres des parents non-maltraitants), n'a donc pu être réalisé, en raison du nombre trop faible de maltraitants.

La répartition des 118 participants non-maltraitants, en fonction de données sociodémographiques, est décrit dans le tableau 15.

**A G E                      S E X E                      N I V E A U   D ' E T U D E S**

	Moyenne	Ecart-type	Hommes	Femmes	Jusqu'en 3°	De la 2° au bac	Supérieur au bac
Ensemble des sujets	47 ans	8 ans	26 (22 %)	92 (78 %)	15 (13 %)	16 (13,9 %)	84 (73 %)
Père non-maltraitant	46 ans	8 ans	14 (29,8 %)	33 (70,2 %)	3 (6,7 %)	7 (15,6 %)	35 (77,8 %)
Père légèrement maltraitant psychologiquement	49 ans	8 ans	4 (19 %)	17 (81 %)	3 (14,3 %)	1 (4,8 %)	17 (81 %)
Père fortement maltraitant psychologiquement	48 ans	8 ans	4 (12,9 %)	27 (87,1 %)	5 (16,1 %)	5 (16,1 %)	21 (67,7 %)
Père doublement maltraitant	45 ans	9 ans	3 (20 %)	12 (80 %)	4 (28,6 %)	3 (21,4 %)	7 (50 %)
Mère non-maltraitante	48 ans	8 ans	17 (39,5 %)	26 (60,5 %)	3 (7,3 %)	5 (12,2 %)	33 (80,5 %)
Mère légèrement maltraitante psychologiquement	47 ans	8 ans	5 (23,8 %)	16 (76,2 %)	2 (9,5 %)	3 (14,3 %)	16 (76,2 %)
Mère fortement maltraitante psychologiquement	44 ans	7 ans	1 (3,4 %)	28 (96,6 %)	3 (10,7 %)	5 (17,9 %)	20 (71,4 %)
Mère doublement maltraitante	47 ans	10 ans	3 (13 %)	20 (87 %)	7 (30,4 %)	2 (8,7 %)	14 (60,9 %)

Tableau 15 : Composition de l'échantillon de participants non-maltraitants

L'âge moyen est de 47 ans, sensiblement identique chez les diverses catégories de participants.

Les participants sont très majoritairement de sexe féminin (78 % pour l'ensemble des participants), avec notamment la situation extrême des participants fortement maltraités psychologiquement par leur mère : 1 participant masculin et 28 féminins (soit 3,4 % et 96,6 %). Cette surreprésentation des femmes s'explique en partie par l'interview parue dans le magazine *Femme actuelle* (cf. section C.3.1 pour le mode de recueil des questionnaires). Mais il semble par ailleurs que la thématique de la résilience intéresse plus particulièrement les femmes. Ainsi, ce sont essentiellement des femmes qui ont adressé un courrier sur ce thème à Boris Cyrulnik.

Le niveau d'études des participants est généralement inversement proportionnel au niveau de maltraitance subie.

## C.2 MATERIEL

Deux outils ont été utilisés :

- Un questionnaire composé de diverses échelles et de questions indépendantes
- Un entretien semi-directif, d'une durée de 1 à 3 heures, auprès de 15 personnes

Cependant, pour des raisons de place, ne seront présentés en détail dans cette étude que deux entretiens particulièrement représentatifs.

### Echelles

Les items de chaque échelle sont décrits en annexe.

#### **Echelles de maltraitance physique et psychologique**

Pour chaque participant a été évalué le niveau de maltraitance physique et de maltraitance psychologique manifestées par le père, par la mère et par le participant lui-même. Les deux échelles utilisées sont les échelles de maltraitements psychologique et physique de Briere et Runtz (1988). Dans cet article, la validité interne de ces échelles se présente comme suit :

- maltraitance physique par le père :  $\alpha = .75$
- maltraitance psychologique par le père :  $\alpha = .87$
- maltraitance physique par la mère :  $\alpha = .78$
- maltraitance psychologique par la mère :  $\alpha = .87$

Pour l'échelle de maltraitance physique, les deux items de l'échelle originale : « hit you really hard » et « beat you » ont été rassemblés en un seul item (« vous frappait fort »).

On obtient alors la validité interne suivante pour la présente recherche :

- maltraitance physique par le père :  $\alpha = .89$
- maltraitance physique par la mère :  $\alpha = .81$

La procédure ayant permis d'établir le score de maltraitance subie et agie des participants est décrite infra.

### **Questionnaire du type d'attachement (Bartholomew & Horowitz, 1991)**

Ce questionnaire permet de répartir les participants en quatre catégories d'attachement (sécure, évitant, préoccupé, craintif) selon leur choix préférentiel d'une réponse parmi quatre. Une analyse discriminante a résulté en trois fonctions discriminantes qui ont classé correctement 92 % de l'échantillon.

### **Echelle de dissociation (Bernstein & Putnam, 1986)**

Il s'agit d'une échelle visant à mesurer le degré de dissociation du participant. Ce questionnaire de Bernstein et Putnam contient 28 items dont certains repèrent des cognitions quasi pathologiques (ex : « Certaines personnes vivent parfois l'expérience que leur corps semble ne pas leur appartenir »). Seuls cinq items de dissociation légère ont été retenus. La validité interne de cette échelle réduite, mesurée pour la présente recherche, par l'alpha de Cronbach, est de .70.

### **Echelle de résilience du soi (Block et Kremen, 1996)**

### **Echelle de bien-être subjectif (Diener & al., 1985)**

Cette échelle littéralement traduite par « Echelle de satisfaction vis-à-vis de l'existence » est composée de 5 items. Dans cet article, la validité, mesurée par l'alpha de Cronbach est de .87 et la fiabilité, mesurée par la corrélation entre un test et le re-test deux mois plus tard est de .82.

### **Echelle de postulats sur le monde (Janoff-Bulman, 1989)**

Il s'agit d'une échelle visant à mesurer l'opinion du participant sur diverses thématiques (bienveillance du monde, bienveillance des autres, sentiment de valeur personnelle, de chance dans la vie, de contrôlabilité du soi). Seuls 13 items sur 32 ont été conservés. Dans la présente recherche, la validité interne de cette échelle réduite, mesurée par l'alpha de Cronbach, est de .69.

Pour les besoins de cette recherche, plusieurs échelles spécifiques ont également été mises au point :

### **Echelle de contre-modélage**

Cette échelle composée de six items vise à mesurer le fait que le participant a le sentiment d'agir (ou d'avoir agi) avec ses enfants d'une manière opposée à celle que ses parents avaient exprimée à son égard quand il était enfant. Dans la présente recherche, la validité interne de cette échelle se présente comme suit :

- contre-modélage du comportement du père :  $\alpha = .90$
- contre-modélage du comportement de la mère :  $\alpha = .91$ .

### **Echelle d'apprentissage social de la parentalité**

Cette échelle composée de 4 items vise à mesurer le fait que des personnes (autres que les parents du participant) lui ont servis de modèles parentaux. Dans la présente recherche, la validité interne de cette échelle, mesurée par l'alpha de Cronbach, est de .72.

### Echelle d'efficacité parentale

Cette échelle, composée de 4 items, vise à mesurer le fait que le participant estime avoir des attitudes et comportements parentaux bien adaptés au besoin de son (ses) enfant(s). Dans la présente recherche, la validité interne de cette échelle, mesurée par l'alpha de Cronbach, est de .74.

### **Questions spécifiques**

Enfin, plusieurs questions spécifiques ont été intégrées au questionnaire. Elles sont également présentées en annexe.

## **C.3 PROCEDURE**

### • C.3.1 Recueil des questionnaires

La maltraitance est évidemment un sujet délicat, qu'il s'agisse de maltraitance subie ou agie, et qu'elle soit physique ou psychologique. Ceci a entraîné de réelles difficultés pour constituer la population de participants non-maltraitants (en particulier ex-maltraités), plusieurs moyens ont été utilisés :

- petite annonce dans *Libération*

- aide par Boris Cyrulnik, lequel a adressé un courrier (élaboré en commun) décrivant succinctement la recherche à ses lecteurs correspondant à la population d'étude et leur demandant de m'écrire s'ils souhaitaient témoigner et/ou répondre à un questionnaire.
- large diffusion du questionnaire par le biais de connaissances personnelles plus ou moins proches
- interview de moi dans le magazine *Femme actuelle*

Ces différents moyens ont eu une efficacité très variable.

- la petite annonce n'a généré que deux réponses
- l'aide par Boris Cyrulnik a été particulièrement utile : une quinzaine de courriers ont été envoyés à des personnes résilientes de maltraitance, presque tous ont abouti à des questionnaires remplis
- l'impact de la diffusion par des connaissances personnelles est évidemment difficile à évaluer, notamment en raison de l'effet « boule de neige », les personnes particulièrement intéressées photocopiant le questionnaire et le diffusant autour d'eux. Cet effet « boule de neige » s'est fait notamment sentir par le fait qu'au fil des semaines, de plus en plus de questionnaires remplis ont été spontanément adressés, de provenances très diverses.
- l'interview par une journaliste de *Femme actuelle* a été particulièrement efficace. Il était destiné à présenter la perspective d'un expert au sein d'un article sur la résilience, mes coordonnées ayant été fournies par Boris Cyrulnik. Il a entraîné entre 3 et 10 mails ou appels téléphoniques par jour pendant environ 15 jours, puis d'autres contacts à un rythme moindre. Le magazine n'ayant pas spécifié la population d'étude, de nombreux appels provenaient de personnes ne répondant pas aux critères de la recherche. Il semble que ceci ait abouti à l'envoi de vingt à trente questionnaires remplis par des participants résilients.

Pour constituer la population de participants maltraitants, l'aide des services de protection de l'enfance de deux départements franciliens a été sollicitée : l'Essonne et la Seine et Marne, ainsi que, plus spécifiquement, du service de prévention de l'ADSEA de Provins. L'accueil enthousiaste réservé à cette recherche par les responsables de ces services m'a conduit à la présenter devant environ 200 professionnels, par groupes plus ou moins importants. Cette démarche n'a malheureusement pas obtenu les résultats escomptés : elle a semble-t-il généré l'envoi de nombreux questionnaires remplis (repérables en raison d'une surreprésentation des

courriers provenant de ces deux départements), mais dont un très faible nombre l'était par des personnes maltraitantes.

La procédure, élaborée en commun avec des travailleurs sociaux, était celle-ci. Un professionnel de l'enfance parlait du questionnaire à une famille maltraitante avec laquelle il avait l'occasion de travailler. Si la personne manifestait de l'intérêt, il lui confiait un questionnaire, accompagné d'une enveloppe timbrée à mon nom. Précisons que le questionnaire était anonyme, la personne ayant toutefois la possibilité de laisser ses coordonnées si elle souhaitait être contactée pour aller plus loin dans l'enquête. Il nous a semblé essentiel que le questionnaire ne transite pas par les professionnels de l'enfance, pour des raisons éthiques et méthodologiques :

- éthiques : un professionnel de l'enfance a un rôle de soutien, mais également de contrôle du comportement parental des personnes auprès desquelles il travaille. Le fait qu'il puisse avoir accès à des informations sensibles, par le biais du questionnaire, aurait entraîné un « mélange des genres » préjudiciable.
- méthodologiques : il est très probable que, non couvertes par l'anonymat, les personnes auraient fourni des réponses relevant plus de la désirabilité sociale que de leurs comportements et attitudes réels.

Un texte de présentation du questionnaire expliquait sa raison d'être, et soulignait que toute personne intéressée ayant un ou des enfants âgés d'au moins cinq ans pouvait y répondre. La limite de cinq ans a été choisie en partant du postulat qu'à cet âge, les comportements parentaux étaient déjà suffisamment stables pour autoriser des réponses fiables.

- C.3.2 Catégorisation des comportements parentaux

Réaliser des catégories de traitance reçue par les participants a conduit à établir un score de maltraitance, ce qui a nécessité plusieurs procédures successives, pour les raisons suivantes :

- d'une part, établir un score de maltraitance psychologique en faisant la moyenne des réponses aux sept items introduirait des biais non négligeables, pour deux raisons :
    - o tous les items ne semblaient pas avoir le même impact sur les participants. Par exemple, « votre père vous criait après » apparaissait avoir moins d'impact que « votre père faisait en sorte que vous vous sentiez une mauvaise personne ».
- De même, critiquer et humilier ne semblent pas avoir le même impact.

- il suffit parfois que des participants fassent état d'un score élevé (5 ou 6) sur seulement deux items (tels que l'humiliation et la culpabilisation) pour estimer avoir subi une forte maltraitance psychologique (comme le montrent les commentaires spontanés des participants qui accompagnaient souvent le questionnaire), alors que dans une telle situation, la moyenne est basse si les participants répondent 0 aux autres items.

Pour résoudre ces problèmes, la procédure suivante a été adoptée :

Pour le premier problème, l'impact des différents items a été pondéré. Pour cela, les items de maltraitance psychologique ont été présentés à une quarantaine de personnes, en leur demandant d'attribuer à chacun une note, de 1 à 10. 30 personnes ont répondu, ce qui a conduit aux moyennes suivantes (sur 10)

- a) vous criait après : 4,47
- b) vous insultait : 8,77
- c) vous critiquait : 5,97
- d) faisait en sorte que vous vous sentiez coupable : 8,87
- e) vous ridiculisait ou vous humiliait : 9,37
- f) vous faisait honte devant les autres : 8,80
- g) faisait en sorte que vous vous sentiez être une mauvaise personne : 9,87

Il apparaît clairement que deux items se détachent nettement des autres, les items 1 (moyenne = 4,47) et 3 (moyenne = 5,97). Une pondération facile à réaliser, consistant à diviser par deux le score de ces deux items, a donc été utilisée.

Pour le second problème, n'ont été conservés que les deux scores les plus lourdement notés et d'en faire la moyenne. Certes, ceci augmente le pourcentage de participants considérés comme maltraités psychologiquement, mais réduit le risque de considérer comme non-maltraités des participants n'ayant donné des scores élevés qu'à un ou deux items de maltraitance parentale, alors même que leurs commentaires montraient l'importance de l'impact de ces comportements sur eux.

Une procédure identique a été utilisée pour la maltraitance psychologique et pour la maltraitance physique, c'est-à-dire le fait de ne retenir que les deux scores les plus lourdement notés.

A partir de ces résultats, les participants ont été répartis en trois catégories de maltraitance physique subie, en fonction des critères suivants, permettant un continuum de maltraitance.

Une personne est considérée comme

- non maltraitée physiquement si elle présente un score de 0 à 2 sur l'échelle de maltraitance physique ;
- moyennement maltraitée physiquement si elle présente un score de >2 à < à 4 sur l'échelle de maltraitance physique ;
- fortement maltraitée physiquement si elle présente un score de >4 à < à 6 sur l'échelle de maltraitance physique.

Il a été fait de même pour la maltraitance psychologique.

S'est posée ensuite la question d'associer ces deux formes de maltraitance pour répartir chaque participant dans une catégorie de maltraitance. Deux catégories extrêmes ont été faciles à dégager : d'une part, les participants non maltraités (ni physiquement, ni psychologiquement), d'autre part, les participants doublement maltraités (à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement).

Restait alors une catégorie intermédiaire potentiellement très disparate (toute personne ayant au moins une échelle de maltraitance située entre >2 et < à 4. Cette catégorie a été examinée plus attentivement. Puisqu'elle était essentiellement composée de personnes légèrement maltraitées psychologiquement (échelle de maltraitance physique située entre 0 et 2 ; échelle de maltraitance psychologique entre 2 et 4), elle est intitulée catégorie des participants légèrement maltraités psychologiquement. Toutefois, quelques questionnaires ont été déplacés dans d'autres catégories :

- dans la catégorie double maltraitance : les questionnaires avec
  - o maltraitance physique : 3 et maltraitance psychologique : 5,5
  - o maltraitance physique : 3 et maltraitance psychologique : 6
  - o maltraitance physique : 3,5 et maltraitance psychologique : 6
- dans la catégorie forte maltraitance psychologique : les questionnaires avec
  - o maltraitance physique : 2,5 et maltraitance psychologique : 5
  - o maltraitance physique : 2,5 et maltraitance psychologique : 6

L'ensemble de ces procédures a ainsi conduit aux catégories de maltraitance suivantes :

- 1 : Participants non maltraités (ni physiquement ni psychologiquement)
- 2 : Participants légèrement maltraités psychologiquement
- 3 : Participants fortement maltraités psychologiquement
- 4 : Participants doublement maltraités

## D) PREMIERE THEMATIQUE

### STRUCTURE DU COMPORTEMENT PARENTAL DES PARENTS DES PARTICIPANTS

Une analyse factorielle a été réalisée afin d'examiner la structure du comportement des parents des participants. 22 items ont été intégrés dans cette analyse : les 4 items de maltraitance physique par le père (+ les 4 par la mère) et les 7 items de maltraitance psychologique par le père (+ les 7 par la mère).

La figure 1 met en évidence une inflexion au niveau du quatrième facteur. J'ai donc pris en compte quatre facteurs. Le premier facteur explique 39,63 % de la variance, le second facteur 16,16 %, le troisième 7,93 %, le quatrième 6,89 %.

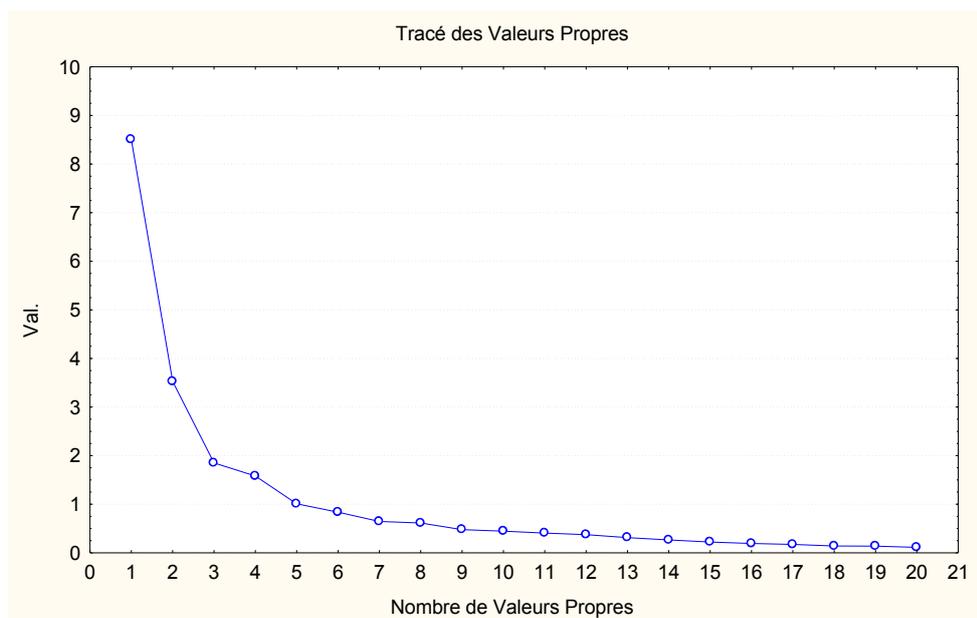


Figure 7 : Tracé des valeurs propres.

Le tableau 16 met en évidence la saturation des items par les quatre facteurs.

### F A C T E U R S

	1	2	3	4
Votre mère vous ridiculisait ou vous humiliait	<b>,87</b>	,19	-,03	,23
Votre mère faisait en sorte que vous vous sentiez être une mauvaise personne	<b>,86</b>	,26	,12	,11
Votre mère faisait en sorte que vous vous sentiez coupable	<b>,86</b>	,15	,12	,06
Votre mère vous critiquait	<b>,84</b>	,16	,12	,15
Votre mère vous faisait honte devant les autres	<b>,73</b>	,20	,08	,20
Votre mère vous insultait	<b>,63</b>	,11	,19	<b>,47</b>
Votre mère vous giflait	<b>,53</b>	-,08	,22	<b>,62</b>
Votre mère vous criait après	<b>,48</b>	-,04	,27	,42
Votre père vous ridiculisait ou vous humiliait	,16	<b>,86</b>	,08	,05
Votre père faisait en sorte que vous vous sentiez être une mauvaise personne	,19	<b>,82</b>	,21	-,01
Votre père faisait en sorte que vous vous sentiez coupable	,26	<b>,81</b>	,18	-,01
Votre père vous faisait honte devant les autres	,10	<b>,79</b>	,15	,02
Votre père vous critiquait	,15	<b>,78</b>	,21	,08
Votre père vous insultait	,05	<b>,66</b>	,27	,19
Votre père vous criait après	,02	<b>,49</b>	<b>,45</b>	,25
Votre père vous donnait des coups de pied	,11	,19	<b>,84</b>	-,09
Votre père vous donnait des coups de poing	,15	,21	<b>,83</b>	-,05
Votre père vous frappait fort	,13	,36	<b>,76</b>	,23
Votre père vous giflait	,15	,30	<b>,74</b>	,19
Votre mère vous donnait des coups de pied	,14	,27	-,07	<b>,81</b>
Votre mère vous donnait des coups de poing	,14	,09	-,04	<b>,78</b>
Votre mère vous frappait fort	,39	-,04	,23	<b>,73</b>
Variance Expliquée	4,81	4,54	3,22	2,91
Prp. Tot	,22	,21	,15	,13

Tableau 16 : Saturation des variables relatives au comportement parental du père et de la mère des participants.

Il apparaît clairement que les 4 facteurs sont :

- la maltraitance psychologique par la mère (qui explique 38,67 % de la variance)
- la maltraitance psychologique par le père (qui explique 16,04 % de la variance)
- la maltraitance physique par le père (qui explique 8,41 % de la variance)
- la maltraitance physique par la mère (qui explique 7,19 % de la variance)

Ainsi, la maltraitance psychologique explique 54,71 % de la variance, alors que la maltraitance physique n'en explique que 15,60 %.

Bien que la structure soit particulièrement explicite, il faut cependant noter que l'item relatif aux gifles par la mère est saturée dans le facteur de maltraitance psychologique par la mère. Toutefois, cet item est plus saturé par le quatrième facteur (maltraitance physique par la mère).

On constate inversement que l'item des insultes par la mère est saturé dans le facteur de maltraitance physique. Mais là encore, cet item est plus fortement saturé par le premier facteur (maltraitance psychologique par la mère).

Par contre, chez le père, le facteur de maltraitance psychologique contient tous les items de maltraitance psychologique (et seulement ceux-là). Le fait que le père ait crié après le participant se rapproche de la maltraitance physique, mais reste cependant plus fortement saturé par le facteur de maltraitance physique.

## **E) DEUXIEME THEMATIQUE**

### **COMPARAISON DES DIFFERENTES APPROCHES THEORIQUES FACE A LA CESSATION INTERGENERATIONNELLE DE LA MALTRAITANCE**

#### **E.1 PRESENTATION ET HYPOTHESES**

Cette partie de la recherche vise à évaluer dans quelle mesure les différentes approches théoriques décrites dans la première partie de la thèse permettent d'expliquer la cessation intergénérationnelle de la maltraitance. Rappelons-les, à titre de mémoire :

- le modèle du contre-modélage
- la théorie de l'attachement
- la théorie de l'apprentissage social
- la théorie de l'efficacité personnelle
- la théorie psychanalytique (uniquement au travers du processus de dissociation)

Deux types de questions complémentaires seront abordées dans cette première partie.

- A) La première concerne la capacité prédictive de la cessation intergénérationnelle de la maltraitance, manifestée par chacune des approches théoriques ci-dessus. Nous sommes ici dans une logique quasi-prospective (si ce n'est dans une méthodologie prospective *stricto sensu*)<sup>17</sup>. Comme cela a été précédemment souligné, cette question n'est que partiellement testable ici, étant donné qu'une faible minorité seulement de la population est maltraitante, ce qui limite la possibilité de tirer des conclusions définitives.
- B) Etant donné cette limitation imposée à la présente recherche, il est possible de s'intéresser plus spécifiquement à la population de participants non-maltraitants, en se posant la question suivante : « Des parents non-maltraitants ont-ils vécu un parcours différent ou non (en termes de contre-modélage, d'efficacité parentale perçue, etc.) selon le comportement et les attitudes de leurs parents à leur égard quand ils étaient enfants ? ». Nous sommes ici dans une logique rétrospective. Cette question peut aisément être abordée avec la population présente dans cette partie de la recherche.

Examinons le fonctionnement hypothétique des diverses variables théoriques en fonction de l'approche retenue (quasi-prospective ou rétrospective). Précisons dès maintenant que le type d'attachement étant une variable catégorisée, il n'est pas possible de réaliser de corrélations. Cependant, il semble intéressant de savoir s'il existe des corrélations avec une thématique proche. L'item « Des adultes affectueux m'ont en quelque sorte servis de deuxièmes parents » a donc été intégré au questionnaire.

- E.1.1 Logique quasi-prospective : Prédicativité des diverses approches théoriques

Les trois variables que sont le contre-modélage du comportement des parents, la présence de « deuxièmes parents » ainsi que l'apprentissage social d'un comportement parental affectueux

---

<sup>17</sup> Rappelons que, dans ce travail, sont qualifiées de quasi-prospectives les recherches qui étudient le devenir de participants maltraités (comme les études prospectives), mais en se basant sur le parcours d'individus aujourd'hui parents (cf section A.4.2 de la première partie de la thèse).

auprès de parents autres que les siens<sup>18</sup> constituent en quelque sorte des « palliatifs », permettant aux ex-maltraités de réduire voire éliminer l'impact néfaste du comportement dysfonctionnel de leurs parents sur leur propre comportement en tant que parents. Parallèlement, ces variables sont théoriquement supposées ne pas avoir d'effet notable sur les non-maltraités, lesquels sont censés devenir des parents non-maltraitants sans avoir besoin de ces « aides ». Elles sont donc supposées agir sur le comportement parental des participants par l'intermédiaire d'un effet d'interaction entre le comportement parental de leurs propres parents et ces variables.

Ceci nous conduit aux hypothèses parallèles suivantes :

Hypothèse 1 : dans une population de parents, il y a un effet d'interaction entre la maltraitance subie et le contre-modelage exprimé, sur la maltraitance agie.

Hypothèse 2 : dans une population de parents, il y a un effet d'interaction entre la maltraitance subie et le fait d'avoir bénéficié de la présence de « deuxièmes parents », sur la maltraitance agie.

Hypothèse 3 : dans une population de parents, il y a un effet d'interaction entre la maltraitance subie et l'apprentissage social de la parentalité, sur la maltraitance agie.

Par contre, le statut des deux dernières variables (le sentiment d'efficacité parentale et la dissociation -ou plutôt la non-dissociation-) est plus difficile à préciser. Sont-elles supposées théoriquement agir par un effet principal (c'est-à-dire sur tous les participants, qu'ils aient ou non été maltraités) ou par un effet d'interaction (seulement sur les ex-maltraités) ? Etant donné cette incertitude, il n'est pas formulé d'hypothèses à leur sujet.

- E.1.2 Logique rétrospective : Expérience des participants non-maltraitants

Comme cela a été souligné précédemment, il s'agit ici de tenter de répondre à la question : « Des parents non-maltraitants ont-ils vécu un parcours différent ou non (en termes de contre-

---

<sup>18</sup> Pour des raisons de lisibilité, la formulation « apprentissage social d'un comportement parental affectueux auprès de parents autres que les siens » sera désormais contractée en « apprentissage social de la parentalité » ou « apprentissage social ».

modelage, d'efficacité parentale perçue, etc.) selon le comportement et les attitudes de leurs parents à leur égard quand ils étaient enfants ? ». L'échantillon restreint de la population non-maltraitante est ici retenu (cf section C.3.2 pour la procédure de catégorisation).

Dans cette population de parents non-maltraitants, les trois variables que sont le contre-modelage, l'apprentissage social de la parentalité et la présence de « deuxièmes parents » sont théoriquement supposées différencier les maltraités des non-maltraités. En effet, on suppose que plus la maltraitance subie a été importante, plus le niveau de ces variables est élevé. Il est par ailleurs intéressant de savoir dans quelle mesure ces trois variables sont corrélées entre elles.

Par contre, pour les trois autres variables (le sentiment d'efficacité parentale, le type d'attachement et la dissociation), il est à nouveau difficile de formuler une hypothèse, selon que l'on considère qu'elles sont utiles voire nécessaires en vue d'une parentalité adéquate pour tous les parents, ou seulement pour les anciens maltraités.

Ceci nous conduit aux hypothèses suivantes :

**\* concernant le contre-modelage :**

Hypothèse 4 : dans une population de parents non-maltraitants, plus une personne a subi de maltraitance, plus son niveau de contre-modelage est élevé.

Cette hypothèse peut être testée de deux manières proches et complémentaires :

\* en considérant la traitance comme une variable continue (de l'absence de maltraitance à la forte maltraitance)

Hypothèse 4 a : dans une population de parents non-maltraitants, il y a une corrélation positive entre le niveau de maltraitance subie et le niveau de contre-modelage.

\* en considérant la traitance comme une variable catégorielle :

Hypothèse 4 b : dans une population de parents non-maltraitants, le niveau de contre-modelage augmente progressivement, au fur et à mesure que l'on analyse ces diverses populations :

- non maltraitées (ni physiquement, ni psychologiquement)
- légèrement maltraitées psychologiquement
- fortement maltraitées psychologiquement
- doublement maltraitées (fortement physiquement et fortement psychologiquement)

**\* concernant l'apprentissage social de la parentalité :**

Hypothèse 5 : dans une population de parents non-maltraitants, plus une personne a subi de maltraitance, plus elle a bénéficié d'apprentissage social de la parentalité.

En reprenant la logique qui précède, cette hypothèse peut être subdivisée en deux sous-hypothèses :

Hypothèse 5 a : il y a une corrélation positive entre le niveau de maltraitance subie et le niveau d'apprentissage social de la parentalité.

Hypothèse 5 b : le niveau d'apprentissage social de la parentalité augmente progressivement, au fur et à mesure que l'on analyse ces diverses populations : non maltraitées, légèrement maltraitées psychologiquement, fortement maltraitées psychologiquement, doublement maltraitées.

**\* concernant les liens affectifs créés avec des « deuxièmes parents »**

Hypothèse 6 : dans une population de parents non-maltraitants, plus une personne a subi de maltraitance, plus elle a de probabilités d'avoir créé des liens affectifs créés avec des « deuxièmes parents ».

Cette hypothèse peut à nouveau être subdivisée en deux sous-hypothèses :

Hypothèse 6 a : il y a une corrélation positive entre le niveau de maltraitance subie et le niveau de présence de « deuxièmes parents ».

Hypothèse 6 b : le niveau de présence de « deuxièmes parents » augmente progressivement, au fur et à mesure que l'on analyse ces diverses populations : non maltraitées, légèrement maltraitées psychologiquement, fortement maltraitées psychologiquement, doublement maltraitées.

## E.2. RESULTATS

- E.2.1 Logique quasi-prospective : Prédicativité des diverses approches théoriques

### *E.2.1.1 Synthèse de la prédictivité du comportement physique et psychologique du participant en fonction du comportement de ses parents*

Huit types de relations peuvent être établies entre le comportement parental des parents des participants et le comportement parental de ces derniers :

Comportement physique du père - Comportement physique du participant

Comportement physique du père - Comportement psychologique du participant

Comportement psychologique du père - Comportement physique du participant

Comportement psychologique du père - Comportement psychologique du participant

Comportement physique de la mère - Comportement physique du participant

Comportement physique de la mère - Comportement psychologique du participant

Comportement psychologique de la mère - Comportement physique du participant

Comportement psychologique de la mère - Comportement psychologique du participant

Les tableaux 17 à 20 présentent successivement, pour chacun des cas de figure ci-dessus, la prédictivité respective des variables suivantes :

- du comportement parental
- de telle ou telle variable (contre-modélage, apprentissage social)
- de l'interaction entre ces deux données.

Dans ce tableau, le comportement parental pris en compte est la maltraitance physique par le père.

	Maltraitance physique par le participant (bêta)	Maltraitance psychologique par le participant (bêta)
Maltraitance physique par le père	1,17	1,52*
Contre-modélage du comportement paternel	,23**	,04
Interaction de la maltraitance physique par le père et du contre-modélage	-1,22	-1,40*
Apprentissage social d'un comportement parental affectueux	,17*	,24**
Interaction de la maltraitance physique par le père et de l'apprentissage social	-,03	-,21
Présence de « deuxièmes parents »	-,19*	-,05
Interaction de la maltraitance physique par le père et de la présence de « deuxièmes parents »	-,01	-,10
Sentiment d'efficacité parentale	-,23**	-,34*****
Interaction de la maltraitance physique par le père et du sentiment d'efficacité parentale	,03	,05
Dissociation	,06	-,07
Interaction de la maltraitance physique par le père et de la dissociation	-,07	,02

F (11,121) \* p < .1 \*\* p < .05 \*\*\* p < .01 \*\*\*\*\* p < .001

Tableau 17 : Importance de la prédictivité de diverses variables vis-à-vis du comportement parental des participants (maltraitance physique à gauche, maltraitance psychologique à droite).

Dans ce tableau, le comportement parental pris en compte est la maltraitance psychologique par le père.

	Maltraitance physique par le participant (bêta)	Maltraitance psychologique par le participant (bêta)
Maltraitance psychologique par le père	-,08	1,22***
Contre-modélage du comportement paternel	,31**	,12
Interaction de la maltraitance psychologique par le père et du contre-modélage	-,61	-1,15***
Apprentissage social d'un comportement parental affectueux	,21	,25**
Interaction de la maltraitance psychologique par le père et de l'apprentissage social	-,05	-,13
Présence de « deuxièmes parents »	-,24	,01
Interaction de la maltraitance psychologique par le père et de la présence de « deuxièmes parents »	,07	-,22
Sentiment d'efficacité parentale	-,36**	-,33**
Interaction de la maltraitance psychologique par le père et du sentiment d'efficacité parentale	,49	,10
Dissociation	-,05	-,05
Interaction de la maltraitance psychologique par le père et de la dissociation	,15	-,03

F (11,121) \* p < 1 \*\* p < .05 \*\*\* p < .01 \*\*\*\* p < .001

Tableau 18 : Importance de la prédictivité de diverses variables vis-à-vis du comportement parental des participants (maltraitance physique à gauche, maltraitance psychologique à droite).

Dans ce tableau, le comportement parental pris en compte est la maltraitance physique par la mère.

	Maltraitance physique par le participant (bêta)	Maltraitance psychologique par le participant (bêta)
Maltraitance physique par la mère	1,48**	,78
Contre-modelage du comportement maternel	,19*	,06
Interaction de la maltraitance physique par la mère et du contre-modelage	-1,40**	-,34
Apprentissage social d'un comportement parental affectueux	,23**	,30***
Interaction de la maltraitance physique par la mère et de l'apprentissage social	-,20	-,12
Présence de « deuxièmes parents »	-,25**	-,13
Interaction de la maltraitance physique par la mère et de la présence de « deuxièmes parents »	,13	,09
Sentiment d'efficacité parentale	-,24**	-,34*****
Interaction de la maltraitance physique par la mère et du sentiment d'efficacité parentale	-,05	-,25
Dissociation	,09	-,01
Interaction de la maltraitance physique par la mère et de la dissociation	,02	-,21

F (11,121) \* p < 1 \*\* p < .05 \*\*\* p < .01 \*\*\*\*\* p < .001

Tableau 19 : Importance de la prédictivité de diverses variables vis-à-vis du comportement parental des participants (maltraitance physique à gauche, maltraitance psychologique à droite).

Dans ce tableau, le comportement parental pris en compte est la maltraitance psychologique par la mère.

	Maltraitance physique par le participant (bêta)	Maltraitance psychologique par le participant (bêta)
Maltraitance psychologique par la mère	,59	,60
Contre-modélage du comportement maternel	,08	,05
Interaction de la maltraitance psychologique par la mère et du contre-modélage	-,10	-,53
Apprentissage social d'un comportement parental affectueux	,24	,36***
Interaction de la maltraitance psychologique par la mère et de l'apprentissage social	-,13	-,21
Présence de « deuxièmes parents »	-,07	-,08
Interaction de la maltraitance psychologique par la mère et de la présence de « deuxièmes parents »	-,19	-,06
Sentiment d'efficacité parentale	-,17	-,47*****
Interaction de la maltraitance psychologique par la mère et du sentiment d'efficacité parentale	-,18	,36
Dissociation	,17	,04
Interaction de la maltraitance psychologique par la mère et de la dissociation	-,17	-,19

F (11,121) \* p < .1 \*\* p < .05 \*\*\* p < .01 \*\*\*\* p < .001

Tableau 20 : Importance de la prédictivité de diverses variables vis-à-vis du comportement parental des participants (maltraitance physique à gauche, maltraitance psychologique à droite).

Deux variables se détachent nettement des autres dans la prédiction du comportement parental des participants (beta important même si la corrélation n'est pas systématiquement significative) : le comportement parental de leurs propres parents (corrélations positives) et l'interaction de ce comportement et du contre-modélage (corrélations négatives).

En d'autres termes, il y a corrélation entre le comportement parental des grands-parents et celui de leurs enfants (i.e les participants de cette étude).

Mais ce constat est nuancé par le fait que chez les participants maltraités, plus le niveau de contre-modélage est élevé, plus la maltraitance est faible, ce qui est conforme à l'hypothèse 1. Il semble donc bien que le contre-modélage a pour effet de réduire le risque d'adopter un comportement maltraitant chez les personnes qui en ont été elles-mêmes victimes.

D'autres variables sont également prédictives du comportement des participants, mais dans une bien moindre mesure : le sentiment d'efficacité parentale (corrélations négatives), la présence de « deuxièmes parents » (corrélations négatives), l'apprentissage social (corrélations positives).

Autrement dit, plus le participant a le sentiment d'être un parent « efficace », moins son comportement est violent. Pareillement, plus la personne a le sentiment d'avoir bénéficié de la présence de « deuxièmes parents », moins elle manifeste de maltraitance. Notons l'absence d'effet d'interaction entre la maltraitance subie et ces deux variables (résultat contraire à l'hypothèse 2), ce qui montre qu'elles ont toutes deux un effet positif sur l'ensemble des participants, quel qu'ait été le comportement de leurs propres parents envers eux.

Par contre, le résultat concernant l'apprentissage social de la parentalité est assez surprenant puisque nous constatons que plus les participants ont eu l'occasion de rencontrer des personnes (autres que leurs parents) qui leur ont servi de modèle parental, plus ils manifestent de maltraitance. La taille de l'effet n'est certes pas très importante, mais le résultat est significatif au niveau de  $p < .05$  dans six cas sur huit. Ce résultat inattendu paraît assez difficile à expliquer en l'état actuel des connaissances.

Par ailleurs, l'effet concerne tous les participants, quel que soit le comportement des parents envers eux, ce qui est contraire à l'hypothèse 3.

- E.2.2 Logique rétrospective : Expérience des participants non-maltraitants

*E.2.2.1 Synthèse de la manifestation de diverses attitudes en fonction de la catégorie de maltraitance subie*

Les résultats obtenus sont présentés sous forme de tableaux, lesquels seront ensuite commentés, selon une logique thématique (contre-modélage, apprentissage social de la parentalité, etc.).

- Les résultats relatifs aux corrélations entre niveau de maltraitance et variables issues d’approches théoriques sont présentés dans le tableau 21.
- Ceux relatifs aux moyennes sont présentés dans le tableau 22.
- Ceux relatifs aux pourcentages des catégories d’attachement sont présentés dans le tableau 23.

	Contre- modélage du comportement du père	Contre- modélage du comportement de la mère	Apprentissage social de la parentalité	Présence de « deuxièmes parents »	Sentiment d’efficacité parentale	Dissociation
Maltraitance physique par le père	,50****	,40****	,11	,05	-,05	,09
Maltraitance psychologique par le père	,70****	,41****	,06	,17*	-,08	,30**
Maltraitance physique par la mère	,18*	,44****	,03	,04	,08	,06
Maltraitance psychologique par la mère	,35****	,68****	,06	,16*	-,01	,17*

Tableau 21 : Corrélations entre le niveau de maltraitance subie et la manifestation de diverses attitudes.

\* p < 1    \*\* p < .05    \*\*\* p < .01    \*\*\*\* p < .001

Les variables situées à gauche du trait gras sont celles pour lesquelles il est théoriquement prédit qu’il y ait corrélation positive entre la maltraitance subie et la variable. Celles situées à droite du trait gras sont celles pour lesquelles il n’a pas été fait de prédiction relative à une possible corrélation.

	Contre-modélage du comportement du père		Contre-modélage du comportement de la mère		Apprentissage social de la parentalité		Présence de « deuxièmes parents »		Sentiment d'efficacité parentale		Dissociation	
	P	M	P	M	P	M	P	M	P	M	P	M
Non maltraités	2,79	3,08	3,13	2,45	3,01	2,83	2,20	1,87	4,30	4,26	1,18	1,18
Légèrement maltraités psychologiquement	3,67	4,08	3,45	3,76	3,27	3,43	2,25	3,05	3,78	4,06	1,47	1,57
Fortement maltraités psychologiquement	5,09	4,57	4,57	4,68	3,11	3,14	3,07	2,96	4,23	3,93	1,88	1,74
Doublement maltraités	5,6	4,46	5,1	5,33	3,55	3,29	3,20	2,76	3,77	4,17	2	1,66
Tous groupes	3,96	3,92	3,84	3,82	3,16	3,11	2,57	2,54	4,11	4,12	1,53	1,48

Tableau 22 : Niveau moyen de la manifestation de diverses attitudes en fonction de la catégorie de maltraitance subie (échelles de 0 à 6).

\* p < .1 ; \*\* p < .05 ; \*\*\* p < .01 ; \*\*\*\* p < .001

Les lettres P et M signifient que c'est par le père (P) ou par la mère (M) que les participants ont été maltraités de manière plus ou moins importante.

Les variables situées à gauche du trait gras sont celles pour lesquelles on s'attend à ce que la moyenne augmente en fonction de l'augmentation de la gravité de la maltraitance. Celles situées à droite du trait gras sont celles pour lesquelles il n'a pas été fait de prédiction concernant la moyenne.

Un tableau spécifique est consacré à l'étude de l'attachement, car il ne s'agit pas de moyennes, mais de pourcentages.

	Attachement sécure		Attachement évitant		Attachement préoccupé		Attachement craintif	
	P	M	P	M	P	M	P	M
Non maltraités	32 (68,09 %)	28 (65,12 %)	4 (8,51 %)	4 (9,30 %)	8 (17,02 %)	6 (13,95 %)	3 (6,38 %)	5 (11,63 %)
Légèrement maltraités psychologiquement	10 (55,56 %)	10 (52,64 %)	1 (5,56 %)	3 (15,79 %)	0 (0,00 %)	2 (10,53 %)	7 (38,89 %)	4 (21,05 %)
Fortement maltraités psychologiquement	12 (40 %)	12 (44,44 %)	6 (20 %)	1 (3,70 %)	5 (16,67 %)	6 (22,22 %)	7 (23,33 %)	8 (29,63 %)
Doublement maltraités	8 (53,33 %)	13 (56,52 %)	1 (6,67 %)	3 (13,04 %)	1 (6,67 %)	1 (4,35 %)	1 (6,67 %)	6 (26,09 %)

Tableau 23 : Pourcentages des types d'attachement adulte des participants en fonction du comportement des parents à leur égard.

Les lettres P et M signifient que c'est par le père (P) ou par la mère (M) que les participants ont été maltraités de manière plus ou moins importante.

#### *E.2.2.2 Examen détaillé de la manifestation de diverses attitudes en fonction de la catégorie de maltraitance subie*

Reprenons maintenant plus précisément les diverses variables présentées ci-dessus. Nous commencerons par les trois variables théoriquement supposées être en corrélation avec le niveau de maltraitance subie : le contre-modélage du comportement parental, l'apprentissage social de la parentalité, la présence de « deuxièmes parents ».

### E.2.2.2.1 Le statut spécifique du contre-modélage

Le tableau 21 montre que, des trois variables supposées présenter une corrélation positive avec la maltraitance subie (contre-modélage, apprentissage social de la parentalité, présence de « deuxièmes parents »), seul le contre-modélage répond à cette attente (avec des corrélations significatives à un degré très élevé).

Ce qui signifie que parmi ces parents non-maltraitants, plus les individus ont été maltraités, plus ils ont exprimé la volonté d'agir avec leurs enfants de manière différente de ce que leurs parents avaient fait avec eux (résultats conformes à l'hypothèse 4 a). Cette corrélation entre maltraitance subie et contre-modélage est plus forte lorsqu'elle concerne la maltraitance psychologique que la maltraitance physique.

Par ailleurs, il y a également corrélation positive (mais plus faible, ce qui est logique) entre le niveau de maltraitance exercée par l'un des parents des participants et le contre-modélage exprimé envers l'autre parent. Ce résultat semble refléter la proximité des comportements parentaux entre les deux parents qui a été constatée antérieurement.

Ces résultats sont d'ailleurs confirmés par ceux présentés dans le tableau 22, où l'on constate une augmentation régulière du niveau de contre-modélage de chacun des parents, en fonction de la gravité de la catégorie de maltraitance subie. La taille de l'effet est importante, puisqu'elle est presque de 3 points sur 6 si l'on compare les réponses des participants non maltraités à ceux des doublement maltraités. Des trois variables prises en compte (contre-modélage, apprentissage social, présence de « deuxièmes parents »), c'est la seule pour laquelle on observe cette augmentation régulière des moyennes ainsi qu'une différence aussi importante entre la moyenne minimale et la moyenne maximale. Cette augmentation est illustrée par la figure 8.

Une analyse de variance a mis en évidence un effet significatif à un seuil très élevé, tant pour le contre-modélage du comportement paternel,  $F(3, 109) = 31,28, p < 0,00001$ , que pour celui du comportement maternel,  $F(3, 112) = 30,12, p < 0,00001$ .

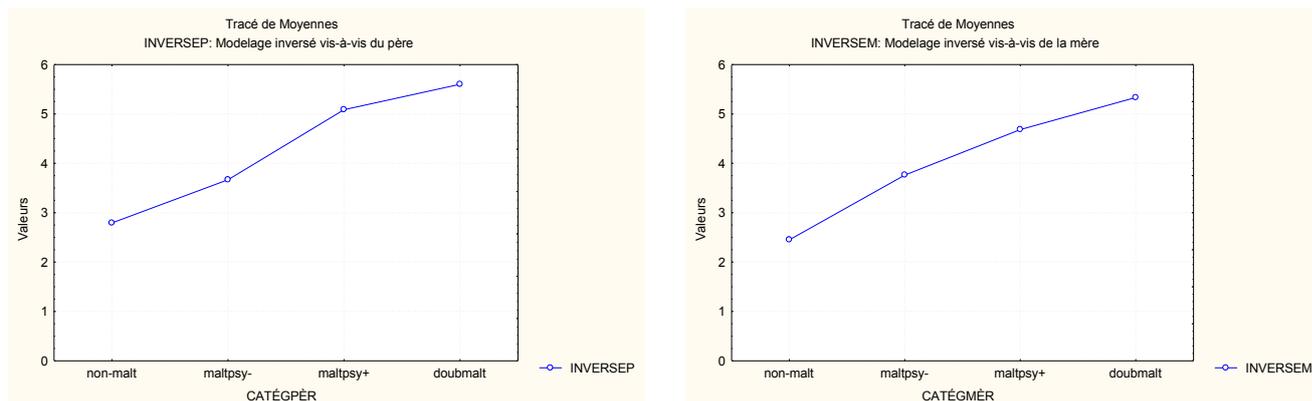


Figure 8 : Moyenne du niveau de contre-modélage du participant, en fonction de la catégorie du comportement parental du père (à gauche) et de la mère (à droite).

Ces résultats vont donc dans le sens de l'hypothèse 4 b selon laquelle, dans une population de parents non-maltraitants, le niveau de contre-modélage augmente progressivement, au fur et à mesure que l'on analyse ces diverses populations : non maltraitées, légèrement maltraitées psychologiquement, fortement maltraitées psychologiquement, doublement maltraitées.

#### E.2.2.2.2 L'apprentissage social de la parentalité et la présence de « deuxièmes parents »

Examinons maintenant les résultats obtenus avec les deux autres variables supposées présenter une corrélation positive avec la maltraitance subie (apprentissage social de la parentalité et présence de « deuxièmes parents »),

Contrairement à ce que prédisait l'hypothèse 5, il n'y a pas de corrélation entre la maltraitance subie et l'apprentissage social de la parentalité (tableaux 21 et 22).

Une analyse de variance montre qu'il n'y a pas d'effet significatif, que ce soit pour l'apprentissage social de la parentalité en fonction du comportement paternel,  $F(3,109) = ,53$  ( $p < ,66$ ), ou en fonction du comportement maternel,  $F(3,111) = ,85$  ( $p < ,47$ ).

Quant à la présence de « deuxièmes parents », le tableau 21 montre qu'elle est corrélée (légèrement) avec la maltraitance psychologique subie, mais pas avec la maltraitance physique subie. Ces résultats vont donc partiellement dans le sens de l'hypothèse 6 a.

Par ailleurs, on ne constate pas une augmentation régulière du niveau de présence de « deuxièmes parents » en fonction du niveau de maltraitance subie, contrairement à ce que prédisait l'hypothèse 6 b.

**E.2.2.2.3** Absence de corrélation entre contre-modélage, apprentissage social de la parentalité et présence de « deuxièmes parents »

Par ailleurs, comme il a été dit précédemment, il est intéressant de savoir si ces trois variables que sont le contre-modélage, l'apprentissage social de la parentalité et la présence de « deuxièmes parents » sont corrélées entre elles. Le tableau 24 répond à cette question.

		Contre-modélage	Apprentissage social	Présence de « deuxièmes parents »
Fortement maltraités psychologiquement par le père	Contre-modélage	1		
	Apprentissage social	-.24	1	
	Présence de « deuxièmes parents »	-.41*	.33	1
Doublement maltraités par le père	Contre-modélage	1		
	Apprentissage social	-.19	1	
	Présence de « deuxièmes parents »	.04	.71**	1
Fortement maltraités psychologiquement par la mère	Contre-modélage	1		
	Apprentissage social	-.06	1	
	Présence de « deuxièmes parents »	-.11	.42*	1
Doublement maltraités par la mère	Contre-modélage	1		
	Apprentissage social	-.08	1	
	Présence de « deuxièmes parents »	-.09	.28	1

Tableau 24 : Corrélations, chez les participants non-maltraitants, entre contre-modélage, apprentissage social et « deuxièmes parents ».

\* p < .05 \*\* p < .01

Il n'y a pas de corrélation, ni entre contre-modélage et apprentissage social de la parentalité, ni entre contre-modélage et présence de « deuxièmes parents ». Ces résultats montrent que la décision d'avoir un comportement parental opposé à celui de leurs parents, chez les personnes maltraitées dans leur enfance, n'est pas liée au fait d'avoir rencontré un ou des parents qui leur ont servi de modèles ou qui leur ont servi de parents de substitution.

Il y a par contre une corrélation positive entre apprentissage social de la parentalité et présence de « deuxièmes parents » (mais non significative pour les participants qui ont été fortement maltraités psychologiquement par leur père et par ceux doublement maltraités par leur mère). Cette corrélation n'est certes pas étonnante, et on peut supposer que dans certains cas, les personnes qui ont servi de modèles parentaux aux participants sont les mêmes qui leur ont servi de parents de substitution.

#### **E.2.2.2.4** Le sentiment d'efficacité parentale, la dissociation et l'attachement

Examinons maintenant les trois variables pour lesquelles il n'a pas été proposé d'hypothèse (sentiment d'efficacité parentale, dissociation et attachement). Rappelons qu'ici, l'absence d'hypothèse vient du fait que l'on peut suggérer que ces variables présentent ou non un lien avec le niveau de maltraitance subie, selon que l'on estime qu'elles sont utiles voire nécessaires en vue d'une parentalité adéquate, pour tous les parents ou seulement pour les anciens maltraités.

Le tableau 21 met en évidence qu'il n'y a pas de corrélation entre le niveau de maltraitance subie et le niveau du sentiment d'efficacité parentale des participants, quelle que soit la catégorie de maltraitance.

Ainsi, lorsque des participants ex-maltraités sont aujourd'hui des parents non-maltraitants, leur niveau de sentiment d'efficacité parentale est identique à celui de personnes n'ayant pas été maltraitées. Nous verrons cependant, dans la troisième partie de l'étude, que la situation est en fait plus complexe qu'elle ne le semble pour l'instant.

L'examen des corrélations entre maltraitance et dissociation est particulièrement intéressant. Le niveau de dissociation des participants n'est pas corrélé avec le niveau de maltraitance

physique subie, alors qu'il l'est avec le niveau de maltraitance psychologique subie (tableau 21). Cette corrélation est plus importante et présente un niveau de significativité bien plus élevé lorsqu'il s'agit de la maltraitance psychologique du père.

L'analyse de variance montre que l'effet est significatif lorsque l'on prend en compte le comportement du père :  $F(3,108) = 3,06$  ;  $p < .05$ , mais non le comportement de la mère :  $F(3, 110) = 1,66$  ;  $p < .18$ .

Enfin, le tableau 23 montre que c'est chez les personnes n'ayant pas été maltraitées dans leur enfance que la catégorie d'attachement adulte sécuritaire est la plus fréquente, et c'est chez les sujets fortement maltraités psychologiquement qu'elle est la moins présente.

### **E.3 DISCUSSION**

Cette étude visait à évaluer la pertinence respective de diverses approches théoriques, au regard de la cessation intergénérationnelle de la maltraitance. Cinq approches ont été testées : le contre-modélage du comportement des parents, l'attachement envers des personnes autres que les parents, l'apprentissage social de la parentalité, le sentiment d'efficacité parentale, la dissociation.

C'est le concept de contre-modélage qui fournit les résultats les plus remarquables. L'interaction entre le niveau de maltraitance subie et le niveau de contre-modélage constitue un très fort prédicteur négatif de la maltraitance agie par les participants.

Ceci est confirmé par le fait que, parmi les participants non-maltraitants, plus les personnes ont subi de maltraitance dans leur enfance, plus elles ont tendance à considérer leurs parents comme des contre-modèles, c'est-à-dire qu'elles ont choisi d'adopter un comportement parental opposé à celui de leur(s) parent(s). La très grande majorité des participants fortement maltraités de cette étude ont vécu cette expérience de contre-modélage. Par contre, les participants non-maltraités ou légèrement maltraités psychologiquement adoptent des attitudes très variées, depuis le modélage des parents jusqu'au contre-modélage.

On pourrait penser que le fait d'avoir bénéficié de la présence de personnes ayant servi de modèles parentaux (autres que les parents) ou ayant servi de parents de substitution constitue une donnée susceptible de venir en renfort de cette décision (voire en soit l'origine). Or, ce

n'est pas le cas. Ces deux événements ne constituent pas des prédicteurs de non maltraitance pour les sujets anciennement maltraités (hormis une faible prédiction négative de la maltraitance physique par la présence de « deuxièmes parents » en fonction de la maltraitance physique par les deux parents). Il est donc fort possible que le simple fait d'être victime de la violence parentale soit à l'origine de la décision d'adopter un comportement parental inverse de celui de ses parents. Cependant, d'autres recherches sont nécessaires avant de pouvoir l'affirmer, notamment en testant l'impact d'autres facteurs.

D'ailleurs, si le contre-modelage du comportement parental semble être une condition nécessaire d'une bonne parentalité chez les participants ex-maltraités, rien ne nous permet d'affirmer qu'il s'agit d'une condition suffisante. Pour le savoir, il aurait fallu disposer d'une population suffisamment importante de participants anciennement maltraités et aujourd'hui maltraitants, afin de les comparer aux non-maltraitants. Comme cela a été expliqué supra, cela n'a malheureusement pas été possible en raison du faible nombre de questionnaires remplis par des participants maltraitants, malgré les dispositions prises pour recueillir ces documents. Certains éléments incitent cependant à penser qu'il ne s'agit pas d'une condition suffisante. En effet, comme cela a été présenté dans la première partie de la thèse et comme des discussions avec des travailleurs sociaux l'ont confirmé, il arrive que des parents reproduisent avec leurs enfants la maltraitance qu'ils ont subie enfants, alors même qu'ils avaient décidé d'agir différemment de leurs parents. Ainsi, au cours d'une récente discussion avec le directeur d'un centre d'accueil pour familles maltraitantes, par ailleurs doctorant en psychologie (Humbecq, 2002), celui-ci m'a signalé que pratiquement toutes les familles reçues dans son centre avaient décidé initialement d'agir différemment de leurs parents.

Par ailleurs, l'absence de corrélations entre le comportement parental des parents et le sentiment d'efficacité parentale des participants est particulièrement intéressante à relever. Ainsi, lorsque des participants ex-maltraités sont des parents non-maltraitants, leur niveau de sentiment d'efficacité parentale est identique à celui de personnes n'ayant pas été maltraitées. Ce résultat est particulièrement important et montre bien qu'un comportement parental dysfonctionnel à la première génération n'entraîne pas nécessairement un sentiment d'efficacité parentale défectueux à la génération suivante.

On note également que, parmi les participants non maltraitants, les personnes n'ayant pas été maltraitées dans leur enfance sont les plus nombreuses à manifester un attachement adulte

sécure, tandis que les personnes fortement maltraitées psychologiquement sont les plus rares à ce propos. Enfin, la dissociation est corrélée positivement avec la maltraitance psychologique, mais non avec la maltraitance physique.

Mais il est ici nécessaire de faire une remarque sur les absences de corrélations. S'agit-il d'absences de liens entre comportement parental et telle ou telle variable étudiée, ou seulement d'absences de corrélations linéaires ? Les résultats présentés dans la troisième partie de l'étude sont particulièrement instructifs à cet égard.

## **F) TROISIEME THEMATIQUE**

### **POLARISATION DES ATTITUDES CHEZ LES EX-MALTRAITES**

#### **F.1 PRESENTATION**

Au fil des questionnaires reçus, l'attention a été attirée par le fait que les participants fortement maltraités semblaient fournir des réponses se situant plutôt aux extrémités (inférieure ou supérieure) des échelles. En d'autres termes, il semblait que ces personnes avaient nettement plus souvent tendance que les participants non-maltraités à répondre « pas du tout » ou « énormément » à divers items. S'agissait-il d'une réelle polarisation des réponses ou d'une impression erronée ?

Il n'a pas été formulé d'hypothèse spécifique, étant donné qu'il s'agit d'une observation spontanée, non attendue à partir des actuelles connaissances théoriques et empiriques.

## F.2 RESULTATS

- F.2.1 Synthèse des moyennes et écarts-types

Deux tableaux de synthèse présentent les moyennes et les écarts-types des réponses fournies par les participants en fonction de la catégorie de comportement du père et de la mère.

Le tableau 25 présente les résultats pour les diverses théories prises en compte dans cette recherche (hormis la théorie de l'attachement, variable catégorisée et non numérique) :

- le modèle du contre-modélage
- la théorie de l'apprentissage social
- la théorie de l'efficacité personnelle
- la théorie psychanalytique (uniquement au travers du processus de dissociation)

Le tableau 26 présente les résultats pour divers items, indépendants des théories. Certains de ces items sont issus de la littérature, d'autres ont été élaborés spécifiquement pour l'étude.

- « Je me décrirais comme étant une personne à forte personnalité » (issu de l'échelle de résilience du moi)
- « Je suis plus curieux(se) que la plupart des gens » (issu de l'échelle de résilience du moi)
- « Je pense souvent que je ne vauds rien » (score inversé) (issu de l'échelle de postulats sur le monde)
- « J'ai peur (ou j'ai eu peur) de maltraiter mes enfants »(élaboré spécifiquement pour cette recherche)
- « J'ai parfois l'impression d'en faire trop pour mes enfants ou de les surprotéger »(élaboré spécifiquement pour cette recherche)
- « Mes conditions de vie sont excellentes » (issu de l'échelle de bien-être)
- « Si je pouvais recommencer ma vie, je ne changerais presque rien » (issu de l'échelle de bien-être)
- « Quand j'y pense, je m'estime vraiment chanceux » (issu de l'échelle de postulats sur le monde)

- « Il y a plus de bien que de mal dans le monde » (issu de l'échelle de postulats sur le monde)
- « La plupart des gens que je rencontre sont sympathiques » (issu de l'échelle de postulats sur le monde)
- « Au cours de ma vie, j'ai trouvé une (ou des) personne(s) (autres que mes parents) qui a (ont) su me comprendre, grâce à qui je me suis senti reconnu » (élaboré spécifiquement pour cette recherche)
- « Des adultes affectueux m'ont en quelque sorte servis de deuxièmes parents » (élaboré spécifiquement pour cette recherche)
- « Je suis satisfait de l'aide que je reçois de mon époux(se) pour élever nos enfants », en fonction du comportement du père (en haut) et de la mère (en bas).

La bipolarisation est une forme extrême de dispersion des réponses. Lorsqu'il y a bipolarisation (ou au moins dispersion de la moyenne), cela se caractérise par un écart-type plus élevé dans le groupe considéré que dans les autres groupes.

Lorsqu'il y a unipolarisation, cela se caractérise par un écart-type plus faible et une moyenne plus élevée (unipolarisation « positive ») ou plus faible (unipolarisation « négative ») dans le groupe considéré que dans les autres groupes.

		Non-maltraités	Légèrement maltraités psychologiquement	Fortement maltraités psychologiquement	Doublement maltraités	Tous groupes
Echelle de contre-modélage	Père	M = 2,79 ( $\sigma$ = 1,43)	M = 3,67 ( $\sigma$ = 1,14)	M = 5,09 ( $\sigma$ = 1,21)	M = 5,6 ( $\sigma$ = 0,64)	M = 3,96 ( $\sigma$ = 1,67)
	Mère	M = 2,45 ( $\sigma$ = 1,49)	M = 3,76 ( $\sigma$ = 1,20)	M = 4,68 ( $\sigma$ = 1,40)	M = 5,33 ( $\sigma$ = 0,85)	M = 3,82 ( $\sigma$ = 1,74)
Echelle de sentiment d'efficacité parentale	Père	M = 4,30 ( $\sigma$ = 0,87)	M = 3,78 ( $\sigma$ = 1,40)	M = 4,23 ( $\sigma$ = 1,13)	M = 3,77 ( $\sigma$ = 1,40)	M = 4,11 ( $\sigma$ = 1,14)
	Mère	M = 4,26 ( $\sigma$ = 1,06)	M = 4,06 ( $\sigma$ = 1,12)	M = 3,93 ( $\sigma$ = 1,17)	M = 4,17 ( $\sigma$ = 1,31)	M = 4,12 ( $\sigma$ = 1,14)
Echelle d'apprentissage social	Père	M = 3,01 ( $\sigma$ = 1,46)	M = 3,27 ( $\sigma$ = 1,29)	M = 3,11 ( $\sigma$ = 1,69)	M = 3,55 ( $\sigma$ = 1,74)	M = 3,16 ( $\sigma$ = 1,53)
	Mère	M = 2,83 ( $\sigma$ = 1,41)	M = 3,43 ( $\sigma$ = 1,49)	M = 3,14 ( $\sigma$ = 1,56)	M = 3,29 ( $\sigma$ = 1,80)	M = 3,11 ( $\sigma$ = 1,54)
Echelle de dissociation	Père	M = 1,18 ( $\sigma$ = 0,95)	M = 1,47 ( $\sigma$ = 1,05)	M = 1,88 ( $\sigma$ = 1,34)	M = 2,00 ( $\sigma$ = 1,57)	M = 1,53 ( $\sigma$ = 1,20)
	Mère	M = 1,18 ( $\sigma$ = 0,97)	M = 1,57 ( $\sigma$ = 1,24)	M = 1,74 ( $\sigma$ = 1,26)	M = 1,66 ( $\sigma$ = 1,29)	M = 1,48 ( $\sigma$ = 1,17)

Tableau 25 : Moyennes et écarts-types des diverses catégories de participants, concernant diverses échelles relatives aux théories étudiées.

	Par le père ou la mère	Non-maltraités	Légèrement maltraités psychologiquement	Fortement maltraités psychologiquement	Doublement maltraités	Tous groupes
J'ai une forte personnalité	Père	M = 3,85 ( $\sigma$ = 1,82)	M = 3,62 ( $\sigma$ = 1,72)	M = 4,47 ( $\sigma$ = 1,87)	M = 5,20 ( $\sigma$ = 1,26)	M = 4,15 ( $\sigma$ = 1,80)
	Mère	M = 3,67 ( $\sigma$ = 1,70)	M = 3,90 ( $\sigma$ = 1,59)	M = 4,00 ( $\sigma$ = 2,20)	M = 5,35 ( $\sigma$ = 0,88)	M = 4,13 ( $\sigma$ = 1,79)
Je suis plus curieux que les autres	Père	M = 4,20 ( $\sigma$ = 1,53)	M = 3,81 ( $\sigma$ = 1,17)	M = 4,03 ( $\sigma$ = 2,11)	M = 4,87 ( $\sigma$ = 1,96)	M = 4,17 ( $\sigma$ = 1,72)
	Mère	M = 3,64 ( $\sigma$ = 1,59)	M = 4,14 ( $\sigma$ = 1,71)	M = 4,38 ( $\sigma$ = 1,71)	M = 5,00 ( $\sigma$ = 1,45)	M = 4,19 ( $\sigma$ = 1,70)
Je ne vauds rien (score inversé)	Père	M = 4,72 ( $\sigma$ = 1,66)	M = 4,24 ( $\sigma$ = 1,89)	M = 3,60 ( $\sigma$ = 2,37)	M = 2,73 ( $\sigma$ = 2,34)	M = 4,07 ( $\sigma$ = 2,10)
	Mère	M = 4,65 ( $\sigma$ = 1,82)	M = 4,25 ( $\sigma$ = 1,77)	M = 3,17 ( $\sigma$ = 2,28)	M = 4,26 ( $\sigma$ = 2,14)	M = 4,13 ( $\sigma$ = 2,06)
Peur de maltraiter	Père	M = 1,72 ( $\sigma$ = 2,08)	M = 1,76 ( $\sigma$ = 1,84)	M = 2,29 ( $\sigma$ = 2,49)	M = 3,13 ( $\sigma$ = 2,88)	M = 2,07 ( $\sigma$ = 2,30)
	Mère	M = 1,16 ( $\sigma$ = 1,85)	M = 1,71 ( $\sigma$ = 1,58)	M = 2,79 ( $\sigma$ = 2,29)	M = 2,74 ( $\sigma$ = 2,70)	M = 1,98 ( $\sigma$ = 2,27)
Surprotection des enfants	Père	M = 3,40 ( $\sigma$ = 2,04)	M = 3,19 ( $\sigma$ = 2,02)	M = 4,03 ( $\sigma$ = 2,09)	M = 4,27 ( $\sigma$ = 2,28)	M = 3,65 ( $\sigma$ = 2,09)
	Mère	M = 3,14 ( $\sigma$ = 2,03)	M = 3,24 ( $\sigma$ = 2,19)	M = 4,45 ( $\sigma$ = 1,76)	M = 4,00 ( $\sigma$ = 2,13)	M = 3,66 ( $\sigma$ = 2,07)
Conditions de vie excellentes	Père	M = 3,98 ( $\sigma$ = 1,31)	M = 3,81 ( $\sigma$ = 1,60)	M = 3,90 ( $\sigma$ = 1,83)	M = 3,36 ( $\sigma$ = 1,78)	M = 3,85 ( $\sigma$ = 1,57)
	Mère	M = 3,88 ( $\sigma$ = 1,33)	M = 4,25 ( $\sigma$ = 1,68)	M = 3,28 ( $\sigma$ = 1,75)	M = 4,27 ( $\sigma$ = 1,55)	M = 3,87 ( $\sigma$ = 1,58)
Je recommanderais ma vie	Père	M = 2,85 ( $\sigma$ = 1,73)	M = 3,14 ( $\sigma$ = 1,98)	M = 2,00 ( $\sigma$ = 2,32)	M = 2,00 ( $\sigma$ = 2,14)	M = 2,56 ( $\sigma$ = 2,04)
	Mère	M = 2,76 ( $\sigma$ = 1,81)	M = 3,05 ( $\sigma$ = 2,01)	M = 1,52 ( $\sigma$ = 1,74)	M = 3,22 ( $\sigma$ = 2,56)	M = 2,59 ( $\sigma$ = 2,01)
Je suis chanceux	Père	M = 3,74 ( $\sigma$ = 1,37)	M = 3,95 ( $\sigma$ = 1,88)	M = 2,67 ( $\sigma$ = 1,95)	M = 3,80 ( $\sigma$ = 2,51)	M = 3,50 ( $\sigma$ = 1,86)
	Mère	M = 3,64 ( $\sigma$ = 1,72)	M = 3,52 ( $\sigma$ = 1,75)	M = 3,07 ( $\sigma$ = 1,96)	M = 3,70 ( $\sigma$ = 2,14)	M = 3,49 ( $\sigma$ = 1,87)
Il y a plus de bien que de mal dans le monde	Père	M = 3,57 ( $\sigma$ = 1,51)	M = 3,67 ( $\sigma$ = 1,43)	M = 3,53 ( $\sigma$ = 1,81)	M = 2,40 ( $\sigma$ = 2,16)	M = 3,42 ( $\sigma$ = 1,71)
	Mère	M = 3,26 ( $\sigma$ = 1,60)	M = 4,35 ( $\sigma$ = 1,39)	M = 3,41 ( $\sigma$ = 1,45)	M = 2,91 ( $\sigma$ = 2,11)	M = 3,42 ( $\sigma$ = 1,69)
La plupart des gens sont sympathiques	Père	M = 4,33 ( $\sigma$ = 1,01)	M = 4,24 ( $\sigma$ = 0,89)	M = 4,19 ( $\sigma$ = 1,60)	M = 3,87 ( $\sigma$ = 1,85)	M = 4,21 ( $\sigma$ = 1,30)
	Mère	M = 4,57 ( $\sigma$ = 0,80)	M = 4,48 ( $\sigma$ = 1,17)	M = 3,79 ( $\sigma$ = 1,45)	M = 3,83 ( $\sigma$ = 1,67)	M = 4,21 ( $\sigma$ = 1,29)
Des personnes m'ont compris	Père	M = 4,54 ( $\sigma$ = 1,56)	M = 4,29 ( $\sigma$ = 2,10)	M = 4,27 ( $\sigma$ = 2,30)	M = 5,29 ( $\sigma$ = 1,20)	M = 4,51 ( $\sigma$ = 1,86)
	Mère	M = 4,29 ( $\sigma$ = 1,80)	M = 4,81 ( $\sigma$ = 1,63)	M = 4,29 ( $\sigma$ = 2,07)	M = 4,91 ( $\sigma$ = 1,97)	M = 4,50 ( $\sigma$ = 1,87)
Présence de « deuxièmes parents »	Père	M = 2,22 ( $\sigma$ = 2,23)	M = 2,25 ( $\sigma$ = 2,29)	M = 3,00 ( $\sigma$ = 2,49)	M = 3,07 ( $\sigma$ = 2,67)	M = 2,55 ( $\sigma$ = 2,37)
	Mère	M = 1,90 ( $\sigma$ = 2,10)	M = 3,05 ( $\sigma$ = 2,06)	M = 2,89 ( $\sigma$ = 2,60)	M = 2,68 ( $\sigma$ = 2,71)	M = 2,52 ( $\sigma$ = 2,37)
Aide du conjoint	Père	M = 3,91 ( $\sigma$ = 1,85)	M = 4,15 ( $\sigma$ = 1,76)	M = 2,80 ( $\sigma$ = 2,67)	M = 3,53 ( $\sigma$ = 2,72)	M = 3,60 ( $\sigma$ = 2,24)
	Mère	M = 3,69 ( $\sigma$ = 2,21)	M = 3,81 ( $\sigma$ = 2,18)	M = 3,04 ( $\sigma$ = 2,38)	M = 3,91 ( $\sigma$ = 2,16)	M = 3,59 ( $\sigma$ = 2,23)

Tableau 26 : Synthèse des moyennes et écarts-types des diverses catégories de participants, concernant divers items non relatifs aux théories étudiées.

Chaque écart-type a été classé, par comparaison aux autres. Ainsi, pour chaque variable, la note 1 a été attribuée à l'écart-type le plus important, c'est-à-dire qui correspond à la plus forte dispersion des réponses des participants, et ainsi de suite. Ainsi pour la première ligne, la catégorie « non-maltraités » obtient la note 1 (écart-type = 1,43), la catégorie « fortement maltraités psychologiquement » obtient la note 2 (1,21), la catégorie « légèrement maltraités psychologiquement » obtient la note 3 (1,14), et enfin la catégorie « doublement maltraités » obtient la note 4 (0,64).

Ce qui aboutit aux résultats suivants (le classement le plus fréquent a été souligné) :

Non-maltraités : 2 fois 1 ; 4 fois 2 ; 15 fois 3 ; 13 fois 4

Légèrement maltraités psychologiquement : 3 fois 1 ; 3 fois 2 ; 16 fois 3 ; 12 fois 4

Fortement maltraités psychologiquement : 11 fois 1 ; 19 fois 2 ; 2 fois 3 ; 2 fois 4

Doublement maltraités : 20 fois 1 ; 6 fois 2 ; 1 fois 3 ; 7 fois 4

Un premier constat s'impose d'évidence : plus une personne a été maltraitée, plus souvent ses réponses sont dispersées. D'ailleurs, si on associe les deux catégories d'individus ayant été fortement maltraités, on constate qu'ils ont des résultats très différents des deux autres catégories : ils manifestent l'écart-type le plus important 31 fois sur 34, et le second écart-type le plus important 25 fois sur 34. Ce constat est impressionnant et confirme bien l'intuition initiale selon laquelle les personnes ayant été fortement maltraitées dans leur enfance ont tendance à fournir des réponses plus extrêmes que les autres individus, ceci sur toutes sortes de sujets.

Pour établir une synthèse comparative, les items ont été répartis en trois catégories (items unipolarisés, bipolarisés ou faisant l'objet d'une simple dispersion). Puis a été réalisée la moyenne des moyennes et la médiane des écarts-types. De plus, des histogrammes synthétiques ont été réalisés, résultant à chaque fois de l'addition des histogrammes pertinents.

Le tableau 27 résume l'ensemble de ces résultats :

### POLARISATION DES ATTITUDES

	Par les participants fortement maltraités psychologiquement	Par les participants doublement maltraités
Variables unipolarisées	Contre-modélage Surprotection des enfants	Contre-modélage Forte personnalité Goût pour la nouveauté Sentiment d'avoir été reconnu par quelqu'un
Variables bipolarisées	Estime de soi Peur de maltraiter Bien-être subjectif Forte personnalité Goût pour la nouveauté Sentiment d'avoir été reconnu par quelqu'un Accord pour recommencer sa vie Chance dans la vie Bonté du monde Qualités des autres personnes Présence de « deuxièmes parents » Accord conjugal sur la parentalité	Estime de soi Peur de maltraiter Bien-être subjectif Surprotection des enfants Accord pour recommencer sa vie Chance dans la vie Bonté du monde Qualités des autres personnes Présence de « deuxièmes parents » Accord conjugal sur la parentalité
Variables faisant l'objet d'une dispersion	Sentiment d'efficacité parentale Apprentissage social de la parentalité Dissociation	Sentiment d'efficacité parentale Apprentissage social de la parentalité Dissociation

Tableau 27 : Polarisation des attitudes des personnes ayant été fortement maltraitées dans leur enfance.

- F.2.2 Polarisations et dispersions communes aux participants fortement maltraités psychologiquement et aux participants doublement maltraités

L'unipolarisation concerne seulement le contre-modélage et est nettement plus marquée chez les participants doublement maltraités que chez ceux fortement maltraités psychologiquement. De façon logique, nous retrouvons donc dans le tableau 28 les résultats déjà observés précédemment (section C).

	Moyennes des moyennes	Médianes des écarts-types
Non-maltraités	2,62	1,46
Légèrement maltraités psychologiquement	3,71	1,17
Fortement maltraités psychologiquement	4,88	1,30
Doublement maltraités	5,46	0,74
Tous	3,89	1,70

Tableau 28 : Synthèse des moyennes et des écarts-types relatifs au contre-modélage vis-à-vis des deux parents chez les participants fortement maltraités psychologiquement et doublement maltraités.

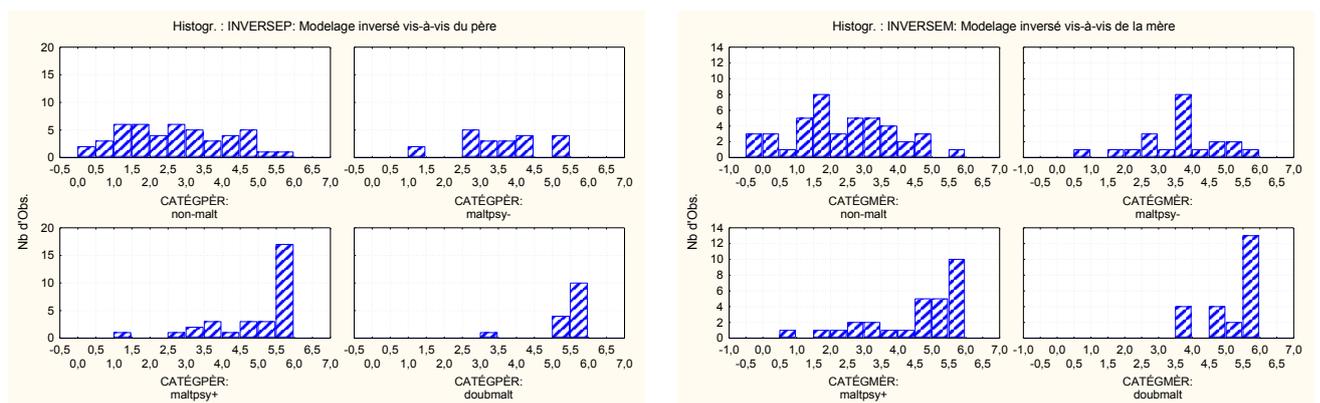


Figure 9 : Distribution des réponses aux items relatifs au contre-modélage, en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

Certaines variables ne font pas l'objet d'une véritable polarisation des réponses, mais simplement d'une dispersion plus importante chez les participants ayant été maltraités que chez les autres personnes. Cette dispersion concerne les thématiques suivantes : sentiment d'efficacité parentale, apprentissage social de la parentalité, dissociation. Le tableau 29 présente la synthèse des moyennes et des écarts-types relatifs à ces thèmes. La figure 10 montre que c'est chez les participants doublement maltraités par leur mère que cette dispersion est la plus importante.

	Moyennes des moyennes	Médianes des écarts-types
Non-maltraités	2,79	1,01
Légèrement maltraités psychologiquement	2,93	1,26
Fortement maltraités psychologiquement	3,00	1,30
Doublement maltraités	3,07	1,48
Tous	2,92	1,18

Tableau 29 : Synthèse des moyennes et des écarts-types relatifs au sentiment d'efficacité parentale, à l'apprentissage social de la parentalité, et à la dissociation, en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

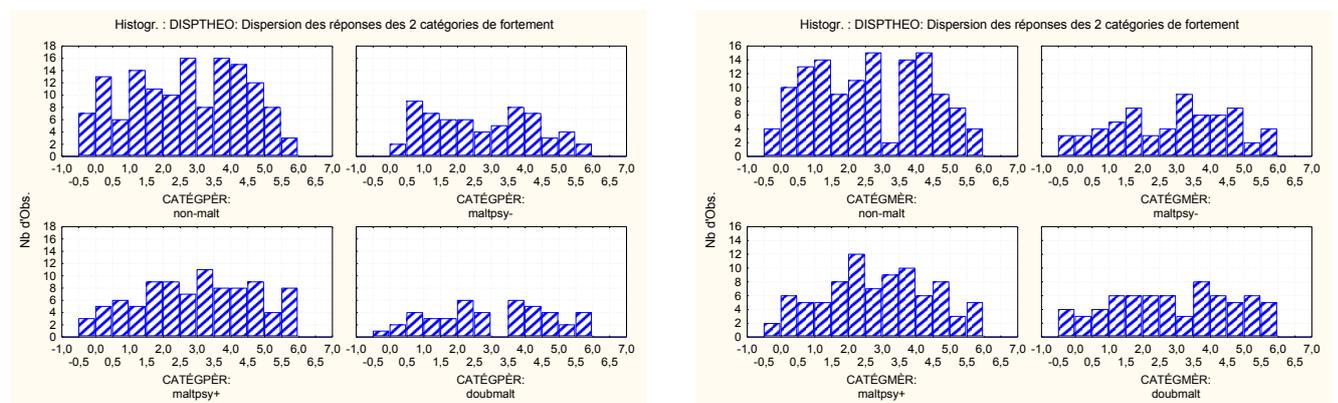


Figure 10 : Distribution des réponses aux items relatifs au sentiment d'efficacité parentale, à l'apprentissage social de la parentalité, et à la dissociation, en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

- F.2.3 Polarisations spécifiques aux participants doublement maltraités

Trois thèmes font l'objet d'une unipolarisation chez cette catégorie de personnes : la forte personnalité, le goût pour la nouveauté, le sentiment d'avoir été reconnu par quelqu'un. Notons un élément important sur lequel nous reviendrons ultérieurement : ces trois items concernent des caractéristiques positives de l'existence. Or, les personnes doublement maltraités unipolarisent « positivement » ces items (c'est-à-dire en direction des valeurs supérieures), tandis que les personnes fortement maltraitées psychologiquement ont une certaine tendance à la bipolarisation. Autrement dit, les participants doublement maltraités ont tendance à se considérer seulement comme ayant une forte personnalité, aimant la nouveauté et ayant été reconnu par quelqu'un, tandis que les participants fortement maltraités psychologiquement obtiennent des résultats moins favorables puisque certains d'entre eux ont tendance à estimer avoir une forte personnalité, etc., mais que d'autres (moins nombreux) pensent au contraire ne pas avoir du tout ces caractéristiques.

	Moyennes des moyennes	Médianes des écarts-types
Non-maltraités	4.03	1.64
Légèrement maltraités psychologiquement	4.09	1.67
Fortement maltraités psychologiquement	4.24	2.09
Doublement maltraités	5.10	1.35
Tous	4.27	1.79

Tableau 30 : Synthèse des moyennes et des écarts-types relatifs à la forte personnalité, au goût pour la nouveauté et au sentiment d'avoir été reconnu.

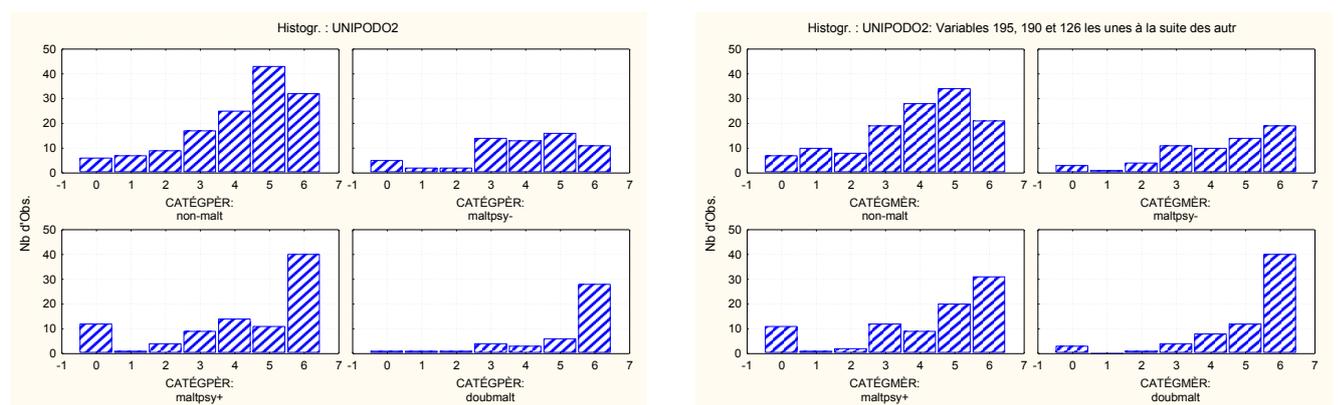


Figure 11 : Distribution des réponses aux items relatifs à la forte personnalité, au goût pour la nouveauté et au sentiment d'avoir été reconnu, en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

Par ailleurs, certaines variables sont bipolarisées par les sujets doublement maltraités. il s'agit de l'estime de soi, de la peur de maltraiter, de la surprotection de ses propres enfants, du bien-être subjectif, de l'accord pour recommencer sa vie, de la chance dans la vie, de la bonté du monde, des qualités des autres personnes, de la présence de « deuxièmes parents », de l'accord conjugal sur la parentalité.

	Moyennes des moyennes	Médianes des écarts-types
Non-maltraités	3.35	1.77
Légèrement maltraités psychologiquement	3.50	1.80
Fortement maltraités psychologiquement	3.17	2.02
Doublement maltraités	3.38	2.16
Tous	3.02	2.05

Tableau 31 : Synthèse des moyennes et des écarts-types relatifs à 10 items caractérisés par une bipolarisation des réponses fournies par les participants doublement maltraités.

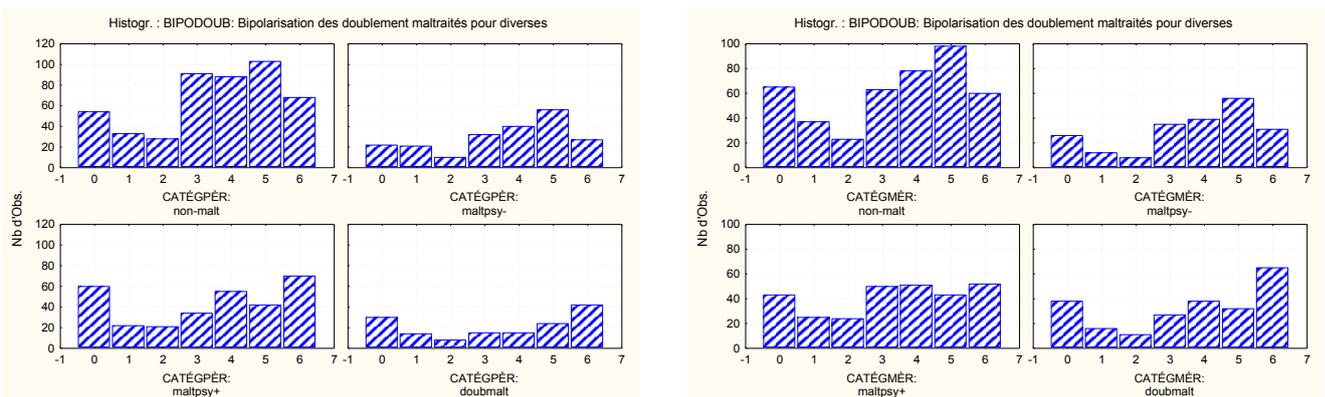


Figure 12 : Distribution des réponses aux items relatifs à 10 variables reflétant une bipolarisation des réponses chez les participants doublement maltraités, en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

Un examen attentif du tableau 31 et de la figure 12 est ici nécessaire. D'une part, on constate une augmentation progressive des écarts-types au fur et à mesure de la gravité de la maltraitance subie, ce qui met en évidence une dispersion (voire une polarisation) des réponses plus importante chez les personnes fortement maltraitées.

Par ailleurs, la « lecture » des histogrammes est également très révélatrice. En effet, toutes les catégories de participants manifestent une polarisation « négative » (i.e vers les valeurs inférieures). Par contre, la polarisation « positive » ne chez les personnes fortement maltraitées (histogrammes de la ligne inférieure).

- F.2.4 Polarisations spécifiques aux participants fortement maltraités psychologiquement

Une seule variable est unipolarisée : la surprotection des enfants. C'est chez ces personnes que la tendance à surprotéger leurs enfants est la plus forte.

	Moyennes des moyennes	Médianes des écarts-types
Non-maltraités	3.27	2,03
Légèrement maltraités psychologiquement	3.21	2,10
Fortement maltraités psychologiquement	4,24	1,92
Doublement maltraités	4,13	2.20
Tous	3.65	2,08

Tableau 32 : Synthèse des moyennes et des écarts-types relatifs à l'item « J'ai parfois l'impression d'en faire trop pour mes enfants ou de les surprotéger ». Il donne lieu à une moyenne des moyennes car il y a en fait deux items, l'un selon le comportement parental du père, l'autre selon le comportement parental de la mère

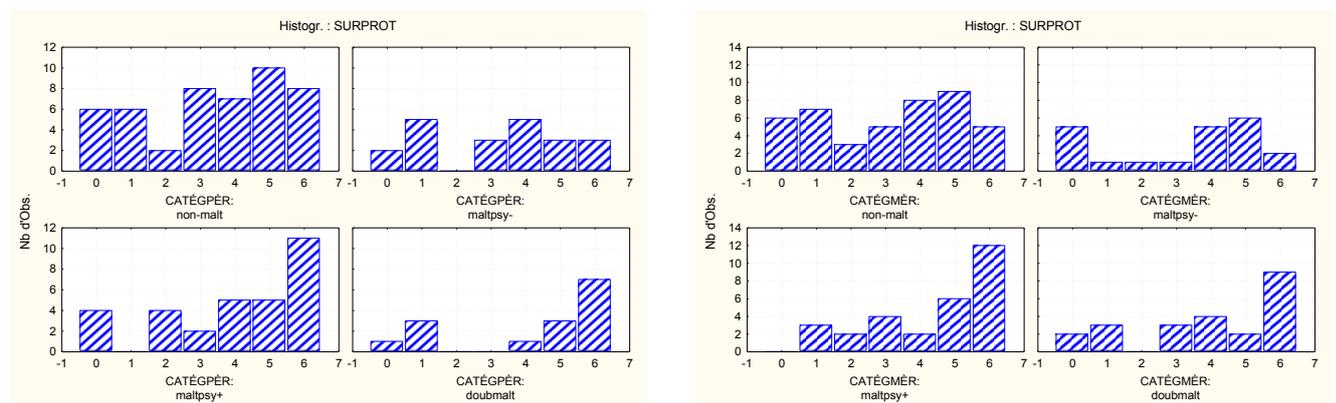


Figure 13 : Distribution des réponses à l'item « J'ai parfois l'impression d'en faire trop pour mes enfants ou de les surprotéger », en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

Par ailleurs, toutes les autres variables font l'objet d'une bipolarisation par ces participants fortement maltraités psychologiquement. Notons cependant que chez les personnes fortement maltraitées psychologiquement par leur mère, le pattern relève autant d'une dispersion simple que d'une bipolarisation.

	Moyennes des moyennes	Médianes des écarts-types
Non-maltraités	3.53	1.71
Légèrement maltraités psychologiquement	3.68	1.73
Fortement maltraités psychologiquement	3.35	2.07
Doublement maltraités	3.75	2.14
Tous	3.55	1,86

Tableau 33 : Synthèse des moyennes et des écarts-types relatifs à 12 items reflétant une bipolarisation des réponses chez les participants fortement maltraités psychologiquement.

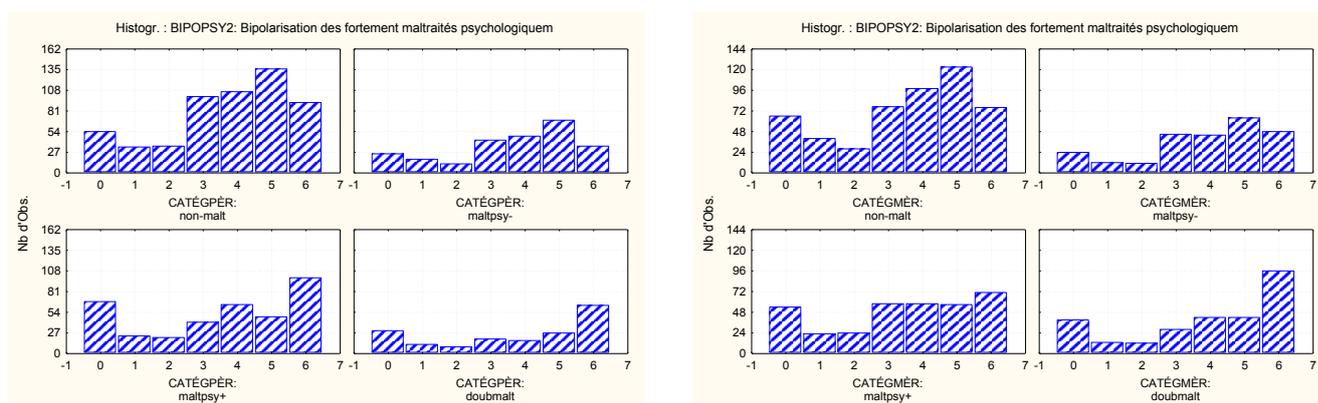


Figure 14 : Distribution des réponses aux items relatifs à 10 variables reflétant une bipolarisation par les participants fortement maltraités psychologiquement, en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

## F.2.5 Résultats particulièrement originaux

Au cours des explorations effectuées, certains résultats particulièrement originaux sont apparus. Trois d'entre eux sont rapidement présentés ici.

Parmi tous les résultats obtenus, l'exemple le plus frappant de bipolarisation est celui concernant les réponses des participants fortement maltraités psychologiquement à l'item « Je suis satisfait de l'aide que je reçois de mon époux(se) pour élever nos enfants ». Notons que c'est lorsque le père a eu ce comportement maltraitant que se manifeste cette bipolarisation extrême. Il semble qu'aucun élément de connaissance ne puisse à l'heure actuelle expliquer ce résultat.

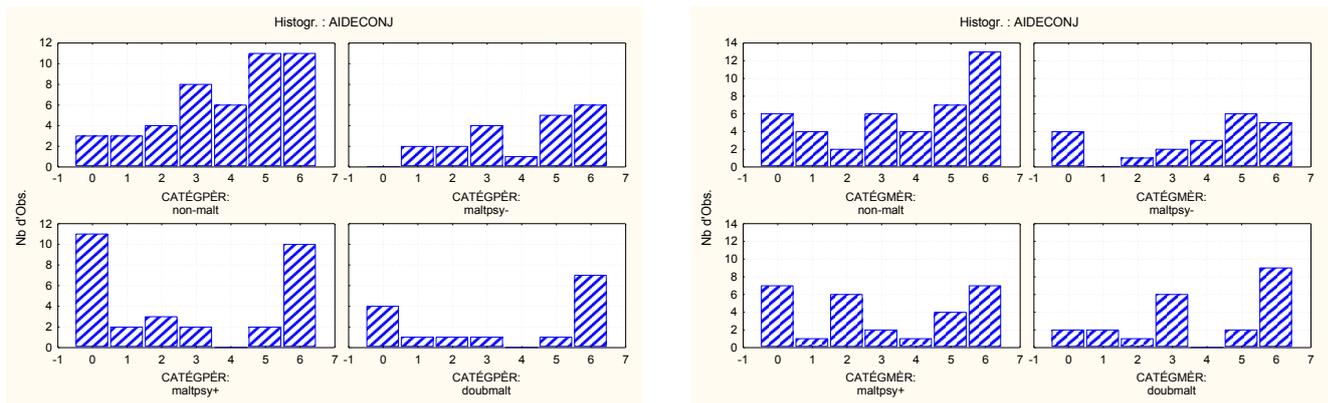


Figure 15 : Distribution des réponses à l'item « Je suis satisfait de l'aide que je reçois de mon époux(se) pour élever nos enfants », en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

Un autre cas de bipolarisation particulièrement intéressant concerne les réponses des personnes doublement maltraitées à l'item « Quand j'y pense, je m'estime vraiment chanceux ». Ces personnes sont proportionnellement les plus nombreuses à donner la note 0 (ce qui est facilement compréhensible), mais sont aussi proportionnellement les plus nombreuses à donner la note 6 (ce qui est plus inattendu). Ce résultat sera commenté dans la discussion ci-dessous.

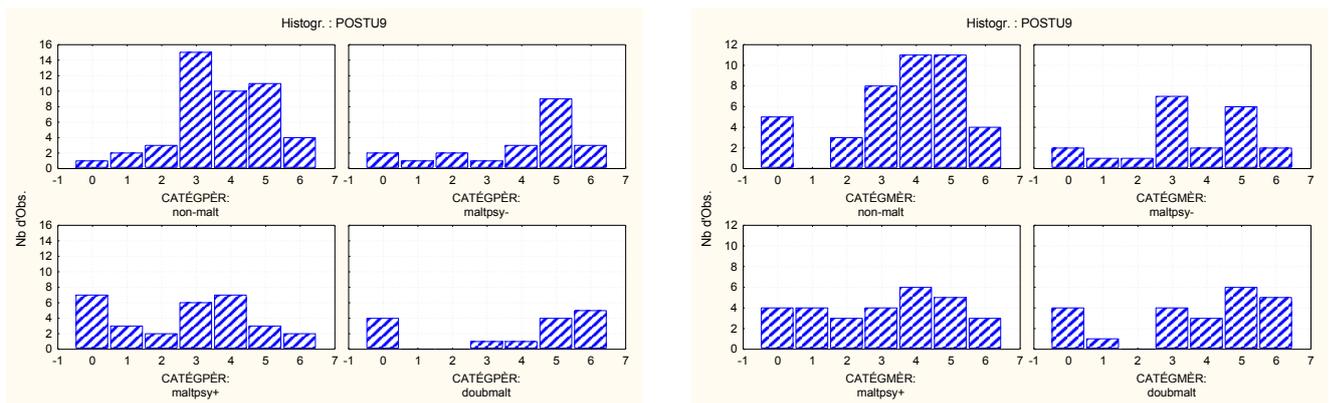


Figure 16 : Distribution des réponses à l'item « Quand j'y pense, je m'estime vraiment chanceux » (Postulats sur le monde 9), en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

Enfin, signalons le statut bien spécifique des réponses fournies par les personnes ayant été fortement maltraitées psychologiquement à l’item « Si je pouvais recommencer ma vie, je ne changerais presque rien ». Ce résultat exprime une volonté clairement affichée de ne pas revivre leur enfance. Notons la différence de ce pattern de réponses avec celui, nettement plus dispersé, fourni par les doublement maltraités. Ces derniers constituent d’ailleurs la catégorie de participants qui fournit proportionnellement le plus de réponses 6 à cette question. Ce résultat sera également commenté dans la discussion qui suit.

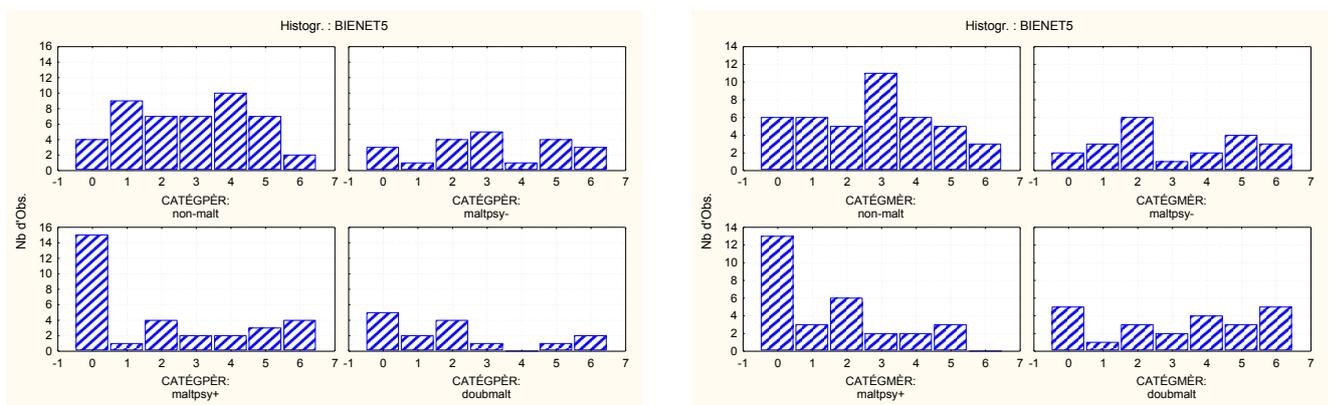


Figure 17 : Distribution des réponses à l’item « Si je pouvais recommencer ma vie, je ne changerais presque rien » (Bien-être subjectif 4), en fonction du comportement du père (à gauche) et de la mère (à droite).

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

### F.3 DISCUSSION

Nous avons constaté, dans la deuxième partie de l’étude, que, pour certaines variables, les moyennes des réponses fournies par les membres des différentes catégories de maltraitance subie étaient proches. Or, la troisième partie de l’étude montre que derrière cette apparente proximité se cachent en fait de réelles disparités, les participants non-maltraités et ceux faiblement maltraités psychologiquement fournissant plutôt des réponses situées dans la moyenne (entre deux et quatre sur des échelles allant de 0 à 6), tandis que les participants fortement maltraités psychologiquement et ceux doublement maltraités fournissant surtout des réponses situées aux extrêmes (notamment 0 et 6).

Cette polarisation des réponses des participants ayant été fortement maltraités dans l'enfance (que ce soit « seulement » psychologiquement ou à la fois physiquement et psychologiquement) s'exprime parfois sous forme d'unipolarisation, parfois sous forme de bipolarisation. D'autres fois encore, il s'agit simplement d'une dispersion plus importante des réponses, sans qu'il y ait pour autant polarisation.

On pourrait, au premier abord, considérer la polarisation des réponses comme un biais méthodologique, lié notamment à la formulation du questionnaire. Mais si c'était le cas, elle devrait concerner indifféremment les diverses catégories de participants. Or, elle ne concerne que les participants fortement maltraités dans leur enfance. Une autre explication est donc nécessaire.

A titre d'exemple, réfléchissons aux réponses des participants fortement maltraités à l'item n° 9 de postulats sur le monde (« Quand j'y pense, je m'estime vraiment chanceux »), pour lequel on s'attend à ce que plus la personne a été maltraitée, plus elle a de probabilité de répondre qu'elle n'a pas eu de chance du tout dans sa vie. C'est effectivement le cas. Mais comment comprendre que parallèlement à ce résultat, les participants maltraités sont aussi ceux qui ont le plus de probabilité de répondre qu'ils ont eu beaucoup de chance dans la vie ? Une première explication vient à l'esprit : étant donné leurs conditions de vie initiales particulièrement défavorables, ces personnes ont appris à apprécier à leur juste valeur les événements, les rencontres humaines qui leur ont permis de s'en sortir. Ces événements, ces rencontres étaient improbables et ont donc bien constitué une chance dans leur vie. Inversement, les personnes n'ayant pas eu de difficultés particulières dans leur enfance ont probablement tendance à considérer que les événements et rencontres favorables sont normaux et qu'ils ne constituent donc pas une chance dans l'existence. Cette explication est certainement pertinente et il est fort probable que cette vision positive d'une partie des participants maltraités fait partie intégrante du processus de résilience, d'autant plus qu'elle est souvent accompagnée d'une polarisation positive d'items relatifs à l'estime de soi, au bien-être subjectif, à la bonté du monde ou encore à l'accord conjugal sur la parentalité.

Mais ce qui est particulièrement frappant, c'est précisément le caractère récurrent de cette polarisation sur des thèmes assez différents les uns des autres (autres exemples encore : avoir eu beaucoup de chance dans la vie, avoir une forte personnalité, être plus curieux que la plupart des gens, avoir bénéficié de personnes ayant servi de deuxièmes parents, estimer bien

savoir s'occuper de ses enfants, etc.). A noter qu'elle se manifeste sur des items pour lesquels on l'attendrait peu. Le thème de la chance dans la vie vient d'être cité, mais on peut également penser à l'item n° 5 de bien-être subjectif : « Si je pouvais recommencer ma vie, je ne changerais presque rien ». Il est tout de même fort surprenant que ce soient les participants fortement maltraités (à la fois physiquement et psychologiquement) qui fournissent le plus de réponses 6 à cette question.

Tout ceci peut inciter à penser que cette polarisation constitue un « trait » de personnalité des participants maltraités dans l'enfance, d'autant plus présent que les participants ont été plus maltraités. Les guillemets indiquent cependant la nécessaire prudence à adopter face à l'usage du terme « trait ». Il signifie ici une caractéristique de personnalité relativement stable, mais pas nécessairement définitivement établie. Il serait d'ailleurs intéressant de savoir si cette caractéristique varie au fil des ans, par exemple avec l'apparition d'attitudes plus nuancées avec l'âge. Une recherche ultérieure dans ce sens serait certainement très utile.

Comment interpréter cette polarisation ? On peut porter un jugement moral négatif en considérant que ces participants sont particulièrement manichéens : « Ils voient la vie soit en noir, soit en blanc, mais ne connaissent pas les nuances ». Ce ne sera pas le propos ici, à la fois pour des raisons scientifiques et pour des raisons toutes simples de respect de l'être humain. Un participant peut éventuellement se considérer lui-même comme manichéen (cf. infra), mais il n'appartient pas au chercheur de le faire pour lui. De plus, la référence à des tendances manichéennes est à peine descriptive et aucunement explicative.

Un début de réponse à l'interrogation ci-dessus est apparu en recevant le questionnaire d'une femme ayant vécu une forte maltraitance physique et psychologique par sa mère (aucunement par son père). Ce qui « sautait aux yeux » immédiatement en parcourant le questionnaire était précisément que la plupart des réponses se situaient aux extrêmes (0 ou 6). Cette personne fait d'ailleurs l'objet de l'étude de cas présentée dans la section H1.

A la fin du questionnaire, cette personne fait remarquer qu'après avoir rempli ce document, « je me découvre encore plus manichéenne que je ne le pensais ! ». Puis elle poursuit en faisant remarquer qu'elle a voulu de toutes ses forces faire le contraire de sa mère. « Je me rends compte avec horreur que si je n'avais pas adopté cette solution, un jour, je serais sans doute une mère maltraitante. ».

Sans s'en rendre compte, cette personne opère un glissement remarquable. Après tout, pour être une mère non-maltraitante, il lui aurait suffi d'adopter un comportement radicalement

opposé à celui de sa mère (en d'autres termes, d'exprimer une unipolarisation de ses réponses concernant le contre-modélage). Mais cette personne relie à cela le fait d'adopter une position extrême sur toutes sortes de sujets.

Dans plusieurs entretiens réalisés avec des sujets ayant été maltraités sont revenues des expressions comme « J'ai vraiment manqué de structures » ou « Ce qui m'a le plus manqué, c'est de repères ». Car la maltraitance parentale n'est souvent que le reflet, la manifestation la plus évidente d'un manque de repères dans la personnalité du parent et, par voie de conséquences, dans le fonctionnement familial. Une fois devenus adultes, un certain nombre d'ex-enfants maltraités vont non seulement faire preuve d'un contre-modélage de la maltraitance (i.e. décider d'être un parent non-maltraitant), mais également de ce manque de repères. Ils vont donc se forger des convictions nettes, des principes clairs, pour conduire leur existence. Il semble aussi que les anciens maltraités utilisent fréquemment des termes tels que « toujours », « jamais », « tout à fait », etc. Cependant, une analyse scientifique s'avère nécessaire pour voir si cette impression correspond à une réalité.

Si cette hypothèse est juste, ce serait donc quasiment par nécessité de survie que les ex-maltraités devenus des parents non maltraitants ont adopté des positions radicales sur l'existence. C'était en quelque sorte une indispensable condition pour pouvoir se diriger dans l'existence.

Dès lors, deux questions surgissent : d'une part, cette caractéristique est-elle également présente chez les personnes qui reproduisent la maltraitance qu'elles ont subie dans l'enfance ? Une question proche a déjà été posée à propos du contre-modélage relatif au comportement parental. Ici aussi, une voie de recherche intéressante reste à explorer.

La deuxième question a déjà été soulevée plus haut : le niveau de bipolarisation des ex-maltraités varie-t-il au fil des ans ? On peut par exemple fort bien poser l'hypothèse qu'avec les années, la personne se sente suffisamment solide pour intégrer une approche nuancée de l'existence. Il serait donc intéressant, soit de comparer les résultats des participants en fonction de leur âge, soit, mieux encore, d'effectuer une étude prospective, en réinterrogeant les participants dans dix, voire vingt ans.

## G) QUATRIEME THEMATIQUE

### IMPORTANCE DE LA MALTRAITANCE PSYCHOLOGIQUE

#### G.1 RESULTATS PRECEDEMMENT OBTENUS

Nous avons noté dans la première partie de cette thèse, que plusieurs travaux suggèrent fortement que l'impact de la maltraitance psychologique sur l'individu est nettement plus important que celui de la maltraitance physique. Par ailleurs, certains résultats déjà obtenus dans la présente recherche empirique suggèrent une conclusion identique. Il est donc utile, avant de formuler et tester des hypothèses spécifiques concernant la maltraitance psychologique, de faire le bilan de ces résultats.

Voici donc, brièvement résumés, quelques résultats de la présente recherche déjà présentés antérieurement et qui mettent en évidence l'importance de la maltraitance psychologique, en particulier si on la compare à la maltraitance physique.

- 1) L'analyse factorielle a montré que la maltraitance psychologique par les parents explique 54,71 % de la variance, alors que la maltraitance physique n'en explique que 15,60 % (section D).
- 2) La corrélation entre la maltraitance des deux parents et le contre-modélage des participants est plus forte lorsqu'elle concerne la maltraitance psychologique subie que lorsqu'elle concerne la maltraitance physique (section E.2.2.2.1).
- 3) Il y a une légère corrélation (significative) entre la maltraitance psychologique par le père ou par la mère et le fait d'avoir bénéficié de parents de substitution, alors qu'il n'y a pas de corrélation entre la maltraitance physique par le père ou par la mère et le fait d'avoir bénéficié de parents de substitution (section E.2.2.2.2).
- 4) La dissociation est corrélée avec la maltraitance psychologique (par le père et par la mère), mais non avec la maltraitance physique (section E.2.2.2.4).

Plus surprenants encore peut-être sont les résultats qui s'avèrent moins favorables aux personnes qui ont été « seulement » maltraitées fortement psychologiquement qu'aux personnes qui ont été maltraitées fortement à la fois psychologiquement et physiquement.

Ainsi :

- 5) Les participants fortement maltraités psychologiquement sont proportionnellement les moins nombreux à présenter un attachement sécure (section E.2.2.2.4).
- 6) Ils sont les plus nombreux (de très loin) à répondre négativement à l'item : « Si je pouvais recommencer ma vie, je ne changerais presque rien » (section F.2.5).
- 7) Ils sont ceux dont la moyenne est la plus basse à l'item : « Quand j'y pense, je m'estime vraiment chanceux ». Les trois autres catégories présentent des moyennes nettement supérieures et très proches les unes des autres (section F.2.1).
- 8) Ils sont également ceux dont la moyenne est la plus basse à l'item : « Au cours de ma vie, j'ai trouvé une (ou des) personne(s) (autres que mes parents) qui a (ont) su me comprendre, grâce à qui je me suis senti reconnu » (section F.2.1).
- 9) Les participants doublement maltraités ont tendance à **unipolariser** « positivement » (i.e vers les valeurs élevées) leurs réponses aux items relatifs à la forte personnalité, au goût pour la nouveauté et au sentiment d'avoir été reconnu par quelqu'un, tandis que les personnes fortement maltraitées psychologiquement ont tendance à **bipolariser** leurs réponses à ces items. Autrement dit, ces derniers sont proportionnellement nombreux à estimer avoir une forte personnalité, etc. (comme les doublement maltraités), mais également nombreux à penser exactement le contraire (ce qui n'est pas le cas des doublement maltraités) (section F.2.3).

## **G.2 HYPOTHESES**

Si, comme le soulignent divers auteurs et comme le suggèrent les résultats qui précèdent, la maltraitance psychologique constitue le cœur même de la maltraitance, on peut supposer qu'elle incitera plus fortement les personnes concernées par ce type d'abus à décider d'agir différemment de leurs parents. On en tire donc l'hypothèse suivante :

Hypothèse 7 : la maltraitance psychologique est nettement plus prédictive du contre-modélage que ne l'est la maltraitance physique.

On peut également supposer que les personnes fortement maltraités ressentent plus le besoin d'une thérapie que les autres, mais qu'il n'y a pas de différences entre elles, entre les fortement maltraitées psychologiquement et les doublement maltraitées. Ce qui conduit à l'hypothèse suivante :

Hypothèse 8 : le niveau de recours à une psychothérapie croît au fur et à mesure des catégories de maltraitance subie suivantes :

- participants non maltraités
- participants légèrement maltraités psychologiquement
- participants fortement maltraités (que ce soit doublement ou « seulement » psychologiquement).

Il n'est pas fait d'hypothèse au sujet des résultats de la thérapie selon la catégorie de maltraitance subie par les participants.

### **G.3 RESULTATS**

- G.3.1 Prédicativité de la maltraitance psychologique vis-à-vis du contre-modélage

Pour tester l'hypothèse 7, deux analyses de régression ont été effectuées, uniquement avec la population des personnes ayant été doublement maltraitées. Inclure les participants maltraités seulement psychologiquement aurait évidemment biaisé les résultats en augmentant artificiellement le niveau de prédictivité de la maltraitance psychologique. Les résultats se présentent comme suit :

Prédicativité de la maltraitance psychologique vis-à-vis du contre-modélage, en fonction du comportement du père :

Bêta en fonction de la maltraitance physique du père : .45 ;  $p > .1$

Bêta en fonction de la maltraitance psychologique du père : .27 ;  $p > .1$

Prédicativité de la maltraitance psychologique vis-à-vis du contre-modélage, en fonction du comportement de la mère :

Bêta en fonction de la maltraitance physique de la mère : .17 ;  $p > .1$

Bêta en fonction de la maltraitance psychologique de la mère : .43 ;  $p < .06$

La prédictivité du contre-modélage se présente donc différemment selon que l'on prend en compte le comportement paternel ou le comportement maternel. C'est surtout la maltraitance physique qui est prédictive du contre-modélage à l'égard du père, tandis que c'est surtout la maltraitance psychologique qui est prédictive du contre-modélage à l'égard de la mère. L'absence de significativité est probablement liée au faible nombre de personnes présentes dans chaque catégorie. (15 pour la maltraitance par le père et 23 pour la maltraitance par la mère).

Les résultats ne vont donc que partiellement dans la direction de l'hypothèse 7, selon laquelle la maltraitance psychologique est nettement plus prédictive du contre-modélage que ne l'est la maltraitance physique.

- G.3.2 Recours à une psychothérapie en fonction du type de maltraitance

La figure 18 présente les résultats obtenus en fonction des comportements paternel et maternel.

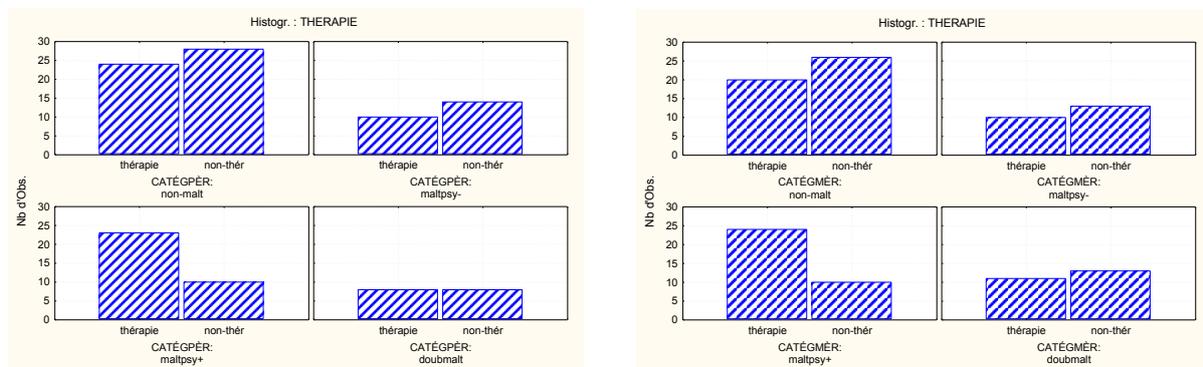


Figure 18 : Lien entre le comportement du père (à gauche) ou de la mère (à droite) et le fait que le participant ait suivi ou non une thérapie.

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

Le constat est assez surprenant. Pour trois catégories de participants, les résultats sont quasiment identiques : un peu moins de la moitié des participants ont suivi une thérapie.

La seule catégorie qui se dégage nettement de ce pattern de résultats est celle des

participants fortement maltraités psychologiquement, dont plus des deux-tiers ont fait appel à un thérapeute.

Le résultat ne va donc pas dans le sens de l'hypothèse 8, selon laquelle le niveau de recours à une psychothérapie croît au fur et à mesure des catégories de maltraitance subie suivantes : participants non maltraités ; participants légèrement maltraités psychologiquement ; participants fortement maltraités (que ce soit doublement ou « seulement » psychologiquement).

La figure 19 présente le niveau de bienfait procuré par la thérapie. Rappelons qu'il n'a pas été formulé d'hypothèse à ce sujet.

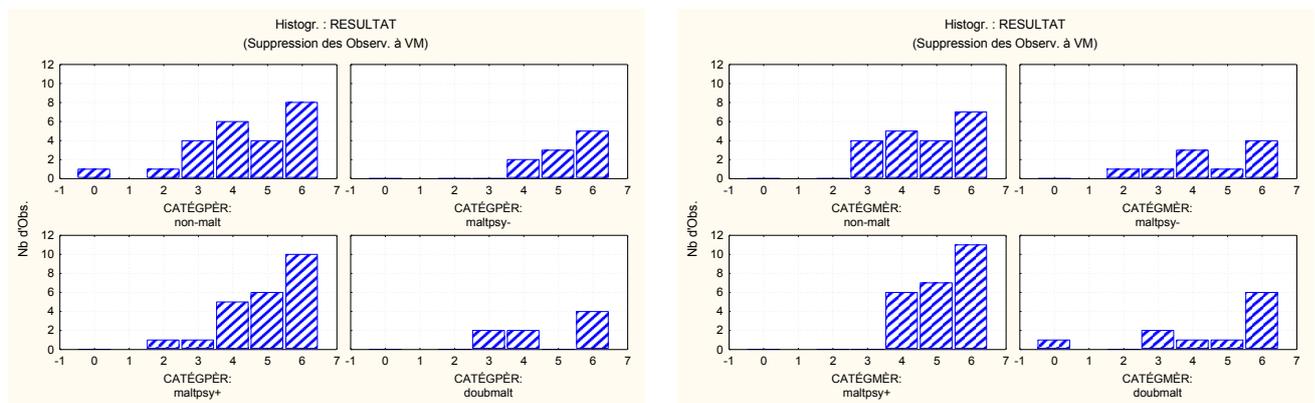


Figure 19 : Lien entre le comportement du père (à gauche) ou de la mère (à droite) et les bienfaits de la thérapie.

En haut à gauche : non-maltraités

En haut à droite : légèrement maltraités psychologiquement

En bas à gauche : fortement maltraités psychologiquement

En bas à droite : (doublement maltraités : à la fois fortement physiquement et fortement psychologiquement)

## G.4 DISCUSSION

Les résultats obtenus tout au long de cette recherche empirique, et plus particulièrement dans cette dernière section, suggèrent fortement que c'est la catégorie des participants maltraités fortement psychologiquement qui présente le plus de difficultés psychologiques actuelles. A première vue, ceci est contre-intuitif : on s'attendrait plutôt à ce que soient les personnes ayant été doublement maltraitées dans leur enfance (i.e fortement psychologiquement **et** physiquement) qui en subissent le plus de dommages.

Ce constat peut s'interpréter au moins de deux manières différentes.

D'une part, on peut penser que les participants doublement maltraités sont peu réalistes (ou peu sincères) sur leur situation réelle, tandis que les participants fortement maltraités psychologiquement reconnaissent eux plus objectivement leur difficulté à vivre. Une enquête plus approfondie serait nécessaire pour tester la validité de cette hypothèse.

Mais on peut aussi conclure de ces résultats que la maltraitance psychologique seule a réellement plus de conséquences négatives sur le bien-être psychologique d'une personne que la maltraitance psychologique associée à la maltraitance physique. Si tel est le cas, comment expliquer une situation apparemment paradoxale ?

Raisonnons en termes d'attribution de responsabilité. On peut supposer que l'enfant doublement maltraité a une « chance » dans son malheur, celle de pouvoir situer l'origine de la maltraitance chez le(s) parent(s). Au fil des ans, il prend conscience de la violence de ce parent et peut raisonner implicitement de cette façon : « Mon père (ma mère) est méchant(e) ; c'est lui (elle) qui a des problèmes, ce n'est pas moi ».

Par contre, il est probablement plus difficile à l'enfant qui est régulièrement humilié, critiqué, insulté, mais non frappé par son parent, d'attribuer à ce dernier la responsabilité de ces vexations. Ici, le raisonnement implicite de l'enfant peut être celui-ci : « Mon père (ma mère) n'est pas "méchant" (puisqu'il ne me frappe pas) ; s'il me répète continuellement que je ne vauds rien, c'est donc que c'est vrai ». Si les choses se passent de cette manière, si l'enfant intériorise l'évaluation négative exprimée par le parent, cela aura bien entendu un impact particulièrement destructeur sur son estime de soi et sur son sentiment de bien-être.

Rappelons-nous ce qu'écrivent Gagné & Bouchard (2001) : « Outre son impact durable, l'intangibilité de la violence psychologique en ferait une forme de violence plus sévère que la violence physique. Le jeune qui est "frappé" psychologiquement ne se rend pas toujours compte qu'on est en train de le maltraiter. Et comme cette forme de violence est difficile à constater de l'extérieur, il risque de n'obtenir aucune aide et de devoir affronter seul cette adversité. C'est ce qui rend pour plusieurs la violence psychologique plus grave que la violence physique : comme on n'est pas conscient d'être violenté, on n'a pas de prise sur la situation, on ne peut pas y réagir et l'œuvre de destruction fait son chemin "graduellement, lentement mais sûrement". » (p. 72).

Inversement, le sujet qui aura survécu à l'enfer quotidien de la violence physique et psychologique, mais en prenant de la distance, en considérant que c'est le parent qui est le véritable responsable de cette violence, peut en tirer un sentiment accru de valeur personnelle.

Il serait intéressant d'approfondir la question en soumettant à des sujets ayant été maltraités physiquement et psychologiquement un questionnaire leur demandant quelle est la forme de maltraitance qui les a le plus marqué, et de quelle manière. Les entretiens réalisés auprès de diverses personnes doublement maltraitées laisse fortement supposer que c'est la maltraitance psychologique qui laisse les séquelles psychologiques les plus profondes et les plus durables (voir notamment l'étude de cas présentée dans les pages qui suivent).

## H) TROIS ETUDES DE CAS<sup>19</sup>

### H1) CORINNE, 47 ANS

**« J'ai voulu de toutes mes forces faire le contraire de ce qu'elle faisait,  
être le contraire de ce qu'elle est »**

Le questionnaire reçu de Corinne fait partie d'une catégorie immédiatement reconnaissable : la très grande majorité des réponses sont notées 0 ou 6 sur des échelles de 0 à 6, peu de notes intermédiaires étant attribuées. Il s'agit donc là d'un questionnaire aux réponses très polarisées, caractéristique des personnes ayant été fortement maltraitées dans leur enfance.

De fait, Corinne, âgée aujourd'hui de 47 ans, n'a subi aucune maltraitance de la part de son père, mais une forte maltraitance, tant physique que psychologique par sa mère. Elle a été une « enfant cible », c'est-à-dire, au sein de la famille, la seule enfant victime de maltraitance, situation à laquelle n'a toujours pas trouvé d'explication. Jusqu'à l'âge de 15 ans, sa vie quotidienne a été rythmée par les gifles ou les coups qui tombaient sur elle pour un oui ou pour un non, par les punitions, les humiliations (« tu n'es rien », « tu n'es personne », « tu es là pour me servir », « tu n'as aucun droit », « tu es moche », « tu es bête »). Elle a connu les privations de nourriture, l'interdiction de parler, l'enfermement à la cave, dans des placards, des cagibis, la privation de fêtes de famille (Noël, anniversaires, mariages), l'obligation d'accomplir des tâches ménagères très lourdes, parfois jusqu'au milieu de la nuit. Il lui était également interdit de jouer avec ses deux grands frères et sa petite sœur. Toutes ses tentatives de susciter l'amour chez sa mère étaient vouées à l'échec, malgré ses multiples tentatives. Elle travaillait bien à l'école, était obéissante, rendait service à ses frères et sœur quand ils le lui demandaient, assumaient leurs bêtises ; en bref, elle s'efforçait d'être parfaite. En vain.

---

<sup>19</sup> Les prénoms des témoins ont été modifiés.

Aujourd'hui, Corinne n'a plus de relations avec sa mère et ses frères et sœurs, et son père est décédé.

### **« Faire le contraire de ma mère »**

Le commentaire qu'elle a adressé avec le questionnaire constitue un témoignage éloquent de contre-modélage. Elle écrit : « J'ai voulu de toutes mes forces faire le contraire de ce qu'elle faisait, être le contraire de ce qu'elle est. ».

Elle a eu son fils quand elle avait 23 ans, à une époque où elle se sentait encore « complètement déboussolée ». Bien qu'elle ait voulu ardemment cet enfant, elle a eu tendance, les premières années, à reproduire les schémas de sa mère. Certes, elle ne le battait pas, ni le martyrisait verbalement comme sa mère l'avait fait, mais elle se montrait absolument intraitable avec lui, la moindre faute prenant des proportions énormes, ce qui pouvait l'entraîner dans de violentes colères

Mais un jour, un événement a produit une coupure radicale entre l'« avant » et l'« après ». Corinne passait quelques jours de vacances à la plage avec sa cousine et la famille de celle-ci. Sa mère survient alors à l'improviste pour venir les voir ; Corinne se sent très mal à l'aise car elle ne s'attendait pas à la voir. Ce jour là, un événement banal (son fils refuse de manger des champignons) la met dans une grosse colère : le fait que ce refus se produise devant sa mère fait qu'elle se sent en accusation, comme si elle n'élevait pas correctement son fils. Elle réagit alors très violemment, attrape son fils par le bras et le jette ; il atterrit à deux mètres. Et là, dit-elle, « je me suis vu le faire, un peu comme si j'étais détachée de mon corps. » Ce jour-là, je me suis dit « C'est terminé, encore elle qui te fait faire des trucs comme ça, qui te rend laide, qui te rabaisse, c'est fini, je ne veux plus ». Pour la première fois de sa vie, elle s'était détestée. Jusqu'à présent, elle avait le sentiment que c'était sa mère qui la détestait, mais là, c'est son propre regard sur elle-même qui lui a fait mal.

A partir de ce jour, un long travail sur soi s'est mis en place : à chaque fois que Corinne sentait la colère monter contre son fils, elle parvenait à se contrôler, s'isolait, respirait, se passait de l'eau sur la figure, et ne revenait que quand elle était calmée. Le souvenir de son acte de violence constituait à ses yeux une limite qu'elle avait dépassée, ce qu'elle avait vu d'elle-même l'ayant fortement choqué.

Chez elle, le contre-modélage s'est aussi manifesté par le fait de n'avoir qu'un enfant. « Je n'en voulais pas d'autre, j'avais peur de faire des différences. Ca a été la seule lâcheté de ma vie. A l'époque je me disais : "Je ne suis pas sûr de pouvoir donner autant à l'un qu'à l'autre,

alors je n'en fais qu'un". Je ne pouvais pas faire autrement, je ne pouvais pas prendre de risque. »

Elle est consciente d'avoir surprotégé son fils. Elle continue à le faire d'ailleurs, également avec son mari. Mais à l'âge de 33 ans, elle a profondément réfléchi sur elle-même et fait le point sur son comportement. « Mon fils était tout pour moi, dit-elle, je me serais coupé les deux mains, les deux pieds pour lui. J'étais omniprésente, je voulais le rendre heureux à tout prix, aplanir toutes les difficultés. On était trop liés, c'était des rapports fusionnels. »

A l'adolescence, son fils a des réactions explosives : « Il ne me supportait plus et me disait à peine bonjour. Il m'a beaucoup reproché mon attitude en me disant : "Mais tu ne peux pas me laisser faire mes erreurs, me laisser me casser la gueule de temps en temps".

Cette période de rejet a été très difficile pour Corinne. Elle a retourné ses reproches à son fils en lui lançant : « Mais enfin, je fais tout ce que je peux pour toi, et tu me rejettes comme si c'était une faute, mais espèce de fils ingrat, tu n'as pas honte ! ».

Son fils est finalement parti vivre avec son père pendant un an et demi (Corinne est divorcée). « J'étais tous les soirs au téléphone à lui faire faire ses devoirs alors qu'il était en Allemagne et moi en Avignon. Quand il avait fini ses devoirs, il allait manger, je le rappelais à 9 heures pour lui dire bonsoir avant qu'il aille se coucher. Même à 1000 kms, je le bouffais encore. Là maintenant, quand je m'en souviens, je me dis que c'était hallucinant. »

Puis Corinne s'est mise à réfléchir et s'est dit : « Mais bon sang, il a raison, il a raison ; laisse-le faire ses propres expériences, laisse-le faire ses erreurs, sinon il va être malheureux, il faut bien qu'il fasse la part des choses, qu'il sache que s'il n'y a pas la nuit, il n'y a pas le jour. » Elle a dû se faire violence pour le laisser vivre sa vie, pour ne pas intervenir, quitte à le laisser faire des erreurs et lui dire quelques années plus tard : "Tu vois, là, si tu m'avais écoutée, ça ne te serait pas arrivé". Mais ça a été extrêmement dur pour moi. »

« J'ai changé quand il avait 14-15 ans, et j'ai vu que vers 15-16 ans, il était bien plus tranquille et décontracté. Les relations se sont nettement améliorées à partir du moment où je l'ai laissé libre, où je lui ai ouvert la prison. »

### **Un extrémisme nécessaire ?**

Corinne n'a pas seulement fourni des réponses extrêmes aux items concernant le contre-modélage, mais également à ceux concernant le sentiment d'efficacité parentale. « J'ai

toujours été persuadée, dit-elle, que je pouvais être une bonne mère dès lors que j'avais pris la décision de l'être. Il m'est arrivé, quand j'étais énervée contre mon fils, de me battre violemment contre moi-même, à me taper le poing ou la tête contre les murs, en me disant : "Tu as envie de faire mal, mais c'est à toi que tu vas faire du mal. Tout ce que tu ressens maintenant, lui ne le ressentira pas" ».

Elle a également fourni la note maximale 6 à l'item relatif à la peur d'avoir des enfants. Ce qui ne constitue pas une contradiction à ses yeux : « C'est une lutte de chaque instant. Il ne faut pas croire qu'il suffit de prendre la décision. On n'est pas touchée par la grâce. On est au bord d'une falaise, on n'est pas suffisamment équilibrée pour rester au bord de la falaise. On avance et on tombe ou on recule. Je fuis le bord de la falaise, ça m'a demandé énormément d'effort parce que j'avançais contre le vent. »

La polarisation de ses réponses se manifeste en fait pour la très grande majorité des items, qu'ils concernent ou non l'éducation. Le commentaire cité plus haut montre en fait le lien direct qu'elle établit entre le contre-modelage et les autres expressions de polarisation, comme cela a déjà été souligné dans la section F.3. « Je me découvre encore plus manichéenne que je ne le pensais ! Je me rends compte aujourd'hui que c'est grâce à cela que je ne suis pas une mère comme la mienne, j'ai voulu de toutes mes forces faire le contraire de ce qu'elle faisait, être le contraire de ce qu'elle est. Je me rends compte avec horreur que si je n'avais pas adopté cette solution, un jour, je serais sans doute une mère maltraitante. ». Au cours de l'entretien, elle déclare : « Je me suis toujours su extrémiste, me dit-elle. Pour moi, tout est blanc, tout est noir, tout est bien, tout est mauvais, je n'ai pas de juste milieu. J'aime ou je n'aime pas, je fais ou je ne fais pas, j'y vais ou je n'y vais pas. »

A une remarque concernant le fait qu'elle a également fourni la réponse 6 aux items : « La nature humaine est fondamentalement bonne » et « J'ai eu de la chance dans la vie ». Elle répond : « Oui, j'estime que j'ai eu beaucoup de chance dans ma vie. C'est sûr qu'avec toutes les embûches, toutes les barrières et tous les murs que j'ai dû franchir, être arrivée là où j'en suis, être bien dans ma peau, être heureuse aimer et être aimée, ça c'est de la chance. » Corinne a aussi appris à goûter le bonheur des choses simples de la vie : la beauté des arbres, les nuages qui passent, l'odeur d'une fleur, les oiseaux qui viennent manger les graines qu'elle leur met, etc. « Le monde est magnifique. Je trouve ça fantastique. Mon mari, qui a grandi dans sa famille d'amour, m'a dit : "Moi, je n'ai jamais été très heureux, jamais très malheureux, j'ai toujours été au milieu. Depuis que je te connais, je découvre une autre

dimension à ma vie, et je me rends compte que je n'ai pas vécu de choses fortes, de moments forts, et que je me suis souvent créé des problèmes alors qu'il n'y en avait pas besoin". »

### **Un soutien moral, certes, mais pas de véritable « tuteur de résilience »**

Interrogée sur les personnes qui lui auraient éventuellement servi de « tuteurs de résilience », selon la jolie expression de Cyrulnik, Corinne me répond qu'en fait, elle a eu toute sa vie le sentiment d'être seule. Mais après une relance sur le même thème, elle signale l'existence d'un ami d'enfance plus âgé qu'elle de deux ans. « Il a été mon frère, mon père, ma mère. C'est lui qui a été mon soutien tout au long de ma vie. Même quand j'ai voulu me suicider, il a toujours été là, et dans un certain sens, ça a été mon bâton de vie, comme je le dis souvent. » Puis Corinne fait remarquer qu'elle a tout de même aussi rencontré des « gens merveilleux, des personnes qui avaient une vie de famille absolument exemplaire, des voisins qui avaient des enfants et qui les aimaient, c'était flagrant. Je me suis aussi raccroché à eux d'une certaine façon. Mais des tuteurs, vraiment, non. »

### **Fièvre de son existence**

Dans son commentaire accompagnant le questionnaire, Corinne avait aussi écrit : « Votre questionnaire a le mérite, pour moi, hormis son importance incontestable, de me faire prendre conscience que j'ai eu une vie exceptionnellement riche et belle. Serais-je celle que je suis si je n'avais pas vécu une telle enfance ? Si non, alors je recommence la même vie... car j'aime ce que je suis. » Interrogée sur ce propos, elle confirme : « Oui, absolument, je la recommence tout de suite, parce que je suis ce que je suis devenue. Je me dis que, finalement, quoi qu'elle ait fait, je suis devenu quelqu'un de pas mal. Maintenant, je sais qui je suis, je ne suis pas l'image qu'elle a voulu donner de moi, je ne suis pas tombée par hasard dans sa vie, je ne suis pas un petit bout de chair, je suis moi, et je suis moi parce que je suis passée par tout ça. J'ai vraiment l'impression de ne pas être née de cette femme, mais de m'être fait naître moi-même ».

Les facettes positives de l'impact à long terme de cette enfance douloureuse sont multiples. Corinne est convaincue que sa réussite professionnelle est un fruit direct de son enfance, de ce goût qu'elle a de vouloir être parfaite, d'aller plus loin, de travailler plus . « Je n'aurais pas été aussi performante dans mon métier si je n'avais pas eu cette enfance là . J'ai été longtemps directrice commerciale, et c'est un métier où il faut absolument tout le temps se dépasser, se mettre tous les jours en question, aller au-delà de ses possibilités, C'est ce que je faisais déjà quand j'étais enfant, car j'essayais d'être parfaite pour être acceptée par ma mère.

Autre conséquence : elle écrit beaucoup : des contes, des réflexions personnelle : « C'est un exutoire, je me rends compte que quand j'écris, j'existe. Ce n'est pas lié au ressenti des autres, au regard des autres par rapport à moi, ce que je suis, c'est vraiment quelque chose d'intime. »

### **Taire le passé pendant de longues années**

Corinne a longtemps gardé le silence sur son passé. Cela fait seulement sept ou huit ans qu'elle en parle, et encore avec beaucoup de circonspection. Même les personnes qui lui sont les plus proches, son mari et son fils, n'en connaissent que les grandes lignes. « C'est quelque chose qu'on cache, même vis-à-vis de ceux qu'on aime. Il y a de la pudeur. Même mon mari et mon fils, je n'ai pas envie de les mettre en face de ça. "Bon, voilà, je te passe le bébé, débrouille-toi avec" ; ça je ne veux pas. Et au-delà de ça, je ne veux pas les voir impuissants, je préfère les savoir inconscients, ignorants qu'impuissants. Je n'ai pas envie qu'ils rentrent là-dedans, je n'ai pas envie de les salir. »

Elle n'a parlé de son enfance à son fils que lorsqu'elle a coupé les ponts avec sa famille, alors qu'il avait 14 ans. Celui-ci avait de très bons rapports avec sa grand-mère qui, elle-même, l'adorait. Corinne n'allait donc plus voir sa mère, mais ne voulait pas priver son fils d'une grand-mère comme elle-même avait été privée d'une mère. Or, elle découvre à sa grande surprise qu'il était déjà au courant du passé, mais n'en avait jamais parlé. L'adolescent a été soulagé quand sa mère lui a parlé, car il se demandait si c'était vrai. Corinne lui dit alors : « Ecoute, tu fais absolument ce que tu veux, tu es libre. Moi, j'ai fait le point avec tout ça ». Mais celui-ci déclare : « Non, toi tu peux pardonner, moi je ne peux pas, moi c'est fini ». Et il a aussi coupé les ponts. Commentaire de Corinne : « C'est peut-être aussi quelqu'un d'extrémiste, finalement. »

### **La maltraitance psychologique : un comportement inexplicable**

Corinne a été bien plus marquée par la maltraitance psychologique que par la maltraitance physique. « Parce qu'il n'y a pas d'explication à ça, souligne-t-elle. En tant que maltraitée, on peut toujours trouver une explication à la maltraitance physique, on peut se dire qu'elle est énervée, que ce n'est pas elle, on peut identifier la personne qui maltraite, "C'est maman qui fait mal parce que j'ai fait une bêtise ou parce qu'elle est énervée, ou qu'elle n'est pas bien". Alors que la maltraitance morale, ça touche le plus profond, Y a pas de bonne raison pour cela. Et ça, c'est le plus difficile pour moi, même encore maintenant que je suis une femme de caractère, que j'ai un mari qui m'aime, un fils adorable, ça reste encore au fond de moi

comme une blessure ouverte. La personne en qui j'aurais du avoir le plus confiance a trahi ma confiance en me traitant comme du pipi de chat, en me rabaissant, en me blessant, en me faisant croire que j'étais quelqu'un de moche, de bête. Elle m'appelait souvent comme ça "Oh, la bâtarde !". Eh bien, elle m'a fait beaucoup plus de mal avec ce mot qu'avec tous les coups, les privations, les enfermements. D'ailleurs je suis devenue extrêmement résistante à la douleur physique alors qu'il suffit que quelqu'un me regarde avec un air de dédain et je m'effondre. »

Là, se manifeste clairement la facette négative du perfectionnisme de Corinne. Elle ne supporte pas d'être prise en faute ; par personne. Par exemple, rater un plat cuisiné la met hors d'elle-même parce qu'elle a l'impression d'être prise en faute. « Bien sûr, quand je fais l'analyse, je sais bien qu'un plat raté ce n'est pas bien grave. Mais mon premier réflexe, c'est de me dire "Je vais être jugée". Et ça vient de là. »

Malgré la décision de couper les ponts, la volonté de ne plus subir le dédain, le mépris, le non amour, reste toujours présent au fond d'elle cette recherche de l'amour de sa mère ; un manque toujours insatisfait. « Il y a des périodes où je suis vraiment parfaitement heureuse, bien dans ma peau, bien dans ma vie, et où malgré tout cela, j'en rêve la nuit, je fais des cauchemars, je me réveille en sueur, en larmes. Je suis obligée d'écrire des textes pour exorciser ce manque d'amour. Mon mari et mon fils ne comprennent pas : "Mais comment tu peux encore manquer de son amour à elle". Je crois que ça me poursuivra toute ma vie. »

### **Le pardon**

Ainsi, Corinne ressent toujours la douleur de ne jamais avoir pu discuter avec sa mère du passé et du fait que celle-ci n'a jamais exprimé de regret. Cela la met très mal à l'aise, comme si elle était toujours accusée. Malgré cette blessure encore béante, elle n'éprouve aujourd'hui plus de haine envers sa mère. « Ce n'est pas de l'indifférence. dit-elle. C'est de l'ordre du pardon, de la compréhension, je me dis qu'elle avait peut-être souffert elle aussi. Je n'aurais pas pu me construire moi-même si je n'avais pas pardonné. Ça me bouffait, cette haine. Je suis passé par des périodes de haine, ensuite de l'indifférence, mais j'étais mal, et dès lors que j'ai essayé de comprendre, sans admettre, pourquoi, comment, quels étaient les cheminements qui l'avaient amené à ça, j'ai pu me dire que c'était un être humain. Cette décision du pardon est arrivée à 33 ans. »

### **Une nouvelle vie**

Après un divorce, Corinne est aujourd'hui mariée à un homme qui l'aime profondément, qui comprend ses souffrances et qu'elle aime également. Elle s'est remariée il y a un an. Quelque temps avant son mariage, elle a écrit un e-mail d'explication à ses futurs beaux-parents qui s'étonnaient de ce que personne de sa famille ne serait présent à son mariage. « Je n'ai pas pu leur expliquer de vive voix. ». Elle ouvre son e-mail deux jours après, un peu tremblante, et fond en larmes quand elle lit ce que son futur beau-père lui a écrit : « Désormais, tu es notre fille ».

« Je comprends pourquoi mon mari est un homme si bon. C'est vraiment un enfant de l'amour et je remercie le ciel d'être marié avec un homme comme lui, parce qu'il me tire vers la lumière. J'ai vraiment de la chance. Il est capable de me dire "Allez, tout ça, c'est des histoires du passé, je suis là, je t'aime", mais me dire ensuite "Mais je comprends". C'est un homme à part, il est tolérant, il m'a dit un jour : "Ta souffrance m'élève parce que ça me force à la comprendre".

## H2) NICOLE, 41 ANS

**« J'ai toujours ressenti au fond de moi une sorte de rigueur, de ligne droite,  
le constat que je suis restée intègre et libre de mes pensées »**

Nicole revient de loin, de très loin même. Pour tout dire, ce qu'elle a vécu dans son enfance est inouï, entre un père alcoolique et une mère prostituée.

Jusqu'à 10 ans (année de son placement à l'orphelinat), Nicole n'a jamais eu de lit à elle. Elle dormait soit dans le lit conjugal en l'absence de sa mère, soit sur une descente de lit par terre, ou encore à la cave, dehors, etc. De même, c'est aussi à l'orphelinat, à 10 ans, qu'on lui a fêté son anniversaire pour la première fois de sa vie.

### **Piégée entre l'alcoolisme et la violence de son père...**

Son père la prenait pour sa mère, en particulier sur le plan sexuel, surtout en état d'ivresse. Il déversait sur elle la colère qu'il éprouvait envers sa compagne, abusait d'elle et la torturait sexuellement, en la bâillonnant. Il prostituait également sa fille auprès de ses copains. Un jour où elle criait et se débattait, son père a éventré son petit chien qui lui servait de confident alors qu'elle avait cinq ans.

Il lui confiait la responsabilité des repas et de l'argent qu'il gagnait. Ce qui lui donnait l'occasion de mettre en place un double lien dramatique : « le jour de la paie, il avait pris l'habitude de me confier une somme d'argent que j'avais la responsabilité de cacher afin que mes frères et sœurs ne le piquent pas mais aussi pour qu'il ne lui brûle pas les doigts à lui, pour qu'il ne le dépense pas dans l'alcool. Mais lorsqu'il avait tout dépensé, il me suppliait de lui donner de l'argent en promettant ne plus boire de blanc. Si je tenais tête, je l'avais sur le dos pendant des heures et parfois il finissait quand même par me menacer de coups. Lorsque je cédaï, j'avais les engueulées après, et à chaque fois, je devais promettre d'être plus forte la prochaine fois, de ne pas céder, que je savais dans quelle situation cela nous mettait à la fin du mois ! »

Elle s'est évidemment demandée pour quelle raison, au sein d'une famille de six enfants (quatre sœurs et deux frères), seuls elle et son frère sont devenus des enfants cibles. Pour son frère, il est probable que cela était dû à son double handicap, physique et mental. Mais pour elle ? Concernant le comportement de son père, elle suppose que c'est parce qu'elle était la

seule rousse de la fratrie, comme l'était sa mère. D'ailleurs, quand il l'abusait il prononçait le prénom de sa mère. Il lui arrivait ensuite de prendre conscience de son erreur : « Je l'ai vu des fois s'effondrer, il se liquéfiait, il pleurait et me demandait pardon, il était complètement désespéré de ce qu'il avait fait. Alors, les rôles s'inversaient, c'est moi qui m'occupais de lui. »

### **...et la volonté d'humiliation de sa mère**

Quand à sa mère, elle l'isolait de ses frères et sœurs, la confinant dans un endroit de la pièce et ne lui autorisant que la position assise en tailleur, mains tranquilles, sinon c'était les coups. Elle n'avait le droit de bouger que pour travailler.

Nicole n'a pratiquement jamais mangé à table avec les autres membres de la famille. Sa mère lui jetait de la nourriture par terre dans un coin de la chambre ou dans l'assiette du chat, les aliments tout mélangés. Elle l'obligeait à regarder les autres consommer les oranges, les bananes, le chocolat auxquels elle-même n'avait pas droit. Elle traitait fréquemment sa fille de « méchante », « bonne à rien », « menteuse », etc. .

Nicole a trouvé successivement plusieurs explications possibles au fait d'être l'enfant-cible de sa mère. Il y a eu bien sûr la rousseur des cheveux, comme si sa mère lui faisait subir le fait de ne pas s'accepter elle-même. Une autre explication était que sa mère lui a souvent reproché la mort de son petit frère : Nicole, toute petite, aurait renversé le berceau du bébé, lequel serait tombé par terre. Mais elle sait aujourd'hui, à la suite d'une discussion avec son père, que cela était faux.

Une autre explication encore est liée à sa force de caractère. Par exemple, elle était la seule, parmi les frères et sœurs, à oser s'interposer entre ses parents lorsque ceux-ci se disputaient. Les rares fois où sa mère l'a emmenée sur son lieu de prostitution, la situation a mal tourné avec les clients en raison des réactions et remarques négatives de Nicole, alors que lorsque sa mère emmenait ses sœurs, celles-ci appréciaient les pièces de monnaie donnés par ces hommes en échange de caresses sur la poitrine des petites filles. Nicole pense que sa mère n'a pas supporté de ne pas arriver à la mater.

### **L'impact de la maltraitance psychologique**

Avec le recul des ans, Nicole estime que ce qui marque le plus à long terme, c'est la maltraitance psychologique. « La violence physique, explique-t-elle, c'est quelque chose qui arrive en un point précis, qui fait mal, mais qui va se réparer. Alors que les blessures

psychiques, l'humiliation, c'est quelque chose qui diffuse dans toute la personne, au plus profond d'elle-même. Ca détruit son être, alors que les coups ça détruit son corps, mais pas son être. Pour moi, on se remet plus des dégâts physiques que des dégâts psychiques. En ce qui me concerne, je pense par exemple que c'était de la torture morale quand elle m'obligeait à regarder les autres manger à table.

Aujourd'hui encore, il m'arrive encore de penser que je suis vilaine, méchante, que je fais du mal à tous ceux qui me côtoient. Même si je sais que je fais de bonnes choses dans ma vie, que j'aide des personnes à retrouver leur dignité, il y a aussi tout au fond de moi quelque chose qui n'arrive pas encore à y croire pleinement. Je sais par A + B que je ne suis pas responsable de ce que j'ai vécu enfant mais j'ai encore l'impression que c'est de ma faute, ne serait-ce que parce que je suis née un jour. »

### **Le travail sur soi**

Bien entendu, Nicole a fait un important travail sur elle-même. Elle ressent le besoin de se pencher sur son passé pour tenter de le comprendre, même si l'exercice est évidemment douloureux. « Dans mon parcours, je me rends de plus en plus compte du mouvement, de l'invitation intérieure à se libérer, parce que suis régulièrement confrontée à des choses qui reviennent. D'emblée, je résiste, je veux passer à autre chose, mais finalement je me dis que c'est une invitation à laisser sortir ce qui veut sortir, c'est une invitation au consentement, à retraverser ce que j'ai vécu pour en prendre conscience, que ce soit au niveau de la tête ou au niveau corporel, comme si je devais faire le chemin inverse. Plus j'avance, plus je vois que ça a été un fil conducteur en moi. Ca me paraît incontournable, c'est comme si intérieurement, il y a une logique qui fait que la personne tend à l'unification, parce qu'avec un vécu comme ça, on est éclaté. »

Elle a d'ailleurs parfois l'impression que des choses lui manquent, comme si on avait éjecté d'elle une partie de son corps, et que celle-ci cherche à reprendre sa place en elle. Il y a peu de temps, un jour, elle s'est très concrètement senti être plusieurs personnes bien distinctes à la fois. « Je les sentais complètement séparées comme si chacune avait sa vie propre. Il y avait une petite enfant de 4 à 8 ans, une fillette de 10-11 ans, également l'adolescente, et enfin l'adulte que je suis. Chacune avait évolué à sa manière avec les problèmes qu'elle avait connus, et chacune réclamait quelque chose. Mais ce qu'avait décidé la petite ne convenait pas à l'adolescente, car elles avaient des envies et des besoins différents. Moi, complètement adulte par ailleurs, j'étais complètement paumée, je ne savais plus quoi faire. Je n'y arrivais pas, parce que si je suivais l'une, c'est l'autre qui paniquait complètement. »

Nicole s'efforce de comprendre comment elle a pu s'en sortir si bien et pense que cela est dû à des ressources personnelles et à certains éléments de son environnement.

### **Divers tuteurs de résilience, certains inattendus**

Une personne a joué un rôle essentiel de tuteur de résilience, sa deuxième maîtresse d'école primaire. Elle ne lui a jamais fait de reproches concernant ses retards, ses endormissements en classe, ses vêtements sales. Elle lui a souvent répété qu'elle était intelligente, lui faisait faire des calculs pendant la récréation, la défendait quand les camarades de classe se moquaient d'elle. Elle l'a coiffée, lui a appris à se brosser les dents, à utiliser du savon, etc.

« En quelques mois, souligne Nicole, elle a réussi à me redonner courage et espoir. Désormais, je savais qu'il y avait vraiment des adultes qui faisaient autrement que mes parents, que ce qu'ils disaient correspondait à ce qu'ils faisaient et que je voyais d'eux. Elle était si gentille avec moi. » Elle n'a pas eu l'occasion d'exprimer toute sa reconnaissance à cette femme qui ne saura probablement jamais à quel point elle l'a aidée.

D'autres personnes lui ont permis de constater que pouvaient exister d'autres relations parent-enfant que celles qu'elle connaissait. Ce fut en particulier le cas d'une famille de voisins chez qui il lui arrivait d'aller de temps en temps. Elle aurait d'ailleurs bien aimé qu'ils la gardent.

Elle éprouve même aujourd'hui une certaine reconnaissance envers de « gentils abuseurs », tel cet homme qui lui a dit un jour : « On peut pas faire, tu es trop petite, ça te ferait mal ». Pour Nicole, ce fut comme s'il exprimait ce qu'elle ressentait. Car effectivement, elle disait régulièrement que ça lui faisait mal, mais ces hommes affirmaient généralement le contraire.

Nicole a également su trouver auprès des animaux le soutien que ses parents ne lui offraient pas. Elle dormait parfois à la bergerie, où les moutons lui apportaient de la chaleur, du réconfort. Un chien lui a aussi servi de confident, comme cela a déjà été dit, de même que la nature : « je me serrais fort contre les arbres, je les embrassais, je leur parlais. »

« Parfois, dit-elle, j'étais très en colère et j'avais envie de faire du mal à des animaux, comme mon frère, qui prenait des animaux et leur arrachait des pattes. Mais moi, je ne pouvais pas. Aujourd'hui, je suis très contente d'avoir respecté cet engagement de ne jamais m'en prendre à un animal, même à une mouche ou à une grenouille, et Dieu sait combien de fois j'en ai eu les pulsions. »

### **Une logique extrême de contre-modélage**

Parmi les éléments personnels qui l'ont aidée, il y a eu la volonté de transformer ses parents. En effet, Nicole a voulu changer ses parents pendant un certain nombre d'années, mais ce désir échouait tout le temps. Elle n'arrivait pas à ce que sa mère l'accepte et l'aime ni à ce que son père n'ait plus de moments de folie. Dès lors qu'elle a compris que ce but était impossible à atteindre, « cette envie est devenue décision de ne pas faire comme eux quand je serai grande. De toutes mes tripes, je ne voulais pas devenir comme ma mère, pas lui ressembler. Pour moi, il y avait vraiment un choix, je me disais : "j'ai été battue, je ne veux pas battre".. Cela signifiait surtout oser être différente, avoir le droit d'être différente, parce que je sentais déjà que, par rapport à mes frères et sœurs, je réagissais de manière différente. Par exemple, par la suite, mes sœurs ont toutes fait de la prostitution à un moment où à un autre, alors que ça n'a pas été mon cas. »

Devenue mère, Nicole a poussé très loin cette logique. Par exemple, si elle donnait trois carrés de chocolat à l'une de ses deux filles, il fallait qu'elle en donne trois à l'autre. « Je voulais, dit-elle, éviter de faire quoi que soit qui aurait pu les blesser, risquer de donner moins à l'une qu'à l'autre. J'ai essayé de faire le contraire de ce que j'avais vécu. »

J'ai toujours ressenti au fond de moi une sorte de rigueur, de ligne droite, une détermination de fond, le constat qu'ils n'ont pas réussi à me dévier, que je suis restée intègre, libre de mes pensées et dès que je pouvais, de mes agissements aussi. »

### **Se mettre au service des autres**

L'altruisme a certainement été (et est toujours) à la fois un moteur et une expression de la résilience de Nicole. Dès l'âge de neuf ans, elle avait créé un petit groupe d'enfants malheureux : « Ils m'appréciaient ; j'étais, je ne sais pas pourquoi, facilement la confidente, je les écoutais, les réconfortais, les aidais tant bien que mal ; ça me donnait une raison pour tenir. »

Il y a quelques années, elle a créé une association pour venir en aide aux personnes ayant subi des abus sexuels dans leur enfance. « J'ai répondu à un appel intérieur. Ça répondait à une promesse que je m'étais faite quand j'avais huit ans de devenir un jour une grande personne et de faire quelque chose pour d'autres et avec d'autres ; cela m'a aidé à survivre. Cela s'est fait naturellement : des personnes sont venues vers moi et je les écoutais, je les portais. Je me suis donc rendue à l'évidence que je donnais là ma pleine mesure, mais aussi que je recevais le plus et que j'étais dynamisée. Après, tout s'est enchaîné. »

### **La difficulté des confidences**

Elle n'a que partiellement parlé de son passé à son entourage. Ses filles savent qu'elle a été abusée dans l'enfance, mais sans savoir par qui ni combien de fois. Les confidences qu'elles a faites à son ex-mari ne lui ont pas fourni le réconfort espéré. « Il voulait que je tire un trait, que j'oublie tout ça, pour lui c'était juste une question de volonté. En fait, moi je ne pouvais pas, et ça a créé pas mal de conflits. Même si j'avais voulu oublier, ça n'aurait pas été possible. Quand on a des cauchemars ou des flashes qui surviennent, on n'a pas de pouvoir là-dessus. »

### **Les limites du pardon**

Elle aurait aimé que ses parents lui disent qu'ils regrettaient ce qu'ils ont fait. « Quand j'étais adolescente, j'avais vraiment besoin de ça. Mais avec tout le chemin que j'ai fait, je me rends compte maintenant que je peux être bien sans en avoir besoin. »

Elle a pardonné à son père les abus sexuels, mais non les tortures sexuelles. « Mais je n'ai plus l'envie de le tuer, de le faire souffrir, comme quand j'étais jeune. Je pense qu'il était complètement fou, mais en même temps, j'ai de l'empathie. Il était pris dans quelque chose, je ne peux pas vraiment lui en vouloir. Pour ma mère, ce n'est pas du tout la même chose. Je n'arrive pas à comprendre qu'elle n'ait jamais eu de pitié envers moi, jamais eu envie de m'aider, de faire quelque chose pour moi. Aujourd'hui, si je la voyais, je changerais de trottoir, pour ne pas la démolir sur place. Ce qu'elle m'a fait vivre est tellement odieux qu'il me faut encore du temps pour extérioriser mon ressenti d'alors, pour accepter et intégrer puis pour un jour peut-être pardonner. »

### **H3) GERARD, 39 ANS**

#### **« En rencontrant Sylvie, j'ai retrouvé la moitié de moi-même »**

Gérard est né de parents italiens venus en France pour travailler. Son père était atteint de la maladie de Huntington qui l'a complètement transformé au point qu'on a dû l'interner en raison de sa violence. Sa mère, femme de ménage, s'est donc retrouvée seule pour élever ses trois enfants. Cette tâche devenant trop lourde à assumer, les enfants ont été dispersés à droite à gauche. Gérard a été confié à l'âge de six mois chez un oncle et une tante en Italie, dans une famille de quatre enfants. « Je me souviens, dit-il, de cette période très agréable comme si c'était hier. C'était une famille très soudée d'Italie du Nord, avec beaucoup de joie. Les enfants étaient respectés comme des rois, ce qui ne veut pas dire qu'ils faisaient n'importe quoi. Depuis, j'ai gardé toute ma vie l'image de la joie et de l'amour. Par la suite, je n'ai jamais connu cela en France. »

A six ans, il revient en France sans connaître un seul mot de français et se demande ce qu'il fait ici, car pour lui, sa vraie famille se trouve en Italie. Sa mère lui présente son beau-père, peintre en bâtiment. Ce n'est que plus tard qu'il apprendra qu'il a un père interné dans un asile psychiatrique.

#### **« Ces gens-là sont des assassins »**

Son beau-père était très violent. Il frappait régulièrement sa mère et l'humiliait souvent. « C'était quelqu'un d'abject, d'ignoble, il n'y a pas de mot pour le décrire. Il voyait tout en noir, il avait une violence inouïe et nous a fait découvrir la vie d'une mauvaise manière. » Le frère de Gérard a reçu des coups de poing dans la figure d'une extrême violence ; sa sœur a fait trois tentatives de suicide vers 16 ans. C'était surtout son beau-père qui frappait, mais sa mère participait aussi parfois. « Je me disais: "Ces gens-là sont des assassins. Ils ont de la chance que je ne les dénonce pas". Ils ont cassé mon frère et ma sœur, pour moi, ils les ont tués. Il n'y a pas d'autre mot. A petit feu, mais ils les ont tués. »

Gérard n'avait qu'une idée en tête, retourner en Italie. « Quand je voyais un avion dans le ciel, je me disais : "Il doit partir là-bas". Quand je voyais un train, je me disais : "Je voudrais prendre ce train et ne plus revenir." ».

Les trois enfants ont quitté jeunes le domicile familial. Sa sœur est partie à 16 ans ½, s'est mariée rapidement et a eu deux enfants. Elle a été schizophrène et ne s'entendait pas avec son mari. Elle s'est jetée par la fenêtre et est restée paralysée. A la suite de cela, nous apprend Gérard, elle n'a fait aucun effort pour se réinsérer et a voulu se détruire complètement.

Son frère a aussi quitté la maison à 16 ans ½ et s'est également marié jeune. Il a eu trois enfants d'un premier mariage et en a cinq maintenant. Il a lui aussi contracté la maladie de Huntington et est aujourd'hui en très mauvaise santé.

Quant à Gérard, il a souhaité à plusieurs reprises s'en aller à l'adolescence, notamment pour l'Italie. Mais il ne voulait pas laisser sa mère seule avec son beau-père violent, et il est finalement parti à 18 ans.

### **12 ans, une année décisive**

L'année de ses 12 ans constitue une période charnière dans sa vie. C'est à ce moment qu'il prend conscience du destin qui l'attend. Il se dit alors : « Gérard, tu dois encore tenir 6 ans et après tu t'en iras. » Grandit en lui l'espoir de quitter la maison un jour et de retrouver sa vraie famille. « A cette époque, je me suis vraiment construit tout seul et cet espoir de partir a été mon seul stimulus dans toute ma jeunesse. ».

Durant cette période, il commence à se dire que si un jour, il a une femme et des enfants, il ne les fera jamais souffrir. Un jour où son beau-père frappait violemment sa mère, il est resté là, submergé de peine et de colère, et se disant : « Regarde, regarde, pour que jamais tu ne fasses la même chose plus tard. Et si par malheur, un jour ça t'arrivait de faire ça, alors que Dieu te reprenne. »

### **Les éléments ayant favorisé la résilience**

Quand il réfléchit à ce qui l'a aidé à s'en sortir, la réponse qui lui vient immédiatement à l'esprit, ce sont les années d'amour dont il a bénéficié lorsqu'il était petit. « J'ai eu la chance d'avoir été élevé petit dans une famille où il y avait beaucoup d'amour. C'est fondamental

pour la construction psychologique d'un individu. C'est comme pour une maison, si vous voulez qu'elle reste debout, il faut que les fondations soient saines. »

Hormis ce fondement constitué par les années passées en Italie, Gérard repère aujourd'hui divers éléments qui lui ont permis de survivre : une certaine façon d'aborder l'existence, le sport, la musique et la spiritualité.

Gérard se souvient qu'il se posait des tas de questions à propos desquelles les autres enfants ne s'interrogeaient pas. Sa vision des choses était différente des autres. Son beau-père et sa mère lui faisaient souvent remarquer : « Mais t'es vraiment différent des autres, tu ne fais jamais les choses comme les autres, tu ne penses jamais comme les autres, tu commences à nous faire chier. » « Ils avaient tout de suite un regard négatif sur les choses. Et moi, dès l'âge de 8-9 ans, je disais : "Mais pourquoi on ne pourrait pas voir les choses comme ça, finalement ? Pourquoi on dit du mal de ces gens alors qu'on ne les connaît pas ?". Et ils me répondaient : "T'occupes pas, tu es trop petit, tu comprends rien." Etant donné que tout petit, j'avais grandi dans le bonheur et dans l'amour, je n'arrivais pas à comprendre comment ils pouvaient communiquer de cette manière. En gros, j'essayais de leur dire : "Essayez d'avoir un peu plus d'amour, et vous verrez l'effet que ça fera." »

Le sport l'a aussi beaucoup aidé. Gérard était un garçon très actif, très dynamique. Il est d'ailleurs aujourd'hui éducateur sportif.

La musique lui a également permis de s'en sortir. L'un de ses cousins italiens est venu habiter en France et lui a fait découvrir la guitare. « Chaque soir, je dialoguais avec mon instrument et je créais. Je pense que comme j'étais en mal d'amour, j'avais besoin de parler de ma douleur, et que ma guitare était la seule qui pouvait m'écouter, puisque mon cousin n'était pas toujours proche de moi. Quand je voyais mon cousin, c'était comme si je voyais mon oncle ou ma tante, j'étais heureux parce que cela me replongeait dans l'ambiance que j'avais pu connaître en Italie. Et, ma guitare me servait de lien avec ma famille là-bas ».

La spiritualité a été une autre compagne. « Pas la religion, précise-t-il, mais la spiritualité. La différence, selon moi, c'est que la spiritualité n'est pas reliée à une personne ou à une image de Dieu, de Bouddha ou de quoi que ce soit, mais qu'elle concerne plutôt une force divine de la nature, supérieure à nous. Ce n'est pas par hasard que je suis professeur de tai-chi. »

### **« Le plus beau cadeau de ma vie : la naissance de ma fille »**

Après diverses aventures sans lendemain, Gérard a vécu pendant 11 ans avec une femme avec laquelle il a eu une fille, aujourd'hui âgée de 16 ans ½. La vie de couple a été marquée par un fossé grandissant, tandis que les relations avec sa fille ont toujours été bonnes. « La naissance de ma fille a été le plus beau cadeau de ma vie, je me devais de respecter ce qu'on m'avait donné, c'était essentiel, j'ai toujours donné à ma fille une éducation de liberté dans le respect des autres. Et ça se passe bien. »

Gérard estime avoir exercé une certaine autorité, mais sans être autoritaire. « Je pense que dans tout système, si l'on veut avancer, il faut poser des règles. Chez nous, ce ne sont pas des règles draconiennes, c'est le respect réciproque, la sincérité, le fait que ma fille range sa chambre. Je suis ouvert à toute discussion. A chaque fois, je lui dis : "Voilà, c'est ce que je pense, ce n'est pas forcément la vérité. Tout ce que je t'ai dit, je l'ai appris par les livres ou par mon expérience personnelle, mais l'expérience de la vie de chacun n'est pas transférable, il faut que chacun fasse ses expériences. On peut simplement donner une petite vision du monde, mais ce n'est qu'une vision. Parce que moi, je me suis placé d'un côté de la chose, mais si toi, tu te mets d'un autre côté, tu verras peut-être autre chose. Tout reste à découvrir". » Gérard est convaincu que le rôle des parents n'est pas de chercher à protéger leurs enfants à tout prix, mais plutôt de les propulser vers l'extérieur, de leur donner cette force qui fera qu'ils se sentiront en sécurité lorsqu'ils prendront leur indépendance.

### **« En rencontrant Sylvie, j'ai retrouvé la moitié de moi-même »**

Un élément majeur de construction de la résilience de Gérard a été la rencontre avec sa compagne, une personne qui a également eu une enfance difficile. Ils vivent ensemble depuis six ans. « Très vite, explique-t-il, j'ai eu l'impression de connaître Sylvie comme si on s'était connus dans une autre vie. Je lui parlais de la manière dont je ressentais quelque chose, et elle éprouvait la même chose. C'était comme si on s'était connus dix ans auparavant et qu'on se retrouvait. C'était absolument phénoménal. Je ne sais pas s'il y a un mot pour définir ça. Ce n'est pas la passion, c'est comme un lien fraternel, comme si en quelque sorte j'avais retrouvé la moitié de moi-même pour fonctionner normalement. Au départ, c'est quelque chose qui m'a perturbé. Aujourd'hui, nous menons une vie de complicité, une relation sincère, honnête. »

Sylvie utilise d'autres mots pour exprimer cette relation, mais tout aussi significatifs : « Pour ma part, je ne dirais pas que je considère Gérard comme ma moitié, mais plutôt comme un jumeau. Oui, il y a énormément de points de ressemblance entre nous, on pense souvent la même chose en même temps, il y a des phénomènes assez étonnants de ressemblance. On se devine facilement. Nous sommes tous les deux hypersensibles, on sent facilement les ambiances, le caractère des gens. »

Gérard poursuit : « Quand on s'est connus, j'ai été frappé de voir toutes les passions, tous les centres d'intérêt qui nous réunissaient, plus encore un mode de vie, un état d'esprit communs. Elle m'a vraiment beaucoup apporté, en me permettant de mieux comprendre les choses, de moins buter dans le mur, mais plutôt de prendre du recul et faire des détours pour atteindre mon objectif. Elle a aussi appris de moi, parce que je suis beaucoup plus dans l'action et dans la réalité de la vie qui est parfois difficile. Quand je l'ai connue, elle était complètement naïve, mais je la trouvais adorable et magnifique. Je me sens comblé de vivre avec un être comme elle. Je prends cela comme un cadeau de la nature parce que je suis bien conscient que c'est une chance rare. Je me dis que c'est peut-être un juste retour par rapport à ce que j'ai vécu dans mon enfance. »

## I) DISCUSSION GENERALE

Cette recherche avait pour but de mieux comprendre les processus qui permettent à des personnes ayant été maltraitées dans leur enfance de devenir des parents non-maltraitants. Plusieurs approches théoriques ont été parallèlement testées.

Parmi celles-ci, il faut souligner le rôle majeur joué par le contre-modélage, c'est-à-dire la décision d'agir différemment de ses parents avec ses propres enfants. De façon logique, ce facteur agit de manière interactive : en d'autres termes, les personnes ayant été fortement maltraitées dans leur enfance et qui font preuve de contre-modélage ont moins de probabilités d'agir violemment avec leurs enfants.

Cependant, même si le contre-modélage semble constituer une condition nécessaire pour la cessation intergénérationnelle de la maltraitance, il n'est pas démontré qu'il s'agisse d'une condition suffisante. Plusieurs éléments plaident même dans le sens contraire : nombreuses sont les personnes qui, ex-maltraitées devenues maltraitantes elles-mêmes, avaient pourtant initialement décidé d'agir différemment de leurs parents. Des recherches comparatives avec des représentants de cette population seraient nécessaires pour tirer des conclusions plus solides.

Ce point met en évidence la limitation majeure rencontrée dans ce travail : la quasi-absence de personnes ayant été maltraitées et aujourd'hui maltraitantes, malgré les démarches effectuées dans ce but et le soutien des services d'aide à l'enfance des départements de l'Essonne et de la Seine et Marne. Cette absence est particulièrement dommageable car elle interdit de faire de multiples comparaisons qui pourraient s'avérer particulièrement instructives.

Un autre facteur a également son importance : le sentiment d'efficacité parentale. Il a un effet direct sur la non-maltraitance, c'est-à-dire qu'il constitue un prédicteur négatif de la maltraitance chez tous les sujets, qu'ils aient été maltraités ou non ; il n'y a pas d'effet d'interaction entre maltraitance subie et sentiment d'efficacité parentale sur la maltraitance agie.

Par contre, le fait d'avoir bénéficié de la présence de personnes ayant servi de modèles parentaux (autres que les parents) ou ayant servi de parents de substitution ne constituent pas des prédicteurs de non maltraitance pour les sujets anciennement maltraités.

Un résultat non attendu de ce travail est la polarisation des attitudes des personnes qui ont été fortement maltraitées dans leur enfance (que ce soit « seulement » psychologiquement ou à la fois physiquement et psychologiquement). Cette polarisation s'exprime parfois sous forme d'unipolarisation, parfois sous forme de bipolarisation. D'autres fois encore, il s'agit simplement d'une dispersion plus importante des réponses, sans qu'il y ait pour autant polarisation. Il se pourrait que ce fonctionnement constitue une réaction au manque de structures, de repères, que ces personnes ont éprouvé dans leur famille d'origine. Ils se sont ainsi forgés des convictions nettes, des principes clairs, pour conduire leur existence.

Un dernier constat est l'importance de l'impact de la maltraitance psychologique. De façon surprenante au premier abord, certains résultats s'avèrent même moins favorables aux personnes qui n'ont subi « que » de la maltraitance psychologique forte, par rapport à celles qui ont subi à la fois une forte maltraitance physique et une forte maltraitance psychologique. Il est possible de fournir une interprétation de ce résultat en termes d'attribution de responsabilité. L'enfant doublement maltraité a une « chance » dans son malheur, celle de pouvoir situer l'origine de la maltraitance chez le(s) parent(s). Par contre, celui qui est régulièrement humilié, mais non frappé, risque fort de penser que son parent n'est pas méchant (puisque'il n'utilise pas de violence physique envers lui) et donc que c'est bien lui-même qui a des problèmes. Si les choses se passent de cette manière, si l'enfant intériorise l'évaluation négative exprimée par le parent, cela aura bien entendu un impact particulièrement destructeur sur son estime de soi.

Les résultats obtenus soulèvent au moins autant d'interrogations, de pistes de recherches futures, qu'ils apportent de réponses. En voici une liste qui, bien entendu, n'est en rien exhaustive.

### **Généralité ou non du contre-modélage**

Le contre-modélage semble être une expérience humaine fréquente chez les personnes ayant subi de la maltraitance dans leur enfance. Mais il se pourrait qu'elle soit très présente dans d'autres contextes, dès lors que le sujet est insatisfait du milieu familial dans lequel il a grandi. Il serait donc intéressant de savoir s'il y a généralité du contre-modélage, par exemple dans des contextes familiaux, marqués par le divorce, l'alcoolisme, la pauvreté, un trop grand investissement parental dans l'activité professionnelle au détriment du temps passé auprès des enfants, un mode de vie non conventionnel (ou la situation inverse), etc.

### **Persistance ou non de la polarisation**

Si l'interprétation de la polarisation des personnes anciennement maltraitées est exacte, c'est-à-dire si cette attitude a pour fonction de fournir au sujet un cadre structurant, une direction claire pour l'existence, on peut alors se demander dans quelle mesure celle-ci se maintient ou s'amenuise au fil du temps. Les deux hypothèses sont envisageables : soit la personne continue à adopter un mode de fonctionnement psychologique qui lui a été bénéfique, soit elle nuance ses affirmations, car la vie qu'elle mène, les relations humaines qu'elle entretient, constituent des cadres suffisamment structurants pour permettre plus de souplesse et de liberté aux attitudes adoptées.

### **Fragilisation ou immunisation de l'individu**

Nous avons constaté que les participants fortement maltraités ont tendance à considérer qu'ils ont une forte personnalité. Dans plusieurs entretiens est ressortie l'idée selon laquelle « Une fois qu'on a survécu à ça, plus rien ne peut vous détruire ». Ceci rejoint le cas clinique décrit par Duchet et col. (2000) : un homme victime de l'attentat du métro Port-Royal est exempt de trouble post-traumatique ; il minimise les répercussions psychologiques de l'attentat, arguant des scènes de violence auxquelles il a assisté pendant la guerre d'Algérie. Il serait donc intéressant d'approfondir ce thème en essayant de savoir si, chez les personnes vivant un processus de résilience consécutive à la maltraitance subie dans l'enfance, celle-ci génère une certaine « immunité » contre l'impact de traumatismes ultérieurs de l'existence, ou si, au contraire, elle fragilise l'individu.

### **Pardon**

La notion de pardon a été évoquée à diverses reprises au cours d'entretiens réalisés avec des participants. Par ailleurs, le questionnaire contenait des « courbes existentielles » (non exploitées dans le présent travail). Il s'agissait pour les participants de tracer la courbe de leur niveau de telle ou telle variable au fil des ans. Parmi ces variables était proposé le niveau de haine envers le père et le niveau de haine envers la mère. De façon étonnante, une grande partie des personnes affirmaient ne plus ressentir de haine alors que le niveau de cette courbe était généralement élevé entre 15 et 25 ans. Pour un certain nombre de ces personnes, ce pardon a eu lieu sans même que le parent ait demandé pardon. Il semblerait que l'élément susceptible de déclencher ce pardon soit moins une démarche morale ou religieuse qu'une volonté de ne plus se laisser miner par la haine et la rancune.

Diverses études menées par Mullet et ses collaborateurs ont mis en évidence l'importance de ce facteur dans la résilience suite à l'inceste (Enright, Mullet et Fitzgibbons, 2001) et à la guerre (Azar et Mullet, 2001 ; Azar, Mullet et Vinsonneau, 1999 ; Kadima Kadiangandu, Mullet et Vinsonneau, 2001). Il serait donc intéressant de reprendre des données issues des questionnaires et des entretiens (non exploitées dans cette thèse) pour mieux comprendre le pardon chez des personnes anciennement maltraitées.

### **Enfants de résilients**

Le contre-modélage a certes l'effet positif incontestable de faciliter la cessation intergénérationnelle de la maltraitance, mais peut également présenter des effets pervers, comme cela a été souligné à la section B.4.6 (peur excessive de maltraiter, surprotection de ses propres enfants, « empêchement du droit à la tristesse » de l'enfant, permissivité). Il serait donc particulièrement intéressant de mieux connaître quelles en sont les conséquences sur les enfants de personnes résilientes.

### **Parler à ses proches ou pas**

Au cours des entretiens, plusieurs personnes résilientes m'ont exprimé à quel point l'expérience de la maltraitance est incommunicable à celui ou celle qui ne l'a pas vécue. A diverses reprises, j'ai entendu des phrases telles que « de toutes façons, ils ne peuvent pas comprendre ». J'ai, pour ma part, été frappé de ce que plusieurs personnes m'ont révélé des aspects de leur histoire qu'elles n'avaient jamais confié jusqu'à présent.

D'où ces questions difficiles auxquelles sont confrontées ces personnes : « est-ce que j'en parle ou pas ? », « si j'en parle, à qui puis-je me confier, et dans quelle mesure? ». Il serait particulièrement intéressant de savoir dans quelle mesure ces personnes ont parlé de leur histoire personnelle à leur conjoint(e) et à leurs enfants, et quel effet ces confidences ont eu sur elles-mêmes et sur leur vie de famille.

Enfin, quelle peut être l'utilité sociale d'une telle recherche ? Celle-ci pourrait se manifester dans deux directions au moins :

- d'une part, étant donné que le contre-modélage semble constituer une condition nécessaire mais non suffisante de la cessation intergénérationnelle de la maltraitance, on pourrait envisager que le soutien des professionnels de l'enfance à certaines familles en difficulté parentale puisse se centrer sur cette volonté positive de ne pas

reproduire la maltraitance subie dans l'enfance. De même, des thérapeutes pourraient axer une partie de leur action autour de cette notion de contre-modélage.

- la maltraitance psychologique est encore très insuffisamment prise en compte dans le secteur de la protection de l'enfance. Certes, les professionnels de l'enfance sont de plus en plus nombreux à être conscients de ce problème, mais le juge pour enfants ne décide généralement une mesure que s'il y a maltraitance physique et/ou abus sexuel, négligence. Les résultats mis en évidence dans ce travail mettent en évidence la nécessité qu'une plus grande attention est nécessaire à ce propos, et que l'enfant maltraité « seulement » psychologiquement doit tout autant être protégé que l'enfant maltraité physiquement ou abusé sexuellement.

### **Recadrage au sein du paradigme des douze besoins**

Pourtois et ses collaborateurs (Pourtois & Desmet, 1995, 1997 ; Pourtois, Desmet & Nimal, 2000) ont proposé un paradigme synthétisant les douze besoins de l'enfant permettant de lui assurer un bon développement. Ces besoins sont répartis en quatre catégories comportant chacun trois besoins :

- Besoins affectifs (attachement, acceptation, investissement)
- Besoins cognitifs (stimulation, expérimentation, renforcement)
- Besoins sociaux (communication, considération, structures)
- Besoins de valeurs (bien/bon, vrai, beau).

Cette typologie semble particulièrement intéressante et il aurait été utile de l'intégrer dans la présente recherche. Je n'en ai malheureusement eu connaissance que trop tard.

## BIBLIOGRAPHIE

J'ai souligné les documents traitant spécifiquement de la transmission intergénérationnelle (de la maltraitance, pour la majeure partie).

Abraham N. & Torök M. (1978), *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Flammarion.

Achenbach T. M., McConaughy S. H & Howell C. T. (1987), Child / adolescent behavioral and emotional problems : implications of cross-informant correlations for situational specificity, *Psychological bulletin*, 101 (2), 213-232.

Ainsworth M.D., Blehar M.C., Waters E. & Wall S. (1978), *Patterns of attachment : a psychological study of the Strange Situation*, Hillsdale, NJ., Erlbaum.

Altemeier W. A., O'Connor S., Sherrod K. B. & Tucker D. (1986), Outcome of abuse during childhood among pregnant low income women, *Child abuse and neglect*, 10 (3), p. 319-330.

Altemeier W. A., O'Connor S., Vietze P. M., Sandler H. M. & Sherrod K. B. (1982), Antecedents of child abuse, *Journal of pediatrics*, 100 (5), p. 823-829.

Altemeier W. A., O'Connor S., Vietze P., Sandler H. & Sherrod K. B. (1984), Prediction of child abuse : a prospective study of feasibility, *Child abuse and neglect*, 8, 393-400.

Anaut M. (1997), *Entre détresse et abandon : la répétition transgénérationnelle chez les enfants placés*, Paris, Editions du CTNERHI.

Ancelin Schützenberger A. (1993), *Aïe, mes aïeux !*, Paris, Epi / La Méridienne,.

Anthony E. James & Cohler Bertram J. (ed.), *The invulnerable child*, Guilford Press, New York, 1987.

Assailly J.P., Corbillon M. & Duyme M. (1989), Transmission intergénérationnelle et comportement parental : étude longitudinale d'enfants placés, *Neuropsychiatrie de l'enfance*, 37 (7), p. 285-290.

Avakame E. F. (1998), Intergenerational transmission of violence and psychological aggression against wives, *Canadian journal of behavioural science*, 30 (3), 193-202.

Azar F. & Mullet E. (2001), Interpersonal forgiveness among Lebanese : a six-community study, *International journal of group tensions*, 30 (2), 161-181.

Azar F., Mullet E. & Vinsonneau G. (1999), The propensity to forgive : findings from Lebanon, *Journal of peace research*, 36 (2), 169-181.

Bacqué M.-F., Haegel C. & Silvestre N. (2000), Résilience de l'enfant endeuillé, *Pratiques psychologiques*, 1, 23-33.

Balleyguier G. (1998), Attachement et tempérament chez le jeune enfant, *Enfance*, 3, 69-81.

Bandura A. (1971), Analysis of modeling processes, in A. Bandura (Ed.), *Psychological modeling ; conflicting theories*, New York, Aldine/Atherton, p. 1-62.

Bandura (1973), *Aggression : a social learning perspective*, Englewood Cliffs, NJ, Prentice Hall.

- Bandura A. (1976/1980), *L'apprentissage social*, Bruxelles, Mardaga, 1980 ; traduction française par J.-A. Rondal.
- Bandura A. (1986), *Social foundations of thought and action, a social cognitive theory*, Prentice Hall, N.-J., Englewoods Cliffs.
- Bandura A. (1997/2002), *Auto-efficacité, le sentiment d'efficacité personnelle*, Bruxelles, DeBoeck, ; traduction en français par Jacques Lecomte.
- Bandura A. (2001), *Communication personnelle*.
- Bandura A., Ross D. & Ross S.A. (1961), Transmission of aggression through imitation of aggressive models, *Journal of abnormal and social psychology*, 63, 575-582.
- Barahal R. M., Waterman J. & Martin H. P. (1981), The social cognitive development of abused children, *Journal of consulting and clinical psychology*, 1981, 49 (4), 508-516.
- Bartholomew K. & Horowitz L. (1991), Attachment styles among young adults : a test of a four-category model, *Journal of personality and social psychology*, 61 (2), 226-244.
- Belsky J. (1993), Etiology of child maltreatment : a developmental-ecological analysis, *Psychological Bulletin*, 114, 3, 413-434.
- Benoit D. & Parker K.C.H. (1994), Stability and transmission of attachment across three generations, *Child development*, 65, 1444-1456.
- Bernstein E. M. & Putnam F. W. (1986), Development, reliability, and validity of a Dissociation Scale, *The journal of nervous and mental disease*, 174 (12), 727-735.
- Black D. A., Heyman R. E. & Smith Slep A. M. (2001 a), Risk factors for child physical abuse, *Aggression and violent behavior*, 6, 121-188.
- Black D. A., Heyman R. E. & Smith Slep A. M. (2001 b), Risk factors for child sexual abuse, *Aggression and violent behavior*, 6, 203-229.
- Black D. A., Smith Slep A. M. & Heyman R. E. (2001), Risk factors for child psychological abuse, *Aggression and violent behavior*, 6, 189-201.
- Block J. H. & Block J. (1980), Cité par Klohnen E.C. (1996), Conceptual analysis and measurement of the construct of Ego-resiliency, *Journal of personality and social psychology*, 70 (5), 1067-1079.
- Block J. & Kremen A. M. (1996), IQ and Ego-Resiliency : conceptual and empirical connections and separateness, *Journal of personality and social psychology*, 70 (2), p. 349-361.
- Blum H. P. (1987), The role of identification in the resolution of trauma : the Anna Freud memorial lecture, *Psychoanalytic quarterly*, LVI, 609-627.
- Boszormenyi-Nagy I. & Spark G. M. (1973), *Invisible loyalties*, New-York, Harper and Row.
- Bower M. E. & Knutson J. F. (1996), Attitudes toward physical discipline as a function of disciplinary history and self-labelling as physically abused, *Child abuse and neglect*, 20 (8), 689-699.
- Bowlby J. (1969), *Attachment and loss, vol. 1 : Attachment*, New York, Basic Books.
- Bowlby J. (1973/1978), *Attachement et perte, vol. 2 : La séparation, angoisse et colère*, Paris, Puf.
- Bowlby J. (1980), *Attachment and loss, vol. 3 : Loss : sadness and depression*, New York, Basic Books.
- Bowlby J. (1992), L'avènement de la psychiatrie développementale a sonné, *Devenir*, 4 (4), 7-32.

Boye-Beaman J.M. (1994), The intergenerational transmission of physical aggression : a social learning model, *Dissertation Abstracts International*, 55 (12-A), 4004.

Bretherton (1985), Attachment theory : retrospect and prospect, *Monographs of the society for research in child development*, 50 (1-2), 3-35.

Bretherton I. (1990), Communication patterns, internal working models, and the intergenerational transmission of attachment relationships, *Infant mental health journal*, 11 (3), 237-252.

Briere J. (1992), Methodological issues in the study of sexual abuse effects, *Journal of consulting and clinical psychology*, 60 (2), 196-203.

Briere J. & Runtz M. (1988), Multivariate correlates of childhood psychological and physical maltreatment among university women, *Child abuse and neglect*, 12 (3), 331-341.

Briggs F. & Hawkins M. F. (1996), A comparison of the childhood experiences of convicted male child molesters and men who were sexually abused in childhood and claimed to be nonoffenders, *Child abuse and neglect*, 20 (3), 221-233.

Bronfenbrenner U. (1974), Developmental research, public policy, and the ecology of childhood, *Child development*, 45, 1-5.

Buchanan A. (1996), *Cycles of maltreatment ; facts, fallacies and interventions*, Chichester, John Wiley and sons.

Bugental D. B., Blue J. & Cruzcosa M. (1989), Perceived control over caregiving outcomes : Implications for child abuse, *Developmental Psychology*, 25, 532-539.

Buntain-Ricklees J. J., Kemper K. J., Bell M. & Babonis T. (1994), Punishments : what predicts adult approval, *Child abuse and neglect*, 18 (11), 945-955.

Burgess R. L. & Youngblade L. M. (1988), Social incompetence and the intergenerational transmission of abusive parental practices, in G. Hotaling, D. Finkelhor, J. T. Kirkpatrick & M. A. Straus (Eds.), *Family abuse and its consequences : new directions in research* (p. 38-60), Newbury Park, Sage publications.

Capaldi D. M. & Clark S. (1998), Prospective family predictors of aggression toward female partners for at-risk young men, *Developmental psychology*, 34 (6), 1175-1188.

Cappell C. & Heiner R. B. (1990), The intergenerational transmission of family aggression, *Journal of family violence*, 5 (2), 135-152.

Carroll J.C. (1977), The intergenerational transmission of family violence : the long term effects of aggressive behavior, *Aggressive behavior*, 3, 289-299.

Chu J. & Dill D. (1990), Dissociative symptoms in relation to childhood physical and sexual abuse, *American journal of psychiatry*, 147, 887-892.

Clausen J. A. (1995), Gender, contexts, and turning points in adults' lives, in P. Moen, G. H. Elder Jr. & K. Lüscher, *Examining lives in context, perspectives on the ecology of human development*, Washington, American Psychological Association.

Claussen A. H. & Crittenden P. (1991), Physical and psychological maltreatment : relations among types of maltreatment, *Child abuse and neglect*, 15, 5-18.

Cohen J. (1988), *Statistical power analysis for the behavioural science*, Hillsdale, NJ, Erlbaum.

Chess S. & Thomas A. (1982), Infant bonding : mystique and reality, *American journal of orthopsychiatry*, 52 (2), 213-222.

Clausen J. A. (1995), Gender, contexts, and turning points in adults' lives, in P. Moen, G. H. Elder Jr. & K. Lüscher, *Examining lives in context, perspectives on the ecology of human development*, Washington, American Psychological Association.

Cole P. M. & Woolger C. (1989), Incest survivors : the relation of their perceptions of their parents and their own parenting attitudes, *Child abuse and neglect*, 13, 409-416.

Coleman P. K. & Karraker K. H. (1997), Self-efficacy and parenting quality : Findings and future applications, *Developmental Review*, 18, 47-85.

Corapci F. & Wachs T. D. (2002), Does parental mood or efficacy mediate the influence of environmental chaos upon parenting behavior ?, *Merril-Palmer Quaterly*, 48 (2), 182-201.

Corbillon (M.), Assailly J.-P., Duyme M. (1988), L'aide sociale à l'enfance : descendance et devenir adulte des sujets placés, *Population*, 2, p. 473-479.

Crandell L. E., Fitzgerald H. E. & Whipple E. E. (1997), Dyadic synchrony in parent-child interactions : a link with maternal representations of attachment relationships, *Infant mental health journal*, 18 (3), 247-264.

Cutrona, C. E. & Troutman B. R. (1986), Social support, infant temperament and parenting self-efficacy : A mediational model of postpartum depression, *Child Development*, 57, 1507-1518.

Cyrułnik B. (1999), *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.

Cyrułnik B. (2001), *Les vilains petits canards*, Paris, Odile Jacob.

Dallape Fabio, *Enfants de la rue, enfants perdus ?, une expérience à Nairobi*, Dakar, Enda, 1990.

de Paul J., Milner J. S. & Mugica P. (1995), Childhood maltreatment, childhood social support, and child abuse potential in a basque sample, *Child abuse and neglect*, 19 (8), 907-920.

*Development and psychopathology* (1991), Dossier sur la définition de la maltraitance psychologique, “, p. 3-124.

Diener E., Emmons R. A., Larsen R. J. & Griffin S. (1985), The Satisfaction with life scale, *Journal of personality assessment*, 49 (1), p. 71-75.

Dilalla L. F. & Gottesman I. (1991), Biological and genetic contributors to violence : Widom's untold tale, *Psychological Bulletin*, 109 (1), 125-129.

DiTomasso M. J. & Routh D. K. (1993), Recall of abuse in childhood and three measures of dissociation, *Child abuse and neglect*, 477-485.

Donovan W. L., Leavitt L. A. & Walsh R. O. (1990). Maternal self-efficacy : Illusory control and its effect on susceptibility to learned helplessness, *Child Development*, 61, 1638-1647.

Donovan W. L. & Leavitt L. A. (1989), Maternal self-efficacy and infant attachment : Integrating physiology, perceptions, and behavior, *Child Development*, 60, 460-472.

Duchet C., Jehel L. & Guelfi J.-D. (1996), A propos de deux victimes de l'attentat parisien du RER Port-Royal du 3 décembre 1996 : vulnérabilité psychotraumatique et résistance aux troubles, *Annales médico-psychologiques*, 158 (7), 539-548.

Dufour M. H., Nadeau L. & Bertrand K. (2000), Les facteurs de résilience chez les victimes d'abus sexuel : état de la question, *Child abuse and neglect*, 24 (6), 781-797.

Dumaret A.-C. & Coppel-Batsch M. (1996), Evolution à l'âge adulte d'enfants placés en familles d'accueil, *Psychiatrie de l'enfant*, 39 (2), 613-671.

Dumaret A.-C., Coppel-Batsch M. & Couraud S. (1997), Adult outcomes of children reared for long-term periods in foster families, *Child abuse and neglect*, 21 (10), 911-927.

Dumas D. (1985), *L'ange et le fantôme, introduction à la clinique de l'impensé généalogique*, Paris, Editions de Minuit.

Durning P. & Fortin A., (1996), La maltraitance psychologique : quatrième modalité ou dimension essentielle de tout mauvais traitement ?, lecture critique de la littérature étrangère, in M. Gabel, S. Lebovici et P. Mazet, *Maltraitance psychologique*, Paris, Fleurus.

Edwards S. (1996), *Des hommes qui aiment*, Paris, Bayard Editions.

Egeland B. (1988), Breaking the cycle of abuse ; implications for prediction and intervention. In K. D. Browne, C. Davies & P. Stratton (Eds.), *Early prediction and prevention of child abuse* (p. 87-102), Chichester, Wiley.

Egeland B. (1993), A history of abuse is a major risk factor for abusing the next generations, in R.J. Gelles & D. R. Loseke (Eds.), *Current controversies on family violence* (p 197--208), Newbury Park, CA, Sage Publications.

Egeland B., Carlson E. et Sroufe A. (1993), Resilience as process, *Development and psychopathology*, 5, 517-528.

Egeland B., Erickson M. F. (1990), Rising above the past : strategies for helping new mothers break the cycle of abuse and neglect, *Zero to three*, 11 (2), 29-35.

Egeland B., Jacobvitz D. & Sroufe A. (1988), Breaking the cycle of abuse, *Child development*, 59, p. 1080-1088.

Egeland B., Sroufe A. & Erickson M. (1983), The developmental consequence of different patterns of maltreatment, *Child abuse and neglect*, 7, 459-469.

Egeland B. & Susman-Stillman A. (1996), Dissociation as a mediator of child abuse across generations, *Child abuse and neglect*, 20 (11), 1123-1132.

Elder G. H. Jr (1986), Military times and turning points in men's lives, *Developmental psychology*, 22, 233.

Enjolet C. (1999), *En danger de silence*, Paris, Robert Laffont.

Enright R.D., Mullet E. et Fitzgibbons R.P. (2001), Le pardon comme mode de régulation émotionnelle, *Journal de thérapie comportementale et cognitive*, 11 (4), 123-135.

Ertem I. O., Leventhal J. M. & Dobbs S. (2000), Intergenerational continuity of child physical abuse : how good is the evidence ?, *Lancet*, 356, 814-819.

Faller K. C. (1989), Why sexual abuse ? an exploration of the intergenerational hypothesis, *Child abuse and neglect*, 13, p. 543-548.

Falshaw L., Browne K. D. & Hollin C. R. (1996), Victim to offender : a review, *Aggression and violent behavior*, 1 (4), 389-404.

Farrington D. P. (1991), Longitudinal research strategies : advantages, problems, and prospects, *Journal of the academy of child and adolescent psychiatry*, 30 (3), 369-374.

Feiring C., Lewis M. & Starr M.D. (1984), Indirect effects and infants' reactions to strangers, *Developmental psychology*, 20, 485-491.

Felsman J. Kirk et Vaillant George E. (1987), Resilient children as adults : a 40 year study. In Anthony E. James & Cohler Bertram J. (ed.), *The invulnerable child*, Guilford Press, New York, 289-314.

Field T. (1987), Interaction and attachment in normal and atypical infants, *Journal of consulting and clinical psychology*, 55 (6), 853-859.

Fischer G.N. (1994), *Le ressort invisible, vivre l'extrême*, Paris, Seuil.

Fonagy P., Steele M., Moran G. Steele H. & Higgitt A. (1993), Measuring the ghost in the nursery : an empirical study of the relation between parents's mental representations of childhood experiences and their infants security of attachment, *Journal of the American psychoanalytical association*, 41 (4), 957-989.

Fonagy P., Steele H. & Steele M. (1991 a), Maternal representations of attachment during pregnancy predict the organization of infant-mother attachment a one year of age, *Child development*, 62, p. 891-905.

Fonagy P. Steele M., Steele H., Higgitt A. & Target M. (1994), The Emanuel Miller Memorial Lecture 1992 : the theory and practice of resilience, *Journal of child psychology and psychiatry*, 35 (2), 231-257.

Fonagy P., Steele M., Steele H., Moran G. S. & Higgitt A. C. (1991 b), The capacity for understanding mental states : the reflective self in parent and child and its significance for security of attachment, *Infant mental health journal*, 12 (3), 201-218.

Fonagy P., Steele M., Steele H., Target M. & Schachter A. (1996), *Reflective self-functioning manual for application to adult attachment interviews*, unpublished document.

Fortin L. & Bigras M. (2000), La résilience des enfants : facteurs de risque, de protection et modèles théoriques, *Pratiques psychologiques*, (1), 49-63.

Forward S. (1999), *Parents toxiques, comment échapper à leur emprise*, Paris, Stock.

Fraiberg S., Adelson E. & Shapiro V. (1975/1983), Fantômes dans la chambre d'enfants, une approche psychanalytique des problèmes qui entravent la relation mère-nourrisson, *Psychiatrie de l'enfant*, 26 (1), 57-98.

Freud A. (1946/1996), *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris, Puf.

Freud S. (1912/1980), *Totem et tabou*, Paris, Payot.

Freud S. (1920/1977), *Essais de psychanalyse, 1<sup>e</sup> partie : Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot.

Fry D.P. (1993), The intergenerational transmission of disciplinary practices and approaches to conflict, *Human organization*, 52 (2), 176-185.

Gabel M., Jésus F. & Manciaux M. (dir.) (2000), *Bienveillances, mieux traiter familles et professionnels*, Paris, Fleurus.

Gagné M.-H. & Bouchard C. (2001), Les représentations sociales de la violence psychologique faite aux enfants en milieu familial, *Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 49, 61-77.

Gara M. A., Allen L. A., Herzog E. P. & Woolfolk R. L. (2000), The abused child as parent : the structure and content of physically abused mothers' perceptions of their babies, *Child abuse and neglect*, 24 (5), 627-639.

Gara M.A., Rosenberg S. & Herzog, E.P. (1996), The abused child as parent, *Child abuse and neglect*, 20 (9), 797-807.

Gelles R. (1985), Family violence, *Annual review of sociology*, 11.

Gil D.G. (1969), Physical abuse of children, findings and implications of a nationwide survey, *Pediatrics*, 44 (5), 857-864.

Gilligan C. (1982/1986), *Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1986 ; traduction française par A. Kwiatek,.

Goodwin J., McCarthy T. & DiVasto P. (1981), Prior incest of abused children, *Child abuse and neglect*, 5, 87-95.

Green A. H. (1985), Generational transmission of violence in child abuse, *International journal of family psychiatry*, 6 (4), 389-403.

Green A. H. (1998), Factors contributing to the generational transmission of child maltreatment, *Journal of the American academy of child and adolescent psychiatry*, 37 (12), 1334-1336.

Grice H.P. (1979), Logique et conversation. In R. Barthes & al. (éds.), *La conversation*, Paris, Seuil (57-72).

Gross A. B. & Keller H. R. (1992), Long-term consequences of childhood physical and psychological maltreatment, *Aggressive behavior*, 18, 171-185.

Gross D., Fogg L. & Tucker S. (1995), The efficacy of parent training programs for promoting positive parent-toddler relationships, *Research in nursing and health*, 18, 489-499.

Guedeny (1998), *Les déterminants précoces de la résilience*, in B. Cyrulnik (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup* (13-26), Hommes et perspectives.

Guénard T. (1999), *Plus fort que la haine, une enfance meurtrie : de l'horreur au pardon*, Paris, Presses de la Renaissance.

Guillet L., Hermand D. & Mullet E. (2002), Cognitive processes involved in the appraisal of stress, *Stress and health*, 18, 91-102.

Haapasalo J. & Aaltonen T. (1999), Mother's abusive childhood predicts child abuse, *Child abuse review*, 8 (4) 231-250.

Haapasalo J. & Pokela E. (1999), Child-rearing and child abuse antecedents of criminality, *Aggression and violent behavior*, 4 (1), 107-127.

Halfon O., Pierrehumbert B., Chouchena O. & Bader M. (1997), A propos de la transmission intergénérationnelle : paradigme psychanalytique et paradigme de l'attachement forment-ils un alliage impur ?, *Psychiatrie de l'enfant*, XL, 2, , 625-648.

Hamilton C. E. (2000), Continuity and discontinuity of attachment from infancy through adolescence, *Child development*, 71 (3), 690-694.

Hart E. L., Lahey B. B., Loeber R. & Hanson K. S. (1994), Criterion validity of informants in the diagnosis of disruptive behaviour disorders in children: a preliminary study, *Journal of consulting and clinical psychology*, 62 (2), 410-414.

Hart S. N. & Brassard M. R. (1987), A major threat to children's mental health : psychological maltreatment, *American psychologist*, 42 (2), 160-165.

Haugaard J. (2000), The challenge of defining child sexual abuse, *American psychologist*, 55 (9), 1036-1039.

Hazan C. & Shaver P. (1987), Romantic love conceptualised as an attachment process, *Journal of personality and social psychology*, 52 (3), 511-524.

Hazan C. & Shaver P. R. (1994), Attachment as an organizational framework for research on close relationships, *Psychological inquiry*, 5 (1), 1-22.

Heller S. S., Larrieu J. A., D'Imperio R. & Boris N. W. (1999), Research on resilience to child maltreatment : empirical considerations, *Child abuse and neglect*, 23 (4), 321-338.

Henry B., Moffit T. E., Caspi A., Langley J. & Silva P. A. (1994), On the "remembrance of things past" : a longitudinal evaluation of the retrospective method, *Psychological assessment*, 6 (2), 92-101.

Egeland B., Jacobvitz D. et Sroufe A. (1988), Herrenkohl E. C., Herrenkohl R.C. & Toedter L.J. (1983), Herrenkohl E. C., Herrenkohl R. C. & Egolf B. (1994), Resilient early school-age children from maltreating homes : Outcomes in late adolescence, *American journal of orthopsychiatry*, 64 (2), 301-309.

Herrenkohl E. C., Herrenkohl R.C. & Toedter L.J. (1983), Perspectives on the intergenerational transmission of abuse. In D. Finkelhor, R.J. Gelles, G.T. Hotaling & M.A. Straus (Eds.), *The dark side of families : current family violence research*, Beverly Hill, CA, Sage Publications, 305-316.

Herzberger S. D. (1990), The cyclical pattern of child abuse, a study of research methodology, *American behavioral scientist*, 33 (5), 529-545.

Herzberger S. D., Potts D. A. & Dillon M. (1981), Abusive and nonabusive parental treatment from the child's perspective, *Journal of consulting and clinical psychology*, 1981, 49 (1), 81-90.

Herzberger S. D. & Tennen H. (1985), The effect of self-relevance on judgments of moderate and severe disciplinary encounters, *Journal of marriage and the family*, 47, 311-318.

Herzog E. P., Gara M. A. & Rosenberg S. (1992), The abused child as parent : perception of self and other, *Infant mental health journal*, 13 (1), 83-98.

Himelein M. J. & McElrath J. A. V. (1996), Resilient child sexual abuse survivors : cognitive coping and illusion, *Child abuse and neglect*, 20 (8) 747-758.

Hodges J. & Tizard B. (1989 b), Social and family relationships of ex-institutional adolescents, *Journal of child psychology and psychiatry*, 30 (1), 77-97.

Howard D. E. (1996), Searching for resilience among African-American youth exposed to community violence: theoretical issues, *Journal of adolescent health*, 18, 254-262.

Humbeek B. (2002), Communication personnelle.

Humbeek B. & Pourtois J.-P. (1995), Théories et facteurs de présage de la maltraitance, in J.-P. Pourtois (dir.), *Blessure d'enfant ; la maltraitance : théorie, pratique et intervention*, Bruxelles, DeBoeck Université, 41-105.

Hunter R. S. & Kilstrom N. (1979), Breaking the cycle in abusive families, *American journal of psychiatry*, 136 (10), p. 1320-1322.

Hunter P., Kilstrom N., Kraybill E. N. & Loda F. (1978), Antecedents of child abuse and neglect in premature infants : a prospective study in a newborn intensive care unit, *Pediatrics*, 61, p. 629-635.

Ionescu S., Jacquet M.-M. & Lhote C. (1997), *Les mécanismes de défense, théorie et clinique*, Paris, Nathan.

Jaffe P., Wolfe D., Wilson S. & Zak L. (1986), Similarities in behavioral and social maladjustment among child victims and witnesses to family violence, *American journal of orthopsychiatry*, 56 (1), 142-145.

Janoff-Bulman R. (1989), Assumptive worlds and the stress of traumatic events : applications of the schema construct, *Social cognition*, 7 (2), 113-136.

Johnson B. K. & Kenkel M. B. (1991), Stress, coping, and adjustment in female adolescent incest victims, *Child abuse and neglect*, 15, 293-305.

Jonson-Reid M. (1998), Youth violence and exposure to violence in childhood : an ecological review, *Aggression and violent behavior*, 3 (2), 159-179.

Jordan T. E. (1994), The arrow of time : longitudinal study and its applications, *Genetic, social, and general psychology monographs*, 471-531.

Kadima Kadiangandu J., Mullet E. & Vinsonneau G. (2001), Forgiveness, a Congo-France comparison, *Journal of cross-cultural psychology*, 32 (4), 504-511.

Kaplan H. B. (1999), Toward an understanding of resilience : a critical review of definitions and models, in M. D. Glantz & J. L. Johnson, *Resilience and development, positive life adaptations* (p. 17-83), New-York, Kluwer Academic/Plenum Publishers.

Kaufman J., Cook A., Arny L., Jones B. & Pittinsky T. (1994), Problems defining resiliency : illustrations from the study of maltreated children, *Development and psychopathology*, 6, 215-229.

Kaufman J. & Zigler E. (1987), Do abused children become abusive parents ?, *American journal of orthopsychiatry*, 57, 2, 186-192.

Kaufman J. & Zigler E. (1989), The intergenerational transmission of child abuse, in D. Cicchetti & V. Carlson, *Child maltreatment, Theory and research on the causes and consequences of child abuse and neglect*, Cambridge, Cambridge university press, 129-150.

Kempe C. H. & al. (1962), The battered-child syndrome, *Journal of the american medical association*, 181, p. 17-24.

Kohlberg L. (1981), *Essays on moral development, vol. 1, The philosophy of moral development*, Harper and Row, San Francisco.

Kohlberg L. (1984), *Essays on moral development, vol. 2, The psychology of moral development*, Harper and Row, San Francisco.

Kolbo J., Blakely E. H. & Engleman D. (1996), Children who witness violence : a review of empirical litterature, *Journal of interpersonal violence*, 11 (2), 281-293.

Korbin J. E. (1986), Childhood histories of women imprisoned for fatal child maltreatment, *Child abuse and neglect*, 10, p. 331-338.

Kotre J. & Kotre K. B. (1998), Intergenerational buffers : “ The damage stops here ”, in McAdams D. P. & de St Aubin (Ed.), *Generativity and adult development : how and why we care for the next generation* (p. 367-389) Washington, American Psychological Association,

Kreklewetz C. M. & Piotrowski C. C. (1998), Incest survivor mothers : protecting the next generation, *Child abuse and neglect*, 22 (12), 1305-1312.

Lackey C. & Williams K. R. (1995), Social bonding and the cessation of partner violence across generations, *Journal of marriage and the family*, 57, 295-305.

Lamb M.E. (1987), Predictive implications of individual differences in attachment, *Journal of consulting and clinical psychology*, 55 (6), 817-824.

Lamb M.E., Thompson R.A., Gardner W.P., Charnov E.L. & Estes D. (1984), Security of infantile attachment as assessed in the “strange situation” : its study and biological interpretation, *The behavioural and brain sciences*, 7,127-147.

Laplanche J. & Pontalis J.-B. (1990), *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, Puf.

Laub J. H., Nagin D. S. & Sampson, R. J. (1998), Trajectories of change in criminal offending : good marriages and the desistance process, *American sociological review*, 63, 225-238.

Laub J. H. & Sampson R. J. (1993), Turning points in the life course : why change matters to the study of crime, *Criminology*, 31 (3), 301-325.

Lazarus R. S. (1999), Hope : an emotion and a vital coping resource against despair, *Social research*, 66 (2), 653-678.

Lazarus R. S. & Folkman S. (1984), *Stress, appraisal and coping*, New York, Springer Publishing.

Lecomte J. (2002 a), Qu’est-ce que la résilience ?, question faussement simple, réponse nécessairement complexe, *Pratiques psychologiques*, 1, p. 7-14.

Lecomte J. (2002 b), *Enfant placé = futur parent « plaçant » ? Les méfaits de l’inversion des probabilités*, in D. Fablet (dir.), *Les interventions socio-éducatives*, Paris, L’Harmattan.

- Lecomte J. & Manciaux M. (2001), Maltraitance et résilience, *Cahiers Médico-sociaux*, 89-94.
- Leifer M. & Smith S. (1990), Towards breaking the cycle of intergenerational abuse, *American journal of psychotherapy*, XLIV (1), 116-128.
- Lewis M., Feiring C. & Rosenthal S. (2000), Attachment over time, *Child development*, 71 (3), 707-720.
- Lösel F. & Bliesener T. (1994), Some high-risk adolescents do not develop conduct problems : a study of protective factors, *International journal of behavioral development*, 17, 4, 753-777.
- Luthar S. (1991), Vulnerability and resilience : a study of high-risk adolescents, *Child development*, 1991, 62, 600-616.
- Luthar S. (1993), Annotation : Methodological and conceptual issues in research on childhood resilience, *Journal of child psychology and psychiatry*, 34 (4), 441-453.
- Luthar S., Cicchetti D. & Becker B. (2000), The construct of resilience : a critical evaluation and guidelines for future work, *Child development*, 71 (3), 543-562.
- Lynch M. A. & Browne K. D. (1997), The growing awareness of emotional maltreatment, *Child abuse review*, 6, 313-314.
- MacEwen K.E. (1994), Refining the intergenerational transmission hypothesis, *Journal of interpersonal violence*, 9 (3), 350-365.
- Main M. (1998), De l'attachement à la psychopathologie, *Enfance*, 3, 13-27.
- Main M. & Cassidy J., (1988), Categories of response to reunion with the parent at age 6 : A predictable from infant attachment classifications and stable over a 1-month period, *Developmental psychology*, 1988, 24, 415-426.
- Main M. & Goldwyn R. (1984), Predicting rejection of her infant from mother's representation of her own experience implications for the abused-abusing intergenerational cycle, *Child abuse and neglect*, 8 (2), 203-217.
- Main M., Kaplan N. & Cassidy J., (1985), Security in infancy, childhood, and adulthood : a move to the level of representation, *Monographs of the society for research in child development*, 50 (1-2), 66-104.
- Manciaux M, Vanistendael S., Lecomte J. & Cyrulnik B. (2001), La résilience : état des lieux, *Cahiers Médico-sociaux*, 13-20
- Markus H. & Nurius P. (1986), Possible selves, *American psychologist*, 41, 954-969.
- Mash, E. J. & Johnston C. (1983), Parental perceptions of child behavior problems, parenting self-esteem, and mothers' reported stress in younger and older hyperactive and normal children, *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 51, 86-99.
- Masten A. (1999 a), Commentary : the promise and perils of resilience research as a guide to preventive interventions, in M. D. Glantz & J. L. Johnson, *Resilience and development, positive life adaptations* (p. 251-257), New-York, Kluwer Academic/Plenum Publishers.
- Masten A. (1999 b), Resilience comes of age : reflections on the past and outlook for the next generation of research, in M. D. Glantz & J. L. Johnson (1999), *Resilience and development, positive life adaptations* (p. 281-296), New-York, Kluwer Academic/Plenum Publishers.
- Masten A. (2001), Ordinary magic ; resilience processes in development, *American psychologist*, 56 (3), 227-238.
- Masten A, Best K. M. & Garmezy N. (1990), Resilience and development: contributions from the study of children who overcome adversity, *Development and psychopathology*, 2, 425-444
- McCord J. (1988), Parental behavior in the cycle of aggression, *Psychiatry*, 51 (1), 14-23.

- Menaker E. (1978), The effects of counteridentification, *Psychoanalytic review*, 65 (3), 381-389.
- Mignot C., Straus P., Drouet M., Girodet D., Goussault B., Rouyer M. (1991), *Etude du devenir à long terme d'une cohorte d'enfants maltraités dans leur première enfance*, Paris, Ministère de la Justice / AFIREM.
- Miljkovitch R. (2001), *L'attachement au cours de la vie*, Paris, Puf.
- Miller A. (1984), *C'est pour ton bien ; racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Paris, Aubier.
- Millot L. (1995), Trente ans pour se résoudre à en parler, *Libération*, 20 juin.
- Miltenburg R. & Singer E. (2000), A concept becomes a passion ; major commitments and the affective development of the survivors of child abuse, *Theory and psychology*, 10 (4), 503-526.
- Moran P. B. & Eckenrode J. (1992), Protective personality characteristics among adolescent victims of maltreatment, *Child abuse and neglect*, 16, 743-754.
- Morton N. & Browne K. D. (1998), Theory and observation of attachment and its relation to child maltreatment : a review, *Child abuse and neglect*, 22 (11), 1093-1104.
- Moutin P. & Schweitzer M. (1994), *Les crimes contre l'humanité ; du silence à la parole*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble / Fondation pour la mémoire de la déportation.
- Mrazek P. J. and Mrazek D. A., Resilience in child maltreatment victims : a conceptual exploration, *Child abuse and neglect*, 1987, vol. 11, 257-366.
- Muller R. T., Hunter J. E. & Stollak G. (1995), The intergenerational transmission of corporal punishment : a comparison of social learning and temperament models, *Child abuse and neglect*, 19 (11), 1323-1335.
- Nachin (1993), *Les fantômes de l'âme, à propos des héritages psychiques*, Paris, L'Harmattan.
- Narang D. S. & Contreras J. M. (2000), Dissociation as a mediator between child abuse history and adult abuse potential, *Child abuse and neglect*, 24 (5), 653-665.
- Neighbors B., Forehand R. & McVicar D. (1993), Resilient adolescents and interparental conflict, *American journal of orthopsychiatry*, 63 (3), 462-471
- Ney P. G. (1987), Does verbal abuse leave deeper scars : a study of children and parents, *Canadian journal of psychiatry*, 32 (5), 371-378.
- Ney P. G. (1989), Child mistreatment : possible reasons for its transgenerational transmission, *Canadian journal of psychiatry*, 34, 594-601.
- Ney P. G., Moore C., McPhee J. & Trought P. (1986), Child abuse : a study of the child's perspective, *Child abuse and neglect*, 10, 511-518.
- Oliver J. E. (1985), Successive generations of child maltreatment : social and medical disorders in the parents, *British journal of psychiatry*, 147, 484-490.
- Oliver J. E. (1993), Intergenerational transmission of child abuse : rates, research, and clinical implications, *American journal of psychiatry*, 150 (9), 1315-1324.
- Palmore E. (1978), When can age, period, and cohort be separated ?, *Social Forces*, 57 (1), 282-295.
- Papazian B. (1994), Bref essai d'analyse des mécanismes inconscients qui interviennent dans la répétition transgénérationnelle d'abus physiques ou sexuels, *Psychiatrie de l'enfant*, 37 (2), 353-360.
- Paris J. (1998), Does childhood trauma cause personality disorders in adults ?, *Canadian journal of psychiatry*, 43, 148-153.

- Pickles A. & Rutter M. (1991), Statistical and conceptual models of “turning points” in developmental processes. In D. Magnusson, L. R. Bergman, G. Rudinger & B. Törestad (Eds.), *Problems and methods in longitudinal research : stability and change* (p. 133-165), Cambridge, Cambridge University Press.
- Pierrehumbert B. (1992), La Situation Etrange, *Devenir*, 4 (4), 69-94.
- Pierrehumbert B. (1998), Le colloque imaginaire : une génération plus tard, *Enfance*, 3, 3-12.
- Pierrehumbert B. & Miljkovitch R. (1998), La “présomption de continuité” des modèles d’attachement : incitation ou entrave à la création scientifique ?, in G. M. Tarabulsky, S. Larose, D.R. Pederson & G. Moran (Eds.), Attachment and development, Montréal, Les Presses de l’Université du Québec.
- Popper K. (1959/1973), *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, traduction par N. Thyssen-Rutten et P. Devaux.
- Popper K. (1963/1985), *Conjectures et réfutations, la croissance du savoir scientifique*, Paris, Payot, traduction par M.-I. et M. B. de Launay.
- Popper K. (1974/1981), *La quête inachevée*, Paris, Calmann\_Lévy, traduction par R. Bouveresse.
- Pourtois J.P. & Desmet H. (1995), Parents, agents de développement, in J.-P. Pourtois (dir.), *Blessure d’enfant ; la maltraitance : théorie, pratique et intervention*, Bruxelles, De Boeck Université.
- Pourtois J.P. & Desmet H. (1997), *L’éducation post-moderne*, Paris, Puf.
- Pourtois J.P., Desmet H. & Nimal P. (2000), Vers une définition des conditions de bienveillance, in M. Gabel, F. Jésus et M. Manciaux (dir.), *Bienveillances, mieux traiter familles et professionnels*, Paris, Fleurus.
- Putnam F. W. (1993), Dissociative disorders in children : behavioral profiles and problems, *Child abuse and neglect*, 17, 39-45.
- Richardson G.E. (2002), The metatheory of resilience and resiliency, *Journal of clinical psychology*, 58 (3), 307-321.
- Ricks M.H. (1985), The social transmission of parental behavior : attachment across generations, *Monographs of the society for research in child development*, 50 (1-2), 211-227.
- Rocklin R. & Lavett D. K. (1987), Those who broke the cycle : therapy with nonabusive adults who were physically abused as children, *Psychotherapy*, 24 (4), 769-
- Rohner R. P., Kean K. J. & Cournoyer D. E. (1991), Effects of corporal punishment, perceived caretaker warmth, and cultural beliefs on the psychological adjustment of children in St. Kitts West Indies, *Journal of marriage and the family*, 53, 681-693.
- Roth S. & Cohen L. J. (1986), Approach, avoidance, and coping with stress, *American psychologist*, 41, 7, 813-819.
- Rutter M. (1987 a), Psychosocial resilience and protective mechanisms, *American journal of orthopsychiatry*, 57 (3), 316-331.
- Rutter M. (1987 b), Continuities and discontinuities from infancy, in J. D. Osofsky (dir.), *Handbook of infant development*, J. Wiley & Sons, 1256-1296.
- Rutter M. (1989 a), Intergenerational continuities and discontinuities in serious parenting difficulties, in D. Cicchetti & V. Carlson, *Child maltreatment, Theory and research on the causes and consequences of child abuse and neglect*, Cambridge, Cambridge university press, p. 317-348.
- Rutter M. (1989 b), Pathways from childhood to adult life, *Journal of child psychology and psychiatry*, 30 (1), 23-51.

- Rutter M. (1993), Resilience : some conceptual considerations, *Journal of adolescent health*, 14, 626-631.
- Rutter M. (1996), Transitions and turning points in developmental psychopathology : as applied to the age span between childhood and mid-adulthood, *International journal of behavioral development*, 19, 3, 603-626.
- Rutter M. (1998 a), Some research considerations on intergenerational continuities and discontinuities : comment on the special section, *Developmental psychology*, 34 (6), 1269-1273.
- Rutter M. (1998 b), L'enfant et la résilience, entretien avec Karen Sadlier, *Le journal des psychologues*, 162, 46-49.
- Rutter M. & Quinton D. (1984), Long-term follow-up of women institutionalized in childhood : factors promoting good functioning in adult life, *British journal of developmental psychology*, 2, 191-204.
- Rutter M., Quinton D. & Liddle C. (1983), Parenting in two generations : looking backwards and looking forwards. In N. Madge (Ed.), *Families at risk* n° 8, (p. 60-98), New-York, Heinemann Educational Books.
- Schaefer C. (1997), Defining verbal abuse of children : a survey, *Psychological reports*, 80, 626.
- Schumacher J. A., Slep A. M. & Heyman R. E. (2001), Risks factors for child neglect, *Aggression and violent behavior*, 6, 231-254.
- Seghorn T. K., Prentky R. A. & Boucher R. J. (1987), Childhood sexual abuse in the lives of sexually aggressive offenders, *Journal of the American Academy of child and adolescent psychiatry*, 26 (2), p. 262-267.
- Seidman E., Allen L., Aber J. L., Mitchell C. & Feinman J. (1994), The impact of school transitions on the self-system and perceived social context of poor urban youth, *Journal of adolescent health*, 65, 507-522.
- Shabad P. (1993), Repetition and incomplete mourning : the intergenerational transmission of traumatic themes, *Psychoanalytic psychology*, 10 (1), 61-75.
- Silver L. B., Dublin C. C. & Lourie R. S. (1969), Does violence breed violence ? Contributions from a study of the child abuse syndrome, *American journal of psychiatry*, 126 (3), p. 404-407.
- Simons R. L., Wu C.-I., Johnson C. et Conger R. D. (1995), A test of various perspectives on the intergenerational transmission of domestic violence, *Criminology*, 33 (1), 141-171.
- Simons R. L., Whitbeck L. B., Conger R. D. & Wu C.-I., (1991), Intergenerational transmission of harsh parenting, *Developmental psychology*, 27 (1), 159-171.
- Smetana J. G. & Kelly M. (1989), Social cognition in maltreated children, in D. Cicchetti & V. Carlson, *Child maltreatment, Theory and research on the causes and consequences of child abuse and neglect*, Cambridge, Cambridge university press, 620-646.
- Smith S. R. (1996), A qualitative investigation of how men come to define themselves as fathers, *Dissertation Abstracts International*, 57 (9-A), 4150.
- Smith S. M. & Hanson R. (1975), Interpersonal relationships and child-rearing practices in 214 parents of battered children, *British journal of psychiatry*, 127,p. 513-525.
- Somer E. & Braunstein A. (1999), Are children exposed to interparental violence being psychologically maltreated ?, *Aggression and violent behavior*, 4 (4), 449-456.
- Spaccarelli & Kim (1995), Resilience criteria and factors associated with resilience in sexually abused girls, *Child abuse and neglect*, 19 (9), 1171-1182.
- Steele B. F. & Pollock C. B. (1963), A psychiatric study of parents who abuse infants and small children, in R. E. Helfer & C. H. Kempe (Eds.), *The battered child*, Chicago, University of Chicago Press, p. 103-147.

- Stith S. M., Rosen K. H., Middleton K. A., Busch A. L., Lundeberg K. & Carlton R. P. (2000), The intergenerational transmission of spouse abuse : a meta-analysis, *Journal of marriage and the family*, 62, 640-654.
- Strauss M. A. (1979), Family patterns and child abuse in a nationally representative sample, *Child abuse and neglect*, 3, p. 213-225.
- Tichey de C. (2001), La résilience au regard de la psychanalyse, *Cahiers médico-sociaux*, p. 145-157.
- Tichey de C., Diwo R. & Dollander M. (2000), La mentalisation : approche théorique et clinique projective à travers le test de Rorschach, *Bulletin de psychologie*.
- Tisseron S. (1996), *Secrets de famille, mode d'emploi*, Paris, Ramsay.
- Tisseron S., Torök M., Rand N., Nachin C., Hachet P. & Rouchy J.-C. (1995), *Le psychisme à l'épreuve des générations, clinique du fantôme*, Paris, Dunod.
- Tomkiewicz S. (1999), *L'Adolescence volée*, Paris, Calmann-Lévy.
- Tostain M. (1999), *Psychologie, morale et culture, l'évolution de la morale de l'enfance à l'âge adulte*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Tousignant M. (1998), Ecologie sociale de la résilience, in B. Cyrulnik (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Revigny sur Ormain, Hommes et perspectives, p. 61-72.
- Trickett P. K. & Susman E. J. (1989), Perceived similarities and disagreements about childrearing practices in abusive and nonabusive families : intergenerational and concurrent family processes, in D. Cicchetti & V. Carlson, *Child maltreatment, Theory and research on the causes and consequences of child abuse and neglect*, Cambridge, Cambridge university press, 280-301.
- Vaillant G. (1997), *The wisdom of the ego*, Cambridge/London, Harvard University Press.
- Vaillant G. (2000), Adaptive mental mechanisms, their role in a positive psychology, *American psychologist*, 55, (1), 89-98.
- Valentine L. & Feinauer L. (1993), Resilience factors associated with female survivors of childhood sexual abuse, *The American Journal of Family Therapy*, 21 (3), 216-224.
- van Ijzendoorn M. H. (1992), Intergenerational transmission of parenting : a review of studies in nonclinical populations, *Developmental review*, 12, 76-99.
- van Ijzendoorn M. H. (1995), Adult attachment representations, parental responsiveness, and infant attachment : a meta-analysis on the predictive validity of the adult attachment interview, *Psychological Bulletin*, 117 (3), 387-403.
- Van Ijzendoorn M.H. & Kroonenberg P.M. (1988), Cross-cultural patterns of attachment : a meta-analysis of the strange situation, *Child development*, 59, 147-156.
- Vanistendael S. & Lecomte J. (2000), *Le bonheur est toujours possible ; construire la résilience*, Paris, Bayard.
- Varia R., Abidin R. R. & Dass P. (1996), Perceptions of abuse : effects on adult psychological and social adjustment, *Child abuse and neglect*, 20 (6), 511-526.
- Varia R. & Abidin R. R. (1999), The minimizing style : perceptions of psychological abuse and quality of past and current relationships, *Child abuse and neglect*, 23 (11), 1041-1055.
- Vaughn B., Egeland B., Sroufe L.A. & Waters E. (1979), Individual differences in infant-mother attachment at twelve and eighteen months : stability and change in families under stress, *Child development*, 50, 971-975.

- Vissing Y. M., Straus M. A., Gelles R. J. & Harrop J. W. (1991), Verbal aggression by parents and psychosocial problems of children, *Child abuse and neglect*, 15, 223-238.
- Warr M. (1998), Life-course transitions and desistance from crime, *Criminology*, 1998, 36, 2, 183-216.
- Waters E. (1978), The reliability and stability of individual differences in infant-mother attachment, *Child development*, 49, 483-494.
- Waters E., Posada G., Crowell J. A. & Lay K. L. (1994), The development of attachment : from control system to working models, *Psychiatry*, 57, 32-42.
- Waters E., Merrick S., Treboux D., Crowell J. & Albersheim L. (2000), Attachment security in infancy and early adulthood : a twenty-year longitudinal study, *Child development*, 71 (3), 684-689.
- Waters E., Posada G., Crowell J.A. & Lay K.L. (1994), The development of attachment : from control system to working models, *Psychiatry*, 57, 32-42.
- Waters E., Weinfield N.S. & Hamilton C.E. (2000), The stability of attachment security from infancy to adolescence and early adulthood : general discussion, *Child development*, 71 (3), 703-706.
- Webster-Stratton C. (1982), Teaching mothers through videotape modeling to change their children's behavior, *Journal of Pediatric Psychology*, 7, 279-294.
- Webster-Stratton C. (1990), Long-term follow-up of families with young conduct problem children : From preschool to grade school, *Journal of Clinical Child Psychology*, 19, 144-149.
- Weinfield N.S., Sroufe A. & Egeland B. (2000), Attachment from infancy to early adulthood in a high-risk sample : continuity, discontinuity and their correlates, *Child development*, 71 (3), 695-702.
- Werner E. E. (1989), Children of the garden island, *Scientific american*, 76-81.
- Werner E. E. (1996), Vulnerable but invincible : high risk children from birth to adulthood, *European child and adolescent psychiatry*, 5, 47-51.
- Werner E. & Smith R. S. (1977), *Kauai's children come of age*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- Widom C. S. (1989 a), The cycle of violence, *Science*, 244, p. 160-166.
- Widom C. S. (1989 b), Child abuse, neglect, and adult behavior : research design and findings on criminality, violence, and child abuse, *American journal of orthopsychiatry*, 59 (3), p. 355-367.
- Widom C. S. (1989 c), Does violence beget violence ? A critical examination of the literature, *Psychological Bulletin*, 106, 1, 3-28.
- Wiehe V. R. (1992), Abusive and nonabusive parents : how they were parented, *Journal of social service research*, 15 (3/4), 81-93.
- Zaidi L. Y., Knutson J. F. & Mehm J. G. (1989), Transgenerational patterns of abusive parenting : analog and clinical tests, *Aggressive behavior*, 15 (2), 137-152.
- Zeanah C. & Zeanah D. (1989), Intergenerational transmission of maltreatment : insights from attachment theory and research, *Psychiatry*, 52, 177-196.
- Zimrin H. (1986), A profile of survival, *Child abuse and neglect*, 10, 339-349.
- Zink D. W. (2000), The enduring marriages of adult children of divorce, *Dissertation Abstracts International*, 61 (5-B), 2822.
- Zuravin S., McMillen C., DePanfilis D., Risley-Curtiss C. (1996), The intergenerational cycle of child maltreatment : continuity and discontinuity, *Journal of interpersonal violence*, 11 (3), 315-334.

# ANNEXE

## ECHELLES UTILISEES

### A) ECHELLES TIREES DE LA LITTERATURE

**Echelle de maltraitements subies psychologique et physique** (Briere et Runtz, 1988)

#### 1) Psychologique

Les disputes et punitions verbales peuvent aller du désaccord calme aux cris, insultes et à des comportements plus graves. Quand vous aviez 14 ans ou moins, combien de fois vous arrivait-il de vivre les situations suivantes ? Répondez pour votre mère ou belle-mère, et pour votre père ou beau-père, en utilisant la règle suivante :

0. Jamais
1. Une fois par an
2. Deux fois par an
3. 3 à 5 fois par an
4. 6 à 10 fois par an
5. 11 à 20 fois par an
6. Plus de 20 fois par an

- a) vous criait après
- b) vous insultait
- c) vous critiquait
- d) faisait en sorte que vous vous sentiez coupable
- e) vous ridiculisait ou vous humiliait
- f) vous faisait honte devant les autres
- g) faisait en sorte que vous vous sentiez être une mauvaise personne

#### 2) Physique

Chacun de nous peut se retrouver en conflit avec d'autres personnes, et cela conduit parfois à des coups ou un comportement violent. Quand vous aviez 14 ans ou moins, au pire moment, combien de fois vous arrivait-il de vivre les situations suivantes ? Répondez pour votre mère ou belle-mère, et pour votre père ou beau-père, en utilisant la règle suivante :

- a) vous giflait
- b) vous frappait vraiment fort
- c) vous battait
- d) vous donnait des coups de poing
- e) vous donnait des coups de pied

\*\*\*\*\*

### **Echelle de postulats sur le monde**

J'ai retenu quelques sous-échelles, tirées de Parker G., Tupling H. & Brown L. B. (1979), A parental bonding instrument, *British journal of medical psychology*, 52, p. 1-10.

- 2 -> 1. Les gens sont naturellement méchants et hostiles (score inversé)
- 4 -> 2. La nature humaine est fondamentalement bonne
- 5->3. Les bonnes choses qui arrivent dans le monde sont bien plus nombreuses que les mauvaises
- 8->4. Je pense souvent que je ne vauds rien (score inversé)
- 9->5. Il y a plus de bien que de mal dans le monde
- 10->6. Je suis fondamentalement quelqu'un de bien
- 12->7. Les gens ne font pas vraiment attention à ce qui arrive aux autres (score inversé)
- 13->8. Je me comporte généralement de manière à obtenir les meilleurs résultats pour moi
- 16->9. Quand j'y pense, je m'estime vraiment chanceux
- 17->10. Je fais presque toujours un effort pour éviter que de mauvaises choses ne m'arrivent
- 18->11. J'ai une mauvaise opinion de moi-même (score inversé)
- 21->12. En regardant ma vie, je réalise que les événements ont joué en ma faveur
- 22->13. Si les gens savent s'y prendre, la plupart des malheurs peuvent être évités.

\*\*\*\*\*

### **Echelle de dissociation** (Bernstein et Putnam, 1986).

Le questionnaire de Bernstein et Putnam contient 28 items (trop long pour moi) dont certains repèrent des cognitions quasi pathologiques. J'en ai retenu cinq et je verrais ensuite, en fonction des résultats statistiques, s'il est pertinent de la garder.

- 1) Certaines personnes conduisent une voiture et réalisent soudain qu'elles ne se rappellent pas ce qui est arrivé pendant tout le voyage ou une partie. Dites la fréquence à laquelle cela vous arrive.
- 2) Certaines personnes constatent parfois qu'elles écoutent quelqu'un leur parler et réalisent soudain qu'elles n'ont pas entendu une partie de ce qui vient d'être dit. Dites la fréquence à laquelle cela vous arrive.
- 3) Certaines personnes se retrouvent dans un endroit sans savoir comment elles y sont arrivées. Dites la fréquence à laquelle cela vous arrive.
- 9) Certaines personnes constatent qu'elles ne se souviennent pas d'événements importants de leur vie (par exemple, un mariage ou une remise de diplôme. Dites la fréquence à laquelle cela vous arrive.
- 15) Certaines personnes ne sont pas sûres du fait que certains événements dont elles se souviennent se sont réellement passés. Dites la fréquence à laquelle cela vous arrive.

\*\*\*\*\*

### **Echelle de bien-être subjectif** (Diener & al., 1985)

- 1) Dans la plupart des domaines, ma vie est proche de mon idéal
- 2) Mes conditions de vie sont excellentes
- 3) Je suis satisfait de ma vie
- 4) J'ai obtenu les choses que je souhaitais dans ma vie
- 5) Si je pouvais recommencer ma vie, je ne changerais presque rien

\*\*\*\*\*

**Echelle de résilience du soi** (Block et Kremen, 1996)

- 1- Je suis généreux avec mes amis
- 2- Je me remets rapidement après avoir été secoué(e)
- 3- J'aime faire face à des situations nouvelles et inhabituelles
- 4- D'habitude, je réussis à faire bonne impression sur les gens
- 5- J'aime goûter à de nouveaux plats
- 6- On me considère comme quelqu'un d'énergique
- 7- J'aime prendre des chemins différents vers des lieux que je connais bien
- 8- Je suis plus curieux(se) que la plupart des gens
- 9- La plupart des gens que je rencontre sont sympathiques
- 10- J'ai l'habitude de réfléchir sérieusement avant d'agir.
- 11- J'aime faire des choses nouvelles et différentes
- 12- Ma vie quotidienne est remplie de choses qui m'intéressent
- 13- Je me décrirais comme étant une personne à forte personnalité
- 14- En général, ma colère contre quelqu'un passe rapidement

\*\*\*\*\*

**Types d'attachement** (Bartholomew & Horowitz, 1991)

- Sécure : « Il est facile pour moi d'être proche émotionnellement des autres. Je me sens à l'aise de compter sur les autres et que les autres comptent sur moi. Je n'ai pas peur d'être seul ou d'être accepté par les autres. »
- Evitant : « Je me sens à l'aise sans relations émotionnelles proches. C'est très important pour moi de me sentir indépendant, et je préfère ne pas compter sur les autres, et que les autres ne comptent pas sur moi. »
- Préoccupé : « Je veux être très intime émotionnellement avec les autres, mais je trouve souvent que les autres hésitent à être aussi proches que je le voudrais. J'aime avoir des relations proches, mais j'ai parfois peur que les autres ne m'apprécient pas autant que moi je les apprécie. »
- Craintif : « Je suis mal à l'aise d'être proche des autres. Je veux des relations émotionnellement proches, mais j'ai du mal à faire vraiment confiance aux autres, ou à compter sur eux. J'ai peur d'être trahi si je deviens trop proche des autres. »

\*\*\*\*\*

Deux questions issues de l'article de Trickett P. K. & Susman E. J. (1989).

- En général, vous et votre époux(se) êtes habituellement d'accord sur la manière d'élever votre (vos) enfant(s).
- Etes-vous satisfait de l'aide que vous recevez de votre époux(se) pour élever votre (vos) enfant(s) ?

## **B) ECHELLES MISES AU POINT POUR MA THESE**

---

### **Contre-modélage**

- Ce que mes parents faisaient avec moi n'est pas du tout ce qu'ils auraient du faire
- Je me suis efforcé d'agir avec mes enfants différemment de ce que mes parents avaient fait avec moi
- Mes parents ont été des exemples pour moi
- Mon comportement de père (ou de mère) est proche de celui de mes parents
- Mes conceptions éducatives sont pratiquement opposées à celles de mes parents
- J'ai imité assez fidèlement le comportement que mes parents avaient avec nous (leurs enfants)

### **Apprentissage social**

- J'ai fait connaissance de personnes affectueuses avec leurs enfants (dans d'autres familles que la mienne) que je me suis efforcé d'imiter
- J'ai rencontré des personnes (autres que mes parents) qui m'ont servi de modèles parentaux
- Mes conceptions éducatives sont proches de celles de personnes dont j'apprécie l'amour pour leurs enfants
- Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui puisse me servir de modèle d'amour à imiter
- Pour apprendre à être parent, j'ai observé comment des parents (autres que les miens) s'y prenaient

### **Sentiment d'efficacité parentale**

- Je me sens vraiment capable de bien m'occuper de mes enfants
- Je ne sais pas trop comment m'y prendre avec mes enfants
- Je sais bien répondre aux besoins affectifs de mes enfants
- Il m'est assez facile d'éduquer mes enfants
- Je ne me sens pas capable d'être un bon parent

.....

### **Questions indépendantes**

- Au cours de ma vie, j'ai trouvé une (ou des) personne(s) (autres que mes parents) qui a (ont) su me comprendre, grâce à qui je me suis senti reconnu
- Des adultes affectueux m'ont en quelque sorte servis de deuxièmes parents